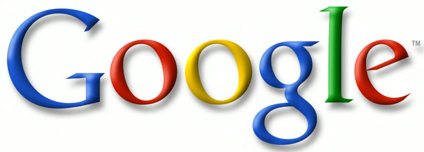
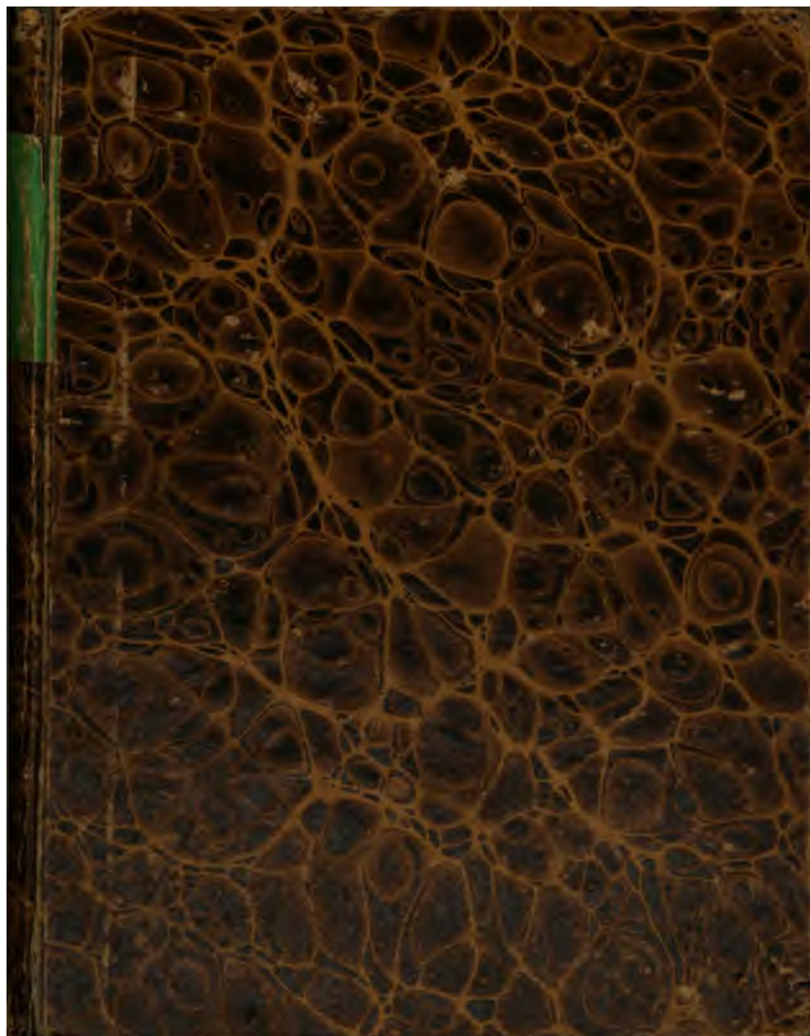




OEUVRES CHOISIES

DE Mme. DE GENLIS.

TOME PREMIER.

LE SIÉGE DE LA ROCHELLE.

PEST,

CHEZ C. A. HARTLEBEN.

M. DCCC. XXVIII.

LE SIÉGE

DE

LA ROCHELLE,

OU

LE MALHEUR ET LA CONSCIENCE.

PAR MME. DE GENLIS.

O! thou, eternal power, whose piercing eye
Discerns each secret guilt, scharch thro' my heart;
And as thou know'st me innocent, support me,
And to the world acquit my blémish'd fame.

PHILLIPS.



PEST,

CHEZ C. A. HARTLEBEN.

M. DCCC. XXVIII.

DE L'IMPRIMERIE
DE CHR. FR. SCHADE
À VIENNE.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

À MADAME

PAULINE BRADY.

MON AMIE,

Cet ouvrage composé sous vos yeux vous a intéressée, et je trouve un grand plaisir à vous en faire hommage. Vous devez aimer mon héroïne; en la peignant, j'ai plus d'une fois pensé à vous, et tous ceux qui vous connoissent seroient bien étonnés que la vertu de Clara vous parût exagérée. Votre modestie m'interdit tout éloge, votre amitié n'a pas besoin des assurances de la mienne. Vous

savez que, malgré votre jeunesse, je vous regarde comme l'amie la plus solide; ainsi je ne puis vous parler ici que de cet ouvrage. Il est bien médiocre peut-être; mais il est aussi pur, je l'espère, que le nom qui honore sa première page. Pendant quelques années, de grands excès commis ont fait penser trop généralement que la force, la violence et la férocité étoient du talent, de l'énergie et du génie: cette opinion eut une funeste influence sur la littérature, et donna naissance à des productions monstrueuses. Les passions avoient bouleversé la France, il fallut déifier les passions, en les exaltant, jusqu'au crime, on osa les offrir à l'admiration publique. Le suicide fut représenté comme *un acte sublime:* on ne trouva plus que de la fadeur dans la véritable sensibilité: l'amour, dans les ouvrages d'imagination, ne fut plus appelé une foiblesse; on lui fit commettre des cruautés atroces: on ne le représenta plus qu'enveloppé de crêpes noirs, un poignard à la main, planant sur des tombeaux et méditant des crimes; et ce fut sous cette forme qu'on en fit *une vertu!* Le char de Vénus ne fut plus traîné par des colombes; Vénus elle-même, se dépouil-

lant de la ceinture des Grâces, se transforma en Bacchante, et souvent en Furie. Alors les héros de roman, d'après cette mythologie révolutionnaire, devinrent tous des frénétiques barbares, toujours menaçans, toujours furieux avec l'objet de leur idolâtrie : les uns, dans leurs rendez-vous, attendant leurs maîtresses avec l'impatience féroce qu'un brigand sanguinaire pourroit avoir en attendant sa proie, *mordoient la pierre* dans cette attente; les autres, dans un dépit amoureux, faisoient *jaillir leur sang* sur leurs maîtresses, ou les menaçoient de les jeter dans la Seine; et presque tous finissoient par se tuer. Les héroïnes, de leur côté, plus passionnées encore, se prosternoient devant leurs amans, se *rouloient dans la poussière à leurs pieds*, ou s'empoisonnoient, ou se précipitoient dans des fleuves, en faisant périr avec elles le fruit de leur amour qu'elles portoient dans leur sein.... (1).

Les personnes *sensibles* qui ont trouvé ces pein-

(1) Je ne blâme dans ces ouvrages que ce qu'ils ont d'immoral et cet amour effroyable. D'ailleurs, j'ai loué sincèrement les talens des auteurs; et, loin de me rétracter, j'ajoute avec plaisir que leurs dernières productions sont, à tous égards, beaucoup plus dignes de talens si distingués.

tures fort nobles et fort touchantes, diront peut-être qu'on auroit jamais dû présenter l'image du crime sur lequel toute la fiction de cet ouvrage est fondée. Ce crime est atroce; mais il n'est point produit par l'amour, et il est conté sans détails: cet affreux récit tient six lignes dans ce roman, et il n'offre rien de plus révoltant que les vers dans lesquels Racine représente *l'implacable Athalie un poignard à la main*, égorgeant tous ses petits-fils au berceau. Cléopâtre, s'empoisonnant pour empoisonner son fils, n'est pas non plus un crime commun; enfin, ce qui, dans ce genre, se supporte au théâtre, est encore plus supportable à la lecture. Peut-être, en cherchant ainsi à me faire un appui de l'autorité des grands-maîtres, ne retirerai-je d'autres fruits de cette espèce d'apologie que de lire dans quelque journal que je me suis comparée à Corneille et à Racine.

On a peint le fanatisme, c'est-à-dire, un zèle extravagant et sanguinaire, beaucoup plus réprouvé par l'Évangile que par la seule sagesse humaine: on a peint l'exaltation de toutes les passions dangereuses. Pour moi, j'ai voulu peindre, dans cet ouvrage, la seule exaltation qui ne puisse pro-

duire des excès nuisibles aux autres et à soi-même; la seule qui soit toujours accompagnée d'une invariable modération de principes; la seule qui laisse subsister ensemble ce qui, dans toutes les autres, se détruit mutuellement, la douceur et l'énergie, l'enthousiasme et la raison, l'ardeur passionnée et la constance: j'ai voulu peindre enfin l'exaltation de la véritable piété. J'ai réfléchi à l'utilité dont elle pouvoit être aux autres et à soi-même, dans toutes les situations de la vie et dans l'abîme le plus profond du malheur; et c'est uniquement d'après cette recherche que j'ai composé le plan de ce roman. Ce plan exigeoit nécessairement une *héroïne parfaite*; et pour la peindre telle, avec vérité et vraisemblance, je l'ai supposée humble, docile, et suivant les conseils d'un guide vertueux; car il est impossible qu'une jeune personne, quels que soient ses principes et la pureté de son coeur, puisse se conduire toujours d'une manière irréprochable, si elle compte trop sur ses propres forces, et si elle dédaigne les conseils de l'expérience.

Il m'a semblé que, indépendamment de toute idée religieuse, cette exaltation de l'imagination et ces mouvemens passionnés de l'âme devoient

intéresser, comme études et développemens du coeur humain; mais cette pensée n'a eu aucune influence sur le choix d'un tel sujet, et personne n'imaginera qu'en écrivant cet ouvrage, j'aie été guidée par le désir de plaire à tout le monde (1).

(1) M. de Châteaubriand a peint le premier dans un roman, d'une manière admirable, l'exaltation de la piété (dans Atala); mais elle est représentée ici sous des rapports tout à fait différens. M. de Châteaubriand a décrit avec un talent incomparable les moeurs sauvages; il a montré la vertu sublime dans des déserts: ici elle est voilée, méconnue, persécutée dans la société, et forcée par un devoir positif et sacré, non-seulement de s'immoler elle-même, mais de se cacher, de s'anéantir aux yeux de tous les hommes...... Ainsi ces deux ouvrages, quoique inspirés par la même croyance et par les mêmes principes, n'ont entre eux, heureusement pour celui-ci, aucune espèce de ressemblance.

LE SIÉGE
DE
LA ROCHELLE.

Au déclin du plus beau jour d'un été brûlant, le jeune et vertueux Valmore et sa respectable soeur, fatigues d'une longue promenade dans les champs, s'arrêtèrent sur le bord d'une prairie; Valmore tenoit par la main le petit Jules son enfant; il lui permit d'aller cueillir des fleurs. Jules, avec la gaîté de son âge, s'éloigne en courant. Valmore s'assied à côté de sa soeur sur un tertre de gazon; et, croisant ses mains sur sa poitrine, il contemple avec ravissement les cieux et un paysage enchanteur. De temps en temps ses yeux se reportent et se reposent sur Jules, sur cet enfant charmant, l'objet de sa plus tendre affection et de ses plus chères espérances! Il se livre au charme d'une délicieuse rêverie; il jouit de son bonheur, de ses projets; il peut sans remords et sans repentir se rappeler le passé; il ose compter sur l'avenir!....... Après un long silence, il se retourne vers sa soeur, et prenant affectueusement une de ses mains qu'il presse dans les siennes: O ma chère Amélie, lui dit-il, sous quel astre heureux je suis né! Votre sage vigilance m'a préservé des écarts si communs dans la jeunesse; la différence de nos âges n'est pas assez grande pour détruire entre

nous l'égalité fraternelle, et elle a suffi pour vous donner sur moi tous les droits et toute l'autorité d'une institutrice et d'une mère. Vous n'avez été exempte ni d'inquiétudes ni de peines; vous avez pleuré les auteurs de nos jours: j'étois trop enfant pour partager votre douleur, et depuis, guidé par vous, tout m'a réussi. J'ai perdu, il est vrai, la compagne que vous m'aviez choisie; une épouse, vertueuse, et la mère de Jules devoit sans doute m'être chère; mais son coeur peu sensible, vous le savez, ne demandoit au mien que de l'estime; je l'ai regrettée sans perdre le bonheur. L'héritage immense du duc de *** assure à Jules un titre brillant, une grande fortune; et, sans nuire aux intérêts de cet enfant chéri, je puis enfin disposer à mon gré de mon coeur et de ma foi. Sans doute, reprit Amélie en soupirant, je ne dois pas être étonnée que vous ayez à vingt-six ans le désir de vous remarier. Mais vous êtes heureux, et vous allez commencer une nouvelle carrière!......... Votre avenir ne pouvoit m'offrir qu'une perspective douce et brillante; maintenant il se couvre pour moi d'un nuage!.... Celle que vous allez épouser est si jeune!.... Clara n'a que dix-sept ans!.....— Mais elle est si naïve et si pure! Elle unit à toute l'innocence de son âge tant de raison et un caractère si parfait!........— Elle est charmante, j'en conviens, sa naissance est illustre, et je trouve bien simple que vous préfériez Clara, sans fortune, à la riche héritière que le cardinal de Richelieu vouloit vous faire épouser........— Pourquoi donc, ma soeur, ce mariage paroît-il vous affliger? — Ah! je vous l'ai déjà dit, j'ai le plus invincible éloignement pour le père de Clara, ce taciturne Montalban, dont la physionomie repoussante forme un contraste si frappant avec la douceur affectée de ses discours.......— Je ne conçois pas comment, avec l'indulgence naturelle de votre caractère, vous avez pu prendre une telle prévention contre

un homme dont vous n'avez rien vu de répréhensible.... — Que vous dirai-je? Il me fait peur. Je trouve quelque chose de si effrayant dans son regard sombre, toujours errant dès qu'on le rencontre, toujours fixe quand il croit qu'on ne le voit pas! Il n'observe point, il épie, et c'est avec l'inquiétude d'une mauvaise conscience. D'ailleurs, tout est mystérieux dans sa conduite et dans sa vie. Né Français, il a passé vingt ans en Allemagne, et quinze depuis son veuvage; cependant il envoya sa fille unique en France; elle étoit encore au berceau. Elle a été élevée au couvent avec une sorte de magnificence; on n'a rien épargné pour son éducation, et néanmoins son père est ruiné; on ne sait ni ce qu'il a fait, ni qu'elle place il avoit à la cour de l'électeur de ***. Par une bizarrerie inexplicable il envoyoit à sa fille des bijoux précieux et des pierreries, sans avoir jamais fait un seul voyage pour la voir. Il laisse entendre qu'elle aura un jour une grande fortune, et il refuse de s'expliquer là-dessus. Enfin, il ne la connoît que depuis un an; et, froid et sévère avec elle, il n'a nullement l'air de l'aimer. — Que nous importe qu'il ait de la singularité dans le caractère! il n'a point élevé Clara..... — Grâce au ciel, elle n'a pas avec lui le moindre trait de ressemblance. À ces mots, Valmore sourit et changea d'entretien. Peu d'instans après le ciel se couvrit de nuages, et le coup de tonnerre le plus éclatant fit retentir le vallon............ Jules! Jules! s'écrie Valmore éperdu, en s'élançant vers la prairie. À la lueur d'un éclair éblouissant il avoit cru voir à l'extrémité de la prairie Jules terrassé par la foudre!..... Mais bientôt Jules fut dans ses bras. Après une telle secousse, l'âme tout entière ébranlée ne peut se rouvrir à la joie qu'avec un attendrissement douloureux. Valmore étoit si bouleversé de ce spectacle effrayant, qu'il sembloit qu'il vînt de connoître pour la première fois la possibilité de perdre son fils. Ah! quel coeur

paternel eut jamais de lui-même cette désolante prévoyance! L'amour fait si facilement une certitude de l'espérance, que notre enfant doit nous survivre! nous voyons sa tombe si loin de la nôtre!....... Hélas! c'est un voeu de la nature plutôt qu'une loi; c'est une promesse nécessaire, mais trop souvent trompeuse et qui, sous nos yeux, peut être trahie mille fois, sans que nous perdions jamais entièrement la sécurité qu'elle donne. Valmore, avec un mouvement passionné, serroit Jules contre son sein. Un profond sentiment de tristesse imprimoit dans son âme abattue le plus funeste pressentiment: ses pleurs inondoient son visage; Amélie lui parloit en vain; il ne l'écoutoit pas. Cependant, au bout de quelques minutes, il parut se calmer. Alors Amélie le pressa de retourner au château, observant que le temps sombre et les éclairs annonçoient un nouvel orage. Oui, reprit Valmore en soupirant, la foudre paroît cachée sous ces nuages noirs!.... Et tout à l'heure l'horizon qui s'offroit à notre vue étoit si brillant et si pur!.... hélas! trop fidèle image de la vie et de mon avenir peut-être!.... En disant ces paroles, il se leva, il saisit Jules par la main; car dans ce moment de trouble, il n'auroit pas souffert qu'il s'éloignât de lui, et il prit tristement le chemin du château.

Ces douloureuses impressions furent bientôt effacées par la présence de Clara qui, sortie du couvent, vint le soir même avec son père. On devoit célébrer les noces aussitôt que Montalban seroit de retour d'un voyage de quelques jours qu'il alloit faire.

Clara, âgée de dix-sept ans, sensible, innocente, ingénue, aimoit Valmore sans trouble et sans chercher à cacher le sentiment si pur qu'elle éprouvoit. Elle révéroit tant Valmore, qu'en s'occupant des moyens de lui plaire, elle ne songeoit qu'à gagner son estime. Le suffrage de Valmore étoit pour elle d'un prix inestimable; elle n'étoit sûre de la droiture même de ses intentions

que lorsqu'elle se voyoit approuvée par lui. À cette âme remplie de candeur et de sensibilité Clara joignoit tous les charmes extérieurs. Elle avoit un teint éblouissant, un visage délicat et régulier, et sa taille, à la fois élevée, élégante et majestueuse, donnoit à sa beauté le caractère le plus frappant.

Clara ne connoissoit son père que depuis un an: ne recevant jamais de lui la plus legère marque de tendresse, elle ne pouvoit que le respecter; elle le craignoit surtout. Montalban avoit d'abord désiré avec passion le mariage de Valmore et de Clara; mais il étoit alors dans l'erreur sur la fortune de Valmore. Lui voyant une des plus belles terres du royaume, il avoit cru qu'il en pourroit disposer en faveur des enfans d'un second lit, et Valmore n'en étoit pas le maître. Le duc de ***, père de la première femme de Valmore, et du même nom que lui, avoit survécu trois ans à sa fille: en mourant il avoit légué sa terre sous les conditions suivantes: que Valmore en auroit la jouissance toute sa vie s'il ne se remarioit point; qu'après sa mort seulement elle retourneroit à Jules; mais que, si Valmore se remarioit, Jules, à sa majorité, en auroit la propriété; qu'enfin, si Jules mouroit avant son père et sans enfans légitimes, Valmore hériteroit de la terre.

Aussitôt que Montalban eut connoissance de ces dispositions, il forma le projet de rompre le mariage; non que les intérêts de Clara lui fussent chers, mais par des considérations personnelles qui pouvoient tout sur lui............. Une ardente passion pour le jeu, des débauches secrètes avoient épuisé sa fortune. Parmi ses dettes, il en étoit une surtout qui mettoit en péril sa réputation et sa liberté. Si Clara faisoit un grand mariage, Montalban, sans avoir recours à celui qu'elle épouseroit, avoit un moyen certain d'acquitter cette dette; mais cette ressource manquoit, si Clara ne faisoit qu'un établissement médiocre. Valmore, avec la

propriété de la terre du duc de***, étoit l'un des plus grands partis de France ; mais, sans cet héritage, il n'étoit qu'un parti ordinaire. Montalban fut donc tenté de rompre avec Valmore ; cependant il dissimula soigneusement ce dessein, et bientôt, changeant de pensée, il se décida à consentir à cette union, sans qu'on eût pu soupçonner son irrésolution à cet égard.

Montalban étoit un de ces êtres monstrueux qu'il est impossible de dépeindre : la connoissance la plus approfondie des hommes, de leurs passions et de leurs vices, ne peut faire pénétrer dans les replis d'un coeur qui n'a plus rien d'humain : une corruption prématurée avoit avili son âme dès l'enfance ; des passions fougueuses exaltoient tous ses vices ; chacun de ses projets étoit un complot ténébreux ; ses désirs, ses voeux, ses espérances même étoient des crimes.

Cependant tout se préparoit pour les noces de Valmore et de Clara. Valmore jouissoit délicieusement de son bonheur, de la gaîté répandue dans toute la maison, et surtout de la joie naïve de Jules, et de la tendresse touchante de Clara pour cet enfant qu'il idolâtroit. Il vouloit, et confondre ensemble ces deux objets si chers, et que Clara elle-même ne séparât jamais dans son coeur Jules et Valmore. Il fit peindre Clara de grandeur naturelle, tenant Jules dans ses bras ; il plaça ce tableau dans son cabinet ; donna à Clara un bracelet qui renfermoit son portrait et celui de Jules. Clara le fit river à son bras, afin, dit-elle, de le garder jusqu'au tombeau. L'alégresse étoit tellement universelle dans le château, que Montalban même eut l'air de la partager. Clara en fit la remarque avec une douce satisfaction ; mais lorsqu'elle vit son père sans témoins, elle ne put se défendre d'une sorte d'effroi en lui trouvant un ton plus sinistre et des manières plus rudes et plus farouches que jamais.

Un matin que Montalban étoit à la chasse, on ap-

porta à Clara une boîte qui venoit d'Allemagne, que l'on supposoit être pour elle, car on n'avoit pu lire l'adresse écrite en allemand. Clara recevoit souvent directement d'Allemagne des envois de bijoux et de pierreries. Montalban lui avoit dit que ces présens venoient d'un parent qu'il avoit dans la principauté de ***, et qui ne joignoit point de lettres à ces dons, parce qu'il ne savoit point le français. Clara recevoit avec reconnoissance ces magnifiques présens, sans réfléchir à la singularité de ce profond silence du bienfaiteur. Elle ne douta donc point que cette boîte ne fût pour elle, et aussitôt, la mettant sur une table, elle l'ouvrit, mais elle fut très-surprise en ne trouvant dans cette petite cassette qu'un mouchoir de soie bleue à bordure rouge, un grand couteau dont le manche d'ébène se terminoit en pied de biche, et une échelle de cordes. Alors elle regarda attentivement l'adresse, et elle connut que cet envoi s'adressoit à son père. Comme elle craignoit excessivement sa dure sévérité, elle fut très-fâchée d'avoir ouvert la boîte. Cependant elle pensa qu'elle pourroit la refermer de manière qu'il ne s'en aperçut pas. Dans ce moment Valmore passa devant sa fenêtre ouverte qui étoit au rez-de-chaussée et donnant sur le jardin. Il s'arrêta: Clara lui tournoit le dos; mais il vit dans ses mains le couteau, le mouchoir de soie bleu et l'échelle de cordes qu'elle tenoit encore, et qu'elle s'apprêtoit à remettre dans la boîte. Après avoir regardé un instant en silence et sans être vu, Valmore continua son chemin; il vint frapper à la porte de Clara, pour lui demander si elle vouloit aller à la promenade. Au même instant il ouvrit la porte: Clara crut d'abord que c'étoit son père. Elle rougit, et se hâta de refermer la boîte et de la cacher, en jetant dessus un grand voile de mousseline qui se trouvoit sur la table. Valmore vit son embarras et son émotion sans en deviner la cause et sans s'en inquiéter, certain qu'il n'étoit produit que par un enfan-

tillage. Que faisiez-vous donc là? lui dit-il en souriant. À cette question, Clara, déjà troublée, répondit, sans savoir ce qu'elle disoit, qu'*elle brodoit*. Valmore fut un peu surpris de ce petit mensonge; mais, ne voulant pas l'embarrasser davantage, il changea d'entretien et ne resta qu'un instant. Aussitôt qu'il fut parti, Clara referma bien la cassette et la porta dans la chambre de son père qui ne sut point que cette boîte avoit été ouverte; car Clara, en la recevant, avoit prié le domestique de ne point parler de cet envoi.

Montalban partit pour Pontoise en assurant qu'il reviendroit sous deux ou trois jours. Valmore, le jour même, se rendit à Paris pour une affaire, en promettant de revenir le lendemain. Sa terre n'étoit qu'à douze lieues de Paris. Amélie et Clara, se trouvant seules dans ce vaste château, se rappelèrent avec quelque frayeur que la forêt qui bordoit une partie du parc étoit remplie de voleurs, et que même on y avoit commis récemment plusieurs meurtres. On savoit qu'un château voisin, trois mois auparavant, en l'absence de ses maîtres, avoit été attaqué à force ouverte et pillé par ces brigands. Près de Valmore on auroit bravé tous les dangers, mais en son absence on craignoit tout. On fit faire aux domestiques la garde toute la nuit, et le lendemain, au point du jour, toutes les craintes s'évanouirent: Valmore devoit revenir dans la matinée.

Clara se leva de bonne heure. On étoit au mois d'août. Jules, la veille, avoit témoigné le désir d'avoir des pêches, et Clara se faisoit une fête de lui procurer dans cette matinée une agréable surprise... Après avoir rempli une corbeille de pêches, elle alloit descendre dans le pavillon de Jules, lorsqu'on lui annonça l'arrivée du père Arsène, un vénérable religieux qui possédoit toute sa confiance, et depuis sa plus tendre enfance. Elle vola au devant de lui, et l'entraîna dans un cabinet: là, Clara ouvrant son coeur tout entier, peignit au bon re-

ligieux tout le bonheur dont elle jouissoit. O ma fille! dit le père Arsène, puisse le ciel réaliser vos espérances! — Ah! mon sort est assuré, j'épouse Valmore dans deux jours!....... Je m'unis à la raison, à la vertu, à la bonté la plus parfaite! Mon père, désormais vous n'avez à craindre pour moi, ni les dangers du monde et des mauvais exemples, ni l'inexpérience de la jeunesse : Valmore sera mon modèle et mon guide. Pour suivre la route heureuse que vous m'avez tracée, je n'aurai qu'à l'imiter et à lui obéir. Pourrois-je faire une action douteuse, une démarche imprudente? Son estime et sa confiance me sont plus chères que ma vie! Ma fille, reprit le saint religieux, vous aurez un devoir à remplir dont je ne vous ai jamais parlé : un enfant d'un premier lit réclamera vos plus tendres soins!...... Ah! dit Clara, cet aimable Jules m'est si cher!.......... N'a-t-il pas mon premier sentiment maternel? et quel autre enfant Valmore pourra-t-il jamais aimer autant? Il sera donc toujours mon fils bien-aimé!

Le vertueux père Arsène applaudit du fond de l'âme à de tels sentimens. Il lisoit avec délices dans ce coeur ingénu qu'il avoit formé. Ma fille, lui dit-il, jouissez de votre bonheur; mais songez toujours qu'il est fragile, comme le sont tous les biens de la terre. Soyez prête dans tous les instans de la vie à le sacrifier sans murmure à la volonté toute-puissante de l'Arbitre de nos destinées. En disant ces paroles, le père Arsène se leva. Il étoit obligé de se rendre dans un château voisin; il promit de revenir la veille du jour fixé pour les noces de Clara. Aussitôt qu'il fût parti, Clara prit son panier de pêches pour le porter à Jules. Cet enfant logeoit dans un petit pavillon au bout duquel étoit un joli jardin entièrement séparé par les murs du parc du château. A l'extrémité du jardin se trouvoit une porte donnant dans la forêt, mais qui, depuis les inquiétudes causées par les voleurs, étoit soigneusement fer-

mée, et dont Valmore gardoit la clef. Jules étoit dans ce pavillon communiquant à l'appartement de son père, sous la garde d'une jeune gouvernante et d'un vieux domestique. Ce dernier, malade de la goutte depuis dix jours, quoiqu'il ne fût pas alité, étoit hors d'état de suivre Jules dans le jardin. La gouvernante, ayant une intrigue secrète, avoit imaginé de recevoir son amant avant que ses maîtres fussent éveillés; elle se hâtoit d'habiller Jules et de l'envoyer tout seul dans son petit jardin. Elle ne l'alloit retrouver, on ne le rappeloit qu'au bout d'une heure et demie. Clara arriva au pavillon un quart d'heure après l'amant de cette fille; elle trouva la première porte entr'ouverte; elle passa sans s'arrêter et sans entrer dans l'appartement de Jules, qu'elle n'alloit jamais voir de si bonne heure. D'ailleurs, lui préparant une surprise, c'étoit dans le jardin qu'elle vouloit aller, ne croyant pas qu'il y fût encore. Elle traversa le jardin sans rencontrer Jules qui s'amusoit dans un bosquet. Elle entra dans un petit cabinet où elle savoit que Jules alloit déjeûner tous les matins. Elle posa sa corbeille de pêches sur une table; et, comme la table étoit entièrement couverte d'un grand tapis qui retomboit tout autour jusqu'à terre, elle imagina de se cacher sous ce tapis et d'attendre là Jules, afin de jouir de son étonnement. L'innocente Clara venoit d'entrer dans ce cabinet, heureuse, chérie, florissante de jeunesse, de gaîté, de bonheur, et la foudre alloit tomber sur elle!..... Ce drap fatal, ce drap mortuaire dans lequel elle s'enveloppe en riant, voile déjà la plus infortunée de toutes les victimes; on ne l'en arrachera que pour la plonger dans le plus profond abîme des misères humaines! Gloire, félicité, réputation, biens fragiles de la terre, vous serez dans un instant anéantis pour elle. Hélas! que lui restera-t-il? le dédommagement de tous les maux, le prix de tous les sacrifices, une conscience pure.

Clara n'étoit que depuis dix ou douze minutes cachée sous la table, lorsqu'elle entendit marcher et s'approcher du cabinet, et bientôt sa surprise fut extrême en reconnaissant la voix de son père qu'elle croyoit à dix-huit lieues. Un sentiment vague de crainte la retint sous la table; cependant elle alloit en sortir, lorsqu'elle entendit entrer dans le cabinet son père et le jeune Jules. Interdite, étonnée, Clara reste immobile et silencieuse...... Mon Dieu, monsieur de Montalban, dit Jules, que me voulez-vous donc?...... Vous me faites peur............ Je veux aller auprès de ma bonne........... Ici la douce voix de Jules s'arrêta subitement........... Aussitôt un cri étouffé s'échappe de sa bouche, il tombe...... On soulève le tapis, sans regarder sous la table, on jette précipitamment un poignard sanglant sur la robe de Clara; l'infortunée s'évanouit..... Le meurtrier, l'exécrable Montalban s'évade...... Ce monstre avoit su par son valet de chambre l'intrigue secrète de la gouvernante du malheureux Jules, et que cet enfant, tous les matins, passoit une heure et demie tout seul dans le jardin. Le scélérat étoit muni d'une clef de la porte qui donnoit dans la forêt. Il avoit calculé que si, contre son attente, il eût trouvé la gouvernante dans le jardin, il auroit donné à son apparition un tour de plaisanterie; car qui jamais eût pu concevoir l'idée d'un tel forfait? Lorsqu'en entrant dans le jardin il fut assuré que l'enfant y étoit seul, il prit la précaution de fermer à double tour du côté du jardin la porte du pavillon, afin de se donner dans tous les cas le temps de consommer un crime qui devoit s'exécuter en trois minutes....... Après le meurtre, il sortit par la porte de la forêt, qu'il referma soigneusement. Avant de monter à cheval pour retourner à toute bride à Pontoise par un chemin détourné, il jeta sur le mur et y laissa l'échelle de cordes qu'il avoit reçue d'Allemagne, et que la malheureuse Clara

avoit tenue dans ses mains, ainsi que le couteau, le mouchoir, qu'elle avoit remis ensuite dans la chambre de son père à l'insu de ce dernier. Montalban, certain d'échapper au soupçon de ce forfait inouï, imagina qu'on attribueroit ce meurtre aux brigands de la forêt : l'échelle laissée sur le mur devoit, selon lui, donner cette idée; on savoit qu'ils avoient ainsi escaladé quelques murs de jardins. Enfin, ce crime assuroit à Valmore la propriété pleine et entière du duché de ***. Alors Clara épousoit le plus riche seigneur de la cour, et l'on a déjà dit que, par une cause mystérieuse qui s'éclaircira dans la suite, ce n'étoit qu'ainsi que Montalban pouvoit recevoir une somme considérable qui devoit payer une dette, sans l'acquit de laquelle il étoit, sous trois mois, ruiné et privé pour jamais de sa liberté, ou forcé de fuir et de s'expatrier sans retour.

Cependant, au bout d'une heure, la gouvernante de Jules voulant aller le rejoindre, fut très-étonnée de trouver la porte fermée du côté du jardin; elle fait d'inutiles efforts pour l'ouvrir, elle appelle vainement cet enfant infortuné qui n'existoit plus!........ Alors elle va chercher des domestiques; on force la serrure, on ouvre la porte, on parcourt le jardin, on n'y trouve point l'enfant. La gouvernante et les domestiques entrent dans le cabinet. Quel spectacle d'horreur s'offrit à leur vue! Jules! un mouchoir attaché sur la bouche, privé de la vie, percé de deux coups de poignard, baigné dans son sang, et couché sur le plancher!........ Les domestiques poussent des cris lamentables! on court au château : l'affreuse nouvelle se répand. Amélie éperdue sort de son appartement. Dans ce moment Valmore arrivoit de Paris, il descendoit de voiture. Frappé de la rumeur qu'il remarque dans la maison, il interroge, on ne répond que par des pleurs : il se précipite dans le château; il entend prononcer le nom de Jules, il vole au pavillon, il s'élance, dans le cabinet, il y voit Amélie

pâle, échevelée; elle venoit d'y arriver, elle prenoit dans ses bras le corps sanglant de Jules pour lui prodiguer d'inutiles secours...... Valmore se jette sur le corps de son fils; il l'arrache des mains de sa soeur, il croit qu'il va expirer en le pressant contre son sein; il l'appelle d'une voix étouffée, il répète avec un accent terrible: *Le meurtrier!...... le meurtrier! où est-il?* Dans le mouvement convulsif qui l'agite, il tire un pan du tapis de la table; le tapis glisse et tombe, et Valmore découvre Clara qui se soulève en ouvrant des yeux égarés; il voit sur sa robe blanche le couteau teint de sang qu'il a vu dans ses mains deux jours auparavant, il reconnoît aussi le mouchoir de soie bleu passé encore autour du cou de Jules..... Le désespoir, l'étonnement, l'horreur le pétrifient...... Dans ce moment un domestique apporte l'échelle de corde prise sur le mur, en disant que sans doute les assassins ont oublié de l'emporter. Dieu! Dieu! dit Valmore, l'échelle de cordes, le mouchoir, le couteau!.... Et cachée sous cette table, et teinte du sang de mon malheureux fils!...... Parlez! poursuivit-il d'une voix tonnante, en s'adressant à Clara, parlez....... A ces mots, Clara, réduite au choix affreux ou de dénoncer son père et de l'envoyer à l'échafaud, ou de se charger d'un crime exécrable, l'infortunée Clara désespérée, anéantie, répond avec égarement: Je n'ai rien à dire pour ma défense. Qu'on la charge de chaînes, s'écrie impétueusement Valmore, ranimé par la fureur et par la vengeance! qu'elle soit garrotée avec ces cordes que sa ruse infernale a jetées sur le mur pour donner le change...... Qu'on l'enferme étroitement, jusqu'à ce quelle soit remise entre les mains vengeresses de la justice. Monstre! tu périras dans les tourmens, et je veux vivre pour voir ton supplice....... En prononçant ces paroles, le malheureux Valmore, perdant l'usage de ses sens, tombe évanoui dans les bras de sa soeur. On le porte dans son

appartement, on le met au lit, on le rappelle à la vie; mais il resta dans un état de stupeur qui fit craindre également pour sa raison et pour ses jours. Il ne versoit pas une larme, ne proféroit pas une plainte; de temps en temps seulement ses mains repoussoient avec horreur un objet qui sembloit l'obséder, et deux ou trois fois le nom de Clara s'échappa de sa bouche!.....

Cependant les domestiques de Valmore arrachent avec ignominie la malheureuse Clara de dessous la table; on attache fortement ses innocentes mains avec de grosses cordes, et dans cet état on la traîne dans la tour du château; on l'y enferme, et on la laisse seule.

Clara, insensible à tous les outrages, ne conservoit que deux idées distinctes, si étroitement unies qu'elles n'en formoient qu'une seule dans son imagination; le meurtre de Jules et la funeste erreur de Valmore. Elle voyait toujours Valmore lui lançant des regards terribles et menaçans; elle entendoit encore ces paroles foudroyantes: *Monstre!........ je veux vivre pour voir ton supplice!........* Tu veux voir mon supplice, dit-elle, sois content, tu l'as vu, nul autre n'égalera l'horreur de ce que j'ai senti, de ce que j'éprouve!........ J'ai vu ta fureur et ta haine, j'ai entendu ta bouche me maudire!...... Dans cet instant toutes les douleurs humaines ont déchiré, flétri mon coeur; et j'ai supporté tout l'opprobre réservé aux plus grands forfaits!......... Quand je monterai sur l'échafaud, du moins j'y verrai la mort!........... La mort, mon unique refuge!.... A ces tristes plaintes succédoient, non des pleurs, mais une effrayante immobilité. Elle restoit quelques minutes pâle, glacée, les yeux fixés avec égarement devant elle, regardant sans voir, souffrant sans penser, heureusement privée de toutes les facultés de la mémoire et de l'imagination, et soustraite par un accablement apathique à la moitié de ses douleurs. Mais ses tourmens ne sembloient être suspendus que pour lui

donner la force d'en supporter ensuite sans mourir toute l'énergie. Tout à coup baissant les yeux, ses regards tombèrent sur sa robe teinte de sang........ Dieu! s'écria-t-elle en se levant avec impétuosité, le crime et le meurtre m'environnent!......... De quel sang, juste ciel, suis-je souillée!... Du sang innocent que je voudrais racheter au prix de tout le mien!...... Et qui l'a versé!...... A ces mots elle retombe sur sa chaise. Oh! se peut-il, dit-elle, que l'auteur de ce forfait inconcevable m'ait donné le jour!.... Et je dois m'immoler pour lui!... Que dis-je! sacrifier cette vie déplorable que je tiens de lui ne seroit rien; mais mourir déshonorée! laisser un nom exécrable que l'atrocité du crime immortalisera! emporter dans la tombe les malédictions de Valmore! et ne pouvoir prouver mon innocence qu'en commettant un crime affreux; car je ne puis me justifier que par un parricide, en devenant l'accusatrice de mon père!......... Quand j'aurois la lâcheté de dénoncer le vrai coupable, que ferois-je d'une existence justement flétrie? Valmore seroit toujours perdu pour moi. Il auroit horreur d'une fille dénaturée; et j'éprouverois le seul supplice qui me manque, je serois forcée d'approuver son mépris. Du moins ma conscience ne me reproche rien...... Mourons! le ciel le veut, soumettons-nous. En prononçant ces dernières paroles, ses pleurs enfin coulèrent, et bientôt ce fut avec une abondance qui sans doute l'empêcha d'expirer, dans cette tour, de saisissement et de douleur.

On avoit envoyé chercher les gens de justice pour leur livrer la malheureuse Clara. Le prévôt de la maréchaussée arriva avec sa brigade, à cinq heures après midi. La cour et l'avenue du château étoient remplies de paysans bouillans de fureur contre celle qu'ils croyoient coupable du plus horrible crime. Ils adoroient leur seigneur, et s'étoient promis de le venger; car ils pensoient que Clara séduiroit ses juges par sa jeunesse

et sa beauté: ainsi ils avoient résolu de l'immoler eux-mêmes et sans délai. Fort supérieurs en nombre aux archers de la maréchaussée, ils étoient presque tous armés. Cependant ils laissèrent passer sans résistance la brigade qui se rangea au pied de la tour. Le prévôt entra dans la tour, et alla chercher Clara; mais aussitôt que parut cette infortunée, la multitude furieuse se précipita vers elle pour l'arracher des mains de la maréchaussée. Néanmoins la seule vue de Clara auroit dû désarmer la colère et la haine: ses mains délicates, attachées derrière le dos, laissoient voir toute la perfection de sa taille; ses longs cheveux blonds abattus couvroient ses épaules, et la douleur et l'effroi qui se peignoient sur son visage donnoient à sa physionomie céleste une expression pathétique et sublime. Quoiqu'elle eût fait le sacrifice de sa vie, le genre de mort qui s'offrit à elle lui fit horreur. Le glaive de la loi frappe sans passion et sans emportement; c'est la Parque rendue visible qui coupe avec une morne tranquillité la trame de la vie: il est possible de mourir avec calme sur un échafaud, mais il est affreux de périr victime de la rage inhumaine d'une multitude irritée, et d'exhaler son dernier soupir au millieu des cris féroces de la vengeance et de la haine. La maréchausée fit son devoir, elle défendit Clara. Le prévôt la tenoit dans ses bras, et menaçoit de tirer sur le peuple. Cette menace porta la fureur au comble: deux séditieux tirent chacun un coup de fusil, un archer est blessé, un combat terrible s'engage. Clara, pénétrée de terreur, invoque le ciel; elle désire avec ardeur qu'une mort soudaine puisse la délivrer à l'instant des angoisses inexprimables de cette affreuse agonie.

Le peuple étoit au moment de triompher, de forcer la brigade, dont plusieurs archers étoient déjà culbutés; il alloit saisir sa proie, lorsque tout à coup une voix révérée, une voix puissante et libératrice se fit entendre

en criant avec force: *Arrêtez! arrêtez!*... On obéit... Cette voix retentit jusqu'au fond du coeur de Clara, c'étoit celle de Valmore... La frénésie du peuple fut calmée comme par enchantement: on vit dans cette troupe forcenée la confusion, la crainte et le repentir succéder subitement à la fureur. Valmore, commençant à sortir d'un long accablement, avoit entendu ce tumulte effrayant, et se jetant hors de son lit, en passant une robe de chambre dans ses bras, il étoit sorti précipitamment pour voler dans la cour; là, perçant la foule du peuple intimidé, et s'élançant au milieu de la brigade qui gardoit la tremblante captive, il se trouva en face de Clara, et à deux pas d'elle!.... À l'aspect de cette figure angélique et touchante dont tous les traits exprimoient la plus cruelle souffrance, Valmore oppressé, glacé, reste immobile..... Une irrésistible pitié, le souvenir désespérant de son amour, celui de l'horrible catastrophe qui excitoit en lui tous les transports violens d'une haine implacable, tous ces mouvemens contraires déchiroient, bouleversoient son âme....... Il mit ses deux mains sur son visage, en disant: Qu'on détache ses liens, et qu'on la conduise à Paris avec les égards dus à son sexe et à sa naissance. Il seroit lâche d'insulter celle que la loi va juger. À ces mots, il s'éloigna rapidement. Le peuple avoit déjà fui. On porta Clara dans la voiture, car elle ne pouvait se soutenir; et le prévôt se mettant à la portière, à la tête de sa brigade, fit aussitôt prendre le chemin de Paris. Valmore ordonne à tous ses domestiques d'escorter la voiture jusqu'au bout de l'avenue: ce soin étoit inutile, aucun paysan n'osa la suivre, ni même se montrer.

Valmore rentra au château. Il s'habilla. Son intention étoit de se rendre lui-même sur le champ à Paris chez le cardinal de Richelieu, ami de sa famille et son protecteur depuis son enfance. Lorsqu'il fut habillé, voulant prendre quelques papiers dont il avait besoin,

il entra dans son cabinet. Quel objet y frappa ses regards! il y vit le tableau qui représentoit Clara tenant le malheureux Jules dans ses bras!........ Des pleurs de rage et de douleur inondèrent son visage. O furie sous les traits d'un ange, s'écria-t-il; monstre d'hypocrisie et de cruauté, tu n'embrassois cette innocente victime que pour l'égorger!...... La candeur est sur ton front, et l'homicide trahison est dans ton coeur!.... O Dieu! délivrez-moi du tourment de me rappeler cette figure trompeuse qui trouble ma haine et qui confond ma raison!..... En achevant de prononcer ces paroles il décrocha le tableau; il appela ses gens, et leur ordonna de couper en deux la toile, de conserver l'image de son fils, et de brûler celle de Clara. Ensuite, quoiqu'il eût une fièvre violente, il partit aussitôt pour Paris.

La malheureuse Clara fut conduite à Paris dans les prisons destinées aux grands criminels: un lit de sangle, une chaise de paille, une petite table de bois composoient tout l'ameublement de cette triste chambre. Clara s'assit en jetant autour d'elle de sinistres regards. Voilà donc, dit-elle, ma dernière habitation sur la terre! la dernière demeure du crime!.... Que de gémissemens ont fait retentir ces murs! que de larmes ont été versées dans ce lieu!..... Du moins j'y pleure sans remords!.... Pourquoi le sommeil n'y suspendroit-il pas mes maux? Mes jours, il est vrai, sont comptés; dans quelques heures je n'existerai plus!.... Mais, pour l'opprimé dont la conscience est tranquille, dont la vie est irréprochable, le sommeil n'est-il pas ici l'heureux avant-coureur d'un éternel repos?...... Cependant mourir abhorrée de Valmore! Ah! comment supporter ce poids accablant de douleur et d'ignominie!.... Un torrent de pleurs interrompit ce triste discours. Il étoit onze heures du soir; Clara se jeta tout habillée sur son lit; l'accablement lui procura quelques heures d'as-

soupissement. Que son réveil fut affreux!........ Toutes ses douleurs vinrent à la fois l'assaillir! Elle les sentit avec une énergie nouvelle; elle vit Valmore désespéré demandant sa mort; elle vit dans toute leur horreur l'échafaud et l'opprobre, et tout son courage l'abandonna.....

À neuf heures du matin, elle entendit ouvrir les verroux de sa porte; elle frémit croyant qu'on allait la conduire devant ses juges, mais elle vit paroître le vénérable père Arsène!..... Son saisissement fut extrême; elle ne concevoit pas qu'elle pût éprouver encore un mouvement de joie. Dieu! s'écria-t-elle, voilà donc un être sur la terre auquel je puis ouvrir mon coeur et qui va connoître mon innocence!...... O mon père, poursuivit-elle, c'est devant Dieu que je veux vous parler, écoutez-moi.... À ces mots elle se précipite à ses genoux. Le saint religieux se dispose à recevoir sa confidence, sous le sceau sacré de la confession. Clara, loin d'avoir des aveux à faire, n'avoit qu'à se justifier; elle ne nomme point son père, elle évite même de le désigner; mais elle conte tous les détails de cette horrible matinée, elle dit comment *l'assassin* immola l'infortuné Jules...... Malgré sa réserve, le père Arsène, d'après ce récit et les réponses faites à ses questions, ne peut douter que Montalban ne soit le meurtrier.... Et, pour la première fois, en exerçant son saint ministère, non-seulement il n'a pas besoin d'indulgence, mais son coeur est pénétré du plus profond sentiment de compassion et de tendresse. Cependant il voulut en affoiblir l'expression, en répondant à celle qui devoit, au milieu de cet héroïsme, conserver toute l'humilité chrétienne. Ma fille, lui dit il, si le monde connoissoit votre conduite, il diroit que vous avez fait une action sublime; mais ces louanges profanes, inventées par orgueil, ne sont pas celles qu'il m'est permis de vous donner. La piété n'admire aucune action humaine,

elle ne peut que les approuver comme es simples résultats de l'obéissance aux décrets divins ; car il n'y a rien de grand que la religion n'enseigne et ne prescrive. L'idée du beau moral portée au plus haut point de perfection, c'est elle seule qui la donne ; source éternelle de la vertu, elle en est encore le motif, le but et la récompense. Aussi n'acorde-t-elle aux saints même que le nom de justes. De quoi serions-nous enorgueillis ? Sans la révélation, connoîtrions-nous la véritable vertu ? Sans la soumission, pourrions-nous la pratiquer ? Quand nous faisons le bien, nous suivons l'esprit du précepte, ou le précepte même qui le commande ; nous n'avons que le mérite de nous soumettre. Eh quoi de plus juste que d'obéir scrupuleusement au Créateur ! Alors même que nous paroissons parfaits, nous n'avons donc pu faire que des actes de justice. Ainsi, ma fille, glorifiez Dieu qui vous éclaire et qui vous inspire, et gardez-vous de vous élever à vos propres yeux. Mais, victime innocente de cet événement affreux, vous ne devez cependant pas vous accuser faussement, il faut tâcher de vous justifier, si vous pouvez le faire sans dénoncer l'assassin. Vous pouvez dire qu'un meurtrier venu de la forêt fit le crime........ Hélas ! reprit Clara, à quoi serviroit ce récit opposé à tant d'apparences contre moi, qui forment un ensemble de preuves dont la vérité toute entière pourroit seule démontrer la fausseté ?..... Je me suis rendue furtivement dans ce pavillon, et à une heure indue pour moi !.... Dans ce premier moment d'effroi, de trouble et d'horreur, ma bouche en proférant la vérité, a paru faire l'aveu formel du crime : ces mots, *je n'ai rien à dire pour ma défense*, peignoient ma situation, et cependant me dénonçoient comme l'auteur du meurtre...... Enfin Valmore a reconnu le poignard, le mouchoir et l'échelle de cordes qu'il avoit vus la veille entre mes mains, et que j'avois cru dérober à ses regards ; il a dû se rap-

peler que son aspect dans ce moment m'avoit causé un extrême embarras.... et que j'ai même fait un mensonge pour lui cacher ce que renfermoit cette fatale boîte. Comment pourroit-il n'être pas convaincu que c'est moi qui ai commis ce forfait atroce?..... À ces mots, le père Arsène pendant quelques instans garda tristement le silence; ensuite reprenant la parole: Il est vrai, dit-il, que votre justification est presque impossible...... Et savez-vous, ma fille, que votre père est arrêté, et qu'aujourd'hui il vous sera confronté?.... Grand Dieu! s'écria Clara, je le reverrai!..... Oui, ma fille.... Je ne crois pas que l'auteur d'un tel crime se dénonce pour vous sauver, mais il peut se trahir.......... Non, non, mon sort est décidé!....... Ah! mon père, concevez-vous l'horreur de ma situation? Pour arracher à l'échafaud celui que les lois même humaines et divines ne peuvent maintenant me prescrire d'aimer, je me dévoue à la mort la plus ignominieuse, à l'exécration publique, à celle du seul objet que j'aie aimé!.... Car enfin, il est inutile de vous rien taire, vous avez facilement tout deviné.... Ce n'est point la piété filiale qui m'ordonne de m'immoler, c'est seulement le respect d'un nom sacré?..... Je meurs dans l'infamie pour celui que la plus abominable ambition rendit le meurtrier le plus barbare; je sacrifie l'estime, la tendresse, ou du moins la pitié de Valmore, l'honneur, la réputation, la vie, à celui qui jamais ne s'occupa de mon éducation, et dont je n'ai jamais reçu une caresse, un conseil paternel!..... à celui que je ne pourrois revoir sans frémir jusqu'au fond des entrailles!.... — Ma fille, votre sacrifice est fait. Nul motif humain, nulle vanité mondaine n'en souille la pureté. Vous n'êtes plus connue que de Dieu seul. Détachez entièrement vos regards de ce séjour mortel; vous venez d'en disparoître, puisqu'on ne vous y voit plus telle que vous êtes: haïe des hommes en vous immolant à la vertu, qui peut

mieux que vous mépriser la gloire humaine et la renommée? Vous êtes toute à Dieu: tandis qu'on vous accable ici de malédictions, il vous bénit; tandis qu'on vous condamne, il vous approuve; tandis que des juges abusés se disposent à vous flétrir et à vous priver de la vie, le juge souverain vous prépare une couronne glorieuse, et vous destine une heureuse immortalité!... — Cependant, mon père, une terreur secrète s'est emparée de moi... — Est-ce à vous de redouter la mort? — Je ne la crains pas: pourrois-je désirer de prolonger ma déplorable existence?......... Mais les tourmens.... Je ne m'accuserai point du crime: on voudra peut-être un aveu!.... — Eh bien! Dieu soutiendra votre courage; il vous donnera cette force surnaturelle qui fit triompher tant de martyrs de tout sexe et de tout âge... Vous l'invoquerez, ma fille; il répond à la voix de l'innocent opprimé... Vous avez mieux que l'innocence, vous pourriez échapper aux supplices, à l'échafaud. Si vous périssez, combien votre mort sera précieuse devant Dieu!......... Que peut produire tout l'effort de la puissance humaine, lorsque Dieu fortifie contre elle? pourrez-vous sentir vos douleurs quand vous verrez Dieu vous tendre les bras, quand vous l'entendrez vous appeler, et quand votre âme toute entière s'élancera dans son sein?......... N'en doutez point, ma fille, la foi s'augmente par les sacrifices: la vôtre, à vos derniers instans, sera celle des saints; vous jouirez du ciel avant de le posséder. Dieu ne permettra pas que des douleurs matérielles l'emportent sur ces joies sublimes de l'âme: ses promesses sont des réalités, ses consolations effacent tous les maux; elles sont des bienfaits qui surpassent toutes les félicités de la terre. Dieu voudra, qu'au milieu de l'ignominie des tourmens terrestres, vous connoissiez la gloire immortelle et le bonheur des élus, dont la foiblesse de nos organes ne nous permet de concevoir ni l'excès ni l'étendue; enfin votre

mort sera plus belle et mille fois plus heureuse que celle du juste qui, dans les bras des siens, meurt tranquillement dans son lit. O mon père! s'écria Clara, c'est Dieu qui vous inspire et qui daigne me parler par votre bouche! vous me fortifiez, que dis-je! vous m'élevez au-dessus de moi-même! je ne songeois qu'à ma foiblesse; je ne penserai plus qu'à la puissance qui me soutiendra!... Mais mon père, promettez-moi de dire à Valmore, quand je ne serai plus, ces seuls mots: *Elle étoit innocente.* — Je vous le promets. — Il suffit, je mourrai satisfaite. Comme elle disoit ces paroles, on entendit marcher sous les voûtes du vestibule qui conduisoit à la prison. Clara joignit les mains et s'inclina profondément et en silence devant le vénérable Arsène qui se hâta de lui donner sa bénédiction. Dans ce moment, le geôlier vint annoncer que Clara étoit demandée, et qu'on alloit la conduire devant ses juges. Allez, ma fille, lui dit le saint religieux, allez avec sérénité; le courage et la résignation ne vous manqueront pas. Clara resta un instant recueillie; toujours à genoux, les mains jointes, et la tête penchée sur son sein; ensuite elle se releva d'un air ferme, et suivit le geôlier. Après avoir traversé les cours de la prison, elle arriva aux portes extérieures; là, on la fit monter dans une voiture qui la conduisit au palais de justice où ses juges étoient rassemblés.

Lorsqu'elle entra dans la salle où l'on interroge les criminels, son aspect causa une sorte de saisissement à ces vieux magistrats, qui, sur les seules dépositions des domestiques de Valmore, l'avoient déjà jugée dans le fond de leurs consciences. Sa beauté, sa jeunesse, la majesté de sa taille, l'air d'innocence et de candeur répandu sur toute sa figure firent succéder dans tous les coeurs l'étonnement et la pitié à la plus profonde indignation. On la fit asseoir sur la sellette.... Dans ce moment elle aperçut Montalban qui devoit lui être con-

fronté, et que l'on invitoit à s'approcher d'elle. Clara frémit; et, détournant les yeux, ses regards se portèrent sur un grand crucifix placé vis-à-vis d'elle: cette vue la ranima; son visage, qui venoit de pâlir, reprit sa couleur naturelle et la plus douce expression de sérénité. Montalban, par les accusations portées contre Clara, venoit d'apprendre avec autant de surprise que d'effroi qu'il avoit eu cette infortunée pour témoin de son crime. Étonné qu'elle ne l'eût point encore dénoncé, il s'attendoit à l'entendre tout révéler dans cet interrogatoire, et il se préparoit à tout nier. Il s'avança vers elle d'un air farouche et avec des yeux enflammés de colère: Malheureuse! lui dit-il, montre du moins du repentir; songe qu'il seroit inutile de rétracter l'aveu formel que tu fis hier!..... À ces paroles de la scélératesse la plus audacieuse, Clara tressaille, lève les yeux au ciel, et garde le silence. Alors l'un des juges commence l'interrogatoire. Il demande à Clara quel motif a pu la porter au crime qu'elle a commis. Je n'ai point commis de crime, répondit-elle. Comme elle disoit ces mots, on lui présente et le fatal couteau teint encore du sang de l'innocente victime, et le mouchoir de soie, et les cordes. Clara, prête à s'évanouir, met ses deux mains sur ses yeux, et ses pleurs inondent son visage. Reconnoissez-vous ces instrumens du crime? lui dit-on. Ses sanglots l'empêchèrent de répondre. Voici, reprit-on, le domestique qui vous remit la boîte qui les contenoit, il dit qu'en recevant cette boîte vous lui recommandâtes le secret sur cet envoi?.... Il est vrai. — Valmore, avant le meurtre, a vu dans vos mains ce poignard; quand il entra dans votre chambre, il remarqua que vous étiez troublée; lorsqu'il vous questionna sur cette boîte, vous fîtes un mensonge dans l'intention de lui cacher ce qu'elle renfermoit; niez-vous ces faits? — Non. Ils sont conformes à la vérité. — Cette boîte vient d'Allemagne; qui vous l'envoya? — Je l'ignore.

Le hasard la fit tomber entre mes mains. — Pourquoi la reçûtes-vous mystérieusement? pourquoi l'ouvrîtes-vous? — Il m'est impossible de répondre à ces questions, et cependant je suis innocente. — Qui donc a commis le crime? — Je ne puis rien dire de plus. — C'est vous avouer coupable. — Je suis innocente. — Vous a-t-on conseillé ce forfait? — Non. — Votre père vous a-t-il fait entendre que des vues d'intérêt devoient vous faire désirer la mort de cet enfant? — Jamais. — Votre passion pour Valmore a-t-elle rendu cet enfant qu'il chérissoit l'objet de votre jalousie secrète? — J'avois pour ce malheureux enfant une affection maternelle. — Pourquoi donc l'avez-vous immolé avec tant de préméditation? — Ma conscience et mes mains sont également pures. — Avez-vous des complices? — Je n'en puis avoir, puisque je n'ai rien fait de criminel. — A quoi peut vous servir la simple et vague dénégation du crime avec l'aveu formel de tous les faits qui vous condamnent? Défendez-vous donc. Expliquez-nous comment les instrumens du crime se sont trouvés entre vos mains. Expliquez-nous votre mortel embarras dans cette occasion; pourquoi vous vous introduisîtes furtivement, à une heure indue, dans le pavillon; pourquoi vous étiez cachée sous cette table; pourquoi vous y étiez évanouie après l'assassinat commis; pourquoi, en reprenant vos sens, vous avez de premier mouvement proféré ces paroles: *Je n'ai rien à dire pour ma défense*....... Répondez donc. — J'entrai furtivement dans le pavillon, parce que je voulois causer une surprise agréable au malheureux enfant. Je lui portois un panier de fruits que je posai sur la table, et je me cachai pour jouir de son étonnement...... Cette explication naïve parut si puérile et si peu vraisemblable; elle offroit par son enfantillage un contraste si révoltant avec l'atrocité des dépositions précédentes, qu'elle fit horreur à tous les juges: ces magistrats indignés ne purent s'en

pêcher de manifester le sentiment qu'ils éprouvoient par un murmure sourd, mais universel qui mit le comble au découragement de l'infortunée Clara, déjà atterée par la force des fausses preuves rassemblées contre elle.

Après un moment de silence, l'un des juges, reprenant la parole : Vous éprouvâtes, lui dit-il, de pressans remords à l'instant même du meurtre, puisque vous perdîtes connoissance, et qu'ensuite vous avez tout avoué : que la religion ranime en vous ces sentimens salutaires. Une entière sincérité pourroit peut-être faire commuer en une prison perpétuelle la peine de mort que vous méritez. — Que votre conscience prononce mon jugement ; la mienne a dicté mes réponses. — Vous n'ignorez pas à quels tourmens cette obstination vous expose ? — Je ne brave point cette effrayante rigueur, je l'ai prévue, je m'y attends ; mais j'ose espérer que Dieu soutiendra mon courage. — Le Dieu de vérité ne protége point le mensonge. — Ah ! le Dieu de vérité sera ma force et mon appui..... — L'appareil de la torture vous fera peut-être quitter ce langage hypocrite qui ne peut exciter qu'une profonde indignation. — Je parlerai ainsi jusqu'à la mort. — Allez. Ce mot fut prononcé d'un ton qui pétrifia Clara de terreur : son imagination lui présenta tout à coup l'appareil affreux des supplices, et son sang se glaça dans ses veines. L'idée qu'elle alloit périr dans les tourmens lui fit désirer l'assistance du père Arsène ; elle voulut le demander, mais la parole expira sur ses lèvres tremblantes ; ses yeux se couvrirent d'un nuage, ses idées se brouillèrent, sa raison égarée ne lui montra plus que confusément l'horreur de son sort ; elle ne conserva qu'un effroi machinal........... Agitée de mouvemens convulsifs, et ne pouvant se soutenir sur ses jambes, il lui fut impossible d'obéir à l'ordre de se retirer dans la salle prochaine ; on l'entraîna en la soutenant sous les bras. Lorsqu'elle fut dans la pièce voisine on la posa sur une

chaise, on lui fit respirer des sels; elle resta plus de trois quarts d'heure dans un état de stupeur et d'immobilité dont elle ne fut tirée que lorsqu'on vint lui annoncer qu'elle étoit jugée, et qu'elle devoit aller entendre sa sentence. Elle reprit toute sa tête, et regardant autour d'elle avec étonnement: Je ne vois point, dit-elle, d'appareil de supplices; ne dois-je les subir qu'après mon jugement? — Non, lui répondit-on, vous ne serez point appliquée à la question. O Dieu de bonté! s'écria Clara, je n'ai donc plus rien à craindre! Allons. En disant ces mots elle se leva, et, délivrée d'une affreuse terreur, elle suivit d'un pas ferme ses conducteurs. Cependant à l'aspect de ses juges elle se troubla; mais une réflexion rapide sur sa situation, et sa piété triomphèrent bientôt de cet instinct de la nature. Avant de lui lire sa sentence, on lui déclara qu'elle étoit condamnée à la mort.. Elle resta un instant immobile; ensuite croisant ses mains sur sa poitrine, elle se mit à genoux en levant la tête et les yeux vers le ciel... Rayée du nombre des vivans, elle quittoit déjà la terre, elle se réfugioit dans l'asile éternel!..... La ferveur passionée de son attitude, l'expression sublime et céleste de sa figure, frappèrent d'étonnement tous ses juges: l'auguste caractère de l'innocence et de la piété, plus fort, plus convaincant que les preuves matérielles et que l'intime conviction de la foible raison humaine, fit passer rapidement le doute dans tous les esprits, imprima le remords dans tous les coeurs; chacun se dit en secret: *Se peut-il qu'elle soit coupable!*.......... Et tandis que, soutenue par une puissance divine, elle étoit inaccessible à la crainte et soustraite à la douleur, aux regrets, ses juges interdits la contemploient en silence, et n'osoient lire son arrêt. Enfin, on lui ordonne de se lever et d'écouter sa sentence. On l'arrachoit à son extase, on la forçoit de redescendre sur la terre; elle ne s'y retrouva qu'avec une douloureuse émotion. Elle éprouv-

un sentiment indéfinissable lorsqu'elle entendit acquitter entièrement Montalban: elle eut besoin de réprimer ce violent mouvement d'indignation, et en même temps elle s'applaudit devant Dieu de sauver les jours de son père aux dépens des siens, et de ne plus rien devoir au plus scélérat de tous les hommes........... Elle frissonna lorsqu'on lui annonça le genre de mort auquel elle étoit condamnée; ce détail présentoit une image terrible qui ébranla son courage! Elle étoit debout, et on la vit chanceler et pâlir, quand on proféra ces paroles: *Anne-Clara de Montalban, âgée de dix-sept ans, convaincue du meurtre prémédité du jeune Jules de Valmore, est condamnée à avoir la tête tranchée, demain à midi, sur la place de Grève, etc.* A ces mots, *convaincue de meurtre*, elle s'écria avec véhémence: Non, non!.... Les juges lui imposant silence, elle se tut; et, baissant la tête sur son sein, elle fondit en larmes........ Lorsqu'on eut achevé de lire sa sentence, elle demanda la parole; et, l'ayant obtenue: Je proteste, dit-elle, contre cet arrêt, non par aucun espoir d'échapper à la mort, mais par respect pour la vérité; je n'ai point demandé de défenseur, parce que, forcée de me taire sur les points les plus importans, je n'aurois pu fournir de raisons en ma faveur. Je suis condamnée injustement, cependant j'ai dû l'être, et mes juges n'en sont à mes propres yeux ni moins intègres, ni moins respectables. Je me résigne, mais sans me soumettre; car je déclare hautement et je soutiendrai jusqu'à mon dernier soupir que ma sentence n'est fondée que sur des erreurs, et que je suis parfaitement innocente. Clara prononça ces paroles avec tant de calme, de douceur et de dignité, que tout l'auditoire en fut attendri. Dans ce moment les gardes qui devoient la reconduire dans sa prison s'avancèrent. Clara, rassemblant toutes ses forces, alla au-devant d'eux; elle les suivit avec une contenance modeste, mais d'un pas assuré. Il étoit six

heures après midi; on la ramena dans sa prison. Elle trouva dans sa chambre un crucifix, un livre d'heures et un sablier. Elle reconnut le soin paternel du père Arsène. Le geôlier lui dit que le saint religieux viendroit auprès d'elle à la pointe du jour, et qu'il ne la quitteroit plus........ A ce dernier mot elle soupira: cette promesse ne l'engage, dit-elle, qu'à me consacrer quelques heures!........ Le geôlier ajouta que le père Arsène devoit, durant une partie de la nuit, assister dans ses derniers momens un homme de la cour qui l'avoit fait appeler. C'est le comte de ***, poursuivit le geôlier, il n'est plus jeune, mais il a d'énormes richesses; c'est le plus grand seigneur de la cour: il doit bien regretter la vie. En disant ces paroles le geôlier sortit, et Clara resta seule. Elle éprouvoit un besoin de prier Dieu, qui suspendoit en elle toute autre idée. Ce fut avec une consolation d'une douceur inexprimable qu'elle se disposa à parler à ce juge suprême que rien n'abuse, et qui, pour connoître l'innocence, n'a besoin ni de témoins, ni de preuves, ni de discours éloquens. Dans le cours ordinaire de la vie, la foi même a trop souvent besoin d'efforts pour se préserver des distractions dans la prière; mais à l'approche d'une mort inévitable, la piété devient le sentiment dominant du coeur; la prière prend naturellement alors un caractère véhément et passionné, et elle est délicieuse, si l'âme est exempte de remords. Que doit-elle être, lorsqu'on meurt généreusement pour la vertu? lorsque, dans tout l'éclat de la jeunesse, on offre à Dieu le sacrifice volontaire d'une vie pure?....

Clara se mit à genoux devant le crucifix. Avec quel profond sentiment d'attendrissement, de reconnoissance et d'amour, elle contempla cette image révérée qui lui retraçoit toutes les idées qui, dans cette situation, pouvoient le mieux fortifier, élever et toucher son âme! Elle trouvoit à la fois dans cette contemplation

l'exemple du dévouement le plus sublime, le modèle divin du courage héroïque et de la résignation parfaite. Qui pouvoit mieux lui enseigner à supporter sans fiel et sans aigreur l'injustice des hommes, à souffrir avec douceur, avec patience les outrages, l'ignominie et la mort? Chaque pensée accroissoit sa force, exaltoit son imagination, épuroit, ennoblissoit ses sentimens. Chaque élan de son coeur sembloit doubler en elle la faculté d'admirer et d'aimer; et, parvenue au dernier degré d'enthousiasme religieux, perfectionné par l'amour divin, elle n'étoit plus capable de regretter des biens périssables. Elle n'avoit plus besoin de résignation; le ciel s'entr'ouvroit pour elle; son âme, dégagée de toutes les affections humaines, brûloit de s'y élancer et de jouir de sa glorieuse immortalité. O rédempteur de la race humaine! s'écria-t-elle, vous voyez à vos pieds la plus foible et la plus imparfaite de toutes vos créatures! Jusqu'ici je n'envisageai jamais sans frémir le malheur ou la mort, et sur tout la perte de la réputation; et dans cette nuit terrible, la dernière de mes nuits, après être devenue pour celui que j'aimois un objet de haine et d'horreur, après avoir entendu la sentence qui me dévoue à l'exécration publique et à celle de la postérité, je ne trouve au fond de mon âme que du calme et la plus sublime espérance........ O prodige d'une divine miséricorde! Oui, sans doute, ce courage est un don du ciel: plus je sens qu'il m'est étranger, plus il affermit ma foi, plus il accroît mon amour et ma gratitude....... Tout est miracle maintenant dans mon existence! C'est en vain que la mort s'offre à moi sous une forme menaçante, ignominieuse, et dépouillée même du repos de la tombe; c'est en vain que la voix redoutable de la justice humaine me dit avec opprobre: Tu seras privée des honneurs de la sépulture; une puissance surnaturelle anéantit pour moi ces horribles images; une voix céleste qui parle à mon

coeur m'empêche d'écouter ces vains murmures! C'est Dieu qui m'anime, et qui chasse loin de moi la crainte et la terreur. Sa bonté sans mesure ne se contente pas de protéger, de soutenir l'être fragile qui s'abondonne à lui; il fait plus, il le transforme: mes pensées même ne m'appartiennent plus, elles ne viennent pas de moi; une heureuse et bienfaisante inspiration les produit !...

A ces mots, Clara jeta les yeux sur son sablier, et elle vit que le sable étoit entièrement écoulé; alors, elle le retourna pour la troisième fois: elle connut ainsi qu'il étoit une heure après minuit, et que le dernier jour de sa vie venoit de commencer..... Elle regarda un instant couler ce sable: Cette image, dit-elle, n'a rien d'effrayant pour moi, puisqu'il ne me reste plus sur la terre une minute de bonheur! Ce sable, en se précipitant, n'emportera désormais ni mes plaisirs ni ma joie: sa rapidité ne peut qu'abréger mes peines......... Ici la sensibilité déchira mon coeur; ici l'erreur et l'aveuglement causèrent ma perte; et bientôt je contemplerai avec ravissement l'auguste vérité sans voiles, sans nuages, toujours éclatante, toujours inaltérable; bientôt j'admirerai, j'aimerai avec enthousiasme et sans inquiétude!...... Dans peu d'instans ma captivité va finir; ceux-même qui m'ont condamnée vont me délivrer. Lorsqu'on viendra me chercher pour me conduire à l'échafaud, lorsque ces deux battans, cerclés de fer, s'ébranleront, et qu'on entrera dans cette prison, je verrai s'ouvrir pour moi la porte de l'éternité!... Avec quelle ardeur je franchirai le seuil de cette triste enceinte!......... Ces dernières réflexions plongèrent Clara dans une profonde rêverie; sa situation et sa piété élevoient tellement son âme, que son intelligence n'étant plus en proportion avec cette hauteur de pensées, elle n'avoit plus la faculté de suivre ses idées. Elle se perdit dans un vague sublime et délicieux. Sans doute l'âme religieuse épurée, animée par la foi, peut

pressentir les biens éternels ; mais, dans ces momens d'une extrême exaltation, l'imagination se trouble ; l'esprit s'anéantit, la pensée n'est plus distincte, nul langage humain ne pourroit l'exprimer : la méditation a des bornes, la sensibilité n'en a pas. Ainsi donc, il est des limites pour tous ces dons éclatans, ces facultés brillantes qui flattent notre orgueil ; il n'en est point pour l'âme : elle peut s'élancer dans l'infini, s'unir aux habitans du ciel, et se reposer dans le sein même de la Divinité.

Clara ne fut arrachée à cet état de contemplation, que par l'éclat du grand jour ; elle aperçut tout-à-coup une lueur éblouissante qui sembloit éteindre la lumière de sa lampe. O rayon d'immortalité ! s'écria-t-elle ; oui, ce jour si brillant et si pur, est pour moi l'aurore d'un jour éternel. Oh ! que m'importe la sentence qui me couvre d'ignominie aux yeux des hommes ! à peine aura-t-on exécuté l'arrêt, qu'il sera révoqué par le juge souverain de toutes les puissances de la terre. Déjà l'on annonce au peuple mon supplice, déjà l'on en fait les apprêts ; dans peu d'heures je monterai sur l'échafaud ; mais avec quel sentiment d'amour, d'espérance et de joie ! Chaque degré de l'échafaud m'éloignera sans retour de cette terre de douleur, et me rapprochera du ciel !.... Dans ce moment les cris insultans de l'indignation publique proclament partout ma mort ; mais Dieu me dit : Tu vivras à jamais dans la gloire !........ En prononçant ces paroles elle serra fortement ses mains jointes contre sa poitrine, et elle resta quelques instans dans cette attitude, absorbée dans le plus profond sentiment de reconnoissance et d'amour que la foi puisse produire. Tous les dons de la grâce divine, toutes les joies mystérieuses de la piété, se trouvèrent rassemblés dans ce coeur innocent, si digne de les recevoir et de les ressentir : nul retour inquiétant sur le passé, nul trouble de la conscience n'en corrompit la douceur.

Elle recevoit la plus précieuse récompense d'une vie religieuse et pure; Dieu lui révéloit, dans cet instant, toute la félicité des anges.

A quatre heures du matin elle prit son livre de prières, et elle pria jusqu'à six heures. Alors elle se revêtit d'une longue robe blanche, ensuite elle reprit son livre, et se remit à genoux. Dans ce moment le père Arsène entra dans sa chambre. Ce saint religieux s'attendoit à trouver Clara pâle, tremblante, abattue, et il fut frappé d'étonnement et d'admiration en jetant les yeux sur elle: il la voyoit à la fois calme, animée, rayonnante! Où suis-je! s'écria-t-il; de quel éclat brille ici la majesté divine! Grand Dieu! votre toute-puissance me paroît moins admirable quand elle change tout-à-coup la face des empires ou qu'elle suspend les lois de la nature, que lorsqu'elle sait revêtir ainsi de force et d'héroïsme une jeune fille si foible et si timide. O Clara! poursuivit-il, je viens d'assister dans ses derniers momens un homme, un vieux guerrier fameux entre les braves par sa vaillance et ses hauts faits, et je n'ai pu dissiper ses terreurs; on l'a vu tourmenté jusqu'au dernier moment par les regrets de l'ambition et par l'effroi de l'éternité!... Et vous ma fille, vous qui n'avez connu que la sainteté du cloître, vous qui n'avez cherché dans le mariage qu'un protecteur vertueux et qu'un ami fidèle, vous, enfin, dont les passions humaines n'ont jamais altéré l'innocence, vous ne voyez dans la mort qu'un but heureux et que la récompense des peines de la vie. Venez, ma fille, venez fortifier encore votre courage, venez achever de vous unir au Dieu, plein de miséricorde et de bonté, qui vous appelle, et qui va vous recevoir dans son sein. J'ai obtenu les permissions nécessaires pour vous administrer ici le plus auguste des sacremens. A ces mots, Clara se prosterne, le père Arsène s'assit à côté d'elle; il écouta Clara pendant quelques minutes; e

suite, ouvrant une boîte d'argent qui renfermoit une hostie consacrée, il la communia. Ce fut alors qu'elle se crut véritablement transportée dans le ciel, elle possédoit Dieu. La pureté de ses idées, le calme délicieux de son âme, l'ardeur de sa joie, sa reconnoissance passionnée; tout lui attestoit cette union surnaturelle et divine; l'univers acheva de s'anéantir pour elle. Il ne fut plus au pouvoir des maîtres de la terre, armés de toute l'autorité souveraine, de troubler ou d'intimider ce cœur élevé au-dessus de la nature humaine par une croyance toute-puissante, par les plus hautes espérances, et par un sentiment indéfinissable et sublime...... Elle ne parloit plus; à côté du père Arsène elle étoit seule avec Dieu, lorsque le geôlier entra. Il avoit un air mystérieux qui frappa le père Arsène: après un moment de silence, il prit la parole pour demander un secret inviolable sur ce qu'il alloit dire. On le promit. Alors, présentant à Clara une lettre cachetée: Voici, lui dit-il, un billet que l'un de vos juges, et le plus âgé, est venu m'apporter pour vous, en me recommandant de vous le donner en secret, et de vous cacher son nom; souvenez-vous de la parole que vous m'avez donnée. Clara reçut le billet, et le geôlier sortit aussitôt. Clara remit la lettre au père Arsène, qui, rompant le cachet, lut tout haut ce qui suit:

» Vous êtes innocente. Je n'en ai d'autre certitude » que celle que m'ont donnée votre physionomie, votre » maintien, l'assurance et le calme de vos réponses; » mais après les preuves foudroyantes accumulées contre vous, il falloit avoir l'expérience d'un demi-siècle » pour vous absoudre. La jeunesse ne peut ni ne doit » juger ainsi; elle n'a pas eu le temps de comparer assez le langage du crime hypocrite avec celui de l'innocence. La vérité obscurcie par de fausses apparences » peut l'émouvoir et non la convaincre. D'ailleurs, une » grande partie de vos juges a dû craindre, en vous

» écoutant, de céder à la séduction de la beauté, ou » d'en être accusé. J'ai soixante-dix ans; je vous ai donné ma voix, et je voudrois encore vous sauver; il » est un moyen: feignez un mal subit et violent, le » médecin de votre prison, déjà gagné par moi, secondera ce stratagème; prolongez cette feinte: pendant » ce temps j'agirai, je verrai le ministre, je me constituerai votre avocat et votre défenseur, j'obtiendrai » la révision de la procédure; et je vous réponds du » succès. Vivez, c'est le souhait sincère du plus vieux » de vos juges. «

Eh bien, ma fille? demanda le père Arsène. Mon père, répondit Clara, hier je desirois la mort, mais surtout pour être délivrée d'une existence odieuse; aujourd'hui j'ai oublié le songe pénible de la vie: durant la nuit entière qui vient de s'écouler, le souvenir de mes affections terrestres et de ma tragique aventure ne s'est pas une seule fois offert à mon imagination; je n'ai vu que Dieu, je n'ai écouté que lui: la terre a disparu pour moi: mon âme a pris son essor vers le ciel, elle ne retomberoit désormais sur la terre qu'avec une extrême douleur. Cependant je sais qu'il ne m'est pas permis d'abréger moi-même mon exil, et que si j'avois un moyen légitime de prolonger ma vie, il faudroit l'employer; mais on me propose un mensonge et des artifices qu'il me seroit impossible de soutenir: je puis et je dois rejeter une telle proposition. À ces mots, le père Arsène éprouva une si vive émotion, qu'il lui fut impossible de répondre. Il ne se lassoit point d'admirer tant de courage uni à tant de simplicité, ou, pour mieux dire, il admiroit la religion qui peut seule donner de semblables vertus. Après un moment de silence; ma fille, lui dit-il, remplissez donc votre noble destinée. Vous n'avez vécu que pour la vertu, allez mourir pour elle. Votre vie fut heureuse et paisible; un orage terrible en termine le cours: mais Dieu a

permis cette tempête d'un moment, afin de doubler dans l'éternité le prix qui vous est réservé! Employons utilement tous les momens précieux qui vous restent, donnons-les tous à la prière. En disant ces paroles, il se mit à genoux à côté de Clara, et il lut tout haut les prières solennelles que l'Église a consacrées pour les mourans. Plus d'une fois le vénérable religieux sentit ses yeux se remplir de larmes, en voyant la touchante ferveur et la fermeté de la jeune victime dont la figure, loin d'annoncer l'approche de la mort, brilloit d'un éclat surnaturel.

Le père Arsène venoit de finir la lecture des prières, lorsque l'horloge de la prison sonna onze heures trois quarts..... Clara écoute et dit d'un ton calme: Bientôt ma dernière heure va sonner! O mon Dieu, s'écria-t-elle, c'est avec toute l'effusion d'un cœur pénétré de reconnoissance que je vous remercie de vos bienfaits sans nombre! je vous remercie de m'avoir préservée de la contagion du vice et d'avoir placé ma jeunesse dans un saint asile, sous la direction de ce respectable religieux; je vous remercie de m'appeler à vous avant que j'aie pu connoître le trouble des passions et les séductions du monde; je vous remercie enfin de m'avoir choisi un genre de mort sans souffrances, et qui m'a donné le temps de me préparer, avec toutes mes facultés, à paroître devant vous!..... À ces mots, se tournant vers le vénérable vieillard qui l'écoutoit avec ravissement: et vous, poursuivit-elle, vous, mon véritable père, daignez me donner une bénédiction paternelle. Oui, ma fille, répondit le vieillard; mais n'oubliez pas devant Dieu l'infortuné qui vous donna la vie. Ah! c'est lui qu'il faut plaindre; et non son innocente victime!..... O' mon père, reprit Clara, je serai bientôt au pied du suprême tribunal, et j'implorerai pour lui la miséricorde divine.....

Ici Clara s'arrêta, croyant entendre du bruit dans

le vestibule de la prison. Mon père, dit-elle, bénissez votre enfant; que je reçoive, avant de mourir, un adieu paternel!......... O mon Dieu, s'écria le saint vieillard en étendant sur la tête de Clara ses deux mains tremblantes, souverain protecteur de l'innocence, recevez cette enfant dans votre sein, et pardonnez-moi les larmes que je répands sur son sort!....... Je sens que je ne devrois que vous bénir d'une mort si glorieuse, quand, dans ce moment, toutes les puissances célestes s'en réjouissent....Et vous, ma fille, allez recevoir la couronne immortelle suspendue déjà sur votre tête; allez, vierge pure, Dieu vous appelle et les anges vous attendent............ Allez en paix; que nulle inquiétude ne trouble la joie d'un si beau triomphe; Dieu ne permettra point que votre mémoire sur la terre reste indignement calomniée; reposez-vous sur lui du soin de la justifier d'une manière éclatante. Quant à moi, fidèle à ma parole, j'irai demain trouver Valmore, et je lui dirai avec tout l'accent de la vérité: *Clara fut innocente*.... Au nom de Valmore, Clara tressaille: ce nom fit sur elle l'impression d'un ancien souvenir tout-à-coup retracé. Depuis quinze heures, son âme étoit si intimement unie à Dieu, que nulle pensée terrestre n'avoit pu s'offrir à son esprit. *Valmore!*........ reprit-elle, non, mon père, ne le voyez point.....c'est à Dieu seul que j'adresse mes derniers voeux. Non, ne parlez point à Valmore: ne serons-nous pas réunis, et ne suis-je pas sûre de me justifier en présence de Dieu?....

Dans ce moment, l'horloge sonna midi... Le père Arsène frémit: Clara, toujours à genoux, lève ses mains innocentes vers le ciel; en s'écriant avec transport: La voilà donc cette heure suprême?.... En prononçant ces mots avec l'expression la plus véhémente, elle croisa ses bras sur son sein, et elle resta quelques instans plongée dans le plus profond recueillement. Ensuite se levant, elle prit le sablier; et, le rendant

au père Arsène : reprenez ceci, lui dit-elle, le temps est fini pour moi... Voici le livre de prières, il a fait ma consolation et ma force, conservez-le toujours...... Mais je garderai ce crucifix jusqu'à mon dernier soupir!...... Comme elle disoit ces paroles, la porte de la prison s'ouvrit brusquement : on venoit chercher Clara pour la conduire à l'échafaud.... Clara tira de son doigt une superbe bague; et, la donnant au père Arsène, elle le chargea de vendre ce diamant, et d'en distribuer l'argent aux pauvres. Alors se ressouvenant qu'elle portoit un bracelet qui renfermoit les portraits de Valmore et de Jules, elle rompit la chaîne qui l'attachoit à son bras, et, le remettant au père Arsène, elle le pria d'envoyer ce bracelet à la soeur de Valmore. Ensuite elle prit son crucifix, se couvrit d'un grand voile blanc, et se remit entre les mains de ses conducteurs. Le père Arsène la suivit : on la fit monter avec lui dans une voiture de deuil qui traversa lentement tout Paris. Clara, cachée par son voile, trompa l'avide curiosité de la foule qui se précipitoit sur son passage; et, pour elle, exaltée par les plus sublimes sentimens de piété, elle ne vit rien de ce qui se passoit autour d'elle, et elle n'entendit que les douces exhortations du père Arsène. Arrivée à la place où se trouvoit l'échafaud, la voiture eut beaucoup de peine à percer la foule immense rassemblée sur la place. Les gardes firent ranger le peuple; la voiture s'arrêta au pied de l'échafaud, on ouvrit la portière. Clara descendit : deux gardes voulurent la soutenir, elle les repoussa doucement. Elle s'avança, d'un pas rapide autant qu'assuré, vers l'échafaud : et là, se retournant pour voir si son vénérable confesseur la suivoit, elle s'arrêta un instant pour l'attendre, ensuite elle monta les degrés de l'échafaud. Parvenue au sommet, elle ôta son voile : dans ce moment, sa beauté parut si éclatante et si majestueuse qu'elle frappa d'étonnement et d'admiration tous les

spectateurs. Clara, debout, tenoit son crucifix fortement appuyé contre sa poitrine, ses yeux étoient levés vers le ciel, et, dans cette attitude sa physionomie charmante exprimoit toute la candeur d'une innocence angélique et toute la ferveur d'une piété sublime. On la regardoit avec une immobilité silencieuse; la surprise sembloit avoir pétrifié toute cette multitude. Après un moment de silence, Clara se mit à genoux en disant à haute voix: Je meurs innocente! Mon Dieu, pardonnez à l'auteur inconnu du crime, ouvrez son coeur au repentir!... Pardonnez-moi mes fautes, et daignez accepter, avec votre bonté paternelle, le sacrifice volontaire de ma vie... À ces mots, on entendit mille voix s'écrier et répéter avec une extrême véhémence: *Elle est innocente! elle est innocente!*... Clara, ne voyant que Dieu, ne désirant que la mort, se retourna vers le père Arsène pour recevoir sa dernière bénédiction; ensuite elle dit, en penchant sa tête sur le billot fatal: O mon créateur! ô mon père me voilà donc toute à vous!... On frémit alors en voyant briller dans les mains du bourreau le fer meurtrier qu'il élevoit en l'air... Dans ce moment, un homme à cheval fendit la presse en s'écriant: *Grâce! grâce! Sa Majesté fait grâce à la coupable.* À cette nouvelle inattendue, les acclamations de joie les plus bruyantes firent retentir la place et la plus grande partie du quai.... Le père Arsène remercia Dieu; mais Clara, retombée du ciel sur la terre, ne put supporter cette révolution sans une vive douleur. Hélas! dit-elle, il faut attendre et souffrir encore!....... En prononçant ces paroles, elle voulut se lever; ses forces l'abandonnèrent; elle tomba évanouie dans les bras du père Arsène. Elle descendit sans connoissance de cet échafaud sur lequel elle venoit de monter avec tant de courage. On la porta dans la voiture, et les gardes eurent ordre de la conduire dans un couvent cloîtré, uniquement destiné à recevoir, par lettres de cachet,

les personnes de son sexe souillées de quelques crimes ou deshonorées par une vie scandaleuse.

La grâce de Clara avoit été obtenue par Valmore avant même que la sentence eût été prononcée. Lorsque Clara emmenée par une brigade de la maréchaussée, eut quitté le château, Valmore, comme on l'a dit, partit lui-même pour Paris deux ou trois heures après Clara. Il arriva trop tard à Paris pour voir le cardinal de Richelieu; mais il en obtient une audience le lendemain à sept heures du matin. Le cardinal étoit instruit déjà de sa funeste aventure. Ce ministre, que plusieurs actions rigoureuses représentent à la postérité comme un homme cruel et vindicatif, eut cependant un coeur généreux et sensible (1). En jugeant la conduite de ce grand homme, on auroit dû songer qu'il fut dépositaire et non possesseur véritable de la suprême puissance. La clémence en politique est une vertu d'une telle hauteur, une vertu si divine, qu'elle n'est l'attribut que de la souveraineté qui seule a le droit de l'exercer. Ainsi le prince peut quelquefois n'écouter dans les affaires d'État que les mouvemens de son coeur; le ministre auquel il a donné toute sa confiance ne doit agir que pour l'intérêt du souverain, et pour soutenir l'autorité royale. L'un peut souvent fléchir avec grandeur, l'autre doit être inflexible comme la loi; il seroit infidèle, et il usurperoit le plus beau droit de la royauté, s'il osoit être clément avec quelque risque seulement apparent. Tel est le malheur d'être gouverné par un premier ministre. Plus ce ministre aura de génie et de principes, et plus le gouvernement sera sévère. Le pouvoir suprême ne sauroit être paternel que lorsqu'il n'est exercé que par le maître même. Richelieu, parvenu au comble de la faveur, se promit de soutenir les droits du trône, d'accroître la gloire et la prospérité de sa pa-

(1) Voyez tous les mémoires particuliers de ce temps.

trie, et d'abaisser l'orgueil des ennemis de la France. En formant ces nobles projets, il fallut aussi prendre la résolution de se maintenir dans sa place, et de renverser tout ce qui s'opposeroit à son plan. Il examina ses ennemis; mais ses ennemis eussent anéanti ses grands desseins; et ils ne furent tous que des conspirateurs. Ces actions violentes ne doivent être regardées que comme des coups d'état, qui, commandées par la politique, ne violèrent point les lois sévères d'une stricte justice; et la France leur dut son salut et son élévation. Cette rigueur, attribuée au caractère le plus implacable, ne fut qu'un calcul de prévoyance. Richelieu eut des moeurs douces et faciles; il inspira la terreur aux factieux, mais il se fit adorer de tous ceux qui l'entourèrent. Dédaignant les routes vulgaires, ce fut par le seul charme de son esprit et non par l'intrigue qu'il parvint à la faveur. Armé d'une autorité souveraine, il ne chercha point à se faire un parti pour la conserver; il déjoua les cabales et n'en forma jamais. Il ne maintint sa puissance que par une surveillance infatigable, il ne la fortifia que par de grandes actions. Enfin il fut le seul favori qui sut obtenir l'admiration de ses contemporains et celle des cours étrangères et rivales.

Valmore, en entrant dans le cabinet du premier ministre, courut se jeter à ses pieds, en disant d'une voix étouffée: Monseigneur!....... point de torture et point de mort...... j'ai dû recevoir sa main.......... Qu'elle soit enfermée pour jamais dans un cloître...... Sa mort affoibliroit ma haine, et je veux conserver toute l'horreur qu'elle m'inspire. — Mon cher Valmore, dit le cardinal attendri, en le relevant affectueusement et en le faisant asseoir, combien je vous plains! Ce crime est inouï!..... Il faudroit un exemple....... — Ah! monseigneur! qui pourra jamais commettre un semblable forfait?.... — Il est vrai qu'un tel excès de

férocité ne doit pas se renouveler...... Si jeune, avoir un coeur si barbare! Et sa beauté, dit-on, est incomparable? — A ces mots, Valmore tressaille, se soulève, et retombe sur sa chaise en pâlissant. Dans ce moment son imagination lui représentoit si vivement la figure de Clara, qu'il crut la voir elle-même, et qu'il auroit voulu fuir de cette chambre pour l'éviter...... Ah! s'écria-t-il, périsse sa funeste beauté, ou que du moins j'en perde à jamais l'insupportable souvenir! Mais, monseigneur, je conjure votre Éminence de m'accorder sa grâce........ — Pour qu'il me fût possible de vous refuser quelque chose dans l'état où vous êtes, il faudroit que l'intérêt de l'état s'opposât à vos désirs. Elle aura sa grâce, je me charge de l'obtenir; mais le roi voudra sûrement qu'elle soit jugée solennellement et conduite à l'échafaud: il faut qu'au moins elle éprouve toute la terreur d'une si juste condamnation. Pour vous, mon cher Valmore, vous pouvez attendre de mon amitié toutes les consolations qu'il me sera possible de vous donner. Tâchez de vous calmer, soignez votre santé qui me paroît être si altérée, et quand vous serez en état de réfléchir sur les choses que vous pouvez désirer, et qui dépendent de moi, venez me retrouver, me parler à coeur ouvert, et soyez sûr d'avance que je ferai tout pour votre avancement et pour élever votre fortune. Monseigneur, répondit Valmore, je n'ai plus qu'une seule ambition, celle de me distinguer dans les armées; j'aurai l'espoir d'y trouver une mort honorable. Non, dit le cardinal, il faut vivre pour servir le roi et la patrie. A ces mots le cardinal se leva; Valmore prit congé de lui et sortit. Il retourna sur-le-champ dans son château. Une fièvre brûlante ne l'avoit point quitté depuis le jour de l'affreuse catastrophe. Cependant, arrivé dans son château, il ne voulut se mettre au lit, malgré les instances de sa soeur, qu'après avoir présidé aux funérailles de son

fils, dont il fit déposer le cercueil dans la chapelle du château. On avoit embaumé son corps qui devoit être mis dans un magnifique tombeau, que son malheureux père se proposoit de lui faire élever.

Valmore, accablé de fatigue et de douleur, consentit enfin à se coucher à huit heures du soir: la triste Amélie s'assit au chevet de son lit, décidée à le veiller une partie de la nuit. Quoique le médecin eût prescrit le silence, Valmore, qui avoit sa parfaite connoissance, s'entretint toute la nuit avec sa soeur. Ah! laissez-moi parler, lui disoit-il; le silence me dévore! Que m'ordonnez-vous de renfermer dans ce coeur déchiré! Des tourmens inexprimables. Hélas! je ne les soulagerai pas en gémissant; mais comment interdire la plainte à de telles souffrances!........ O délire de l'ambition!....... Le cardinal a cru m'offrir quelques consolations en me parlant d'avancement et de fortune!... Ah! que je méprise la puissance humaine!..... Ce fameux ministre, ce grand homme, tient entre ses mains les destinées de l'Europe; et quand il lui seroit possible de changer la face entière du globe, et de conquérir toute la terre, que pourroit-il sur un coeur qui vient de perdre ce qu'il aime?....... Sans doute, reprit Amélie, les consolations d'un tel malheur ne peuvent être données que par la Puissance divine; c'est donc à elle qu'il faut recourir. Ah! dit Valmore en soupirant, ose-t-on lui demander un miracle?........ — Oui, tous ceux qui peuvent guérir un coeur profondément blessé. Dans de tels maux, la force d'âme nécessaire pour les supporter, la puissance, la résignation, sont des prodiges; la religion seule peut les faire: en doutez-vous? — Je consens à vivre, n'est-ce pas un acte de foi? Sans la religion, qui pourroit m'empêcher de me délivrer de cette existence abhorée?........ — Cette religion si sainte qui vous empêche de commettre le seul crime irrémissible, ne vous offre-t-elle pas

déjà la plus puissante de toutes les consolations? Comme vous le disiez, tous les monarques de la terre voudroient en vain adoucir votre douleur, mais la religion vous dit: Votre fils est heureux; il jouit d'un bonheur suprême, il en jouira toujours!......... Quelle est bienfaisante, quelle est adorable la voix céleste qui nous fait entendre ces paroles ravissantes!............ Écoutons-la, n'écoutons qu'elle!........

C'étoit ainsi que la sage Amélie cherchoit à calmer le désespoir de son malheureux frère qui, détaché de tout, dépouillé de toutes les espérances humaines, désabusé des illusions qui font aimer la vie, ne pouvoit en effet que par des idées religieuses reprendre de la force et du courage.

Il n'y a que les saints, ou les coeurs profondément tendres, qui puissent sentir le néant de toutes les vanités! Que sont pour eux les succès, les louanges, le faste, la fortune, aux prix des jouissances de l'âme! O comme ils sacrifieroient sans effort tous les biens frivoles de convention, pour se délivrer d'une vive inquiétude sur l'objet de leur affection, ou seulement pour abréger une absence!...... Et dans la douleur, quel triomphe d'amour-propre, ou quel succès d'ambition pourroit les consoler ou les distraire! Ah! que la sensibilité, dans sa joie ou dans ses peines, rend raisonnable sur tout ce qui ne l'intéresse pas! Jamais la philosophie n'a fait comme elle mépriser les faux biens, et connoître la petitesse et la puérilité de l'orgueil.

Sur les dix heures du soir Valmore cessa de parler, mais non de s'agiter et de gémir; tout-à-coup à minuit il s'écria: Non, je ne veux pas que son sang soit versé!... Cet ange du haut du ciel m'ordonne d'empêcher sa mort... Cependant si le cardinal oublioit sa promesse, dans quelques heures elle périroit!..... A ces mots il demanda une écritoire, et il écrivit à la hâte au cardinal pour le conjurer, dans les termes les plus pres-

sans, de ne point oublier qu'il lui avoit promis formellement la grâce de Clara, et il envoya sur-le-champ à Paris un homme à cheval chargé de cette dépêche. Jusqu'au retour du courrier Valmore fut dans un état d'agitation qui augmenta sa fièvre de la manière la plus effrayante. Il eut même des momens de délire: tantôt il voyoit Jules, sous la figure d'un ange, lui demander de défendre les jours de Clara, tantôt il croyoit être témoin du supplice de Clara; alors il frémissoit, il vouloit s'élancer hors de son lit, et remplissoit d'épouvante tous ceux qui l'entouroient. Dans d'autres instans, reprenant sa connoissance, il demandoit si son courrier étoit revenu: on ne pouvoit le tromper à cet égard, car on savoit qu'il ne croiroit que le rapport du courrier même. Enfin le courrier revint chargé d'un billet écrit de la propre main du cardinal qui mandoit en peu de lignes que Clara, conduite sur l'échafaud, avoit montré un courage extraordinaire, qu'elle avoit eu sa grâce, et qu'elle étoit renfermée pour la vie dans un couvent. Valmore respira, et reprit un peu de calme. Il avoit défendu que, sous aucun prétexte, on lui dit un seul mot relatif à Clara, et même, avoit-il dit à sa soeur, s'il m'arrive de vous parler d'elle, ne me répondez point; écoutez-moi en silence, et que surtout ce nom exécrable ne frappe jamais mon oreille: il n'y a pas de puissance humaine qui pût me le faire prononcer.

Quelques heures après l'arrivée du courrier, il fit plusieurs questions sur le couvent de Clara, et sur la manière dont on y traitoit les recluses enfermées par lettre de cachet. Amélie répondit brièvement, que lorsque leurs familles payoient leurs pensions elles étoient dans des appartemens particuliers, tandis que les autres couchoient dans des dortoirs, et mangeoient ensemble dans des réfectoires. Au bout d'une heure de silence, Valmore reprenant la parole: Ma soeur, dit-il, vous me croirez...... J'ai bien ma tête......... Il

s'arrêta. Il étoit vivement ému, et il avoit, pour la première fois depuis son malheur, un ton doux et affectueux. Amélie saisit sa main qu'elle serra dans les siennes, et la plus tendre sympathie fit couler ses larmes...... Ma chère Amélie, reprit Valmore, *cet ange* m'est apparu, ce n'étoit point une illusion, je l'ai vu..... Ses pleurs lui coupèrent la parole..... Oui, reprit-il, je l'ai vu!... et j'ai besoin que vous n'en doutiez pas... Eh! pourquoi, dit Amélie, douterois-je de ce doux prodige? ne s'accorde-t-il pas avec notre croyance? — Je l'ai vu!..... il étoit beau comme l'innocence heureuse, tout rayonnant d'une joie divine!........... Mais écoutez..... Il a prononcé avec une douceur céleste le nom détesté... et il m'a dit: *Tu dois la protéger, la défendre et l'aimer*..... — Eh bien! n'est-ce pas là le langage de l'évangile? ce doit être celui des anges. — La protéger et la défendre, je l'ai fait; mais l'aimer, grand Dieu! — Dans l'immortel séjour de la paix, de l'amour et du bonheur, les âmes innocentes qui sur la terre furent victimes de l'injustice et de la cruauté, bénissent leurs persécuteurs qui ont abrégé leur exil; elles invoquent pour eux cette puissance miséricordieuse qui daigna plus d'une fois faire un saint d'un scélérat, en ouvrant les yeux du vice toujours aveugle, en lui montrant dans toute sa splendeur la vertu, fille du ciel, soutenue et perfectionnée par la religion.

Amélie ne dit rien de plus, ne voulant point parler de Clara. Ma soeur, reprit Valmore, *cette malheureuse* est sûrement abandonnée de l'univers entier...... Elle n'a point de pension peut-être..... il faudroit s'en informer..... Je le saurai, répartit Amélie, et je me conformerai à cet égard à vos intentions. N'y pensez plus. Pour toute réponse, Valmore serra la main de sa soeur. Depuis ce moment il parut être moins agité; mais il tomba dans un affaissement qui bientôt fit craindre pour sa vie. . . . .

Tandis que la douleur conduisoit rapidement Valmore aux portes du tombeau, et que les médecins, en lui prodiguant tous les secours de l'art, le forçoient de lutter péniblement contre la mort, l'infortunée Clara éprouvoit de nouveaux tourmens qui exercèrent également sa patience et son courage.

On se rappelle que Clara fut portée évanouie de l'échafaud dans la voiture qui la conduisit au monastère des *Filles du Repentir* : le mouvement de la voiture lui fit reprendre l'usage de ses sens; elle se retrouva avec son confesseur qui lui apprit dans quel lieu on la conduisoit. Clara fit un profond soupir; je passerai là toute ma vie, dit-elle, et j'ai dix-sept ans!..... Ma fille, reprit le père Arsène, nul être vivant n'a vu ainsi que vous, avec toute sa force physique et toutes ses facultés intellectuelles, la mort d'aussi près. Rappelez-vous toujours l'instant où, prête à recevoir le coup mortel, vous adressâtes à Dieu une si fervente prière: la mort ne sembloit pas seulement inévitable, elle étoit présente, elle vous saisissoit..... Vous avez touché la dernière limite de la vie! Vos yeux alors, en s'élevant vers le firmament, dûrent en percer l'épaisseur; ils ont découvert sans nuages et le ciel et l'éternité!.... Que doivent donc vous paroître maintenant ces momens rapides qui s'écoulent sur la terre? et murmurerez-vous pour un si court délai? — Murmurer! ah! jamais. Je me soumets. Cependant, quand Dieu m'a rejetée de son sein pour tant d'années, peut-il m'être défendu de gémir? — Vous avez montré tout le courage de la piété, Dieu veut que vous ayez encore le mérite de la patience. — Guidez-moi toujours, mon père, et je l'aurai — Je ne vous abandonnerai jamais, vous êtes ma fille bien aimée. Je veillerai sur vous jusqu'à mon dernier soupir. — O mon père! mon unique appui sur la terre, vous seul connoissez la malheureuse Clara!... En disant ces paroles, ses pleurs inondèrent son visage. Toujours aus-

pieuse, toujours aussi soumise, elle n'étoit plus cependant cette femme héroïque, inaccessible à la crainte et à toute émotion étrangère à la religion. Dépouillée de l'espérance d'une mort prochaine, elle ne revenoit à la vie qu'avec les foiblesses humaines : peu d'instans auparavant elle avoit cru qu'elle alloit posséder un bonheur suprême, une glorie immortelle, et elle reprenoit un lugubre avenir dans lequel elle ne voyoit plus que douleurs et qu'ignominie. Plus la piété avoit exalté son âme et son imagination, et plus, en effet, elle devoit éprouver de découragement. Abattue, anéantie, n'envisageant sa récompense que dans un grand éloignement, son imagination fatiguée n'avoit plus assez de force pour la lui représenter sous de vives couleurs; environnée maintenant de honte et d'opprobre, cet affreux tableau, fixé pour long-temps sous ses yeux, sembloit voiler à ses regards la perspective heureuse qu'elle avoit contemplée de si près.

Elle arriva au monastère à deux heures après midi. Elle sentit son coeur se déchirer en se séparant du père Arsène qui cependant lui promit de la venir voir tous les jours.

Cette maison étoit gouvernée par une prieure et une sous-prieure, et quatre autres religieuses appelées, dans les couvens, *dignitaires*. Ces six personnes étoient irréprochables par la pureté de leur vie. Lorsqu'une d'elles mouroit, on la remplaçoit par une religieuse choisie dans un couvent de province; mais d'ailleurs toutes les autres religieuses de cette maison étoient des personnes converties qui, après une jeunesse licencieuse, se consacroient à la pénitence. Ainsi, les victimes flétries des passions et du vice, rejetées du sein de la société, étoient admises dans cet asile : plus indulgente que le monde, la religion les recevoit dans son sanctuaire; elle les accueilloit avec une tendre compassion; elle daignoit mettre elle-même sur la tête profane de

ces pécheresses scandaleuses le voile de la pudeur et de la virginité. Là, le regret expioit tout, le vice repentant pouvoit reprendre toute la dignité de la vertu, et jouir de tous les droits de l'innocence. Ces institutions religieuses ne permettoient pas de discerner les coupables; l'exercice austère de la pénitence étoit commun à tous; et, dans ce refuge du vice détrompé, la charité chrétienne interdisoit tout reproche; la douce humilité s'y confondoit avec le repentir, et les actes les plus apparens du remords n'y paroissoient être que les fruits de la piété. Telle étoit la communauté religieuse; mais il y avoit en outre dans cette maison un grand nombre de pensionnaires enfermées là, pour mauvaise conduite, par lettres de cachet, et sous la garde et le gouvernement de la prieure et des cinq religieuses *dignitaires*. Les femmes dont les familles payoient des pensions, étoient logées dans des appartemens solitaires tous séparés les uns des autres, et ne voyoient que les religieuses. Les autres formoient des classes, couchoient dans de grands dortoirs, vivoient en commun, mangeoient ensemble et travailloient, sous l'inspection des religieuses, à différens ouvrages. Les unes étoient renfermées pour leur vie, et les autres seulement pour un temps limité. Ce fut dans ces classes, et non dans un logement particulier que la malheureuse Clara fut conduite!...... Elle étoit si tremblante et si foible, que les deux religieuses qui la reçurent furent obligées de la porter dans la salle d'assemblée où les pensionnaires venoient de rentrer après le dîner. Clara éprouva un sentiment inexprimable de douleur, de honte et d'effroi, en jetant les yeux sur toutes ces femmes souillées de crimes, et en pensant qu'elle seroit désormais leur compagne...... On savoit déjà sa déplorable histoire; et au murmure qui se fit entendre dans toute l'étendue de la salle, et à l'expression insultante de tous les visages, elle connut facil

ment qu'elle inspiroit, s'il étoit possible, encore plus d'horreur qu'elle n'en éprouvoit elle-même. On la posa sur une chaise. Une religieuse s'assit à côté d'elle, et lui fit respirer du vinaigre. Saisie, suffoquée, elle ne pouvoit ni soutenir sa tête, ni proférer une seule parole. Au bout de quelques minutes on lui apporta un bouillon; elle le prit. On lui demanda si elle voulait manger, elle fit signe qu'elle désiroit se coucher. Aussitôt on la conduisit dans le dortoir; la prieure, qui lui donnoit le bras, la voyant tressaillir à l'aspect de cette multitude de lits qui remplissoient le dortoir, lui dit du ton le plus doux: Vous n'aurez jamais rien à craindre ici, on sait trop que l'insulte y seroit grièvement punie; l'état où vous êtes demande tous mes soins, et il n'en est point que je ne sois disposée à vous donner. Clara ne répondit que par un regard douloureux et touchant, qui acheva d'attendrir la bonne religieuse que sa seule présence avoit déjà vivement émue.

Lorsque Clara fut couchée, la prieure s'assit au chevet de son lit, en disant: Tâchez de vous calmer, je resterai là jusqu'à ce que vous soyez assoupie; ensuite je placerai près de vous une soeur converse pour vous garder, pour vous servir; et, quand vous voudrez me parler, faites-moi demander, je reviendrai sur-le-champ.

Clara, entièrement privée de sommeil depuis deux jours, céda bientôt à l'excès de son accablement; elle s'endormit; elle retrouva pendant quelques heures le doux et profond sommeil de la jeunesse et de l'innocence. Elle ne se réveilla qu'à huit heures et demie du soir, au bruit que firent toutes les pensionnaires en entrant pour se coucher. Clara ferma avec soin ses rideaux entr'ouverts, afin de ne voir personne. Elle fut extrêmement troublée de l'idée qu'elle alloit passer la nuit au milieu de toutes ces femmes. Elle reconnut la voix de la prieure qui lut tout haut les prières. Clara se mit à genoux sur son lit pour l'écouter: cette lectu-

re, qui fut assez longue, et le son de voix d'une personne respectable, adoucirent un peu l'amertume des réflexions de Clara; elle pensa que dans ce grand nombre de femmes bannies de la société, il y en avoit surement plusieurs que la religion avoit touchées, et que peut-être il en étoit quelques-unes d'innocentes, que l'on avoit condamnées sur de fausses apparences. Cette idée l'attendrit, et lui rendit moins insupportable cette affreuse association. Après les prières on se coucha dans le plus profond silence; on alluma les lampes, et Clara se rendormit. A minuit elle fut réveillée en sursaut par un bruit étrange: elle écoute, et elle entend près de son lit une voix basse lui adresser, avec l'accent de la fureur, les injures les plus atroces; au même instant son rideau s'entr'ouvre, une figure menaçante se montre en levant le bras sur elle, et Clara reconnoît dans cette furie la gouvernante du malheureux Jules, renfermée pour sa vie dans cette maison en punition de l'intrigue criminelle qui lui avoit fait négliger la garde de cet enfant. Clara, épouvantée non-seulement par cette action, mais par le seul aspect de cette malheureuse, se jette éperdue sur le plancher, de l'autre côté du lit, en poussant un cri perçant. Les soeurs converses de veille se levèrent à la hâte; elles ne trouvèrent plus que Clara hors de son lit, qui, ne voulant point dénoncer la créature qui venoit de l'insulter, se contenta de dire qu'elle avoit cru entendre un bruit effrayant. Elle supplia l'une des soeurs de rapprocher son lit de sangle du sien, la soeur y consentit, et Clara se recoucha. Mais l'image de cette fille, qui lui retraçoit si vivement celle de l'infortuné Jules, la priva de tout repos pendant le reste de la nuit. Jusque-là l'idée de son jugement, de sa mort, et la ferveur de sa piété, avoient écarté tout autre objet de son imagination; mais, condamnée à vivre dans cette maison ignominieuse, elle reprit tous ses souvenirs désolans. Valmo

s'offrit à sa pensée sous des traits à la fois terribles et touchans; elle le vit également à plaindre par l'horreur de son ressentiment, et par celle qui se mêloit à ses plus tendres regrets. L'infortuné! se disoit-elle, il est forcé de me haïr jusqu'au tombeau, et moi du moins je puis l'admirer toujours et l'aimer encore!....... Il est donc un tourment que je n'ai pas souffert, celui de passer rapidement de la tendresse à la haine! mon coeur n'a point été bouleversé par cette affreuse, cette inconcevable révolution!...... Il est une douleur que le ciel a daigné m'épargner! Mais Valmore l'éprouve. Ah! n'est-ce pas la ressentir! Non, malgré l'évidence et l'illusion des plus fortes apparences, je n'aurois jamais pu le croire capable d'un crime!........ Et il n'a point hésité à me condamner!........ Hélas! l'effroi, l'égarement peints sur mon visage, mes propres paroles, la vue de son fils égorgé, son désespoir, tout, dans ces premiers momens, a dû l'abuser!....... Ah! s'il eût entendu mon interrogatoire, s'il m'eût vue alors, n'auroit-il pas reconnu mon innocence, comme cet inconnu, ce juge, que les dépositions, et les prétendues preuves n'ont pu tromper?..... Eh quoi! par la suite, si la réflexion ne l'éclaire point, ne pourra-t-elle pas du moins jeter quelques doutes dans son esprit, quand il se représentera l'infortunée Clara, qu'il se rappellera son éducation, sa vie, ses entretiens, sa tendresse, lui sera-t-il impossible de persister dans son horrible erreur?......... Non, non, il m'abhorrera toujours!.... Il est vrai que c'est lui qui vint me soustraire à la cruauté de cette multitude furieuse prête à m'immoler; c'est encore lui, je n'en doute pas, qui m'a fait arracher de l'échafaud, et j'ose croire encore qu'il n'a point désigné ma place ici, dans ces classes composées de femmes vicieuses les plus abjectes: il auroit demandé pour moi une prison décente et par conséquent solitaire. Sa générosité ne se démentira jamais, je le sais,

mais sa haine aura la même constance!.... Ces pensées accablantes occupèrent Clara durant la nuit entière. A six heures, on donna le signal du réveil; elle se leva ainsi que toutes les autres femmes. Elle subit alors une nouvelle humiliation: on lui fit prendre l'habillement uniforme de la classe, du linge d'une toile grossière, et une robe de bure grise; et, quand elle se vit ainsi revêtue de la livrée de l'infamie, elle se crut souillée comme les courtisannes qui la portoient justement, et dont on la rendoit extérieurement l'égale. Après un déjeûner de pénitence (du pain et de l'eau), que le besoin d'alimens lui fit prendre, elle suivit la prieure et la sous-prieure, qui la firent asseoir devant la table de travail: on lui donna sa tâche, en l'exhortant avec douceur à la remplir. La prieure sortit, la sous-prieure resta pour présider au travail. Clara, affaissée sous le poids accablant de la honte, n'osoit ni faire un mouvement, ni lever les yeux; elle étoit dans cet état de stupeur et de confusion qui rend inutile le témoignage de la conscience. Assise entre deux courtisannes, elle craignoit également de rencontrer leurs regards effrontés, ou seulement de toucher leurs vêtemens: la tête et les yeux baissés, elle étoit immobile à sa place; ses mains, étendues sous la table, tenoient fortement rapprochés contre son corps les plis de sa robe: sa seule pensée étoit de tâcher de mettre un peu d'espace entre elle et ses viles compagnes. Tout à coup l'une de ces femmes saisit violemment sous la table une des mains de Clara: un fer brûlant, appliqué sur cette main si pure, n'auroit pu produire une impression plus douloureuse et plus terrible. Elle se leva précipitamment avec une expression si pathétique et si touchante, que la religieuse en fut émue jusqu'au fond du cœur. Elle avoit vu le mouvement et deviné la cause de cet effroi machinal, produit par l'antipathie qui se trouvera toujours entre l'effronterie et la pudeur. La re-

gieuse, debout, et tenant Clara par le bras, jeta sur la courtisanne un regard sévère. Vous savez, lui dit-elle, que toute familiarité est défendue dans ce lieu, et que toute plaisanterie y seroit déplacée. Nous sommes ici comme on devroit être partout sur cette terre d'exil, qui n'est qu'un triste passage; nous y sommes pour gémir de nos fautes passées, et pour sanctifier le présent, en le rendant constamment utile par la prière et par le travail.

Celle qui parloit avec tant de douceur, en s'assimilant à des femmes déshonorées, étoit une vierge sainte et pure, mais ce langage, si délicat et si sublime de la charité chrétienne, étoit dans sa bouche également humble et sincère. C'étoit ainsi que tous les jours, dans le secret de la cellule, elle parloit à Dieu d'elle-même.

Après avoir fait cette réprimande, la mère Sainte-Anne (c'étoit le nom de la sous-prieure) se tourna vers Clara en lui demandant si elle savoit broder; et, sur sa réponse, elle fit apporter un métier. Clara sur-le-champ se mit à l'ouvrage, en établissant son métier de manière à tourner le dos à toutes les autres femmes. On travailla près d'une heure dans le plus profond silence; ensuite on vint chercher la mère Sainte-Anne qui sortit en disant qu'elle reviendroit bientôt. Deux soeurs converses restèrent dans la salle. Au bout de quelques minutes, Clara tressaille; elle entendoit des éclats de rire: ce bruit si discordant à son oreille lui parut à la fois une insulte, une cruauté, et le comble de l'indécence. Elle voyoit réuni sous ses yeux ce qu'il y a de plus hideux sur la terre; le vice dans l'opprobre sans honte et sans repentir. Elle eut un moment de saisissement, ensuite ses larmes coulèrent; les soeurs imposèrent silence; la mère Sainte-Anne reparut, et tout rentra dans l'ordre.

A midi, on se leva pour aller au réfectoire. Clara, pouvant à peine se soutenir, la tête toujours baissée,

laissoit passer tout le monde avant elle, voulant se trouver la dernière, afin d'être libre dans sa marche, et de n'avoir personne derrière elle. Mais la religieuse lui faisant signe d'avancer, elle obéit, et fut obligée de se placer dans le file. Au moment où l'on entroit dans le réfectoire, on se pressa les unes contre les autres, et, dans cette espèce de désordre, une femme, s'approchant de l'oreille de Clara, lui dit rapidement tout bas: Nous n'avons à nous reprocher que des foiblesses; tu as fait un crime épouvantable; nous sommes toutes conjurées contre toi, tu périras par le fer ou par le poison!......... Clara frissonnoit, elle reconnoissoit la voix de la gouvernante de Jules; elle voulut fuir, mais une main robuste et furieuse la retint fortement par sa robe jusqu'à ce qu'elle eût tout entendu. Alors on lui permit de s'échapper, et Clara s'élança dans la salle, où, s'appuyant sur le dos d'une chaise, elle resta glacée de terreur. Bientôt les pensionnaires s'approchèrent et l'entourèrent; en la voyant au milieu de ces femmes qui toutes avoient un maintien si dégagé, on eût cru, à la pâleur de son front, à sa contenance abattue, consternée, qu'elle étoit la seule coupable, si la modestie virginale répandue sur toute sa personne n'eût donné à sa figure angélique l'air de la pudeur souffrante, et non celui de la confusion.

La mère Sainte-Anne vola au secours de Clara qui lui dit qu'elle avoit craint de se trouver mal, mais qu'elle se sentoit mieux. On se mit à table. Clara se trouva placée vis-à-vis son ennemie, elle rencontra une fois son affreux regard, et depuis ce moment ses yeux se fixèrent sur son assiette jusqu'à la fin du dîner. Clara qui avoit envisagé la mort avec tant d'héroïsme, s'anéantissoit sous la crainte du vice et de l'audace; elle avoit un courage incomparable dans toutes les situations qui demandoient de la grandeur d'âme, elle étoit femme dans toutes les autres. Tout ce qui pouvoit exciter

de grandes pensées l'élevoit au-dessus d'elle-même; mais quand rien ne touchoit son coeur et n'enflammoit son imagination, elle étoit la plus foible et la plus timide de toutes les créatures.

Pendant le dîner, elle eut la consolation d'entendre la douce voix de la mère Sainte-Anne qui fit tout haut une lecture pieuse. Cette voix respectable, qui n'articuloit que des paroles saintes, offroit à l'oreille et à l'esprit la douceur et l'idée de la plus touchante harmonie; elle suspendit les maux et les terreurs de Clara.

Après le dîner, on eut la permission de se promener une heure dans les cours, mais Clara n'en profita pas, elle retourna dans la salle, et elle y respira; elle s'y trouva seule avec une soeur qui resta avec elle. Clara se remit à l'ouvrage. Au moment où les pensionnaires rentroient, on lui annonça la visite du père Arsène: ce digne religieux étoit l'un des meilleurs prédicateurs de ce temps, les religieuses le révéroient, et l'on permit à Clara d'aller seule au parloir recevoir sa visite. Quand le père Arsène vit paroître Clara avec l'habit uniforme des femmes renfermées en commun dans cette maison, il se troubla, il la regarda un instant sans parler, ses yeux étoient remplis de larmes; mais une réflexion rapide lui rendit bientôt toute sa sérénité. La sagesse humaine et profane, à cette vue, n'auroit pu que s'indigner et s'affliger; la religion a des consolations pour toutes les situations de la vie. Eh! qui pourroit douter que la véritable sagesse ne soit celle qui relève le courage, celle qui fortifie et qui console!...

Ma fille, dit le religieux, vous voilà avec la livrée de la honte et de la misère; et, tandis que vous la portez, il existe un nombre prodigieux de femmes dépravées qui sont dans la pompe et dans les grandeurs!.... Dieu nous apprend ainsi à mépriser des biens périssables qu'il donne si rarement à ses amis, et qu'il ne leur accorde jamais comme récompense; car ils ne sont

pour eux que des charges ou des épreuves. O ma fille! aimez cet habit, il vous rend si touchante aux yeux de Dieu!........ Qu'il est beau de le porter avec une âme pure et résignée!.... — Hélas! mon pére, reprit Clara, vous prenez mon accablement pour de la résignation! je ne murmure point, mais je suis atterée!...... A ces mots, Clara, racontant tout ce qui lui étoit arrivé, répandit toutes ses douleurs dans le sein de son vénérable ami. Vous n'avez point de parens, lui dit le père Arsène, votre inhumain père vous abandonne; et d'ailleurs ses affaires sont dans un si mauvais état, tant de créanciers se présentent, qu'on mettroit une opposition sur une pension faite par lui, et qu'ainsi, quand il auroit voulu la donner, les créanciers l'auroient saisie, et vous seriez toujours réduite à vous réfugier dans la classe commune payée par le gouvernement. Mais il est un moyen facile de vous tirer de cette société ignominieuse et menaçante, et de vous mettre en sûreté dans ce même couvent dans l'intérieur intime des religieuses. Le diamant que vous m'avez confié vous reste: je l'ai fait estimer, il vaut douze mille francs; il est à vous, puisqu'il vous a été envoyé directement d'Allemagne il y a six semaines, et même à l'insu de votre père. Je vais le vendre aujourd'hui; vous payerez une pension, et vous coucherez ce soir dans un appartement particulier. A cette proposition, Clara réfléchit un moment; ensuite, prenant la parole: Non, mon père, dit-elle, non; ce diamant n'est plus à moi. En allant à l'échafaud j'en ai disposé; j'ai promis à Dieu de le donner aux pauvres: ce fut mon testament; il n'est plus en mon pouvoir de le révoquer. Ne suis-je pas morte civilement? ma voix en justice n'est plus comptée, ma signature est nulle. Clara n'existe plus. Que du moins le peu de bien qu'elle a pu faire lui survive! Gardez ce diamant, nous le rendrons pour accomplir la première bonne oeuvre que vous m'indiquerez —

Ma chère fille, vous n'aviez donné ce diamant que dans la croyance que vous alliez cesser d'exister. Vous vivez, il est aujourd'hui votre seule ressource; vous pouvez sans scrupule en faire usage. — Non, mon père, j'aime mieux rester à jamais dans l'état où je suis; le souvenir de cette action m'y soutiendra. Hélas! c'est la seule de ce genre que je pourrai faire; dois-je la laisser échapper? — Je ne devois pas vous la conseiller, mais elle me touche et m'édifie. Quant au bracelet qui vous fut donné par Valmore, il doit toujours être rendu, il ne vous est pas permis de garder le portrait d'un homme qui n'est plus destiné à devenir votre époux. — Cependant, mon père, j'avois fait le serment de porter ce bracelet toute ma vie. — Oui, parce que vous ne doutiez pas que Valmore ne dût recevoir votre foi sous peu de jours..... — Oui, je n'en doutois pas, s'écria douloureusement Clara; il n'y a pas encore six jours qu'il ne m'étoit possible de voir dans l'avenir que bonheur, tranquillité!.......... Valmore m'estimoit, me chérissoit, et maintenant, grand Dieu!......... Ses pleurs lui coupèrent la parole. Le père Arsène ne montra pas une sévérité déplacée; il ne faisoit jamais de sermons inutiles; il suivit ce précepte divin, donné par le suprême consolateur: *Pleurez avec ceux qui pleurent*, et bientôt les larmes de Clara coulèrent avec moins d'amertume. Mon père, dit-elle, vous avez raison en ceci comme en toutes choses...... Renvoyez ce bracelet.......... — Et vous, ma fille, reprit le père Arsène, autant que la foiblesse humaine vous le permettra, écartez de votre imagination des pensées qui vous accablent. Descendez au fond de votre conscience, vous y trouverez de nobles consolations. Au milieu de votre abaissement apparent, considérez, ma fille, quelle est la hauteur merveilleuse de votre destinée: vous n'êtes point le jouet des événemens, vous avez été déclarée coupable, il ne tenoit qu'à vous de vous justifier; on

vous a conduite à l'échafaud, vous pouviez en disant un mot n'y pas aller. Vous voilà dans la société la plus vile, dans le séjour le plus humiliant; mais sans être forcée de trahir votre secret, vous êtes la maîtresse de le quitter ce soir, c'est une volonté généreuse qui vous y retient. Ainsi, chacun de vos malheurs développe en vous un sentiment vertueux. Vous n'êtes point entraînée dans cet abîme de misères humaines par une invincible nécessité: c'est votre âme qui dispose toujours de tout; c'est elle qui, vous plaçant en présence de Dieu, vous fait tout sacrifier au désir de lui plaire; c'est elle qui vous montre une gloire qui ne se flétrit point; c'est elle enfin à qui vous devez cette douce résignation, et qui vous donnera la sainte persévérance...

Enfant chérie, que je porte dans mon coeur, ranimez-vous! Je m'attendris quand vous souffrez, et néanmoins je ne puis vous voir que triomphante. Souvenez-vous que la noble victime de la vertu qui s'immole elle-même, ne doit ni s'affliger ni gémir. — Eh bien! mon père, s'écria Clara, je me rendrai digne de votre indulgente bonté; je surmonterai toutes mes foiblesses. Elle parloit encore, lorsqu'on entra dans le parloir pour lui dire que la prieure la demandoit. Clara, fortifiée par les discours paternels du pieux Arsène, le quitta pour aller sur-le-champ trouver la prieure. Elle s'étonna en voyant qu'on ne la faisoit pas entrer dans la classe, et qu'on la conduisoit dans le corps de logis même des religieuses. Arrivée à l'appartement de la prieure, elle eut un bien plus grand sujet de surprise. La prieure l'ayant faite asseoir: je suis charmée de vous annoncer, lui dit-elle, que vous ne rentrerez pas dans l'hospice, vous allez quitter cet habit, et reprendre vos vêtemens ordinaires qu'on vient d'envoyer ici. À ces mots, Clara ne put retenir ses larmes, en pensant que ses habits venoient du château de Valmore, où elle les avoit laissés. Et voilà encore, continua la

prieure, la cassette qui contient vos bijoux et vos pierreries......... Toutes ces choses ne sont que des restitutions......... Une autre main, qui veut être ignorée, payera pour vous une pension; un notaire vient de m'en apporter l'acte. — Ah! n'en doutez pas, interrompit Clara en fondant en larmes, c'est toujours la même main... — Quoiqu'il en soit, reprit la prieure, il ne vous est pas possible de refuser cette pension anonyme; j'ai le droit de l'accepter pour vous, et j'en ai usé: j'ai signé l'acte. On prépare votre appartement, vous y serez installée dans une heure. Une soeur converse y logera avec vous pour vous servir; on vous y portera votre nourriture, qui doit être préparée à part, on vous fournira pour vos broderies, l'étoffe, les laines et les soies que vous désirerez avoir. Vous ne travaillerez plus au profit de la maison, vos ouvrages vous appartiendront; enfin, rien ne vous manquera de ce que vous pourrez raisonnablement désirer dans cette retraite. Les six religieuses, (en me comptant) qui sont chargées du gouvernement de cette maison, iront vous voir tour à tour chez vous, quand vous serez disposée à les recevoir. Les autres ne font point de visites; elles sont entièrement dévouées au service intérieur de la communauté. À l'égard du petit nombre de pensionnaires qui sont logées dans notre intérieur, vous serez maîtresse de les voir. — Non, madame, répondit Clara, je me consacre à la solitude la plus absolue, et je désire ne connoître ici que vous, madame, et la mère sous-prieure. D'ailleurs, ajouta-t-elle, la charité chrétienne peut seule engager à supporter la vue d'une infortunée qui fut condamnée à la mort pour un crime inouï....... Elle s'arrêta, elle vit frémir la religieuse. Cependant, reprit-elle d'une voix basse et tremblante, j'ai protesté de mon innocence jusque sur l'échafaud......... et j'aurai toujours ce langage, avec découragement sans doute (parce que je sais qu'on ne

me croira pas..........); mais c'est celui de la vérité. — Ecoutez, lui dit la prieure, nous ne permettons jamais aux personnes renfermées ici de nous parler de leurs malheurs; ces récits, ou seulement des plaintes, pourroient produire des déguisemens coupables. Ne me parlez donc jamais de votre funeste aventure; je ne veux pas la connoître. Mais, en refusant de vous entendre, je ne vous juge point; je n'ai ni le droit de vous condamner, ni le pouvoir de vous absoudre. Il me suffit pour vous plaindre, pour vous soigner et pour vous aimer, d'avoir vu couler vos larmes et de savoir que vous souffrez. — Ah! s'écria Clara, votre compassion est si douce et si généreuse, qu'elle peut tenir lieu d'amitié; elle en a du moins tout le charme. Mais, poursuivit-elle, mon intention n'étoit pas de vous conter ma déplorable histoire; le mot que j'ai hasardé étoit le seul que je puisse dire; vous l'avez entendu, il m'a soulagé. Je garderai désormais le silence que vous prescrivez. Comme elle disoit ces paroles, la prieure se leva; et la conduisit dans son appartement composé de trois jolies petites pièces meublées simplement, mais avec une extrême recherche de propreté. Les fenêtres de ce logement donnoient sur un grand jardin, dont on offrit à Clara la libre disposition. La prieure la quitta, et Clara jouit du plaisir de se trouver seule. Dieu étoit là; elle pouvoit lui parler et l'entendre sans distractions..... C'étoit la providence qui, par les mains de Valmore, venoit de l'arracher de cet hôpital, à l'instant même où elle s'étoit courageusement décidée à y rester. Pourquoi n'envisageroit-elle dans cette solitude, devenue si paisible, que des jours remplis d'amertume? est-il un sort que Dieu ne puisse embellir? N'avoit-elle pas connu déjà qu'il est possible d'attendre la mort avec un calme délicieux, et d'éprouver dans cette situation, et jusque sur l'échafaud même, tous les transports, tous les ravissemens de la joie la plus vive et la plus pure? Après de tel

miracles, quels bienfaits de la souveraine puissance pourroient l'étonner désormais? Pourquoi rejeteroit-elle l'espérance d'un changement inopiné dans son sort? Dieu peut-être a préparé pour elle des moyens légitimes de justification; peut-être cette épreuve terrible n'a-t-elle été faite que pour amener un jour, dès cette vie, le triomphe éclatant de l'innocence! Mais, s'il faut qu'elle soit jusqu'au tombeau méconnue des hommes, Dieu n'a-t-il pas de quoi suffire au coeur fidèle qui se donne à lui sans réserve?

Telles étoient les pensées de Clara; et c'est ainsi que la religion répond à tout; c'est ainsi qu'elle sait donner, pour cette vie même, des espérances sans bornes, et qu'en même temps elle apprend à s'en passer, ou à les perdre sans désespoir et sans murmure. Quel systême inventé par les hommes auroit cette puissante influence sur nos sentimens, notre conduite et notre destinée? À la place de Clara, que l'on suppose l'héroïne de la sagesse humaine, privée de la foi religieuse, son histoire seroit déjà finie, un suicide eût prévenu sa condamnation. Si l'on veut peindre la vertu luttant avec une patience et un courage inébranlables contre le plus affreux malheur, il faut donc choisir une héroïne chrétienne. Et quel plus utile, quel plus noble tableau pourroit-on offrir à l'admiration des grandes âmes!..... La plus imparfaite esquisse d'un tel sujet ne sera même pas sans intérêt pour elles.

Clara désira être au lendemain, afin de revoir le père Arsène. Elle étoit sûre qu'il jouiroit de son changement de situation, et qu'il en béniroit la providence.

Les jours suivans, Clara resta peu dans sa chambre. Elle étoit encore incapable de la moindre application; elle ne pouvoit que prier Dieu et se promener. Dès qu'elle vouloit se mettre au travail, les plus déchirantes pensées s'offroient à son esprit. Le souvenir affreux de son père la remplissoit d'épouvante, sa scélératesse

lui paroissoit un opprobre qui justifioit à ses yeux toutes les humiliations qu'on lui faisoit souffrir; quand elle se représentoit sa farouche figure, elle le voyoit toujours saisissant l'infortuné Jules et lui plongeant un poignard dans le sein; elle voyoit cette innocente créature baignée dans son sang, et Valmore désespéré...... Cet horrible tableau troubloit souvent son imagination; alors, éperdue, elle se levoit en appelant à son secours; elle s'écrioit: Verrai-je toujours ce sang innocent, ce sang qui retombe sur moi!........ Cet égarement, ces terreurs ressembloient tellement aux remords, et à l'aveu le moins équivoque du crime, que les religieuses, témoins de ces scènes, se confirmoient dans une erreur que, sans ce trouble involontaire, Clara leur eût facilement ôtée par le charme de sa figure, par sa douceur et surtout par sa piété.

Clara passoit presque toutes ses journées dans l'église et dans le jardin; elle aimoit à se promener seule, au déclin du jour, dans ce jardin rempli des monumens d'une tendre piété. Nul ornement profane n'embellissoit cette solitude; nul autre bruit que le chant des oiseaux et le murmure d'une fontaine n'en troubloit la tranquillité. Clara contemploit avec attendrissement ce lieu solitaire; renfermé dans l'enceinte d'une grande ville, au milieu de la dépravation et des joies insensées du monde; temple mystérieux de la miséricorde ouvert au repentir, inaccessible à la vaine curiosité. Clara voyait les recluses dispersées, couvertes de longs voiles noirs, s'avancer lentement sous des cloîtres de verdure, semblables à des ombres silencieuses et mélancoliques; car, dans ce monastère, les religieuses dévouées à la pénitence n'avoient point entre elles cette communication franche qui, dans les autres couvens, présente un tableau dont la simplicité, l'innocence et la gaîté rappellent sans cesse les beaux jours de l'enfance. Ici, disoit Clara, tous les souvenirs sont de

regrets, on y pleure, on y gémit; mais la conscience agitée s'y apaise, les remords dévorans s'y changent en amour!........ La religion, toujours si belle, est surtout admirable ici....... Elle y purifie des coeurs égarés; elle ranime, dans des âmes avilies, tous les sentimens délicats; elle y éteint le feu destructeur des passions; elle y rallume la flamme généreuse de la vertu! Ces humbles pénitentes, dégagées des liens honteux du vice, sont heureuses sans doute: elles doivent tant aimer le Dieu qui pardonne! C'est surtout dans cette enceinte que l'on trouve tout ce qui peut le mieux exciter l'admiration et toucher le coeur, la suprême puissance et la miséricorde, la foiblesse et la reconnoissance (a).

Un matin Clara fit acheter des fleurs pour en parer une chapelle. Le jardin en manquoit: une servante alla en chercher dans la ville. En rentrant, elle passa dans la classe, y déposa son panier de fleurs qu'elle oublia pendant une heure. Les pensionnaires surent que ces fleurs appartenoient à Clara: la gouvernante de Jules trouva le moyen de glisser furtivement un petit papier dans la corbeille. La servante revint, reprit le panier et le porta à Clara. Cette dernière, après avoir mis les fleurs dans des vases, aperçut au fond de la corbeille un billet; elle l'ouvrit, et y lut ces mots: *Valmore est à l'agonie!........ Meurtrière de son fils, c'est toi qui l'assassines!*......... le papier tomba des mains de Clara; ses yeux se fermèrent, et elle perdit l'usage de ses sens. En reprenant connoissance, son premier mouvement fut de se jeter à genoux, en versant un torrent de larmes........... Elle demandoit à Dieu de conserver les jours de Valmore!........ Après avoir prié plus d'une heure, elle se releva en s'écriant: Il vivra!....... Cette confiance prophétique de la ferveur et de la foi ne fut point déçue.

Valmore en effet étoit à l'extrémité; mais une crise

heureuse lui sauva la vie. Sa convalescence fut longue et languissante. Au bout de trois semaines, il se leva, malade encore, pour aller voir les ouvriers qui travailloient par ses ordres au tombeau de Jules.

Valmore, dès les premiers momens, n'avoit pu supporter l'idée d'hériter de son fils, de cet enfant adoré qu'il avoit perdu d'une manière si tragique. Renonçant à se marier, il avoit déclaré à sa soeur qu'il vouloit consacrer à un établissement de charité le fonds et les revenus de cette superbe terre. Amélie, qui connoissoit la fermeté de ses résolutions, ne songea point à l'en faire changer; elle voulut même s'associer à cette pieuse action. Il fut convenu que l'on établiroit deux cents pauvres enfans dans ce château transformé en hôpital. Amélie promit de se dévouer au soin de les conduire, et de passer le reste de sa vie dans ce lieu. Les enfans devoient être divisés en classes, et admis depuis l'âge d'un an jusqu'à cinq. On s'engageoit à les garder jusqu'à dix, et à les mettre ensuite en apprentissage, ou à les placer d'une autre manière. Le produit de la vente des meubles magnifiques du château devoit fournir aux premiers frais de cet établissement. La religion consacra la grande cour du château, dans laquelle on déposa le corps de Jules. Son tombeau étoit de marbre blanc, construit pour contenir encore les cendres de Valmore et d'Amélie. On entoura ce monument d'une grille dorée et d'un double rang de cyprès, et sur une des façades de la tombe on lisoit cette inscription qui s'adressoit aux enfans qui devoient habiter le château:

Il eut les vertus de son âge.
Il fut pieux, docile, reconnoissant.
Enfans, imitez son exemple:
Vous jouissez de ce qu'il devoit posséder sur la terre.
Honorez sa mémoire;
Du haut du ciel il veillera sur vous.

Le soir du jour où le corps de Jules fut solennellement déposé dans sa tombe, Valmore voulut veiller plus long-temps que de coutume; il ordonna même à tous ses domestiques de se coucher. Resté seul dans son cabinet avec sa soeur, il s'assit à côté d'elle, et, la regardant en silence pendant quelques instans, il fut aussi frappé qu'attendri de sa pâleur et du changement de sa figure. Combien vous avez souffert!.... lui dit-il. — Oui, répondit Amélie, je souffre toujours doublement!..... — O ma soeur, reprit Valmore, mon unique amie!........ je ne suis point ingrat!...... Venez, je vais m'acquitter. En disant ces paroles, il se lève, la prend par la main, et, sortant du cabinet avec elle, il la conduit dans la grande cour où reposoient les cendres de son fils. Amélie, vivement émue, le questionnoit en vain: il étoit agité; mais, pour la première fois, depuis sa maladie, il marchoit d'un pas ferme et rapide: le sublime élan d'une âme ardente et sensible redonnoit la force et la vie à son corps abattu. Parvenu au tombeau de Jules, il ouvrit la grille, et se jetant à genoux sur les marches du monument: O mon fils, s'écria-t-il, je jure sur ta tombe de consacrer ma vie entière à la vertu! ce sera vivre aussi pour la reconnoissance et pour la sainte amitié!.... Ici je dépose ma haine et le ressentiment qui déchire mon coeur!...... ici je renonce à la vaine et frivole espérance d'une félicité trompeuse ou fugitive; tous mes rêves de bonheur sont évanouis sans retour!...... Mais, privé des illusions qui m'ont charmé, j'acheverai courageusement le songe pénible de la vie; et, lorsqu'un souvenir affreux viendra malgré moi me poursuivre, je fais le voeu solennel de m'en distraire par une action généreuse: du moins une douleur si légitime ne produira que d'heureux fruits, et j'immortaliserai mes regrets et ta mémoire.

A ces mots, Amélie se précipita dans les bras de

son frère, leurs pleurs se confondirent: Valmore serra sa soeur avec transport contre son sein, il connut dans cet instant que la source des émotions les plus douces et les plus pures n'étoit pas épuisée pour lui.

Depuis ce jour, quoique sa mélancolie fût si profonde qu'elle parut être l'effet d'une disposition naturelle née avec lui, il ne montra plus d'abattement, il s'occupa de ses affaires, et traça lui-même le plan de l'établissement qu'il vouloit fonder: le château fut rempli d'ouvriers, et les actes de donation, revêtus des formes qui pouvoient le mieux les rendre irrévocables, furent signés.

Tous ces soins ne consoloient pas Valmore, mais ils le rattachoient à la vie: on peut bien, en spéculation, ne projeter de faire le bien que par principes ou par calcul, mais on le fait toujours avec goût et l'homme constamment bienfaisant n'est jamais complètement malheureux.

Cependant Valmore ne pouvoit bannir de son imagination le souvenir de Clara; malgré toutes ses résolutions, il parloit souvent d'elle à sa soeur, qui jamais ne lui répondoit. Après mille réflexions sur l'affreux événement, il s'étoit arrêté à l'idée que la passion et une jalousie effrénée avoient porté Clara à commettre ce crime incompréhensible; elle est barbare, elle est atroce, disoit-il, mais elle est incapable de cupidité, tout en elle annonçoit le désintéressement et l'élévation d'âme.......... Hélas! n'y voyois-je pas aussi la candeur et la bonté!....... Grand Dieu! j'ai désiré passionnément d'être aimé d'elle! et mes soins, pour y parvenir, préparoient la mort de mon fils!......... Une tendresse si pure inspiroit une passion si féroce!..... Si je pouvois me rappeler d'elle, avant cette horrible époque, un trait, un mot condamnable!......... mais non, jusque-là un ange, et tout à coup une furie, un monstre!.......... Ma raison s'anéantit devant cett

pensée comme devant celle de l'enfer. Je crois, je frémis, et je ne puis comprendre!.... En parlant ainsi, Valmore souvent répandoit des larmes amères; ensuite, se reprochant vivement ces momens de foiblesse, il renouveloit le serment de ne plus parler de Clara; et il quittoit impétueusement sa soeur; car il n'étoit jamais tenté de s'entretenir de ses peines avec toute autre personne.

Cependant Clara apprit dans sa retraite que Valmore étoit hors de tout danger; et, s'informant chaque jour de ses nouvelles, elle fut instruite successivement, par le père Arsène, de tous les progrès de sa convalescence, et de la transformation bienfaisante de son château. Ce détail toucha profondément Clara sans l'étonner. Père infortuné, dit-elle, si digne d'un meilleur sort!.... Privé de son fils, la première pensée de sa douleur fut de recueillir de malheureux orphelins!....... Ah! que j'aimerois à partager les nobles soins de la vertueuse Amélie!....... Et, tandis que l'imagination me transporte sans cesse aux lieux qu'elle habite, tandis que je pleure avec elle, et que je partage et toutes ses peines et tous ses sentimens, je suis pour elle un objet d'exécration!... Dans ce séjour où la vertu malheureuse trouve en elle-même toutes ses consolations, on me maudit, on m'abhorre!.... Mais le sort voulut en vain briser les liens qui nous unissoient, ces noeuds chéris d'une si douce sympathie sont entiers pour moi: on peut les méconnoître et non les rompre. Ah! si l'on me voyoit, si je pouvois me faire entendre............ Oui, sans dévoiler mon horrible secret, je convaincrois leurs coeurs!........ ce n'est qu'en tâchant de m'oublier, qu'ils peuvent persister dans leur funeste erreur. Sans doute, dans ce château consacré à la vertu, on aura détruit tout ce qui pouvoit rappeler mon souvenir! Mon portrait est brisé, ma chambre est démolie, les fleurs que j'ai plantées sont arrachées, les

arbres qui portoient mon chiffre sont abattus! il ne reste plus rien de moi autour d'eux!.....

Ces pensées déchiroient le coeur de Clara; elle s'étoit promis d'écarter de son imagination le souvenir de Valmore, elle croyoit beaucoup faire en ne prononçant plus son nom, et en tâchant de porter toutes ses pensées sur Amélie; et lorsqu'elle questionnoit le père Arsène, elle ne lui parloit jamais que d'Amélie et du nouvel établissement auquel elle devoit présider. Ainsi sa tendresse secrète, devenant plus réservée, plus délicate encore, se fortifioit par le soin même de la concentrer au fond de son âme.

Un jour, le père Arsène lui dit qu'à la place du petit pavillon où le malheureux Jules avoit perdu la vie, on avoit bâti une chapelle sous l'invocation des Anges. Clara, depuis un mois, travailloit à broder un superbe devant d'autel qui étoit presque fini, et elle désira passionnément que son plus bel ouvrage pût servir à décorer cette chapelle. Elle avoit fait vendre le diamant confié au père Arsène, et sur cet argent elle donnoit de petites pensions à quelques infortunés; dans ce nombre étoit une pauvre veuve qu'une soeur converse lui avoit fait connoître. Elle chargea cette femme, en lui recommandant le plus profond secret, de porter cette broderie au château de Valmore, et de l'offrir à Amélie pour un prix infiniment au-dessous de sa valeur. La commission fut faite avec intelligence et fidélité. Amélie acheta la broderie, qui sur-le-champ fut posée devant l'autel de la *chapelle des Anges*. La pauvre femme, pour sa récompense, reçut en don l'argent qu'elle rapporta.

Cet hommage rendu à la mémoire de Jules procura à Clara quelques instans de consolation; il lui fut doux de penser que cette chapelle devoit à son travail son plus grand ornement, et que Valmore chaque jour jeteroit les yeux sur son ouvrage.

Clara, depuis plus de deux mois dans ce couvent, y vivoit dans une solitude absolue, ne recevant chez elle que la prieure et la mère Sainte-Anne qu'elle édifioit par sa conduite. Elle travailloit sans relâche pour l'église et pour les pauvres; elle n'avoit aucune communication avec les femmes renfermées dans ce couvent, et pensionnées par leurs familles. Ces dernières montroient pour Clara, dont l'histoire est si publique et si connue, un éloignement et une horreur qu'il étoit naturel d'éprouver, mais dont les souffrances de cette infortunée devoient au moins contraindre l'expression. Toutes ces femmes, au contraire, affichèrent leur mépris de la manière la plus indécente et la plus cruelle. Il sembloit qu'elles fussent charmées de pouvoir s'indigner: c'est une jouissance pour le vice; il croit se relever de son abaissement en exerçant avec barbarie le triste droit de mépriser. Ces femmes, non contentes de fuir avec affectation Clara, quand elles la rencontroient dans les cloîtres ou dans le jardin, lui refusèrent formellement à l'église l'entrée de la tribune destinée à les contenir toutes. La prieure, ayant vu cette scène, quitta le choeur où elle étoit déjà placée, et alla chercher la tremblante Clara qu'elle conduisit dans l'église, et qu'elle fit placer entre elle et la sous-prieure; distinction qu'aucune pensionnaire n'avoit encore obtenue. Elle dit à Clara: Vous resterez toujours là désormais; lorsqu'il s'agit de vous défendre d'une injuste oppression, je ne crois pas pouvoir vous placer trop près de moi; car je dois être votre appui: que ne dépend-il de moi de devenir aussi votre consolation!............. Après le service divin, la prieure suivie des cinq religieuses dignitaires, se rendit dans une salle par laquelle toutes les pensionnaires devoient passer en sortant de leur tribune; et là, les arrêtant: Mesdames, leur dit-elle, permettez-moi de vous représenter que vous n'avez pas le droit d'exclure une pensionnaire de la tribune de notre église, tant qu'il y reste

des places. Nous pourrions donc faire entrer dans cette tribune celle que vous en avez injustement bannie, mais nous aimons mieux la garder avec nous; et nous voulons seulement vous prévenir que nous nous chargerons toujours ainsi de réparer vos torts envers elle, et que chaque humiliation que vous lui ferez éprouver nous imposera le devoir d'une préférence en sa faveur.

Ce discours inspira des dispositions plus pacifiques, et Clara ne fut plus insultée.

Clara étoit si touchée des bontés de la prieure et de la mère Sainte-Anne, qu'elle eut la pensée de se faire religieuse dans ce couvent. Elle en parla au père Arsène, qui l'en détourna. Ce seroit, lui dit-il, avouer que vous êtes criminelle, et vous ne devez jamais vous accuser faussement: songez qu'on ne reçoit aux *Filles du repentir* que des personnes coupables; cette institution n'est pas faite pour vous. — Hélas! reprit Clara, on ne me recevra dans nul autre couvent! — Hé bien! ma fille, c'est que Dieu ne vous destine pas à cet état.

Clara renonça à ce projet; mais elle le regretta vivement.

Un soir, à six heures, la prieure entra dans la chambre de Clara, qui fut très-étonnée de la revoir, ne recevant jamais sa visite aussi tard. Je viens, lui dit la prieure, vous apporter une bonne nouvelle. Ces paroles, qui annonçoient à Clara un changement de situation, ne lui causèrent que de l'inquiétude; car elle n'attendoit plus de bonheur sur la terre. Elle resta interdite: un violent battement de coeur l'empêcha de répondre........ Vous êtes libre, reprit la prieure, j'ai reçu l'ordre signé du ministre.....— O ciel!.....Et qui donc a demandé cet ordre? — Monsieur votre père. À ces mots, Clara fut prête à s'évanouir....... Oui, continua la prieure, il a obtenu la permission de vou-

transférer dans un château qu'il possède à cent lieues d'ici, sur les bords du Rhône: il a promis que vous n'en sortirez point; mais vous serez dans un beau pays, et sous la garde d'un père........ Ici Clara cessa d'entendre: une pâleur mortelle couvrit ses traits, ses yeux se fermèrent, et elle perdit l'usage de ses sens. La prieure crut que la joie lui causoit cette révolution. La malheureuse Clara, en reprenant connoissance, dit à la prieure d'un air égaré: Eh quoi, madame, ne puis-je pas demander à rester ici? peut-on m'en arracher malgré moi?...— Que vous m'étonnez! répondit la prieure. Comment ne sentez-vous pas que la maison paternelle est un asile honorable, et qu'après ce que vous avez souffert, vous n'avez rien à craindre de la sévérité d'un père?... D'ailleurs on ne vous laisse point le choix, c'est un ordre que nous recevons; il faut obéir...— O mon Dieu! s'écria douloureusement Clara en joignant les mains....... Et quand viendra-t-on me chercher?.....—Ce soir même, tout à l'heure.—Juste ciel!.... Et je ne pourrai parler au père Arsène!..— Il est absent et ne reviendra que demain.....—Daignerez-vous, madame, vous charger d'un billet pour lui?—Oui, je vous le promets.

Clara aussitôt écrivit ce qui suit:

» O mon père, mon seul protecteur, on m'enlève, » on m'entraîne loin de vous au château de Rosmal, sur » les bords du Rhône. Oh! n'abandonnez pas la malheu- » reuse Clara....... «

Elle cacheta ce billet et le remit à la prieure. Une demi-heure après, on vint lui dire qu'une voiture avec des chevaux de poste l'attendoit à la porte du couvent. Tremblante, éperdue, elle n'avoit pas le courage de demander si son père étoit dans la voiture; elle ne pouvoit proférer son nom, ou lui donner un titre que

tout son coeur désavouoit. On lui dit heureusement que des affaires retenoient son père à Paris, mais qu'il iroit la rejoindre incessamment. Elle reprit un peu de force; elle se jeta dans les bras de la prieure. O ma mère, lui dit-elle, que n'ai-je pu passer mes tristes jours sous votre obéissance!.... Dans ce moment où je ne puis avoir le moindre intérêt à vous tromper, souffrez que je vous répète que je suis innocente!..— Ah! reprit la prieure attendrie, qui pourroit en vous regardant vous croire coupable! votre souvenir ne me rappellera jamais que l'idée la plus touchante du malheur.........— Adieu; ma mère, dit Clara en fondant en larmes, priez Dieu pour moi!..... A ces mots, elle s'arracha de ses bras et sortit précipitamment de sa chambre. On étoit au milieu du mois d'octobre: huit heures sonnoient, le son de l'horloge fit tressaillir Clara. Quelles seront lugubres pour moi, s'écria-t-elle, les heures qui vont suivre celle-ci!....... En traversant le cloître éclairé par une lampe, elle s'arrêta en jetant les yeux sur le cimetière. J'espérois, dit-elle, que mes cendres reposeroient là.... Et qui sait?... Elle frémit, et n'acheva pas; elle pensoit que peut-être les ondes du Rhône lui serviroient de sépulture......... Elle s'appuya sur un pilier de pierre; et regardant à travers les arcades un ciel pur et sans nuages, cette vue adoucit l'horreur de ses pensées. O mon Dieu, dit-elle, dans quelques mains que l'on puisse être, n'est-on pas toujours dans les vôtres? Disposez de moi, les terreurs sont une espèce de rébellion contre vos volontés, je veux surmonter les miennes.... En disant ces mots, elle poursuivit rapidement son chemin. Arrivée à la porte du couvent, son coeur se déchira en quittant cette maison de douleurs consacrée aux regrets, ses pleurs recommencèrent à couler: on la porta dans une chaise de poste, elle ne pouvoit plus se soutenir.

Montalban, décidé à s'expatrier pour échapper aux

poursuites de ses créanciers, avoit voulu se ressaisir auparavant de la malheureuse Clara, craignant toujours qu'elle ne finît par dévoiler la vérité, surtout lorsqu'elle apprendroit qu'il avoit quitté la France. Il n'obtint que difficilement l'ordre du ministre, qu'il sollicita secrètement; mais à l'époque où Clara lui fut remise, il pouvoit rester encore un mois en France sans risquer d'être arrêté. Il avoit dès-lors plusieurs dettes exigibles pour lesquelles on pouvoit saisir ses biens; mais les lettres de change qui donnoient contre lui droit de prise de corps, ne devoient échoir que sur la fin de novembre de cette même année. Ce monstre ne s'étoit fait livrer sa fille que pour l'immoler!...... Il n'avoit que des domestiques nouveaux, à l'exception d'un seul, le concierge de son château de Rosmal. Cet homme l'avoit servi jadis en Allemagne; il ne savoit pas un mot de français; il étoit placé depuis un an dans ce château avec une servante alsacienne qui lui servoit d'interprète. Montalban, le croyant incapable de faire un crime, et ne voulant d'ailleurs se fier à sa personne, ne le mit nullement dans sa confidence. Il l'avoit fait venir à Paris, et l'ayant instruit du jugement porté contre Clara, il le chargea de la conduire à Rosmal et de l'y garder. Il dit à cet homme, qu'il connoissoit très-interessé, qu'il l'autorisoit à confisquer à son profit tout ce que Clara pourroit avoir d'argent et de pierreries, dont il lui ordonnoit de la dépouiller. Par cette précaution il ôtoit à Clara toute possibilité de gagner son geôlier. Mais Clara n'emporta avec elle que ses habits et quelques pièces d'or, elle avoit déposé dans les mains de son confesseur et son argent, et tout ce qu'elle possédoit de précieux. Montalban, arrêté par quelques affaires à Paris, se saisissoit toujours de sa proie, et se hâtoit de l'envoyer dans sa terre, en attendant qu'il pût l'aller rejoindre, pour se délivrer d'elle par le poison.

Clara, enfermée dans une chaise de poste, ayant à sa portière un homme à cheval, poursuivoit rapidement sa route. La beauté de la nuit et du clair de lune lui causoit une vive sensation qui mêloit un attendrissement douloureux à son invincible terreur. Les craintes les plus sinistres glaçoient son imagination, et le vague de ses idées portoit au comble son effroi. Le courage ne peut s'exercer qu'avec une connoissance positive du danger; on n'a point d'armes contre un péril dont on ignore tous les détails, et peut-être que la lâcheté n'est autre chose que la foiblesse qui fait détourner la vue de l'objet qu'on redoute. Souvent on s'est follement précipité dans un abîme pour éviter de le voir; et quiconque se décide à le regarder fixement, ou trouve des ressources, ou se résigne.

Au point du jour, on s'arrêta pour changer de chevaux; on se trouvoit en face d'une immense et sombre forêt vers laquelle on se dirigeoit. Clara considéra avec effroi cette prodigieuse étendue de bois; elle imagina que peut-être elle alloit être immolée sous ces épais ombrages, presque insurmontables au jour..... Dans cet instant, tandis que son conducteur aidoit à atteler les chevaux, une pauvre femme, tenant deux petits enfans dans ses bras, vint lui demander l'aumône. A cette voix suppliante Clara tressaille. O mon Dieu! dit-elle, vous daignez donc m'offrir encore une bonne action à faire!....... celle-ci peut-être sera la dernière!..... Ah! jouissons encore de la vie!.... En disant ces paroles, elle tira sa bourse, qui contenoit dix louis, et elle la donna à la pauvre femme. Au moment même la voiture partit; et Clara, certaine d'emporter avec elle les plus tendres bénédictions d'une infortunée sentit son courage se ranimer et ses craintes sinistres s'affoiblir.

On fit voyager Clara nuit et jour, sans s'arrêter. Elle vouloit questionner son conducteur; mais elle

connut qu'il n'entendoit pas le français. Frickmann (ainsi se nommoit cet Allemand) étoit un homme de cinquante-cinq ans, d'une figure sévère, d'un sang-froid imperturbable. Il avoit de la probité et de bonnes moeurs; mais il n'imaginoit pas qu'il y eût dans la vie un autre but que celui d'amasser de l'argent; et tout son attachement pour ses maîtres se bornoit à ne les pas voler, à ne point juger leurs actions, à s'acquitter avec une scrupuleuse exactitude des ordres qu'ils lui donnoient, et à ne les point quitter tant qu'il étoit bien payé. Frickmann n'étoit pas un homme délicat et sensible, mais il n'existoit point de domestique plus parfait.

On arrive au château de Rosmal, après deux jours et demi de route, à huit heures du matin. Clara éprouva un affreux serrement de coeur en entrant dans ce vieux château vaste, désert et délabré qui ressembloit à une forteresse. Le silencieux Frickmann la conduisit sur-le-champ dans un appartement situé au second étage; il l'y laissa seule. Il sortit aussitôt. En s'en allant il ferma toutes les portes à double tour, et il emporta les clefs.

Frickmann, croyant que Clara avoit assassiné un enfant, trouvoit fort simple qu'elle fût prisonnière le reste de ses jours. D'ailleurs, ne réfléchissant jamais que sur ses intérêts, il n'arrêtoit point sa pensée sur cet événement, il ne considéroit les voleurs et les meurtriers que comme des espèces particulières d'individus jetés sur la terre comme les animaux carnassiers. Aucune de leurs actions ne le surprenoit; et, classant ainsi tous les hommes, il étoit également incapable d'étonnemnet, d'indulgence et d'indignation. Il remonta dans la chambre de Clara pour lui porter ses malles; car il avoit reçu l'ordre de ne pas souffrir que la servante s'approchât d'elle. Après avoir posé les malles dans la chambre, il fit entendre à Clara qu'il vouloit

examiner ce qu'elles contenoient ; car il espéroit y trouver un écrin, que, d'après les ordres de son maître, il n'auroit pas manqué de saisir. Il parut fort mécontent de ne trouver que du linge et des habits. Clara fut obligée de détacher ses poches et de les confier à Frickmann, qui ne fut pas plus satisfait de cet examen, car il ne vit ni argent, ni pierreries, ni bijoux. Clara avoit dérobé à l'avidité de ses recherches un coeur d'or émaillé, qu'un instinct secret lui rendoit cher, et qu'elle portoit dans son sein depuis sa première enfance. Sur ce coeur étoit gravé d'un côté ce nom : *Elisa*, et de l'autre celui-ci : *Gustave*. Il s'ouvroit, et, dans l'intérieur, ces mots étoient tracés autour d'une gerbe de cheveux blonds : *Gardez toujours ce premier gage.*

Cependant Clara examina, avec un soin mêlé de frayeur, les quatre pièces de son appartement ; elle ouvrit ses fenêtres, et elle vit qu'elles donnoient sur une terrasse dont le Rhône baignoit les murs. La vue de ce fleuve impétueux, qui rouloit ses ondes avec bruit au-dessous de ses fenêtres, renouvela dans son esprit les idées les plus funestes. Elle ne put s'en distraire qu'en prenant son livre d'heures. La nuit augmenta encore ses anxiétés. Malgré la fatigue d'un voyage pénible, elle ne s'endormit qu'au grand jour. Elle pensa alors qu'elle n'avoit rien à craindre de Frickmann, et elle devina que l'exécution du crime ne seroit confiée à personne, et que celui qui en avoit conçu l'idée s'en chargeroit seul. Alors tout son effroi se porta sur le retour de Montalban ; le moindre bruit qu'elle croyoit entendre dans ce château solitaire la pénétroit de terreur. Le troisième jour, au soir de son arrivée, elle entendit aboyer des chiens ; elle ne douta pas que ce ne fût l'annonce d'un événement si redoutable pour elle. Au pouvoir du barbare qui l'avoit accusée de son propre crime, et qui l'avoit vue d'un oeil sec aller à l'échafaud sans lui donner la moindre marque de pitié quand elle se

laissoit immoler pour lui, il étoit impossible qu'elle s'aveuglât sur son pressant danger. Tout son courage succomboit à l'idée d'un sort si déplorable! Ce n'étoit pas assez de perdre la vie, il falloit périr par un forfait exécrable, et de la main d'un père!....... Elle vouloit se préparer à ce moment terrible; mais elle ignoroit le genre de mort qu'on lui destinoit; et son esprit préoccupé, cherchant à le deviner, ou, pour mieux dire, se représentant avec horreur mille supplices divers et les agonies les plus douloureuses, ne pouvoit ni se livrer à la méditation, ni s'appliquer à la prière. Cet état de tiédeur, que sa piété se reprochoit avec amertume, n'étoit pas le moindre de ses tourmens. Lorsque Frickmann vint lui apporter son souper, elle crut qu'elle alloit voir paroître son père, et machinalement elle s'élança à l'autre extrémité de la chambre, et alla se cacher derrière les rideaux de son lit. Frickmann ne la voyant pas, l'appela d'un ton grave et tranquille, et le son de cette voix rauque fut plus agréable à son oreille que la plus délicieuse mélodie. Voulant savoir si Montalban étoit arrivé, elle essaya de questionner Frickmann; ce dernier ne comprenant point et ne pouvant répondre, n'avoit même pas l'air d'entendre: sans suspendre un instant son service, sans la regarder, il continuoit, avec son flegme accoutumé, de mettre le couvert; il l'écoutoit comme s'il eût été parfaitement sourd, et il la quitta sans avoir donné à ses discours le plus léger signe d'attention. Une nouvelle pensée vint effrayer Clara; elle se persuada que les alimens qu'on lui présentoit étoient empoisonnés par Montalban...... et elle ne mangea que du pain. Elle ne se coucha point. Le lendemain matin elle dormit à diverses reprises, couchée sur un canapé, se réveillant continuellement en sursaut, croyant toujours entendre ouvrir ses portes, et même distinguer dans le lointain la voix terrible de son père. Dans cette journée entière elle ne prit que

du pain pour toute nourriture. À deux heures après midi elle ouvrit sa fenêtre; il faisoit du vent, le ciel étoit orageux et le Rhône agité; la terreur fait de tout des présages: la superstition naquit du malheur et de la crainte. Quel jour sombre! dit Clara; il paroît fait pour éclairer le crime!.... Elle jeta un triste regard sur les rives enchantées du Rhône; et, s'attendrissant à mesure qu'elle contemploit ce spectacle ravissant, elle dit un adieu solennel à toute la nature...... Ensuite, fermant brusquement la fenêtre, elle tomba dans un fauteuil et donna un libre cours à ses pleurs.

Sur les dix heures du soir elle entendit distinctement une voiture entrer dans l'une des cours du château.... Il se fit aussitôt un mouvement extraordinaire dans toute la maison; on montoit des escaliers, on ouvroit des portes avec bruit, on marchoit dans tous les corridors. Ah! s'écria Clara, pour cette fois ce n'est point une illusion; il arrive.... c'est lui.... Une demi-heure après, Frickmann parut; il avoit l'air agité, et rien ne pouvoit être plus frappant qu'une trace d'émotion sur ce visage naturellement si froid. Frickmann s'approche de Clara, la prend par la main et l'entraîne. Clara, épouvantée, oppose de la résistance. Frickmann s'apprête à l'enlever de force. Clara, ne voulant pas qu'un homme la saisisse dans ses bras, se décide à le suivre. Ce mouvement de pudeur et de dignité lui redonna de la force (car tous les ressorts de notre âme ont entre eux un merveilleux enchaînement). Clara se laissa conduire, persuadée qu'on la menoit à la mort. On la fit descendre un étage, on la mena dans le grand appartement du château, celui du maître, et on l'y enferma. Son sang se glaça dans ses veines en se voyant dans cet appartement où elle auroit dû trouver toute protection, et où elle s'attendoit à chaque instant à voir paroître son assassin...... Combien alors elle s'affligeoit qu'on l'eût arrachée de l'échafaud! combien elle regret

toit le vénérable père Arsène! Ah! si du moins, disoit, elle, je pouvois, dans ce moment affreux, entendre sa voix chérie et recevoir sa bénédiction!.... Elle se mit à genoux, et, levant les yeux, ses regards se portèrent sur un tableau qui représentait une belle femme allaitant son enfant...... Elle ne douta point que ce ne fût le portrait de sa mère; ses larmes inondèrent son visage. O ma mère! s'écria-t-elle, ce sont vos traits que je contemple; et cet enfant infortuné que vous tenez dans vos bras, c'étoit moi sans doute!... Vous souriez en le regardant!... Vous souriez, juste ciel! Oh!.... si vous aviez pu lire dans l'avenir, avec quelle horreur vous seriez descendue dans la tombe!..... Et moi, que n'ai-je trouvé la mort sur votre sein maternel!...... Non, l'on ne tranchera point ma vie devant cette image révérée; ce portrait sera ma sauve-garde.... Comme elle disoit ces mots, Frickmann reparut et lui fit signe de le suivre..... C'en est donc fait!... dit Clara d'une voix éteinte. O mon Dieu, prenez pitié du meurtrier et de la victime! Elle n'en put dire davantage; la parole expira sur ses lèvres décolorées, et, sans perdre connoissance, elle tomba dans un état d'anéantissement et de défaillance qui ne lui permit ni de marcher, ni même de se soutenir sur ses jambes. Frickmann lui donna le bras, ou, pour mieux dire, la porta, en se hâtant de sortir de l'appartement. Après avoir passé trois grandes pièces, il lui fit traverser un long corridor étroit et obscur; ensuite ils descendirent un petit escalier dérobé, et ils se trouvèrent sur une terrasse. Clara entendit là distinctement le mugissement des flots du Rhône très-agité dans ce moment. Je connois donc enfin, se dit-elle intérieurement (car elle ne pouvoit articuler une parole), je connois donc le genre de mort qui m'est destiné! On va me précipiter dans le fleuve!....... La lune, cachée par des nuages, ne donnoit aucune clarté....... Les sifflemens du vent, le bruit tumultueux

des flots, un tonnerre menaçant, roulant au loin sans intervalle, l'obscurité profonde, rendue plus frappante par les traits rapides de lumière qui de temps en temps sembloient embraser le rivage: tout, aux yeux de Clara, paroissoit en harmonie avec l'horreur de ses pensées. Il lui sembloit que la nature entière se révoltoit contre un crime qui violoit toutes ses lois. Tout à coup Frickmann s'arrêta, et, d'une voix forte et ténébreuse, il dit en allemand cinq ou six mots qui furent répétés par les échos des deux rives. Une minute après, on entendit trois coups de sifflet; et Frickmann, ouvrant une porte, se trouva sur le rivage. Il fit encore une trentaine de pas, en côtoyant le Rhône; alors, un éclair éblouissant découvrit à Clara un bateau tout près d'elle, dans lequel étoit un seul homme, enveloppé dans un manteau qui cachoit entièrement sa figure.......... *C'est lui!* se dit Clara en frémissant........ Elle l'a vu! elle l'a reconnu! elle a déjà senti l'atteinte du coup mortel! car elle pense qu'elle sera poignardée avant d'être plongée dans le fleuve....... Ses cheveux se dressent sur sa tête............. Frickmann la remet mourante dans les bras de cet homme, et s'éloigne aussitôt avec rapidité........ Clara immobile et glacée, ferme volontairement les yeux, afin de ne pas même entrevoir encore une fois l'assassin. Son coeur flétri n'a plus la force de palpiter: elle ne respire plus; mais elle a conservé le sentiment et la connoissance........ Elle reste ainsi suspendue un instant entre la vie et la mort... Tout à coup, ô surprise, ô saisissement inexprimable!........ elle sent les bras qui la soutiennent la presser doucement, et elle entend soupirer et gémir!..... Ce n'est point une erreur...... on répand des larmes!......... Dieu! le meurtrier de Jules, le père dénaturé qui sacrifia sa fille, seroit-il capable d'un mouvement de pitié!........ La nature outragée reprend-elle ses droits et va-t-elle triompher de tant de barbarie!...... Ce

étranges idées, loin de ranimer Clara, lui causèrent une nouvelle sorte d'effroi!........ Si la cruauté l'emporte, ce combat aura seulement prolongé son supplice; si la compassion est la plus forte, quelle scène va suivre ces momens pleins d'horreurs! Comment recevoir les embrassemens de ce père inhumain? Que feroit-on de son inconcevable et tardive tendresse?...... Comment baiser cette main homicide?..... Comment reprendre l'ombre même du respect filial?..... Toutes ces pensées s'offrirent rapidement à l'imagination de Clara; et l'appareil d'une mort effroyable ne lui parut pas plus terrible....... Cependant les nuages qui déroboient la clarté de la lune se dissipent, on voit renaître le jour le plus doux............ le vent s'apaise, le violent balancement du bateau attaché sur la rive se modère; dans cet instant, les bras, qui soutiennent Clara, la soulèvent et la posent assise sur un banc, et elle se trouve vis-à-vis l'objet d'une si douloureuse terreur; la lune éclairoit son visage baigné de larmes....... Clara lève sur lui avec épouvante un oeil sombre et timide; mais à peine l'a-t-elle aperçue, qu'elle reprend toutes ses facultés, toute sa sensibilité; et se prosternant, elle s'écrie, avec un transport impossible à décrire: ô mon libérateur!............ Elle reconnoît enfin son vénérable ami, elle embrasse les genoux du père Arsène!....... Ma fille, lui dit-il, c'est Dieu qu'il faut remercier! c'est lui qui vous sauve, c'est lui qui daigne calmer cette effrayante tempête, afin que vous ne soyez point engloutie dans les flots, car vous n'aurez, pour vous conduire pendant plus de cinq heures sur ce dangereux fleuve, que le foible bras d'un vieillard.......... mais Dieu, protecteur de l'innocence, va guider cette frêle nacelle, ne craignons rien!............. Une enfant et un vieillard, qui se livrent à la Providence, ne seront point abandonnés sur les ondes....... C'est à l'impie de trembler sur le vaisseau le plus solide et le mieux construit,

un abîme est sous ses pieds!........ Mais nous, qui n'attendons rien de notre force et de notre industrie, nous voguerons avec sécurité sous la garde du Très-Haut!.... Voyez, ma fille, voyez ces nuages s'abaisser, se dissiper vers l'horizon, et découvrir ce ciel d'azur!........ On n'entend plus le tonnerre, on ne sent plus qu'une douce fraîcheur.......... jouissons avec reconnoissance de ce calme subit........ adorons celui qui commande aux élémens....... Ainsi qu'il dissipe les tempêtes des ondes et des airs, il peut, ma fille, faire succéder aux orages de la vie des jours purs et sereins....... Clara écoutoit le père Arsène avec ravissement, elle ne pouvoit se rassasier du plaisir de le revoir; elle venoit de passer subitement d'une horrible agitation et du comble de la terreur à la douce sécurité et au repos le plus parfait; elle savouroit avec délices le bonheur de cette révolution, aussi miraculeuse qu'inopinée........ Mon père, dit-elle, en pressant dans ses mains les mains tremblantes du pieux vieillard, c'est votre sainteté qui fait mon salut; le ciel veille sur l'infortunée que vous protégez!.......... Ah! malgré mon sort déplorable, vous me rattachez à cette vie si souvent menacée que je vous dois!............ Vous venez de me faire connoître que mon coeur peut encore éprouver toutes les émotions et tous les transports de la joie la plus vive et la plus pure!......... Oui, je pourrai du moins désormais me rappeler un souvenir ravissant, celui où, jetant les yeux sur vous dans cette nuit mémorable, j'ai reconnu vos traits vénérables et chéris!..... Allons, mon père, laissons-nous aller au cours de ce fleuve, les ondes nous porteront vers une rive heureuse, où nous trouverons un asile paisible!..... — Oui, ma fille, reprit le père Arsène, je l'ai déjà choisi pour vous, dans ma pensée, cet asile, et vous y jouirez d'une parfaite tranquillité: vous saurez tout demain, maintenant ne songeons qu'à notre navigation. A ces mots, le père Ar-

sène fit asseoir Clara sur de la paille fraîche, étendue dans le bateau, elle appuya sa tête sur la planche qui servoit de banc; car elle étoit si foible qu'elle ne pouvoit se soutenir. Quand elle fut ainsi couchée, le père Arsène détacha le bateau et se mit à voguer; mais, au bout d'une heure, les forces épuisées du vieillard ne lui permirent plus de ramer; il fut obligé de suivre le conseil de Clara: il laissa flotter le bateau, que le vent et le courant dirigeoient naturellement vers le lieu où il vouloit aller. Il leva au ciel ses mains défaillantes qui ne pouvoient plus qu'implorer l'Éternel! Grand Dieu! dit-il, je remets cette enfant dans vos bras paternels............. Après avoir dit ces paroles, plein de confiance, il se leva; et, s'appuyant sur les deux rames, il se tint debout, afin de surveiller mieux la marche du bateau; il contemploit alternativement, et les cieux parsemés d'étoiles, et Clara dont toute l'attitude exprimoit le plus doux repos. En effet, après tout ce qu'elle avoit souffert, après avoir été, durant six mortels jours prisonnière et dans l'attente d'un crime affreux qui devoit lui coûter la vie, elle jouissoit d'un calme délicieux, en songeant qu'elle étoit sous la garde du plus vertueux de tous les hommes; elle aimoit à se voir à la merci des flots, et privée de tout secours humain: avec une conscience aussi pure que la sienne, c'étoit se trouver plus spécialement sous la protection toute puissante de Dieu. Bientôt, cédant moins à la fatigue qu'à la douceur de ses pensées, elle s'abandonna sans prévoyance et sans inquiétude à la providence, elle se laissa aller à un assoupissement plein de charme, qui répandit un baume rafraîchissant dans ses veines. O mon Dieu! dit-elle, nous flottons parmi des écueils, dans une barque fragile, sur un fleuve redouté; mais vous êtes avec nous!.... qui pourroit nous allarmer?........ce doux sommeil qui s'empare de mes sens est un hommage de ma foi........ A ces mots, ses paupières appesanties se

fermèrent, et elle s'endormit profondément. Le saint vieillard attendri veilla sur elle; il la regardoit avec complaisance en souriant, et cependant ses yeux étoient remplis de larmes!..... Cette nacelle offrit alors un tableau digne d'attirer les regards du Créateur. On y voyoit, sous les traits les plus respectables et les plus touchans, l'heureuse sécurité de l'innocence et de la vertu!......... Des songes ravissans enchantèrent le sommeil de Clara; elle vit la troupe fortunée des anges entourer son bateau: les uns planoient sur sa tête; les autres imprimoient à la barque un mouvement rapide et doux; elle se sentoit mollement bercer sur les ondes, et elle découvroit dans le lointain des rivages charmans et la perspective la plus brillante...... Son imagination lui retraçoit mille passages consolans et sublimes des saintes Écritures........ Il lui sembloit que des voix célestes et prophétiques lui répétoient ces paroles divines:

Il s'est levé pendant les ténèbres une lumière pour les bons.....

Celui qui vit sous la protection du Très-Haut, demeurera ferme sous l'appui du Dieu du ciel....

Il vous couvrira de ses ailes........ sa vérité vous servira de bouclier.....

Dieu a commandé à ses anges de vous garder dans toutes ses voies.....

Le Seigneur a fait éclater sa puissance en notre faveur.....

Ceux qui sèment dans les larmes, moissonneront dans la joie (1).

Tandis que le sommeil bienfaisant du juste réparoît les forces de Clara, et lui rendoit la fraîcheur et la santé, le père Arsène trouvoit aussi les plus douces consolations dans ses méditations et dans ses souvenirs. Dans cette vie consacrée tout entière à la religion et à

(1) Psaumes 90, 111 et 115.

l'humanité, il ne pouvoit pas se rappeler un seul malheur personnel. Orphelin dès son enfance, né d'une mère allemande qu'une mésalliance avoit placée en France dans une famille d'agriculteurs, il n'avoit connu de ses parens qu'un oncle établi en Allemagne, et une soeur et des neveux qu'il chérissoit, et qui vivoient dans une ferme auprès de la Rochelle. Engagé dans les ordres sacrés depuis sa première jeunesse, il avoit toujours été le religieux le plus exemplaire et le plus parfait. Dénué de toute ambition, il s'étoit constamment refusé aux honneurs de l'épiscopat. Louable modestie dont ce saint religieux a présenté plus d'un exemple (*b*).

On ne fera point le portrait du père Arsène, parce qu'un saint n'a point de caractère particulier; il n'a ni penchant ni système qui lui soit propre; il n'agit que d'après des préceptes connus; ce qu'il fait de plus héroïque n'est jamais qu'une suite de son obéissance; il a perdu le droit frivole d'étonner; on ne se récrie point sur ses actions les plus sublimes, on dit seulement: Il est fidèle, il est conséquent; ce n'est pas lui qu'on admire; c'est la loi divine qui le guide.

La religion peut seule nous détacher de nous-mêmes, en nous donnant par ses magnifiques promesses le plus puissant intérêt à nous attacher à tous les êtres souffrans. Le père Arsène ne connoissoit que les nobles douleurs causées par la pitié; chacune de ses peines avoit laissé dans sa conscience un sentiment consolateur, et préparé pour son heure dernière un souvenir précieux. Nul homme n'étoit aussi facile à pénétrer que lui. Quand on le voyoit rêveur ou vivement occupé, on étoit sûr qu'il méditoit une bonne oeuvre, ou qu'il travailloit à l'accomplir. Versoit-il des larmes, on pouvoit dire: Il pleure sur les maux d'autrui. La gaîté brilloit-elle sur sa vénérable physionomie, on s'honoroit de partager sa joie, certain que le principe en étoit touchant et vertueux. Le père Arsène étoit-il né sensible? on l'i-

gnore. Comment la pratique constante de la perfection évangélique ne donneroit-elle pas la sensibilité la plus délicate et la plus exaltée? Peut-on voir sans cesse des infortunés sans s'attendrir? Peut-on se dévouer sans aimer? Peut-on s'imposer la loi de cacher avec soin tout ce qu'on fait de bien, sans en jouir intérieurement avec plus de charme?..... Hélas! qui de nous n'a pas connu que le récit, ou même la confidence d'une action vertueuse, altère toujours la douceur et la pureté du souvenir qu'elle laisse!......

Le père Arsène avoit pour Clara un attachement paternel, qui, fortifié par les malheurs et la conduite de cette infortunée, étoit devenu le sentiment dominant de son coeur, et le plus tendre qu'il eût jamais éprouvé. Sa piété le préservoit des inquiétudes déchirantes qu'il auroit dû naturellement avoir. Ce n'est que dans les âmes religieuses que l'espérance, appliquée même à cette vie, peut avoir une force que rien n'altère; elle est sans bornes, parce qu'elle se fonde sur la puissance de Dieu; et comme elle ne peut naître que par le désir de voir triompher la justice et l'innocence, elle est inébranlable. Le père Arsène étoit persuadé que Clara seroit un jour justifiée d'une manière éclatante. Il le demandoit à Dieu avec tant d'ardeur, qu'il étoit parvenu à n'en pas douter; car l'une des récompenses des prières ferventes est de soulager l'âme du poids de l'inquiétude, et de la remplir de la plus ferme confiance.

Durant le reste de la nuit, le père Arsène reprit plus d'une fois les rames, et se remit au travail. Clara dormoit toujours; mais un quart d'heure après le lever du soleil, le vieillard enchanté, découvrant le bois où l'on devoit s'arrêter: Réveillez-vous, ma fille, s'écria-t-il, réveillez-vous; nous voilà près du rivage solitaire où nous allons débarquer!.... A ces mots, Clara se soulève, joint les mains et remercie le ciel!........ Maintenant, dit le vieillard, vous voilà hors de tout dan-

ger!...... Enfant de la Providence!........non, ce n'est point en vain que Dieu vous a préservée deux fois d'une mort affreuse qui paroissoit inévitable; puisque sa bonté vous fit descendre de l'échafaud, et qu'elle vient de vous tirer du sinistre château de Rosmal, elle vous réserve de hautes destinées...... Ma fille, tout est possible à Dieu, vous serez heureuse!....—Ah! répondit Clara, depuis que je vous dois la vie, j'ai le pressentiment que j'obtiendrai, sinon le bonheur, du moins la tranquillité!..... C'est à vous, mon généreux protecteur, à me rendre digne d'un meilleur sort, en perfectionnant cette raison dont vous avez développé les premières lueurs....... L'école du malheur me sera moins utile que vos sages conseils!.....— Mon enfant, reprit le père Arsène, je ne vous demande qu'une seule chose, c'est d'écarter de votre souvenir un homme intéressant et vertueux, mais qui ne peut jamais devenir votre époux. — Oui, je vous promets de ne jamais penser à lui volontairement. Mais cet effort me sera moins pénible, quand je pourrai croire que cet infortuné supporte la vie sans désespoir. Si le temps amène pour lui quelques consolations, ne me le laissez point ignorer; alors j'aurai moins de peine à ne pas m'occuper de lui!........ Oh! puisse-t-il trouver une épouse tendre et vertueuse! puisse le ciel lui redonner un fils digne de le consoler! Mes voeux les plus ardens seroient exaucés!..... — Ma fille, vous apprendrez par moi tous les changemens qui pourront arriver dans sa situation. Comme il disoit ces mots, la barque touchoit le rivage. Le bon religieux chargea sur ses épaules une petite valise qui contenoit une partie des vêtemens de Clara, et que Frickmann avoit portée dans le bateau, tandis que Clara arrachée de son appartement, étoit dans celui de Montalban. On descendit à terre, et le père Arsène, donnant le bras à Clara: Maintenant, lui dit-il, vous devez quitter pour toujours le nom malheureux que

vous portez. Désormais vous vous appelerez Olympe. D'ailleurs vous ne serez point obligée de faire des mensonges ou de conter une fausse histoire; il suffira de dire dans les lieux où je vous mène, que vous avez éprouvé de grands malheurs sans le mériter, et que vous avez besoin d'asile. Clara fut charmée de changer de nom, il lui sembla que c'étoit changer de destin, qu'elle alloit renaître et recommencer une nouvelle carrière: elle ne pouvoit envisager de bonheur avec des souvenirs affreux, ineffaçables; mais elle jouissoit de la douceur de se trouver délivrée du poids accablant de l'ignominie et de ne plus dépendre que du père Arsène. . . . .

Après avoir fait cinq ou six cents pas, en tournant le dos au fleuve, on se trouva sur la lisière d'un bois charmant; et Clara se retournant admira la vue délicieuse formée par le Rhône sur la rive opposée, et la beauté du soleil levant. Le père Arsène lui proposa de s'arrêter, et de déjeûner là, car il avoit apporté du fruit dans un petit panier que Clara tenoit à son bras. Ils s'assirent sur l'herbe; et, après un repas frugal, Clara questionnant le père Arsène sur les moyens qu'il avoit employés pour la délivrer, il satisfit sa curiosité dans ces termes:

» En recevant votre billet, je fus d'autant plus affli» gé, que j'imaginai facilement le sort qu'on vous pré» paroit!...... Cependant, sachant que le maître du » château de Rosmal étoit retenu pour une quinzaine de » jours à Paris, j'eus l'espoir, avec l'aide du ciel, de » vous sauver. Je désirois, suivant vos intentions, ne » pas toucher à la somme qui me restoit de votre dia» mant vendu; et, tandis qu'un ami préparoit tout pour » mon voyage, je vendis toutes vos pierreries; j'en eus » quatre mille francs. Ne trouvant pas cette somme suf» fisante, je m'avisai, pour l'augmenter, d'un moyen » qui me réussit. Je suis connu de l'Association chari-

» table, composée des dames de tout rang et de tout » âge, formée par les soins du vertueux Vincent de » Paul. Je savois que ces dames n'hésitent jamais à fai» re une bonne oeuvre, que leur magnifique libéralité » fournit à la fois les fonds nécessaires pour des établis» semens publics, et des sommes immenses pour des » aumônes particulières et secrètes (c). J'allai trouver » la jeune dame qui les préside (1) : sans nommer ni » désigner personne, et sans employer de déguisemens, » j'intéressai vivement cette dame. Je lui dis qu'une jeu» ne personne, parfaitement innocente, dont j'étois le » directeur, venoit d'être enlevée par les ordres d'un » homme pervers ; mais que, si je pouvois aller promp» tement à son secours, j'avois une espérance très-fon» dée de la sauver. Ce recit me valut cent louis. Je partis » aussitôt en poste dans une petite carriole qui me fut » prêtée. Je connoissois ce pays, où je suis venu plu» sieurs fois en mission. Je me rendis d'abord dans le » lieu où je vais vous mener, certain de trouver là un » ami fidèle qui pourroit m'être utile. J'avois laissé ma » voiture à trois lieues de cette solitude, et je vins ici » à cheval. Je dis seulement à mon ami que je revien» drois chez lui passer un jour avec une jeune person» ne nommée *Olympe*, et je convins avec lui de ce qu'il » pouvoit faire pour moi. Il y a huit lieues d'ici à Ros» mal ; mais, voulant m'y rendre seul, il m'eût été im» possible d'aller ainsi par eau contre le cours du fleu» ve. Le chemin par terre est excessivement difficile ; on » ne peut le faire qu'à pied ; il faut sans cesse gravir » des montagnes et des roches escarpées, ou suivre des » sentiers étroits et tortueux entourés de précipices. » Cependant il fallut prendre cette route. Mercredi der» nier je partis une heure avant le jour, un peu avant » cinq heures du matin ; j'avois mis quelques provisions

(1) La présidente Gousssault.

» dans un havresac, car je devois être treize ou qua-
» torze heures en route, et je ne voulois m'arrêter dans
» aucune chaumière. Comme je vous l'ai dit, j'avois déjà
» fait deux fois ce voyage pour aller donner des instruc-
» tions religieuses aux pâtres dispersés sur ces montagnes,
» qui n'avoient alors ni pasteurs, ni églises. J'ai contribué
» depuis à leur procurer ces secours spirituels, et j'ai eu
» la satisfaction de poser la première pierre de la pre-
» mière église rustique bâtie parmi ces rochers. Aussitôt
» que parut le jour, je me retrouvai avec plaisir dans ces
» lieux sauvages que j'avois parcourus pour la première
» fois dans ma jeunesse. J'aimois à me rappeler com-
» bien la religion avoit adouci les mœurs rudes et gros-
» sières de ces paysans, et les preuves de reconnoissan-
» ce et d'attachement qu'ils m'avoient prodiguées; en
» même temps ce souvenir me faisoit craindre de les
» rencontrer, certain qu'ils voudroient m'arrêter plusieurs
» jours. J'évitai avec soin de passer devant les chau-
» mières et devant le seul petit village qui soit situé
» dans cette étendue de pays. Dix ans s'étoient écoulés
» depuis mon dernier voyage, et je reconnoissois par-
» faitement ma route. Les pays très-peuplés changent
» sans cesse d'aspect; l'homme, qui doit rester si peu
» de temps sur la terre, n'est jamais content de son sé-
» jour: son inconstance même prouve que rien là ne
» doit le satisfaire et le fixer; dès qu'il est en force et
» qu'il en a les moyens, il bouleverse ce qu'il ne peut
» embellir. Dans les déserts, tout est immuable comme
» la nature. Je reconnoissois tout ce que j'avois vu ja-
» dis; je n'admirois rien de perfectionné, mais je ne
» trouvois rien de détruit.

» A midi je fus obligé de me reposer: la chaleur
» étoit excessive, et ma fatigue extrême. Je m'assis à
» l'ombre, auprès d'une source dont le murmure et la
» fraîcheur sembloient inviter au repos, et, au bout de
» quelques minutes, je m'endormis. Je me réveill-

» après une heure de sommeil; mais je me trouvai si
» appesanti, que j'eus beaucoup de peine à me relever
» pour continuer ma marche. J'aurois vivement regretté
» la vigueur que les années m'avoient ôtée, si je n'eus-
» se pensé que Dieu donne toujours la force nécessaire
» pour accomplir une bonne oeuvre. En effet, sans un
» secours divin, je n'aurois jamais pu me rendre le jour
» même à Rosmal. Encore assoupi, je marchois lente-
» ment; et j'avois à peine fait cent pas, que j'entendis
» un grand nombre de voix parler bas tout près de moi.
» J'avançai, et mon étonnement fut extrême en voyant
» une table dressée sous l'ombrage formé par six beaux
» mûriers; la table, posée devant une roche tapissée
» de verdure et qui pouvoit servir de siége, étoit cou-
» verte de fruits et de laitage; à la droite du siége
» rustique s'élevoit un autre rocher, d'où s'élançoit en
» cascade une fontaine de l'eau la plus pure. Ces bons
» pâtres m'avoient aperçu dans l'instant où je venois de
» m'endormir; ils s'étoient rassemblés à la hâte au nom-
» bre de vingt-cinq ou trente, et m'avoient préparé cet-
» te douce surprise. Il fallut encore s'arrêter là, et se
» mettre à table. Les pâtres se pressoient autour de
» moi, en parlant tous à la fois. L'un se vantoit de
» m'avoir le premier reconnu, l'autre d'être allé cher-
» cher ses voisins; plusieurs femmes me remercioient
» de les avoir mariées jadis. On m'amenoit des enfans
» de neuf à dix ans que j'avois baptisés dans mon der-
» nier voyage, on me supplioit de séjourner dans ces
» montagnes, et l'on m'accabloit de questions sans écou-
» ter les réponses. Pendant mon repas champêtre, d'au-
» tres montagnards accoururent de tous côtés, et bien-
» tôt la multitude qui m'environnoit se trouva triplée,
» enfin je parvins à me faire écouter. A cette scène
» bruyante succéda tout à coup le plus profond silence.
» Je déclarai que j'étois obligé de me rendre le soir au
» lieu où l'on passe le bac, pour aller à Rosmal, mais

» que je promettois de revenir l'été prochain, unique-
» ment pour eux, si mes supérieurs me le permettoient,
» et si Dieu ne disposoit pas de moi d'ici là. Alors on
» ne me retint plus; mais on s'écria qu'il falloit m'ac-
» compagner durant les deux premières lieues, parce
» que c'étoit le chemin le moins praticable de toute
» cette côte, et qu'ils me porteroient dans les endroits
» les plus dangereux. Il fut décidé qu'on tireroit au sort
» pour me donner quatre guides, et le sort tomba sur
» quatre jeunes montagnards qui me suivirent en effet.
» Comme je me disposois à partir, toute la multitude
» me demanda ma bénédiction, que je leur donnai avec
» un profond attendrissement, debout sur la roche qui
» m'avoit servi de siége pendant le dîner. Ce fut ainsi
» que je me séparai de ces bonnes gens; et jamais un
» guerrier, un potentat, en revoyant le pays conquis
» par sa valeur, n'éprouva une satisfaction comparable
» à celle que je ressentis en me retrouvant dans ces
» contrées sauvages, au milieu de ce troupeau fidèle
» dont je fus le premier pasteur. Mes guides me furent
» très-nécessaires; ils m'épargnèrent toutes les fatigues
» de la route la plus pénible; car, malgré ma résistance,
» ils me portèrent durant une partie du chemin, et mê-
» me ils me l'abrégèrent beaucoup en me prenant sur
» leurs épaules pour passer un torrent dans lequel ils se
» plongèrent, s'enfonçant dans l'eau jusqu'à la ceinture.
» Arrivés à un lieu nommé la Roche des Églantiers, nous
» nous quittâmes; je tirai de mon bréviaire quatre images
» que je leur distribuai, et qu'ils reçurent avec la foi et
» la simplicité de reconnoissance la plus touchante.

» J'arrivai au bac à sept heures du soir. En moins
» de vingt minutes je me trouvai sur l'autre rive, et à
» deux cents pas du château de Rosmal. Il faisoit nuit,
» mais le temps étoit clair et serein, et je bénis le ciel
» en apercevant les tours de ce vieux château. Je vis
» une lumière au second étage, et je m'attendris, e[r]

» pensant que c'étoit peut-être là votre chambre, je
» vous vis, ma fille, remplie de craintes sinistres, de
» terreurs, de résignation et de piété. J'aimois à penser
» que, tandis que vous invoquiez Dieu, votre prière
» s'exauçoit et que Dieu me conduisoit vers vous pour
» vous délivrer !........ Je m'avançai seul vers la grille
» du château, dont la morne tranquillité me surprit.
» Je sonnai : au même instant une vieille servante, avec
» un accent allemand, vint me parler. Je me fis connoi-
» tre pour un religieux ; je demandai l'hospitalité : elle
» m'ouvrit la grille sur-le-champ. Elle me conduisit dans
» une petite chambre au rez-de-chaussée, m'y laissa
» seul, et revint un moment après en apportant de la
» lumière et des draps pour faire mon lit. Je lui de-
» mandai si le maître du château étoit chez lui. Non,
» répondit-elle ; mais il arrivera sous peu de jours. Je
» lui fis encore quelques questions ; je m'aperçus que
» cette femme n'osoit parler, et qu'elle en avoit néan-
» moins grande envie, ce qui donnoit un singulier tour
» à sa conversation. Elle me répondoit d'abord avec
» une sécheresse qui m'imposoit silence ; et ensuite, sans
» être interrogée, elle me contoit d'elle-même plusieurs
» choses avec le ton mystérieux de la confiance. C'est
» ainsi qu'elle m'apprit que Frickmann, concierge du
» château, étoit Allemand, ne savoit pas un mot de
» françois, aimoit beaucoup l'argent, et disposoit de
» tout en l'absence de son maître, qu'il servoit par in-
» térêt et par habitude beaucoup plus que par attache-
» ment. Je profitai de toutes ces lumières, et je connus
» que le ciel m'avoit véritablement choisi pour vous
» délivrer, puisque, par un bonheur qui ne peut être
» l'effet du hasard, je savois parfaitement l'allemand,
» ayant passé ma première jeunesse chez des parens de
» ma mère, et si je n'avois pu m'exprimer dans cette
» langue, mon voyage eût été entièrement inutile.

» Je me couchai plein d'espérance. Je me levai avec

» le jour, et je fis dire à Frickmann, par la servante,
» que je désirois l'entretenir un moment, que je l'atten-
» drois sur le bord du Rhône près de la maison du ba-
» telier, et je sortis aussitôt du château, ne voulant
» pas, après ma confidence, m'y trouver renfermé au
» pouvoir du concierge. Frickmann vint me joindre sur
» les sept heures du matin. Je lui dis brièvement qu'une
» personne charitable, touchée de vous savoir entre les
» mains d'un père sévère et rigoureux, vouloit vous
» placer, pour le reste de vos jours, dans une solitude
» où vous ne seriez jamais connue; que vous changeriez
» de nom; que l'on feroit courir le bruit de votre mort,
» et que j'avois imaginé une manière de vous emmener
» qui rendroit ce plan très-possible; et je lui en rendis
» compte. Enfin, j'ajoutai que s'il acquiesçoit à ma pro-
» position, je lui donnerois cinquante louis. Frickmann
» réfléchit comme un homme très-tenté; puis il me ré-
» pondit que son maître lui mandoit qu'il le récompen-
» seroit magnifiquement, s'il vous gardoit avec une par-
» faite vigilance. Je lui dis que son maître étoit ruiné.
» Frickmann n'eut pas l'air de me croire; il me deman-
» da quelques heures pour faire ses réflexions, et me
» quitta sans rien conclure. Un événement inattendu le
» détermina tout à coup. Ce jour même des gens de jus-
» tice, conduits par deux créanciers, vinrent visiter le
» château, et mettre les scellés partout. Alors Frickmann,
» connoissant, à n'en pouvoir douter, l'état des affaires
» de son maître, n'hésita plus, il vint me retrouver:
» nous convînmes qu'il vous ameneroit à minuit pour
» vous remettre entre mes mains. Je lui donnai dix louis
» d'arrhes, et je promis de lui donner le reste quand
» vous entriez dans le bateau; ce que je fis effective-
» ment. Vous étiez si troublée que vous ne remarquâtes
» pas que je lui donnois une bourse qu'il reçut en tenant
» une corde attachée à la barque, et qu'il ne lâcha cette
» corde qu'après avoir examiné et compté la somme. Je

» revis encore Frickmann, qui m'apporta la valise qui
» contenoit vos vêtemens. Voici la fable que Frickmann
» doit conter à son maître : il lui écrira que vous ayant
» logée dans l'appartement désigné par lui, vous aviez
» conçu la folle idée de vous échapper par l'une des
» fenêtres qui donne directement sur le Rhône, parce
» que vous aviez pu voir un bateau vide attaché à un
» anneau de la muraille ; que durant la nuit vous aviez
» lié à votre fenêtre vos draps coupés en lanières ; que
» le lendemain on avoit trouvé cette lanière rompue,
» votre fenêtre ouverte, l'un des rebords du bateau en-
» sanglanté, et un pan de robe de mousseline accroché
» au bateau. En effet, toutes ces choses seront ainsi
» préparées par Frickmann et vues par des témoins ;
» ainsi il passera pour certain que vous avez péri dans
» le Rhône. D'ailleurs Frickmann ne peut être soupçon-
» né de séduction, puisque vous n'aviez ni or ni pierre-
» ries à lui donner. Il ne craint plus le retour de son
» maître, qui, prévenu par un courrier de la saisie faite
» au château, n'osera plus y revenir. Il va chercher à
» se placer d'une autre manière, et je lui ai dit que s'il
» vous gardoit fidèlement le secret sur votre existence,
» même après avoir quitté son maître, il pouvoit avec
» confiance recourir à moi pour le protéger et le servir
» avec zèle, et je lui ai donné une adresse pour m'écri-
» re en cas de besoin. J'aurois désiré vous instruire
» moi-même de ces détails, et vous épargner une partie
» des terreurs que vous avez dû éprouver lorsqu'on vous
» entraîna au milieu de la nuit sur les rives du fleuve ;
» mais Frickmann, par une défiance ridicule, n'a jamais
» voulu se charger de vous remettre un billet écrit en
» françois, qu'il n'auroit pu lire. Il a même refusé de vous
» porter ma simple signature, répétant toujours que cela
» étoit inutile au succès de la chose. Il est vrai qu'igno-
» rant le crime de son maître, il ne pouvoit savoir tout
» ce que vous aviez à craindre de lui. Je ne puis vous

» exprimer ce que je ressentis en vous attendant dans » le bateau, depuis neuf heures du soir jusqu'à minuit! » Non que je doutasse du succès; la tempête affreu- » se qui s'éleva n'ébranla pas un seul instant ma foi; » mais je songeois à vos craintes, et je souffrois avec » vous!.......

» Grand Dieu! disois-je, c'est pour faire éclater » mieux votre puissance aux yeux de cette enfant, que » vous avez choisi pour son libérateur un foible vieil- » lard! Vous voulez que ses débiles mains la condui- » sent au port, malgré la nuit profonde, malgré les » flots irrités, les vents contraires et l'orage! Elle ne » s'est point *appuyée sur un bras de chair*; elle a mis en » vous toute son espérance, et vous voulez qu'elle re- » connoisse que c'est à vous seul qu'elle doit son sa- » lut!....... Non, ces nuées épaisses qui voilent les » cieux, ces éclats de la foudre ne sauroient m'effrayer! » Ne pouvez-vous pas, Seigneur, par un mot de misé- » ricorde, dissiper les ténèbres, *éclairer ceux qui sont* » *assis dans l'ombre de la mort, et conduire nos pieds* » *dans le chemin de la paix* (1)?....... Tout à coup » j'entendis se rompre, avec un fracas épouvantable, » les mâts d'un grand bateau amarré près du bac, et » dont j'avois admiré, durant le jour, la grandeur et la » solidité; et notre frêle barque, si violemment ballo- » tée, résistoit à tout l'effort de la tempête!.......... » Ah! m'écriai-je, qu'est-ce que la force apparente, si » Dieu ne la soutient pas?...... Comme je disois ces pa- » roles, j'entendis la voix de Frickmann, qui me par- » loit en allemand pour me donner le signal convenu. » Quand vous entrâtes dans le bateau, je remerciai Dieu » qui, en me confiant un dépôt si cher, me comman- » doit de consacrer tous mes soins à sa conservation; » puisqu'il me donnoit pour vous une affection si pater-

(1) Cantique de Zacharie.

» ment...... Vous étiez presque évanouie ; je crai» gnis de vous causer une révolution funeste en me fai» sant connoître brusquement......... et j'hésitai quel» ques minutes à vous parler !...... Vous savez le res» te, ma fille... « Clara, pénétrée d'attendrissement et de reconnoissance, essuya ses yeux pleins de larmes. Oui, dit-elle, je suis votre enfant, je ne veux vivre désormais que pour vous obéir, certaine que je ferai toujours ainsi la volonté de Dieu.

Dans ce moment on entendit sonner une cloche, ce qui, dans ce lieu désert, surprit Clara. Il est sept heures, dit le père Arsène ; venez, ma fille, entendre la messe ; j'aurois voulu vous informer de mes projets sur vous...... — Mon père, interrompit Clara, dans cette nuit où le ciel nous a guidés si miraculeusement, m'avez-vous vouée à Dieu ? Mon âme tout entière ratifieroit cet engagement !.......... — Non, ma fille, vous êtes libre. Qui sait les desseins de Dieu sur vous ?... — J'avoue qu'un cloître seroit l'asile que je préférerois à tout autre, si vous me permettiez d'y fixer à jamais ma destinée par des voeux irrévocables. — Dans votre situation, c'est une chose impossible : si l'on déclaroit qui vous êtes, on ne vous recevroit pas, ou votre père pourroit s'y opposer ; vous retomberiez sous son autorité, et d'ailleurs vous me feriez manquer à la parole que j'ai donnée à Frickmann. Il faudroit donc vous faire admettre sous un nom supposé, et même produire un faux acte baptistaire. Ainsi, vous voyez qu'il n'y faut pas penser ; et, puisque vous me donnez sur vous les droits d'un père, je vous défends, ma fille, de vous lier sur ce point par aucun voeu secret et conditionnel. — Je vous obéirai, et croyez, mon père, que jamais je n'aurois fait un voeu sans vous consulter.

En parlant ainsi, le père Arsène et Clara traversoient le bois : après avoir marché un demi-quart d'heure, Clara aperçut un hermitage bâti sur une colline,

entouré d'une jolie vigne. Presqu'au même moment on vit descendre de la colline un vénérable ermite, quoique moins âgé de dix ou douze ans que le père Arsène. Voilà, dit ce dernier, mon ami le plus cher!...... En effet, la joie brilloit sur le visage de l'ermite en s'avançant vers le père Arsène, qu'il aborda avec l'expression de la tendresse la plus respectueuse. Clara, qui n'avoit jamais vu d'ermite, regardoit celui-ci avec une curiosité mêlée d'étonnement; car la beauté de sa figure, la noblesse et la politesse de ses manières donnoient à toute sa personne quelque chose de très-frappant. Il étoit suivi d'un jeune homme de treize ou quatorze ans, son élève, seul compagnon de sa solitude, qui, par son ordre, débarrassa le père Arsène de la valise de Clara, et la porta à l'ermitage. On monta la colline, et, laissant à gauche l'ermitage, on entra dans une grotte assez spacieuse, creusée dans le rocher par la seule nature; une simple haie de bois d'épine en fermoit l'entrée. L'intérieur étoit parfaitement éclairé par une ouverture faite au milieu du plafond; des festons et des guirlandes de pampre, de lierre, de roses sauvages et de liserons s'échappoient autour de cette ouverture, et, suspendus en l'air, retomboient dans la caverne, en formant à cet endroit de la voûte une élégante couronne de verdure et de fleurs. Au fond de la grotte s'élevoit un simple autel de pierre grise polie, entouré de superbes orangers, et placé à côté d'une fontaine naturelle dont l'eau limpide et pure s'étoit creusé un ruisseau dans le milieu de ce temple champêtre. L'ermite, en consacrant cette grotte où sa sépulture étoit marquée, avoit fait une fondation par laquelle l'un des religieux du couvent de la petite ville voisine étoit obligé d'y venir dire la messe tous les jours.

On n'entra jamais dans cette église rustique par hypocrisie, ou par bienséance, ou par curiosité, pour admirer les chefs-d'oeuvre des arts. La prière y fut tou-

jours l'expression fidèle d'un sentiment profond ; la foi plus parfaite, la piété plus tendre y trouvoient aussi plus de consolation. Ce fut là que Clara, remerciant Dieu avec toute l'effusion d'un coeur sensible et reconnoissant, reprit non-seulement de nouvelles forces, mais une vie nouvelle. Clara pria avec espérance pour Valmore!..... Elle pouvoit là s'occuper encore de lui ; la religion lui permettoit de déposer dans le sein de Dieu des voeux si purs, que la seule charité chrétienne auroit pu les former. Dieu daigna lui répondre....... Tout à coup elle tressaille, ses joues se colorent du plus vif incarnat, ses yeux, baignés de larmes, restent fixés à la voûte ; ses mains jointes se serrent avec transport........ Dieu lui parle!........ elle ne respire plus, elle écoute ; une voix secrète, mais distincte, lui dit : *Tu seras heureuse même sur la terre. Plus d'un demi-siècle de bonheur te dédommagera de quelques mois de souffrances.* Cet oracle consolateur, qui pouvoit être produit par l'imagination, fut recueilli par la foi la plus vive, et il changea subitement le destin de Clara. Au lieu de la force donnée par le courage et la résignation qu'elle avoit eus jusqu'alors, elle fut revêtue, non, pour un moment d'exaltation, mais à jamais, de la force triomphante, inspirée par la confiance et par la certitude d'un éclatant succès. Une joie céleste entra dans son coeur, en guérit toutes les blessures, le remplit tout entier, et s'y fixa. Débarrassée de toute prévoyance comme de toute inquiétude, elle ne vit plus dans son existence qu'un seul soin nécessaire, celui de ne jamais s'écarter un instant de la route glorieuse de la vertu. Elle sortit de la grotte sainte, fortifiée contre le passé, satisfaite du présent, et calme sur l'avenir.

Cette révolution dans l'existence de Clara fut préparée par tant de pensées habituelles, par une vie si remplie d'innocence, et par un si grand nombre de sacrifices généreux, que, même en la considérant seule-

ment comme le simple effet produit par une imagination exaltée, elle n'aura rien de surprenant pour ceux qui connoissent le coeur humain. Mais cette puissance merveilleuse et souveraine de l'imagination n'est donnée qu'à la vertu, le vice ne peut l'avoir. Toujours matériel, le vice agit sur les sens, et non sur les plus nobles parties de nous-mêmes; il enflamme le sang, la vertu élève l'âme: une extrême exaltation ne sauroit exister sans un grand motif d'admiration et d'amour; et l'une des malédictions de la Sagesse suprême contre le vice et la fausse vertu fut cet anathême: *Tu n'éprouveras jamais de véritable enthousiasme.*

On quitta la grotte pour aller à l'ermitage, où l'on trouva un repas champêtre d'une élégante simplicité. Le père Arsène dit à Clara qu'il comptoit la mener chez sa nièce, dans une riche ferme auprès de la Rochelle: et pour éviter d'être remarqués dans ces environs, poursuivit-il, nous resterons ici jusqu'à la nuit; alors, avec des chevaux qu'on nous procure, nous nous rendrons à la petite ville voisine; nous y trouverons, à neuf heures du soir, une voiture publique qui nous conduira à la Rochelle. Clara trouva cet arrangement parfait; et, après le dîner, montrant un extrême désir de connoître les causes de l'amitié réciproque de l'ermite et du père Arsène: J'aurai, lui dit l'ermite, un grand plaisir à satisfaire votre curiosité, car le père Arsène est le seul héros de mon histoire; et le récit de mes malheurs sera toujours aussi celui de ses bienfaits et de ses actions généreuses. Ici le père Arsène interrompit son ami avec une sorte de sévérité pour refuser ces éloges et pour les défendre; l'ermite promit de ne plus le louer que par les faits, et, après un moment de recueillement, il reprit la parole et conta l'histoire suivante:

» Je n'entrerai point dans les détails des erreurs de » ma jeunesse. Je ne dois me les rappeler que pour

» les déplorer devant Dieu !......... Je ne vous entre» tiendrai que des résultats de mes fautes, et de l'évé» nement qui m'a conduit ici.

» Je suis le dernier rejeton d'un sang illustre...... Mon » nom, que j'ai fait voeu de taire, ne sera jamais connu que » du père Arsène........ Des passions violentes égarè» rent ma jeunesse ; elles m'entraînèrent dans des impru» dences et dans des profusions qui causèrent ma disgrâce » à la cour et la perte presque entière de ma fortune. Ce » fut à cette époque (j'avois vingt-cinq ans) qu'un accident » malheureux me procura le bonheur de connoître le » père Arsène. Étant à Paris, au mois de septembre, » je fus réveillé tout à coup, sur la fin de la nuit, par » un grand tumulte ; je me levai précipitamment, et j'ap» pris que le feu venoit de prendre avec violence à la » maison qui touchoit à la mienne. Les premiers se» cours furent mal donnés, et en moins de vingt mi» nutes l'incendie fit des progrès effrayans. J'étois des» cendu dans ma cour ; le jour commençoit à paroître, » et je vis que le feu alloit gagner ma maison, si la » communication n'étoit pas promptement coupée, et je » n'eus à cet égard aucune espérance, parce que ce » côté étoit trop embrasé pour qu'on osât en appro» cher ; les maçons placés sur les toits s'en éloignoient » tous, lorsque je vis paroître une troupe de religieux » marchant courageusement sur ces toits brûlans qui » s'écrouloient de toutes parts : soldats intrépides de la » religion, héros de la charité chrétienne, bravant le » danger et la mort, non pour la gloire humaine, ou » pour la fortune, mais pour sauver la vie ou seule» ment les propriétés de leurs frères, eux qui renon» cent pour jamais à tous les biens terrestres !...... Ils » s'emparèrent des hâches que tenoient les maçons » fuyards ; mais ils étoient devancés par l'un d'entre eux » qui s'avançoit à leur tête, et qui par sa taille haute » et majestueuse, et l'assurance de son maintien, pa-

» roissoit fait pour commander aux autres. En effet, il
» se précipita dans l'endroit le plus dangereux, et don-
» na le premier coup de hache, en même temps il avoit
» l'oeil sur ses compagnons, et leur indiquoit ce qu'ils
» devoient faire; ils coupèrent la communication, et
» leur retraite fut très-périlleuse, surtout pour celui
» dont j'avois particuliérement admiré le courage et la
» présence d'esprit; car, s'étant beaucoup plus avancé
» que les autres, il se retira le dernier, et son agilité
» ne put le préserver de plusieurs brûlures aux jambes
» et aux bras; il reçut une blessure plus grave encore:
» une solive enflammée, tombant sur son épaule, la lui
» démit..... La violence du coup le terrassa; tous les
» spectateurs rassemblés dans ma cour et dans la rue le
» crurent tué; il avoit fixé sur lui l'attention générale,
» et l'intérêt qu'il inspiroit se manifesta par un seul cri
» de toutes les voix réunies de cette multitude; aussi la
» joie fut-elle universelle lorsqu'on le vit se relever et
» marcher.... Je volai dans cette maison voisine, et j'y
» arrivai au moment où ce brave religieux, couvert de
» blessures et dans l'état le plus déplorable, étoit enfin
» descendu dans un petit jardin; plusieurs personnes
» le soutenoient dans leurs bras, car ses forces l'avoient
» tout à fait abandonné. Je m'emparai de lui, en disant
» que j'en avois le droit, puisqu'il venoit de préserver
» ma maison de l'incendie; j'aidai à le transporter dans
» la mienne; j'envoyai chercher un chirurgien, je le vis
» panser, et je le gardai jusqu'à ce qu'il fût en état d'être
» transporté sans danger dans son couvent, où, malgré
» mes instances, il vouloit absolument retourner. Vous
» devinez facilement que ce religieux étoit le père Arsène,
» âgé alors de trente-huit ans!..... Trente années se sont
» écoulées depuis......Le temps a produit de l'altération
» dans ses traits, mais son coeur n'a point changé!.....

» Depuis cette époque, ma vie ne fut qu'un enchaî
» nement affreux d'infortunes. Enfin, la trahison la pl

» noire et l'abandon total d'une personne que j'avois le
» malheur d'aimer passionnément, mirent le comble à
» tant de maux. Cependant un lien me retenoit encore
» à la vie; il me restoit un ami fidèle!...... La guerre
» s'étant rallumée, je partis avec mon ami pour l'armée
» des royalistes, et nous nous trouvâmes au combat de
» Villemur, où le duc de Joyeuse, qui commandoit les
» rebelles, fut défait et se noya dans le Tarn (1). La
» victoire commençoit à se déclarer pour nous, lorsque
» je vis tuer à mes côtés le seul ami qui me restât sur
» la terre.....

» Je lui avois promis de supporter la vie; dans l'é-
» garement de ma douleur, je pensai que sa mort me
» donnoit le droit de disposer de moi-même......... Il
» m'est donc permis de mourir! m'écriai-je et je m'élan-
» çai dans les rangs ennemis, non pour y chercher la
» gloire, dont j'étois même détaché, mais pour y trou-
» ver la fin d'une existence abhorrée. Je combattis long-
» temps en désespéré, sans recevoir une seule bles-
» sure; enfin, à la nuit tombante, et dans le moment
» même de la déroute de l'ennemi, je fus percé de deux
» coups de baïonnette: renversé, foulé aux pieds des
» chevaux, je perdis connoissance, et l'on me laissa pour
» mort sur le champ de bataille. Le combat, qui avoit
» été long, ne finit qu'à la nuit; et les vainqueurs, fa-
» tigués, décidèrent qu'on n'enleveroit les morts qu'à
» la pointe du jour. Le champ de bataille étoit éloigné
» de toute habitation. La maison la plus voisine de cette
» plaine étoit le presbytère d'un petit village, dont le
» curé venoit de mourir. Depuis huit jours un religieux
» desservoit cette cure, en attendant la nomination d'un
» nouveau pasteur. Ce religieux, apprenant par quel-
» ques soldats fourvoyés ou fuyards que le combat étoit

(1) Antoine-Scipion de Joyeuse, frère du guerrier capucin, le père Ange de Joyeuse.

» fini, imagina d'aller seul visiter le champ de bataille, » dans l'espoir d'arracher à la mort quelques victimes » de la guerre. Après avoir fait un quart de lieue, il se » trouva dans cette plaine qui, peu d'heures auparavant, présentoit le tableau le plus tumultueux de la » haine et de la fureur, et qui maintenant, silencieuse, » solitaire, n'offroit plus à ses regards que les funestes » résultats de la discorde, des champs ravagés, et la » mort. Le religieux, guidé par le plus tendre senti- » ment d'humanité, traversa ces tristes lieux en versant » de pieuses larmes à la vue de ces guerriers étendus » dans la poussière; osant interroger la mort, il exa- » mina tous ces cadavres. Là, sa voix plaintive les ap- » pelle, l'écho, que des cris belliqueux ont fait reten- » tir dans le jour, ne répète plus dans cette nuit lu- » gubre que les accens de la pitié...... Ici cet envoyé » du ciel met un genou en terre, se penche pour écou- » ter s'il pourra recueillir un soupir et donner une der- » nière bénédiction!.... Tandis que sa charité brûlante » prodigue tant de soins superflus, tout est glacé, tout » est immobile autour de lui, en pressant dans ses bras » des corps inanimés, il a vainement souillé de sang ses » vêtemens et ses mains!... Mais Dieu qui l'inspire est » avec lui. Un zèle si saint ne sera point infructueux; » il va recevoir sa récompense, un infortuné sera sau- » vé!...... Il s'approcha de moi, posa sa main sur mon » coeur, sentit un foible battement, et, transporté de » joie, me soulève, bande mes plaies, me charge sur » ses épaules, et se décide à m'emporter chez lui *(d)*.

» En reprenant l'usage de mes sens, je me trouvai » dans une chambre, sur un lit, et dans les bras d'un » homme dont je ne voyois pas le visage.... Je fus quel- » ques instans sans pouvoir renouer le fil rompu de mes » idées; enfin, recouvrant toute ma connoissance, je » ne revins à la vie qu'avec horreur, et je me livrai à » tous les transports insensés du désespoir...... Qu'

» m'a réveillé d'entre les morts, m'écriai-je, quelle main » ennemie veut prolonger mon supplice ?.......... Qui » que tu sois, n'attends point de reconnoissance d'un » infortuné qui a tout perdu et qui veut mourir......... » laisse-moi........ » A ces mots je fis un pénible effort » pour me soulever ; en me retournant, je regardai ce» lui qui me tenoit dans ses bras, et je fus pétrifié d'é» tonnement en reconnoissant le père Arsène!.......Je » ne l'avois pas revu depuis l'époque où il sauva ma mai» son d'un incendie, c'est-à-dire depuis deux ans ; sa vue, » sans rien changer à mes résolutions, m'interdit et me » frappa, je gardai le silence. Non, dit-il, vous ne » mourrez point, non, j'ose en répondre. Ces paroles » me rendirent toute ma fureur. Ecoutez, lui dis-je, » épargnez-vous des sermons superflus, je sais tout ce » qu'on peut dire contre le dessein de s'ôter la vie, mais » je suis abandonné du ciel ainsi que des hommes, je » goûterai du moins un dernier plaisir, celui de satis» faire toute ma rage. En disant ces mots, je voulus ar» racher l'appareil qu'il avoit mis sur mes blessures. Il » se saisit de mes mains qu'il retint fortement dans les » siennes ; dans l'état d'épuisement où j'étois, je ne pou» vois lui opposer qu'une foible résistance, la colère » me suffoquoit......... Ecoutez-moi à votre tour, me » dit-il, je vois que vous avez abjuré tout sentiment de » religion. Mais vous êtes militaire ; peut-être l'honneur » vous est-il cher encore : dans un François il peut sur» vivre à la raison....... Ici je cessai de me débattre, » j'écoutai. N'est-ce pas une action indigne, poursuivit» il, après la fatigue que j'ai supportée pour vous trans» porter ici au milieu de la nuit, de me donner dans ma » maison, dans mon lit que je vous ai cédé, l'affreux » spectacle du crime que vous méditez ? Hors de cette » enceinte, je n'ai nuls droits sur vous ; mais ici, l'hos» pitalité me les assure tous..... Ce discours me fit une » profonde impression ; le père Arsène en profita pour

» me faire donner ma parole d'honneur, que, tant que » je serois chez lui, je n'attenterois point à mes jours, » que je me laisserois panser, et que je prendrois les » boissons et les alimens qu'il me présenteroit. Je pro» mis solennellement toutes ces choses, mais à condi» tion qu'il ne feroit point venir de chirurgien, qu'il ne » m'appelleroit que par mon nom de baptême: et qu'il » laisseroit croire que je n'étois qu'un simple soldat; » car je ne voulois pas qu'on vînt me chercher dans cette » maison, dont les troupes n'étoient pas encore fort » éloignées. Le petit village, voisin du presbytère, étoit » dans ce moment absolument désert; la guerre en avoit » chassé tous les habitans, à l'exception de cinq ou six » vieillards et de quelques infirmes, dont le père Ar» sène prenoit soin.

» Le père Arsène, qui désiroit avec une égale ardeur » le rétablissement de ma santé et ma conversion, se » conduisoit avec autant de prudence que de zèle. J'au» rois repoussé des exhortations; il ne m'en fit point: » mais sa présence et ses actions me parloient de Dieu » dans tous les instans. La doctrine évangélique bril» loit dans toute sa conduite. Il me soignoit avec une » affection et une simplicité qui, malgré moi, subju» guoient ma reconnoissance. Je me faisois la loi de ne » lui parler qu'avec sécheresse et brièveté, et souvent » avec rudesse; car je sentois qu'en me livrant à ce que » j'éprouvois, il auroit pris sur moi un empire que je » ne voulois pas lui donner. Je lui dis plusieurs fois » qu'il m'importunoit en me veillant; il me répondoit » seulement: Si je me couchois, je ne dormirois pas; » et il passoit toutes les nuits. Il me servoit toujours en » silence. Dès qu'il étoit assis, il lisoit dans un livre » d'Heures. Il prioit une grande partie de la nuit, mais » tout bas, à genoux derrière mon lit, et placé de ma» nière que je ne pouvois le voir qu'en me soulevant et » me retournant de son côté. Tant qu'il étoit ainsi pros-

» terné, je me sentois vivement ému...... Je ne doutois » pas que je ne fusse le principal objet des voeux qu'il » adressoit au ciel. Il me sembloit que ses prières agis- » soient sur moi; mon trouble croissoit graduellement » pendant leur durée..... Mais je combattois encore ces » mouvemens salutaires, et souvent un seul retour sur » ma situation me replongeoit dans tout mon désespoir.

» Mes blessures étoient dangereuses; le père Arsène » ayant étudié dès sa première jeunesse l'art de la chi- » rurgie, connut aisément mon état, et le huitième jour » il désespéra de ma vie. Le soir, après m'avoir pansé, » il s'assit au pied de mon lit; et, me regardant avec » un profond attendrissement: Jeune infortuné, me dit- » il, tu vas mourir!..... et je pleurerai sur toi toute » ma vie!..... Le ton dont il prononça ces paroles me » pénétra jusqu'au fond du coeur. Ne t'afflige pas, lui » dis-je, il ne me reste aucune consolation sur la terre, » et le malheur a flétri mon âme: je suis indigne de tes » regrets..... Je m'arrêtai; une oppression affreuse me » coupa la parole. Le père Arsène crut que j'allois expi- » rer; il me tâte le pouls, et, plein d'effroi, il se jette » à genoux: O Dieu de miséricorde! s'écria-t-il, conser- » vez ses jours, ou daignez vous montrer à lui par » une lumière soudaine!..... L'effet que produisirent » ces paroles sur mon coeur et sur mon imagination est » impossible à décrire!..... Je n'avois jamais entendu » le père Arsène prier tout haut; je ne l'avois même vu » se mettre à genoux que mystérieusement et à la déro- » bée: son action passionnée, sa voix éclatante, son ac- » cent pathétique, me causèrent un saisissement inexpri- » mable...... Mes vains regrets, le souvenir de mes » malheurs, tout s'effaça de ma mémoire, tout fit place » à une seule pensée, nouvelle et terrible, la crainte » des jugemens de Dieu, prononcés irrévocablement » dans quelques minutes peut-être..... Je me trouvois » sur le bord glissant d'un abîme, sans autre appui que

» l'ange tutélaire dont les prières ferventes m'y rete-
» noient suspendu !...... Il avoit cessé de parler ; mais
» encore à genoux, il prioit toujours intérieurement pour
» moi. La vue distincte de mes fautes m'empêchoit même
» d'invoquer Dieu ; je m'anéantissois devant la suprême
» Puissance, je n'osois l'implorer !.... J'attendois en
» frémissant mon arrêt... Tout à coup le père Arsène
» se lève avec transport, vient m'embrasser, en disant
» avec tout l'enthousiasme de l'inspiration : Oui, tes yeux
» vont être dessillés ! ils seront frappés d'une clarté cé-
» leste ; Dieu lui-même daignera parler à ton coeur : pu-
» rifie-toi pour l'écouter. Ces paroles, dans la bouche
» d'un prophète, ne m'eussent pas inspiré plus de res-
» pect et de soumission. J'obéis, sans hésiter, avec toute
» la candeur de la foi la plus vive ; car la foi religieuse
» peut s'acquérir en un moment, et alors elle ne se perd
» jamais. Pour durer, elle n'a pas besoin, comme tou-
» tes les opinions humaines, d'habitude, de sentimens
» et d'idées préparatoires. Elle vient quelquefois par
» gradations insensibles ; mais elle peut de même être
» accordée comme je l'ai reçue ; et ce miracle si connu
» devroit du moins montrer à l'incrédule toute l'utilité
» de la religion. A-t-on vu jamais la sagesse humaine
» calmer ainsi subitement tous les transports du déses-
» poir, donner à la parole de l'homme ce degré de
» puissance, verser tout à coup un baume bienfaisant
» sur les blessures d'un coeur déchiré, et, par ses ex-
» hortations, obtenant les sacrifices les plus pénibles,
» rendre en un instant à la vertu le jouet infortuné des
» passions ?........ Je confessai sans déguisement tous
» mes égaremens, et j'aimois à penser que mon ami,
» mon bienfaiteur avoit reçu de Dieu même le pouvoir
» de m'absoudre !... Pour toute exhortation, il me dit
» ces paroles : Mon fils, si déjà vos jours sont comptés,
» mourez en paix ; si Dieu vous rappelle à la vie, sou-

» venez-vous qu'il n'est point de piété sans reconnois-
» sance, point de vrai repentir sans expiation.

» Je passai une nuit paisible. Le lendemain matin, » le père Arsène me trouva moins mal; et trois jours » après je fus tout-à-fait hors de danger. Il ne me resta » de mon désespoir qu'une profonde misanthropie, et la » décision inébranlable de laisser croire que j'avois per- » du la vie au combat de Villemur. Je pouvois réaliser » ce projet; j'avois payé toutes mes dettes, et je me » trouvois une somme d'argent assez considérable que » j'avois mise sur moi dans une ceinture le jour du » combat. Je n'eus point l'idée de me retirer dans un » cloître; j'avois besoin non-seulement d'une retraite, » mais d'une solitude absolue. Je restai huit mois avec » l'inestimable ami que la Providence m'avoit donné. » Au bout de ce temps il quitta sa cure; il fut envoyé » en mission sur cette côte sauvage; je l'y suivis. Ces » rives solitaires me charmèrent; j'y bâtis un ermita- » ge, et je m'y fixai sans retour. C'est ici qu'après avoir » éprouvé tout ce que les passions ont de plus violent » et de plus amer, je jouis, depuis vingt-huit ans, d'une » tranquillité dont l'expérience a dû me faire sentir tout » le charme. Délivré de toute inquiétude, et des tour- » mens affreux d'une sensibilité mal dirigée, mes jours, » dévoués à la contemplation, ne sont pas néanmoins » sans utilité pour les autres; cette humble maison, » comme tous les ermitages, sert d'hospice aux voya- » geurs; et, à l'exemple des anciens solitaires, je me » rends à la ville voisine dans tous les temps de ma- » ladies épidémiques et contagieuses, pour y soigner » les malades; ce qui malheureusement n'arrive que » trop souvent (*e*). Enfin je fais tous les ans un petit » voyage sur la côte agreste, défrichée et civilisée par » les soins du père Arsène; ces bonnes gens revoient » toujours avec plaisir un disciple de leur *premier père*; » c'est ainsi qu'ils appellent celui qui fut à la fois leur

» instituteur, leur législateur, leur premier pasteur et » leur plus tendre ami (*f*).«

Ici l'ermite termina son récit, qui intéressa vivement Clara, parce que le père Arsène y jouoit le plus beau rôle. Le soir même, le père Arsène et Clara prirent congé de l'ermite; une voiture et des chevaux, que ce dernier leur procura, les conduisit à la ville, où ils se mirent à minuit dans une voiture publique qui partoit pour la Rochelle.

Le voyage fut heureux et n'offrit aucun événement remarquable. Dans les derniers jours d'octobre, on arriva dans la ferme où Clara fut déposée et confiée aux soins d'une famille respectable qui vivoit là dans une grande aisance et dans l'union la plus parfaite. Le maître de la ferme, nommé Jerson, homme qui avoit à peine quarante ans, étoit cité dans le village comme le modèle de la piété filiale, et comme le meilleur des époux et des pères; aussi passoit-il pour le plus honnête homme du canton: car aux champs encore les vertus domestiques sont le gage des bonnes moeurs, et forment toujours la base d'une excellente réputation.

Jerson avoit une femme digne de lui, deux jeunes filles de treize et quatorze ans, trois enfans charmans, et une mère âgée de cinquante-sept ans, nièce du père Arsène, et l'objet de la vive affection et des plus tendres soins du vertueux Jerson. Beaucoup de valets employés dans cette ferme, et réunis à la famille toujours active, toujours occupée, donnoient un grand mouvement à cette habitation isolée, qui étoit assez loin du village et située sur le bord de la mer. Le père Arsène, également révéré et chéri dans cette famille, fut reçu avec ravissement: on le revoyoit après dix ans d'absence. On n'ignoroit pas qu'il avoit prêché avec éclat à la cour et à la ville; et, malgré la simplicité villageoise, on étoit fier de lui appartenir; on s'enorgueillissoit presque autant de ses talens que de sa sainteté;

mais ses talens, en effet, n'avoient servi qu'à défendre ou qu'à soutenir la vérité; ses succès, fondés sur la vertu, pouvoient se confondre avec ses bonnes actions, sa gloire n'étoit que le résultat des sentimens les plus purs et des plus hautes pensées. On lui présenta les deux jeunes filles qu'il n'avoit vues qu'au berceau, et l'on mit dans ses bras les trois petits enfans nés pendant son absence. Toutes les âmes véritablement religieuses ont mieux connu que les autres, du moins en général, les affections de famille. Le père Arsène étoit semblable en tout à ce saint évêque de Genève, qu'on a surnommé, depuis sa mort, le *Fénélon de son siècle* (g). Il avoit, comme lui, pour ses proches, la tendresse la plus touchante. Heureux de se retrouver dans cette ferme si chérie, sa joie néanmoins fut troublée par l'idée que son devoir l'appeloit ailleurs, et qu'il seroit forcé de partir le lendemain à la pointe du jour. Clara, reçue avec la plus aimable cordialité sous le nom d'Olympe, fut enchantée de ses hôtes qui n'avoient rien de la rusticité villageoise (dont la seule richesse dans cet état préserve toujours un peu), et qui d'ailleurs, par une tradition très-fraîche encore, tenoient, d'une grand' mère issue d'un sang noble, une certaine délicatesse et même des manières que n'ont point ordinairement ce qu'on appeloit alors des cultivateurs, c'est-à-dire des paysans. Ils s'étoient enrichis par un travail et une industrie honorables, et étoient devenus possesseurs de terres considérables, quoiqu'ils fussent toujours vassaux d'un seigneur. Le prompt départ du père Arsène affligeoit d'autant plus Clara, que cette absence étoit presque indéfinie; le saint religieux ne devoit revenir que dans la supposition où Clara auroit un besoin indispensable de lui. La beauté de Clara causa beaucoup d'étonnement dans la ferme. On fut surtout surpris de la voir ainsi seule à son âge: le caractère de celui qui la présentoit, suffisoit pour prévenir toute inquiétude; elle fut

accueillie comme elle méritoit de l'être. On l'auroit reçue avec joie sans aucun intérêt; mais le père Arsène voulut payer une pension, afin de mettre Clara à l'abri de toute contrainte. On passa la soirée rassemblé autour du père Arsène; on lui demanda des conseils; on l'écouta avec un respect filial; les jeunes filles surtout, qui l'entendoient pour la première fois, montroient une attention naïve dont rien ne pouvoit les distraire. De temps en temps la grand' mère les regardoit pour jouir de leur admiration, et ce regard doucement interrogatif disoit: quand je vous parlois du père Arsène, vous ai-je trompées?

Les adieux du père Arsène et de Clara furent touchans et douloureux. Ma fille, lui dit le vieillard, je répands des larmes en vous quittant, et néanmoins je trouve de la douceur à vous remettre dans les seules mains de la Providence!... À mon âge, une telle séparation est triste et solennelle!... Comptez sur mon dévouement tant que j'existerai; mais, mon enfant, ne comptez pas sur ma vie!....—O mon respectable père! répondit Clara, je n'ai pas besoin de savoir que votre existence m'est utile, je sens si profondément qu'elle est nécessaire à mon bonheur! Oui, ce mot de bonheur, ce mot étrange dans ma bouche, ne m'échappe point. Ah! je serois heureuse dans cette solitude si vous y pouviez vivre avec moi!...... En parlant ainsi, un ruisseau de pleurs inondoit son visage. Le vieillard, trop touché pour lui répondre, la bénit en silence. Clara, à ce dernier adieu, se jette à genoux. Le vieillard lève les mains au ciel; il s'éloigne en gémissant, il disparoît, et Clara se trouva seule dans l'univers. Elle n'avoit plus d'amis; elle resta anéantie. Elle ne fut tirée de son accablement que lorsqu'elle entendit dans la maison un mouvement qui lui fit craindre qu'on ne vînt chez elle. Aussitôt elle sortit de sa chambre et de la ferme, et, après avoir fait une centaine de pas, elle

se trouva sur le bord de la mer qu'elle n'avoit jamais vue, et qui, de ce côté, étoit cachée par de grandes plantations. Le bruit rapproché des vagues lui fit connoître qu'elle étoit près de la mer; elle s'arrêta, comme pour rassembler ses idées, afin de ne pas jeter un premier coup d'oeil distrait sur ce magnifique spectacle. Le site qui s'offroit à ses regards joignoit à l'aspect mélancolique des derniers jours de l'automne, la tristesse locale des bords de l'Océan. Les vieux ormes, plantés avec profusion sur ce rivage, n'étoient plus les emblémes de la force et de la fierté: loin de s'élever jusqu'aux cieux, ils penchoient humblement vers la mer leurs troncs déformés et leurs rameaux à moitié dépouillés de feuillage; ils avoient pu résister aux tempêtes, mais on voyoit combien ils en avoient souffert! C'est ainsi que les orages de la vie, même après la lutte la plus courageuse, laissent toujours des marques funestes de leurs violences. Les traces du malheur causé par les passions sont profondes, ineffaçables!

Clara s'avançant sur le bord de la falaise, se retourna, et ses regards avides se portèrent sur l'immense étendue de la pleine mer. Le premier mouvement de sa surprise fut un hommage au Créateur de ces merveilles; elle met un genou en terre en levant les bras vers les cieux; et, les yeux fixés sur l'Océan, c'est Dieu qu'elle admire et qu'elle adore. Tant de sentimens élevés, tant de nobles pensées saisirent à la fois son coeur et son imagination, qu'elle se crut initiée dans tous les secrets de la grandeur divine! À cette image de l'infini, s'unissoient, dans son esprit les idées de puissances et de bonté sans bornes: contemplation délicieuse pour l'innocence et la vertu, puisqu'elle porte alors au fond de l'âme le charme consolateur d'une espérance vague, mais sublime!..... Clara s'oublia long-temps dans cette douce rêverie. On vint la chercher pour la ramener à la ferme; on la fit passer par le village, où elle s'arrêta

assez long-temps. Ce village maritime ne ressembloit en rien à ceux que Clara avoit vus jusqu'alors. Dans les familles, l'aîné des garçons devant posséder la maison et l'enclos, étoit toujours destiné par ses parens à cultiver le champ paternel; et ses frères, ne recueillant pour héritage qu'une modique somme une fois payée, alloient chercher sur les mers, ou la fortune, ou du moins l'espérance. Après de longs voyages, ils revenoient au hameau qui les avoit vu naître. Rappelés par l'amour du pays, par la tendresse filiale, ou par de doux engagemens, ces enfans, maltraités par la loi, négligés dans leurs premiers ans, n'avoient joui pour la première fois de l'affection maternelle qu'à l'instant de leur départ; alors, conduits à leurs vaisseaux par des mères baignées de larmes, ou par de jeunes épouses désolées, ils jouissoient sur le rivage de tous les regrets de la nature et de l'amour. L'idée de leurs dangers, la vue de cette orageuse et profonde mer qui les entraînoit si loin de leurs foyers: tout sembloit concourir à les préserver de l'oubli. Que de craintes, que d'émotions pénibles, que de pleurs versés durant leur absence; mais la piété fidèle soutenoit l'espérance de les revoir, ou détruisoit l'illusion effrayante des sinistres présages. Combien de fois, parmi ces villageois, un cierge allumé sur l'autel d'une Madone, une neuvaine, un pèlerinage, eurent le pouvoir de calmer les plus mortelles inquiétudes, et de rétablir la paix dans le coeur déchiré d'une mère ou dans celui d'une épouse!........ Mais au retour des voyageurs, quel triomphe pour eux! quelle joie pour leurs parens, quelle allégresse dans le village! souvent on n'avoit vu partir qu'un enfant, on voyoit revenir un homme fortifié par la fatigue, ennobli par de longs travaux et par de grands périls; tous les yeux s'attachent sur lui, on le regarde avec un étonnement mêlé d'admiration. Il revient des Indes! il a fait le tour du monde! il a vu la Chine, et le voi-

là!..... Avec quel intérêt il va faire désormais tous les frais des veillées! avec quelle attention on l'écoute!.... Les jeunes filles frémissent au récit de ses aventures. Cependant son frère aîné, paisible laboureur qui n'a jamais quitté son village et ses champs, jaloux peut-être en secret de tant de gloire, montre seul quelquefois un peu d'incrédulité. Mais bientôt l'indignation de l'assemblée le réduit au silence. Le rustique navigateur conte de bonne foi ces choses incroyables et des faits impossibles; il a cru les voir; et, d'ailleurs, la réalité paroîtroit à ses auditeurs tout aussi merveilleuse que ses fables.

Le mélange des moeurs champêtres et des travaux maritimes donnoit à ce village un aspect singulier et piquant. On y trouvoit dans les familles une étonnante érudition d'expérience et de tradition, unie à tous les préjugés de l'ignorance, à toute la simplicité villageoise. L'intérieur de presque toutes les chaumières étoit paré des productions des Indes et des mers; c'étoient à la fois des ornemens et des trophées qui attestoient de longs voyages et de périlleuses navigations. Là, souvent les mêmes bras étoient employés alternativement à construire des vaisseaux et à fabriquer des charrues; et les hommes, partagés en deux classes, offroient d'un côté, dans leur existence, le tableau de la témérité, de l'audace et de toutes les agitations produites par l'ambition et la curiosité; et de l'autre, l'image touchante de l'innocence et de la paix, fruits heureux de la modération et d'une vie sédentaire.

Clara ayant paru charmée de ce village, on lui dit dans la ferme qu'on la meneroit le lendemain sur *la colline de l'Espérance*. En effet, la bonne Hélène, mère de Jerson, le maître de la ferme, sortit avec Clara à la pointe du jour, et elle conduisit Clara sur une montagne au bord de la mer. Parvenue au sommet du cap, Clara vit avec surprise une espèce de monument qui

lui parut être symbolique, et qu'elle ne s'attendoit pas à trouver dans un village; c'étoit une ancre de vaisseau appuyée contre une croix. Voilà, dit-elle, l'espérance soutenue par la religion: ingénieux emblême, bien placé dans un lieu d'où l'on découvre tous les vaisseaux qui peuvent aborder dans ce petit port, et même céux qui vont à La Rochelle! Clara, dans cette occasion, jugeoit comme jugent presque tous les voyageurs, d'après ses connoissances et ses propres idées, et non d'après les moeurs, l'éducation et le genre de vie des gens du pays. La mère Hélène ne comprit rien à ce que venoit de dire Clara, car elle n'avoit jamais entendu parler d'emblêmes. On appelle ce cap, dit-elle, *la colline de l'Espérance*, parce que, lorsque nous attendons le retour de quelque bâtiment, toutes les mères et toutes les filles viennent ici pour voir arriver le vaisseau (*h*). — Mais que signifient cette croix et cette ancre? reprit Clara. — Ah! répondit Hélène, c'est une histoire, et c'est la mienne; mais si vous voulez, je vous la conterai; il fait beau; je ne serai nécessaire à la ferme aujourd'hui que dans deux heures, ainsi nous pouvons nous arrêter ici. En disant ces mots, Hélène s'assit sur un banc de gazon posée au pied de la croix, et Clara la pressant de commencer son récit, Hélène conta son histoire à peu près en ces termes:

» Le ciel ne m'a donné qu'un enfant (mon fils Jerson); il étoit encore au berceau quand je perdis mon » mari; alors je fis voeu de ne jamais me remarier, et » je n'ai pas eu de peine à ne pas rompre mon serment, » car mon fils me tenoit lieu de tout. J'étois heureuse en » pensant que, suivant l'usage du pays, cet enfant bien-» aimé, héritant de la ferme, seroit cultivateur, qu'il » resteroit toujours avec moi, et que je n'aurois jamais » la douleur de le voir faire des campagnes sur mer. Je » lui donnai toute l'éducation qu'on peut recevoir au » village; il répondit parfaitement à mes soins: dans

» son enfance, son maître d'école le proposoit pour
» modèle à tous ses autres écoliers; dans sa première
» jeunesse il étoit cité comme le jeune homme le plus
» sage, le plus laborieux, et comme celui qui s'enten-
» doit le mieux à conduire et à faire valoir une ferme.
» J'étois la plus heureuse de toutes les mères, j'allois
» bientôt en devenir la plus à plaindre!...... Mon fils
» venoit d'atteindre sa dix-septième année, je remar-
» quois depuis quelque temps un changement singulier
» dans son humeur. Il étoit triste, rêveur, silencieux,
» et il s'obstinoit à me cacher la cause de son chagrin.
» J'imaginai qu'il avoit de l'inclination pour la jeune
» Cécile, la fille de notre plus proche voisine, qu'il a
» épousée depuis; il m'avoua qu'en effet il l'aimoit. Cé-
» cile n'avoit que quinze ans, elle n'étoit pas riche, mon
» fils auroit pu faire un mariage beaucoup plus avanta-
» geux; mais je ne voulois que son bonheur, et je lui
» promis que lorsque Cécile seroit dans sa dix-huitième
» année, je la lui donnerois pour épouse. Cette pro-
» messe parut le satisfaire; néanmoins il conserva tou-
» jours le même fonds de tristesse. Nous étions au mi-
» lieu de l'hiver: comme j'attribuois toujours son cha-
» grin à l'amour qu'il avoit pour Cécile, je lui propo-
» sois d'aller passer les soirées chez la mère de Cécile,
» dont la maison, ne tenant point au village, est à peu
» de distance de la nôtre. Cécile a trois frères: les deux
» cadets étoient sur mer depuis plus de trois ans; ils
» revinrent dans ce temps. La joie de les revoir fut ex-
» trême, d'autant plus que le bruit s'étoit répandu pen-
» dant plusieurs mois qu'ils avoient péri dans un nau-
» frage. À nos veillées chez ma voisine, on ne fut plus
» occupé que d'eux. Ils contoient tour à tour leurs bel-
» les aventures: on les écoutoit avec une attention qui,
» malgré moi, me faisoit une peine secrète. J'enviois
» leur mère qui se glorifioit d'avoir des enfans qui avoient
» vu tant de choses, ou, pour mieux dire, j'étois fâchée

» que mon fils n'eût pas cette gloire, et ne fût pas écouté,
» admiré comme ces deux jeunes gens. Je savois mau-
» vais gré à Cécile d'être si attentive aux récits de ses
» frères, que mon fils même pouvoit à peine la distraire
» un moment dans le cours d'une veillée: ces pensées
» me causoient une tristesse mortelle. Souvent je me
» plaisois à contredire les deux jeunes matelots, et à
» rabaisser le mérite des actions dont on les louoit; et
» puis, craignant qu'on ne devinât ma jalousie, je m'em-
» barrassois, je balbutiois, je finissois par me fâcher;
» presque toujours à dessein, afin d'interrompre du
» moins ces histoires de tempêtes et de naufrages que
» j'écoutois avec tant de déplaisir. Une nouvelle inquié-
» tude vint bientôt mettre le comble à ma peine. Je m'a-
» perçus que les histoires contées par les frères de Cécile
» causoient à mon fils les agitations les plus extraordinai-
» res. Pendant ces récits, il respiroit à peine, il rougis-
» soit, s'extasioit; ses yeux enflammés se remplissoient
» souvent de larmes; enfin il étoit dans un état qui frap-
» poit tout le monde, et qui me fit deviner le secret qu'il
» me cachoit depuis long-temps. Je vis qu'il brûloit du
» désir de faire sur mer des voyages de longs cours. Je
» l'interrogeai, et il m'avoua que telle étoit en effet la
» cause de sa tristesse habituelle, qu'il n'auroit jamais osé
» me la déclarer, ajouta-t-il, si je ne l'avois pas péné-
» trée... Je ne me repens point, lui dis-je, de vous avoir
» questionné, car puisque vous aviez pu concevoir et
» nourrir un dessein qui me perce le coeur, vous auriez
» fini par m'en instruire de vous-même, et du moins mes
» questions vous ont épargné cette cruauté! En parlant
» ainsi je pleurois amèrement. Mon fils se mit à mes
» genoux, ses larmes coulèrent avec les miennes: O ma
» mère! me dit-il, c'est surtout parce que je vous ché-
» ris que j'ai pris cette résolution...... — Que dis-tu?
» Grand Dieu!...... — Oui, ma mère; n'ai-je pas vu
» combien, depuis le retour des frères de Cécile, vous

» souffrez aux veillées! et puis-je supporter qu'il y ait
» dans le village une mère plus glorieuse de ses enfans
» que vous ne l'êtes de moi; une mère qui vous fasse
» envie!.... Il est vrai, j'avois le désir de faire une
» campagne sur mer; mais jamais je ne m'y serois dé-
» terminé, si je n'avois pas vu que vous seriez plus
» heureuse si votre fils avoit fait ces grands voyages.......
» A ces mots mes pleurs redoublèrent. Jugez de ma
» douleur, et combien je me reprochois une foiblesse
» qu'il étoit inutile de nier, car mon fils avoit trop d'es-
» prit, et me connoissoit trop bien, pour qu'il me fut
» possible de le dissuader: les sanglots me suffoquoient.
» Calmez-vous donc, me dit mon fils; songez, ma mè-
» re, songez à mon retour, et comme vous me verrez
» fêté, bien reçu........ — Hélas! répondis-je, mon en-
» fant, je ne puis songer qu'à ton absence... — Et
» moi, je vous vois me recevoir après une campagne
» périlleuse! A mon retour je serai écouté par Cécile!
» et ma mère s'en enorgueillira, elle ne souffrira plus
» à nos veillées!....... Voyez, ma mère, comme tous
» les marins sont accueillis dans leur jeunesse! Pres-
» que toujours les jeunes filles les préfèrent aux paisibles
» laboureurs; et dans leur vieillesse comme on les en-
» toure, comme on aime leur conversation!....... Ils
» ont couru tant de dangers, ils ont vu tant de choses
» extraordinaires et merveilleuses! — Ah! mon fils, re-
» pris-je, s'il s'agissoit de défendre le pays, je ne man-
» querois pas de courage; mais te voir quitter ton état,
» m'abandonner, me laisser seule et désolée, exposer
» ta vie, sacrifier la mienne, pour aller courir les mers
» et pour voir des sauvages et des îles désertes!.......
» car je sais bien que tu ne t'embarqueras pas sur ces
» bâtimens marchands, comme les jeunes matelots, dans
» l'espérance de faire fortune: la tienne est toute faite.
» Tu possèdes le plus bel héritage du canton..... — Eh
» bien! ma mère, les autres s'expatrient pour gagner

» de l'argent; et moi, je supporterai les mêmes fatigues, » je braverai les mêmes dangers, par amour pour la » gloire. — Dis plutôt par curiosité et par vanité. — » Ma mère, c'est votre vanité pour moi qui m'en donne.

» Cet entretien fut très-long. Mon fils, malgré son » ardente passion pour les voyages, ne vouloit point » partir sans mon consentement; je le refusai, il céda » à ma volonté, mais non sans un mortel chagrin; il » tomba dans une si profonde mélancolie, que sa santé » s'altéra bientôt visiblement. Alors je cédai; et, quoi- » que ce fût avec la mort dans le coeur, de ce moment » je cessai de me plaindre, et je ne fus occupée que du » soin de cacher mes douleurs. Mon fils me donna sa pa- » role de ne faire, en toute sa vie, que cette seule cam- » pagne. Mais quel voyage! Le bâtiment sur lequel il » vouloit s'embarquer, devoit aller aux Grandes-Indes, » et mettre à la voile le premier mai: nous étions sur » la fin du mois de mars!......... O combien depuis » cette époque les jours s'écoulèrent tristement pour » moi! Je n'avois plus de plaisir à voir mon fils, et mê- » me au contraire sa vue me causoit un affreux serre- » ment de coeur, en même temps je sentois que je ne » l'avois jamais autant aimé. Cependant je comptois tous » les jours avec frayeur, et chaque soir je versois des » larmes en me disant: Voilà donc encore son départ » rapproché de vingt-quatre heures!.... Avec quel sen- » timent douloureux je vis renaître le printemps! Tout » ce qui, dans cette saison m'avoit charmée jusqu'alors, » produisoit sur moi une impression désagréable. Quel- » le peine me firent les premières fleurs que je vis éclore, » et les premiers boutons de l'aubépine qui annonçoient » le mois de mai! Il me sembloit que mes forces m'a- » bandonnoient, et que je me sentois défaillir à mesure » que tout se ranimoit dans la nature et que nos champs » s'embellissoient! C'étoit en vain que nos cultures nous » promettoient l'abondance et le prix de nos travaux,

» quand les vents et les ondes alloient emporter loin de
» moi et mon bonheur et mes plus chères espéran-
» ces!......... Cependant je montrois un courage dont
» tout le monde s'étonnoit: ma vive douleur eût don-
» né un tort à mon fils, il ne m'en coûtoit rien de la ca-
» cher, d'ailleurs je voulois qu'il partît sans inquiétude
» et sans remords. Ce jour si terrible pour moi vint en-
» fin! J'embrassai mon fils allant aux Grandes-Indes,
» sans verser une larme! Pouvois-je m'occuper de ma
» douleur en voyant mon fils saisi d'un trouble qu'il n'a-
» voit pas prévu, ne pouvant s'arracher d'auprès de moi,
» se repentant trop tard, et prêt à me sacrifier ce voyage
» désiré depuis si long-temps! Si j'eusse dit un mot,
» il restoit; mais son honneur m'étoit mille fois plus
» cher que mon repos et même que sa vie. Il n'étoit
» plus temps de se dédire. Je montrai une fermeté qui
» le trompa; il crut que je pourrois vivre tranquille sé-
» parée de lui par tant de mers!...... Pâle et baigné
» de pleurs, il se mit à genoux: O ma mère, dit-il,
» d'une voix étouffée, pardonnez à votre enfant!.......
» Ah! si j'avois pu savoir!......... Je l'interrompis
» pour lui donner toutes les bénédictions maternel-
» les........ Il me quitta!......... Mais deux fois il
» revint du rivage pour m'embrasser encore!........
» Enfin il s'embarqua.......

» Oh! si le coeur d'une mère pouvoit se montrer à
» découvert, combien le vôtre seroit touché du récit de
» mes souffrances!............ Mais il est possible de
» peindre les peines de l'amour, il ne l'est pas de don-
» ner une idée des tourmens d'une mère malheureuse!

» Je passai les quinze premiers jours de l'absence de
» mon fils dans une solitude absolue, sans vouloir re-
» cevoir aucun de mes proches. Je ne pouvois pas sup-
» porter la pensée que ceux qui viendroient me voir au-
» roient l'espérance de me donner des consolations; que
» les uns me trouveroient déraisonnable, et que les au-

» tres blâmeroient mon fils de m'avoir ainsi quittée. On » me déplaisoit également en désapprouvant ou en louant » sa conduite: une seule chose me faisoit plaisir, c'é» toient les éloges que l'on donnoit généralement à son » courage.

» Je fus bien attendrie en revoyant la jeune Cécile; » je la trouvai abattue et changée; de cet instant je la re» gardai véritablement comme ma fille. Je demandai à » sa mère de me la donner; je la pris chez moi, et j'eus » la douceur de pouvoir parler à toute heure de mon » fils. Cécile pleuroit souvent avec moi; elle étoit af» fligée, elle concevoit mon chagrin; mais qu'elle étoit » loin de le partager! chaque jour adoucissoit le sien, » et son sommeil étoit tranquille!......Pour moi, tout » aigrissoit mes regrets: je m'étois réservé le soin du » logement de mon fils. J'allois tous les matins ouvrir » les fenêtres de sa chambre; l'aspect de cette chambre » inhabitée me causoit toujours une espèce de saisisse» ment; et quelle peine me faisoit la vue de ce bon lit » abandonné, en pensant qu'on n'avoit dans les vaisseaux » que de mauvais hamacs!...... Pouvois-je moi-même » jouir de toutes les commodités de la vie, quand je son» geois que mon fils en étoit entièrement privé?..... » Un jour, à dîner, Cécile loua la pureté de l'eau que nous » buvions: hélas! lui dis-je, on n'en a jamais de sem» blable sur mer! et mes larmes se mêlèrent à mon breu» vage!... Je retrouvois les mêmes sujets de tristesse » dans mon jardin, dans mon verger: là, mon fils avoit » formé ce berceau ou planté cet arbre; ici, il avoit » cultivé ces légumes; il avoit aimé, embelli ces lieux » délaissés par lui!..... Et que préféroit-il à ces doux » travaux, à cette vie paisible? des terres inconnues, » peuplées de sauvages, et des périls affreux!... O » quelle folie de ne pouvoir se fixer où l'on est tran» quille, où l'on est aimé!..... Ces idées douloureuses » me poursuivoient partout. Combien je souffrois en al

» lant visiter nos champs; mon fils ne présidoit plus à
» leur culture, il n'y travailloit plus; j'y voyois sa
» charrue passée en d'autres mains!... Mais, de tous
» les souvenirs, les plus douloureux pour moi étoient
» ceux qui me retraçoient son enfance, ces jours si for-
» tunés pour une mère, où nos enfans nous aiment uni-
» quement, et ne s'éloignent jamais volontairement de
» nous!.... Alors nous les chérissons dans le présent,
» nous les adorons dans l'avenir; car on croit que, dans
» leur jeunesse, la raison et la mémoire joindront à leur
» affection naturelle tous les liens sacrés de la recon-
» noissance!........ Que de peines se renouveloient
» pour moi tous les jours!..... J'étois obligée, pour
» aller à notre petite ferme dépendante de celle que
» nous habitions, de côtoyer tous les matins les bords
» de la mer, et de passer dans le lieu où l'on construit
» des vaisseaux!...... Quelquefois je m'arrêtois sur le
» rivage quand la mer étoit calme, je voulois m'accou-
» tumer à la regarder sans horreur; mais, malgré sa
» tranquillité, son inconcevable étendue m'effrayoit tel-
» lement, qu'au bout de quelques minutes je restois
» immobile, pétrifiée: mon imagination mesuroit l'es-
» pace immense qui me séparoit de mon fils!.... Cé-
» cile, qui ne me quittoit jamais, me prénoit dans ses
» bras; je n'avois plus la force de me soutenir. Jugez
» de ce que je devois éprouver quand les flots étoient
» violemment agités!...... Oh! durant cette cruelle ab-
» sence, quel mal m'ont fait les tempêtes! lorsqu'au mi-
» lieu de la nuit j'étois tout à coup réveillée par un de
» ces orages si communs au printemps et dans l'autom-
» ne, je croyois voir aussitôt un vaisseau s'abîmant dans
» les ondes!...... Le mugissement de la mer ou les sif-
» flemens d'un vent impétueux produisoient à l'instant
» sous mes yeux cette affreuse image! Ainsi je souffrois
» sans cesse, et je n'avois ni plaisirs, ni dédommage-
» ment; j'étois même plus à plaindre encore aux épo-

» ques qui ramènent la joie dans les campagnes, dans » le temps des vendanges et des moissons: la gaîté gé» nérale rendoit ma tristesse plus amère.

» J'aurois succombé à mes maux sans les soins de » notre bon pasteur. Il venoit souvent me voir; il me » parloit de la Providence; il m'assuroit que Dieu pro» tège les bonnes mères, et ses discours me ranimoient. » Il y avoit de tout temps sur la colline de l'Espérance » cette grande croix de pierre que vous y voyez. Je fis » poser là ce siége de gazon, et je promis à Dieu de ve» nir ici faire une prière au pied de la croix tous les » matins et tous les soirs, jusqu'au retour de mon fils. » En outre je fis un pélerinage à Notre-Dame-de-Pitié, » dans un village à trois lieues d'ici, où l'on trouve une » image de la sainte Vierge, qui a fait beaucoup de mi» racles. Elle en fit un pour moi; car, après mon péle» rinage, je me trouvai toute fortifiée et toute remplie » d'espérance..... Dieu me donna la patience et le cou» rage, je n'eus presque plus d'idées noires, et quand, » de loin en loin, il m'en survenoit, une prière au pied » de cette croix les dissipoit entièrement. Cependant » j'étois souvent témoin sur cette colline d'un spectacle » qui me faisoit verser bien des larmes! J'y rencontrois » sans cesse des mères, des femmes et des soeurs de mate» lots, qui venoient là pour y découvrir au loin sur la » mer les vaisseaux dont elles attendoient le retour. Je » voyois leurs transports en apercevant ces bâtimens. » Elles levoient leurs bras vers le ciel; elles le remer» cioient, et moi, je ne pouvois que l'implorer!.......... » Toutes ces femmes, au comble de la joie, descen» doient précipitamment la montagne pour aller sur le » rivage recevoir leurs maris, leurs frères, leurs en» fans!... Triste et consternée, je restois seule sur la » coline, et je me disois: Je suis donc bien malheu» reuse, puisque le bonheur des autres n'est plus pour » moi qu'un surcroît de peines!...

» Ce fut ainsi que s'écoula le temps de l'absence de » mon fils, c'est-à-dire, près de deux mortelles an» nées !.......Enfin plusieurs lettres m'annoncèrent son » prochain retour, et j'eus aussi la joie, que j'avois » tant enviée, de me trouver sur la colline de l'Espé» rance avec la plus heureuse attente !.... Un matin (le » 3 d'août), des nouvelles certaines m'apprirent que l'on » avoit vu de nos côtés le vaisseau qui ramenoit mon » fils, et que sûrement ce bâtiment mouilleroit le jour » même dans la petite baie, et que par conséquent je » reverrois mon fils avant le coucher du soleil. En ap» prenant ces bonnes nouvelles, Cécile me sauta au cou » en s'écriant : Ah ! ma mère, c'est justement aujourd'hui » que finit ma dernière neuvaine !..... Nous allâmes au » moment même nous établir sur la colline de l'Espéran» ce. Le croiriez-vous, que, sachant mon fils si près » de nous, je n'éprouvois qu'une joie mêlée de trouble » et des plus pénibles agitations. Il avoit encore un pe» tit trajet à faire ; et quand je me le représentois met» tant le pied sur ce rivage qu'il ne devoit plus quitter, » je ne pouvois croire qu'un tel bonheur me fût desti» né....... Il est vrai que le ciel étoit sombre, que » tout annonçoit un orage, et que je n'ignorois pas que » l'approche de ces côtes est difficile par un gros » temps...... Je regardois avec frayeur tous les nuages » qui s'amonceloient sur nos têtes ; je frissonnois en je» tant les yeux sur la mer agitée.... Les battemens de » mon coeur se précipitoient à mesure que je voyois » s'augmenter le mouvement tumultueux des vagues !.... » Bientôt un vent terrible s'éleva, le tonnerre se fit en» tendre, le jour disparut presqu'entièrement......... » Hélas ! j'étois venue là pour voir arriver mon fils, et » je craignois mortellement de découvrir son vaisseau » sur cette onde en furie !...... Je ne savois plus où por» ter mes regards ; la vue de la mer me glaçoit d'hor» reur, et la foudre partoit des cieux !.... O mon fils !

» mon fils! m'écriai-je, échappé à tant de périls, ne re-
» viens-tu sur ces bords que pour périr sous mes
» yeux!...... Non, non, Dieu aura pitié du désespoir
» d'une mère!..... En disant ces paroles je me traînai
» vers la croix que j'embrassai étroitement, et l'ardeur
» de mes prières soutint ma vie; sans ma confiance en
» Dieu, cette horrible tempête m'eût fait mourir, ou du
» moins m'auroit ôté toutes mes forces. Je priois tout
» haut avec une voix éclatante; il me sembloit que mes
» cris, qui m'empêchoient d'entendre les vents, de-
» voient les apaiser.... Cependant, au bout d'une de-
» mi-heure, je me soulevai pour regarder la mer, et je
» fus épouvantée du bruit et de l'élévation des vagues!
» J'étois aussi saisie, aussi étonnée que si je n'eusse ja-
» mais vu de tempêtes; tout me paroissoit prodigieux
» dans celle-là; je craignois pour mon fils, et l'orage
» qui menaçoit ses jours étoit pour moi un bouleverse-
» ment inouï de la nature entière. Pénétrée de terreur,
» j'étois immobile et glacée, les regards attachés sur la
» mer, lorsque tout à coup, à la lueur éblouissante d'un
» éclair, je découvre le vaisseau de mon fils dont la
» proue, poussée en l'air par les flots, sembloit toucher
» les nuages! Je crus que le feu du ciel qui l'éclairoit
» venoit de me foudroyer; je tombai la face contre ter-
» re en disant: O mon Dieu! sauvez mon fils!.... À
» l'instant même j'entendis un bruit épouvantable; mil-
» le voix s'écrièrent à la fois du rivage (car tout le vil-
» lage étoit rassemblé là): *Au secours! au secours! Ils*
» *périssent!*....... Je m'évanouis.... En reprenant l'u-
» sage de mes sens, je me trouvai dans ma chambre où
» l'on m'avoit portée.... J'étois sur mon lit; je n'avois
» que très-imparfaitement ma tête, mais l'égarement où
» j'étois ne m'ôtoit rien du poids de ma douleur; je la
» sentois toute entière: car je me disois: mon fils a pé-
» ri!...... Ne voulant plus ni regarder, ni écouter, ni
» vivre, je ne me plaignois point; je restai sans mou-

» vement, et je fermai les yeux......... Alors une main
» glacée prend la mienne et la serre fortement; je tres-
» saille, je rouvre les yeux, et je vois près de moi une
» figure pâle et tremblante! Dieu! m'écriai-je, l'ombre
» de mon fils!..... À ces mots je retombai dans le plus
» profond évanouissement...... On me secourut; je re-
» vins à la vie, mais avec un délire affreux qui dura dix
» ou douze jours: je ne me rappelois que la mort pré-
» tendue de mon fils, et avoir vu son spectre. Le curé
» me parloit inutilement, je ne l'écoutois pas; j'im-
» plorois ses prières pour mon fils; je répétois, il souf-
» fre, j'en suis sûre; priez pour lui, priez pour
» lui!........ Ah! sans doute il souffroit! il étoit là,
» inondé de larmes, mon état lui perçoit le coeur!......
» Quoi! disoit-il, je perdrai ma mère, et je serai cause
» de sa mort!..... Dieu ne veut pas qu'elle reprenne
» connoissance; car elle me béniroit, et je ne mérite
» que ses malédictions!....

» Tandis que mon fils se désoloit, de mon côté je
» n'avois de connoissance que pour m'affliger sans mesu-
» re: mon fils n'osoit plus se montrer, certain que, dans
» l'état où j'étois, il me paroîtroit toujours un fantôme,
» car je croyois l'avoir vu périr; rien ne pouvoit m'ô-
» ter cette idée, et l'on étoit d'autant plus effrayé de
» mon égarement, que je n'avois pas de fièvre, et que
» sur tout autre sujet je ne déraisonnois point.

» Ce fut dans ces entrefaites que le père Arsène arriva
» chez nous; je le connoissois et le révérois. Il avoit ins-
» truit ma première jeunesse, et j'en conservois un tendre
» souvenir. Aussitôt que je le vis, je le suppliai, en
» versant un torrent de larmes, de prier pour mon fils.
» On veut, ajoutai-je, me faire croire qu'il n'a point
» péri, mais je l'ai vu mort, j'ai vu deux fois son om-
» bre gémissante!... Le père Arsène connut que j'a-
» vois l'imagination trop frappée pour me ramener à la
» raison par des moyens ordinaires; et, après m'avoir

» long-temps écoutée en silence: Hélène, me dit-il,
» croyez-vous que tout soit possible à Dieu?...—Oui,
» mon père.—Vous rappelez-vous l'histoire de la veu-
» ve de Sarepta, et surtout celle de la Sunamite, que
» nous avons lue ensemble, et que vous aimiez tant?...
» —La Sunamite... Oui... Dieu ressuscita son enfant!
» O mon père.... Ici le plus violent battement de coeur
» me coupa la parole. Calmez-vous, ma fille, reprit le
» père Arsène, car j'ai de grandes choses à vous dire...
» —Oui, oui, m'écriai-je avec un transport inexprima-
» ble, Dieu peut tout... Mais suis-je digne d'obtenir un
» miracle?...— Nulle créature n'en est digne, répon-
» dit le père Arsène; néanmoins la miséricorde suprê-
» me est telle qu'elle en a fait souvent pour des coupa-
» bles souillés de crimes. Ainsi, sans manquer d'humi-
» lité, vous pouvez tout espérer. A peine avoit-il ache-
» vé ces paroles, que, malgré mon extrême foiblesse,
» je me levai précipitamment de mon fauteuil, et je me
» jetai à genoux en disant: O mon père, achevez de
» vous expliquer...... Eh bien, ma fille, répondit le
» père Arsène, Dieu vous a rendu votre fils.....—Mon
» fils est ressuscité......— Oui, ma fille, il vit!......
» Paroissez, Jerson, poursuivit-il d'une voix forte, pa-
» roissez, venez embrasser votre mère, et vous unir à
» elle pour bénir et remercier Dieu. Comme il disoit ces
» mots, mon fils se trouva dans mes bras!.........

» Je ne sais ce que je devins, ce que je pensai dans
» ce moment, le plus beau de ma vie!...... Je me rap-
» pelle seulement que mon amour pour Dieu, se con-
» fondant avec mon affection pour mon fils, remplissoit
» mon coeur d'un sentiment céleste, dont le seul sou-
» venir me transporte encore et m'élève au-dessus de
» moi-même. Mon fils et moi nous nous tenions étroitement
» embrassés, et nous restâmes long-temps à genoux en
» offrant à Dieu notre bonheur!...... Ah! ne devois-je
» pas en effet remercier la bonté divine d'un miracle?

» n'en étoit-ce pas un d'avoir sauvé mon fils (et de l'a-
» voir sauvé seul) du plus horrible naufrage?.... Avec
» le bonheur et la santé je recouvrai en peu de temps
» ma raison tout entière. Mon fils me rendit souvent les
» impressions de mes anciennes douleurs en me contant
» ses aventures et les dangers qu'il avoit courus, en me
» faisant les détails de son naufrage..... Je le menai
» prier avec moi sur la colline de l'Espérance; il y pla-
» ça, au pied de la croix, l'ancre de son vaisseau, dont
» il avoit recueilli quelques débris; il versa des larmes
» amères sur le sort de ses malheureux compagnons, et
» nous prîmes soin de trois enfans devenus orphelins
» par cette affreuse catastrophe.«

Ici la mère Hélène termina son récit. Clara l'embrassa tendrement, comme pour la remercier du vif intérêt qu'elle venoit de lui inspirer par ses chagrins passés et pour sa personne. Les malheurs de ce qu'on aime déchirent, arrachent le coeur; mais il y a toujours quelques douceurs dans la pitié la plus douloureuse que font éprouver les indifférens. On se sait gré de pouvoir s'émouvoir ainsi sans aucun sentiment particulier d'amitié; et ce témoignage secret de la conscience est plus satisfaisant encore, quand c'est une douleur vertueuse qui excite en nous cette compassion si généreuse et si désintéressée. Celui qui nous a fait verser de telles larmes n'a pas de grands frais à faire pour devenir notre ami.

Clara retourna dans la ferme. Pendant toute cette journée elle ne quitta point la bonne Hélène; elle resta le soir à la veillée, et elle eut un grand plaisir à questionner Jerson sur ses voyages, et à les lui entendre raconter à côté d'Hélène, qui, plus d'une fois, durant ce récit, laissa tomber son fuseau pour regarder Clara, dont l'étonnement naïf et l'émotion la charmoient. Sur la fin de la veillée, on demanda à l'une des jeunes filles de chanter la *complainte d'Aline*. La jeune fille rougit,

et, les yeux toujours baissés et sans quitter sa quenouille, elle chanta, en filant, la romance suivante:

Sur la rive et sur la colline,
Nous voyons errer tous les jours
La sensible et plaintive Aline,
Déplorant ainsi ses amours!.....
Nouvelle épouse et jeune mère,
Je supporte un double tourment;
Mon enfant, je pleure ton père,
Et je regrette mon amant.

Hélas, à peine l'hyménée
Par des noeuds si saints et si doux
Enchaîna notre destinée,
Que je vis partir mon époux.
Après avoir à son amante
Promis de si durables feux,
Il porta sur l'onde inconstante
D'autres désirs et d'autres voeux.

Eh quoi! dans la même journée
Recevoir sa foi, ses adieux,
Et de fleurs d'hymen couronnée,
Le voir s'éloigner de ces lieux!
Entendre à la fois du rivage
Le bruit des danses et des jeux,
Et son vaisseau, malgré l'orage,
Fendre les flots tumultueux!



Ah! sur ces plages étrangeres
Que vas-tu chercher loin de nous!
Des périls, de vaines chimères!.....
Il est ici des biens si doux!.....

Quelle espérance mensongère
Sut t'arracher de ton pays!......
Tu ne peux voir Aline mère,
Tu n'as pas vu naître ton fils.

Cet enfant chéri renouvelle
Et semble éprouver ma douleur.
Oui, c'est toi que sa voix appelle
Quand ses cris me percent le coeur!
Des Indes l'or et la richesse
Ne sauraient payer mes tourmens.
Reviens dissiper ma tristesse,
Les vrais trésors sont dans nos champs (1).

Cette romance fut chantée avec une prononciation nette et distincte, une voix jeune, juste, sonore et sans accent, sans inflexion; mais il y avoit tant d'innocence dans cette douce monotonie, qu'on y trouvoit un charme plus touchant que celui d'un chant expressif et parfait: car il faut avoir vécu long-temps dans les grandes villes, pour ne pas éprouver un étonnement pénible lorsqu'on entend les jeunes personnes exprimer les passions avec toute l'énergie et toute la sensibilité que peuvent donner les souvenirs et l'expérience.

Clara sentit dès ce jour même qu'elle se plaisoit dans cette agréable solitude. Elle admiroit et elle aimoit également la simplicité des moeurs et l'union parfaite qui régnoit dans cette famille; et elle bénissoit, sur ce point, comme sur tous les autres, le père Arsène qui lui avoit procuré un asile si doux et si sûr.

Clara prit l'habitude d'aller seule tous les matins, quand le temps le permettoit, sur la colline de l'Espé-

(1) Cette romance a été mise en musique par M. Lambert.

rance. Là, repoussant le souvenir funeste de ses malheurs, elle se rappeloit avec délices le songe heureux qu'elle avoit fait sur le Rhône, dans cette nuit mémorable où, par les soins du père Arsène, soustraite au plus affreux danger, la nacelle, qui les portoit, voguoit au gré des vents et du courant du fleuve; elle se retraçoit encore avec le même charme l'espèce d'inspiration qui la saisit dans la chapelle de l'ermitage. Elle entendoit toujours la voix intérieure qui prononça cet oracle: *Tu seras heureuse, même sur la terre; plus d'un demi-siècle de bonheur te dédommagera de quelques mois de souffrances* .... Non, non, disoit-elle, ce n'est point une illusion! Dieu, dans sa miséricorde incompréhensible, a daigné parler à sa foible créature!....... Il ne s'est point communiqué à moi par des organes périssables, mon oreille n'a rien entendu, mais chacune de ses paroles divines se gravoit dans mon âme!...... Il m'a semblé, dans ce moment d'extase, que tout ce que j'avois de mortel venoit de se dissoudre...... Ce souvenir immortel, je le porterai dans le ciel, puisqu'il n'a rien de terrestre! j'en puis jouir sur la terre, et il efface à jamais toute l'horreur du passé!.......... Que m'importe de ne pouvoir comprendre comment je pourrai devenir *heureuse?* Dieu l'a dit; que me faut-il de plus?......... Au moment d'épouser Valmore, aurois-je pu concevoir que j'allois devenir l'objet de son exécration, et qu'au lieu d'être conduite à l'autel, je serois couverte d'ignominie et traînée à l'échafaud!...... L'impénétrable avenir ne peut être dévoilé que par la main puissante qui régit l'univers. O sagesse éternelle! ô bonté suprême! vous m'avez caché des maux dont je n'aurois pu supporter la pensée; car je ne connoissois que ma foiblesse, et je n'avois pas d'idée de la force que vous pouvez donner! Et, dans l'abîme où je suis plongée, vous daignez m'annoncer le bonheur! Ah! le promettre, c'est le rendre!..... Plus d'inquiétudes, plus

de pleurs : je serai *heureuse !*..... Ainsi donc je conserverai toujours cette foi qui m'a soutenue, fortifiée, et qui m'a fait goûter des délices inexprimables dans les horreurs de la prison et au milieu des apprêts de la mort !... Je serai *heureuse !* je ne cesserai donc point de marcher dans les sentiers du juste ; et Valmore sera consolé, il le sera par moi ! Je l'entendrai gémir de son affreuse erreur ; je verrai ses regards s'attacher sur moi avec l'expression du repentir et de la tendresse ! O mon Dieu ! vous me donnerez la force nécessaire pour ne pas mourir de joie, et pour supporter cette nouvelle révolution !............. En parlant ainsi, seule au pied de la croix de la colline, Clara répandoit de douces larmes ; elle ne vivoit plus que dans l'avenir, et son imagination étoit tellement frappée de l'idée qu'un grand changement dans sa fortune devoit avoir lieu tôt ou tard, qu'elle étoit continuellement dans l'attente d'un événement extraordinaire. Cette pensée l'agitoit, mais donnoit un vif intérêt à toutes ses journées, malgré la monotonie de sa vie. Tous les matins, à son réveil, elle demandoit avec empressement si l'on n'avoit point apporté de lettres pour elle. Le seul père Arsène lui écrivoit ; et lorsqu'elle recevoit une lettre de lui, elle éprouvoit avant de l'ouvrir une extrême émotion, comme si elle eût dû y trouver une nouvelle importante. Si elle entendoit de la ferme le bruit d'un cheval au galop, elle imaginoit dans l'instant, que c'étoit un courrier pour elle. Cette perpétuelle agitation l'animoit sans la fatiguer ; car elle n'éprouvoit que les plus douces émotions, puisqu'elle n'avoit que d'heureux pressentimens. Plus d'une année s'écoula de la sorte : ce fut alors, à cette époque, que les paisibles lieux habités par Clara prirent tout à coup un aspect différent.

Les calvinistes de la Rochelle, toujours remuans et séditieux (et depuis près de deux cents ans), venoient enfin de lever l'étendard de la révolte. Le duc de Rohan étoit à leur tête. Ce prince réunissoit toutes les qualités et tous les défauts qui font d'un chef de parti l'idole du peuple. Jeune encore, éloquent, généreux, brillant de courage et d'audace, il avoit tout ce qu'il faut, sinon pour bien conduire les hommes, du moins pour les séduire un moment et pour les entraîner (i).

Les Anglois, appelés par les Rochelois, arrivèrent pour soutenir les rebelles, et firent une descente dans l'île de Ré. Le brave Toiras les battit, et Schomberg leur fit lever le siége du fort Saint-Martin où ils avoient donné un assaut sans succès. Les Anglois se rembarquèrent après avoir perdu huit mille hommes. Les Rochelois persistant dans leur rebellion, le duc d'Angoulême, général de l'armée royale, vint mettre le siége devant la Rochelle. Alors tout changea dans les campagnes; plus de danses, plus de jeux, plus de veillées paisibles! L'inquiétude et la crainte remplacèrent dans tous les coeurs la douce sécurité. Les cornemuses devinrent muettes; on n'entendit plus que le bruit des armes et des trompettes belliqueuses. Les jeunes filles redoutoient de rencontrer ces militaires épars dans les champs trop souvent dévastés par eux! mais, émues et curieuses, elles se cachoient pour les voir; et elles admiroient en secret leur bonne mine, l'assurance et la fierté de leur maintien. Elles les comparoient aux villageois, et plus d'un pâtre eut à se plaindre de celle qu'il aimoit!....... Les tranquilles laboureurs ne recevoient les soldats dans leurs chaumières qu'avec défiance et jalousie, car les défenseurs et les nourriciers de l'État ne sont pas faits pour habiter ensemble: les uns ne doivent jamais soupirer après le repos; les autres seroient malheureux s'ils envioient l'éclat de la gloire.

Au milieu de ce tumulte, le trouble de Clara étoit inexprimable; elle savoit que Valmore commandoit une division de l'armée du duc d'Angoulême!........ Elle n'osoit plus aller sur la colline de l'Espérance, ni même sortir de la ferme ou se montrer; mais elle prioit Dieu nuit et jour pour le succès des armes du roi et pour la conservation de la vie de Valmore!...... Ce dernier, toujours accablé de douleur, trouvoit une consolation digne de son noble caractère dans les dangers d'une guerre entreprise contre des sujets rebelles, devenus alliés des ennemis de la France.

Valmore, d'après la fable débitée par Frickmann, et dont le bruit s'étoit généralement répandu, croyoit que Clara, en voulant s'évader du château de Rosmal, s'étoit noyée dans le Rhône. Il ne pouvoit regretter celle qu'il pensoit devoir abhorrer; mais l'image de cette figure angélique et si jeune, périssant par un genre de mort si tragique, le poursuivoit partout, et renouveloit toute l'horreur de ses premiers regrets.

Valmore, jugeant que pour les opérations du siége il étoit nécessaire d'établir un poste dans la ferme de Jerson, ordonna à un détachement de sa division de s'y rendre, et il se mit à leur tête pour les y conduire. Ce fut à dix heures du matin, le 20 novembre, que cette troupe entra dans la ferme. Quoiqu'on fût au commencement de l'hiver, le temps étoit si serein, que Clara ce jour-là ne put résister au désir d'aller respirer un air si pur; elle étoit dans le jardin, lorsqu'elle entendit le bruit que faisoient les chevaux sur le pavé de la grande cour. Son saisissement la rendit immobile..... Au bout de quelques minutes elle vit paroître des soldats qui, en l'apercevant, s'élancèrent vers elle. Clara épouvantée se mit à fuir en poussant des cris aigus; l'effroi lui donnoit des ailes, néanmoins les soldats alloient l'atteindre, lorsqu'elle entendit, à vingt pas derrière elle, Valmore attiré par ses cris, et dont elle ne

put méconnoître la voix!... Les soldats se sauvent. Clara, hors d'elle-même, eut cependant la présence d'esprit de se cacher le visage avec son tablier qu'elle jeta sur sa tête, et aussitôt, ne pouvant plus se soutenir, elle tomba sur l'herbe.......... Valmore, frappé de l'élégance, de la beauté de sa taille, et touché de sa frayeur, sentit quelque émotion... Le costume indécis de Clara laissoit douter si elle étoit ou non une paysanne; mais elle avoit des gants, et la forme délicate de ses mains ne permettoit pas de la prendre pour une villageoise. Valmore, après un examen rapide, qu'il ne fit pas sans trouble, s'approcha d'elle; et, lui tendant la main: Rassurez-vous, mademoiselle, lui dit-il, je vais vous conduire dans la ferme, et je vous promets tranquillité et sûreté parfaites....... A ces mots, il l'aide à se relever. Clara éperdue chancelle; mais de la main droite elle tient toujours avec force sur sa tête le tablier qui voile son visage. Valmore ne doute pas qu'elle ne soit belle; il lui sait gré de la pudeur craintive qui lui fait craindre de montrer à un militaire une figure jeune et charmante sans doute, qui vient de l'exposer à perdre l'honneur... L'attentat des deux soldats, les insolens discours qui avoient exprimé leur brutale admiration de sa beauté, rendoient en effet assez simple le soin de la dérober en ce moment à tous les yeux. Que devint Clara, et quelle fut la palpitation de son coeur en posant la main tremblante qu'elle avoit libre dans la main de Valmore!..... Le trouble affreux que déceloient tous ses mouvemens, et ses sanglots redoublés, attendrirent vivement Valmore; pour la calmer, il lui parla d'un ton doux et même affectueux; mais plus il lui montroit de sensibilité, plus la violence de son agitation paroissoit s'accroître. Afin de faire cesser un état si pénible, Valmore se hâta de la ramener à la ferme; il doubla le pas; il étoit forcé d'entraîner Clara, qui, ne pouvant plus supporter une telle émotion, s'affaissa tout à coup: elle tomba. Val-

more s'aperçut qu'elle perdoit l'usage de ses sens : il s'arrêta ; et, par une délicatesse dont peu d'hommes seroient capables, il crut devoir respecter la timide pudeur de cette intéressante inconnue : le tablier de Clara étoit encore sur son visage, mais la main défaillante qui l'avoit retenu jusqu'alors venoit de s'en détacher ; Valmore y posa la sienne et l'y tint fidèlement, malgré une curiosité qu'il s'étonnoit de pouvoir éprouver. Il prit Clara dans ses bras, et, la portant à la ferme, il rencontra la mère Hélène qui la cherchoit. Il lui conta en deux mots ce qui venoit d'arriver : il parloit encore, lorsque Clara reprit connoissance. Son premier mouvement fut de porter sa main à son visage ; et, rencontrant celle de Valmore, elle la serra avec une expression passionnée...... Son âme étoit faite pour apprécier la délicatesse qui conservoit son secret le plus important... Mais avec quel saisissement elle se trouva dans les bras de son libérateur !..... Un gémissement sourd qui s'échappa du fond de son coeur fit tressaillir Valmore...... Cependant elle parut vouloir marcher. Valmore la posa doucement à terre. Clara s'inclina profondément comme pour le remercier ; elle prit le bras d'Hélène, et Valmore, aussi troublé qu'attendri, s'éloigna rapidement.

On conduisit Clara dans sa chambre, qui n'étoit séparée de celle d'Hélène que par une cloison. Valmore punit et chassa de la ferme les deux soldats qui avoient poursuivi Clara ; il établit dans sa troupe des consignes rigoureuses ; il donna des ordres sévères, faits pour maintenir dans la ferme le bon ordre, la décence et la tranquillité. Tout ce qui fut consommé fut payé sur-le-champ. Jerson, charmé de cette conduite, montra de son côté toute la bienveillance et tout le zèle d'un bon citoyen. Il logea Valmore dans la plus belle chambre de la maison, celle d'Hélène ; il voulut que sa mère et ses deux jeunes filles se réfugiassent dans la chambre

de Clara, qui, comme on l'a dit, étoit voisine de celle de Valmore. Jerson aimoit à mettre ainsi sa mère et ses filles sous la garde et sous la protection de cet homme vertueux qui réunissoit à un si haut degré les qualités qui, dans tous les temps, ont caractérisé les militaires françois, la plus brillante valeur et la générosité.

Ce ne fut pas sans une peine secrète que Clara reçut à demeure dans sa chambre Hélène et ses deux petites filles : en tout temps elle eût regretté le silence de sa solitude : mais, dans sa situation actuelle, cette société étoit pour elle d'une extrême importunité. Elle venoit de revoir Valmore ! elle avoit besoin de se retracer tous les détails de cette rencontre inopinée....... Combien l'entretien des jeunes personnes et de leur grand' mère la contrarioit ! Leur seule présence l'empêchoit de se livrer tout entière à ses pensées !... D'ailleurs Valmore étoit logé à côté d'elle ; tout le bruit qui se faisoit dans cette chambre, même celui d'une chaise ou d'une table que l'on changeoit de place, avoit de l'intérêt pour elle, et, n'en voulant rien perdre, elle s'étoit assise contre la cloison........ Elle parvint à persuader à ses compagnes qu'il n'étoit pas convenable que Valmore les entendît rire et causer, et du moins on parla tout bas, ce que Clara avoit toujours fait jusqu'à ce moment, car la crainte d'être reconnue de Valmore ne la quittoit jamais un seul instant, et cette crainte terrible empoisonnoit toute la joie qu'elle éprouvoit de se retrouver si près de lui !... Cependant elle étoit bien certaine qu'il croyoit qu'elle n'existoit plus ; cette pensée la rassuroit sur les soupçons qu'il auroit pu prendre dans la suite en voyant sa persévérance à se cacher à ses yeux. Sur le soir, Hélène quitta Clara pour aller elle-même présider au souper préparé pour Valmore. Une heure après, Clara entendit Hélène entrer dans la chambre de Valmore, et ce dernier lui adresser la parole... Clara, attendrie et tremblante,

prête une oreille attentive..... Valmore parle d'elle.....
il demande son nom.... Elle s'appelle Olympe, répondit Hélène, et elle a la figure et le caractère d'un ange!....... À ces mots, Valmore fit un profond soupir. Il garda le silence, et, au bout de quelques minutes, il remercia Hélène de ses soins et il la congédia. Clara écoutoit toujours; mais ses jeunes compagnes vinrent la distraire, et, pour la première fois, on remarqua en elle une nuance d'humeur qui fut attribuée à l'impression pénible que lui avoit laissé la scène effrayante du matin.

Enfin, à huit heures et demie du soir, Hélène et ses petites-filles se mirent au lit, et furent bientôt profondément endormies. Clara, sous prétexte d'achever une lecture intéressante, ne se coucha point. Un calme parfait régnoit dans la maison, mais Valmore et Clara étoient bien loin de pouvoir se livrer aux douceurs du repos........ Ces deux coeurs, divisés par le sort, étoient réunis en ce moment par une agitation sympathique..... La taille et la grâce de cette inconnue venoient de rappeler à Valmore celle qu'il vouloit vainement oublier. Lorsqu'il dut croire que tout dormoit dans la ferme; il s'abandonna sans contrainte à sa vive émotion... Il se promenoit dans sa chambre avec égarement....chacun de ses pas retentissoit jusqu'au fond du coeur de Clara! Sa démarche inégale et précipitée sembloit peindre tout le désordre d'une âme violemment agitée...... Il s'arrête brusquement contre la cloison, Clara tressaille.......... elle n'est séparée de lui que par la mince épaisseur d'une planche! elle retint sa respiration, car elle entend celle de Valmore!....... Oui, dit-il, d'une voix étouffée, cette funeste rencontre m'a bouleversé! elle a produit sur moi l'effet terrible d'une apparition!....... Infortunée!....poursuivit-il; Dieu, dans sa miséricorde infinie, a-t-il pardonné ton crime? es-tu dans le séjour d'espoir et de souffrance où l'âme

se purifie? implores-tu la pitié des fidèles?....... Ton inconcevable barbarie m'a condamné à d'éternelles douleurs, mais je veux prier pour toi!..... En disant ces paroles, il se jette à genoux. Clara, baignée de larmes, joint les mains et laisse échapper un soupir plaintif.... Valmore hors de lui, se relève en frémissant..... Est-ce une illusion! s'écria-t-il, ou cette âme repentante et purifiée correspond-elle avec la mienne?...... La mort a-t-elle rétabli l'harmonie entre nous!...... À ces mots il tombe sur une chaise, il écoute avec saisissement, il n'entend plus rien; et, rappelant sa raison, il se persuade facilement que son imagination frappée a seule produit ce soupir si touchant qu'il a cru entendre. Clara, dans la crainte de prolonger et d'augmenter son égarement, avoit eu le courage de se contenir. Elle resta immobile jusqu'au moment où elle entendit Valmore appeler un domestique; alors elle s'approcha doucement de son lit, et elle se coucha. Mais l'idée de Valmore ne lui permit pas de fermer l'oeil un seul instant. Valmore ne passa pas une nuit plus tranquille; néanmoins une heure avant le jour, cédant à son profond accablement, il s'endormit. Alors un songe consolateur lui représenta Clara éblouissante de fraîcheur et de beauté, avec une physionomie céleste qui exprimoit le bonheur le plus pur!...... Il se réveille en s'écriant: Ma prière est exaucée!....... elle ne souffre plus! elle vient d'entrer dans l'immortel séjour où la clémence éternelle réunit si souvent l'oppresseur repentant et la victime innocente!....... Me voilà donc délivré du tourment affreux de ne pouvoir penser à elle qu'avec horreur!..... En s'abandonnant à cette illusion, il versoit un torrent de larmes, et la réflexion ne lui ôta point une idée qu'il aimoit et qu'il vouloit conserver.

À la pointe du jour, on entra dans sa chambre, pour lui dire, de la part du duc d'Angoulême, de se trouver à neuf heures au quartier-général. Il se hâta de se le-

ver, et lorsqu'il fut habillé, l'idée de cette inconnue, de cette jeune Olympe, lui revint à l'esprit...... Nous combattrons sans doute aujourd'hui, se dit-il: avant de quitter cette ferme, peut-être pour toujours, avant d'aller verser du sang, je voudrois laisser ici une trace de bonté...... Les maîtres de cette maison sont dans l'opulence; tout ce qu'on peut faire pour eux, c'est de les préserver de toute vexation.... Mais cette jeune personne qui n'est point de leur famille!..... offrons-lui les secours et la protection dont elle a peut-être besoin....! Aussitôt Valmore prend son écritoire, et il écrit avec rapidité le billet suivant:

» Je ne me suis pas permis une seule question sur » votre situation; car peut-être voulez-vous la cacher: » je respecte votre solitude, et je ne veux point vous » voir........ Je sais seulement que vous êtes étran- » gère dans cette famille, et je suppose qu'habitante de » la Rochelle, vous êtes venue vous réfugier ici, afin de » vous soustraire aux horreurs d'une ville assiégée...... » Puis-je vous rendre quelque service? Parlez avec une » entière confiance à celui qui, surtout après cette » offre, est décidé à ne vous voir jamais.

» Réponse franche et prompte.

» Valmore. «

Clara, en recevant ce billet, et en reconnoissant l'écriture de Valmore, fut près de s'évanouir......... Elle ouvre en tremblant cet écrit, et la plus douce, la plus délicieuse admiration succédant à la crainte, elle inonde le papier de ses larmes..... Cependant il falloit répondre sur-le-champ, et Valmore connoissoit son écriture.......... A l'extrémité de sa chambre étoit un petit cabinet; elle y va en faisant signe à la jeune Ho-

norine (la fille aînée de Jerson) de la suivre. Elle s'enferme avec elle dans ce cabinet; là, après lui avoir montré le billet de Valmore: L'aventure d'hier, lui dit-elle, et tous ces gens armés qui remplissent la maison, m'ont causé un si grand trouble, que je suis toujours saisie d'un tremblement universel qui ne me permettroit pas de pouvoir tracer une seule ligne. Vous avez une jolie écriture, ma chère Honorine, rendez-moi le service d'écrire sous ma dictée. Volontiers, répondit Honorine en prenant la plume que lui présentoit Clara. Elle s'assit, et Clara, en rectifiant à mesure son orthographe, lui dicta cette réponse:

» Olympe vous regardera toute sa vie comme son » bienfaiteur! Si elle avoit besoin de protection, elle » ne voudroit implorer que la vôtre!..... En ne pro- » fitant point de vos offres généreuses, elle vous re- » mercie de lui avoir procuré un nouveau sujet de re- » connoissance. «

Ce billet augmenta le vif intérêt que Valmore prenoit à cette jeune personne. Il le lut et le relut avec émotion..... Ne voulant pas, en allant au combat, le garder sur lui, il le serra précieusement dans une cassette. Ensuite il sortit de sa chambre, alla rassembler sa troupe, se mit à sa tête et partit avec elle.

Clara apprit bientôt le départ de Valmore. Il avoit laissé quelques bagages dans la ferme, en disant qu'il espéroit revenir avant la nuit: mais on croyoit qu'il alloit combattre.... La triste Clara se renferma dans son cabinet pour y pleurer en liberté. Elle se rappeloit tout ce que Valmore avoit fait pour elle, en la croyant un monstre! Elle lui devoit deux fois la vie: la première, en la préservant de la cruauté d'une populace furieuse, et ensuite en l'arrachant de l'échafaud.... Sa générosité l'avoit retirée d'un asile ignominieux, enfin, il venoit

de lui sauver l'honneur............ Oh! que la reconnoissance est ardente, quand le bienfaiteur est aimé!.... Comme on se plaît à compter les bienfaits! comme il est doux de pouvoir dire qu'ils sont inappréciables, et qu'on n'aura jamais la possibilité de s'acquitter!....

En récapitulant ainsi les obligations qu'elle avoit à Valmore, Clara tenoit son billet, et le relisoit de temps en temps, quoiqu'elle le sût déjà par coeur. Hélas! disoit-elle, cet écrit si cher que sa main a tracé, et qui peint si bien son noble caractère, cet écrit si touchant, que je conserverai jusqu'au tombeau, ne s'addresse point à la malheureuse Clara!...... S'il savoit que cette infortunée existe, il seroit toujours généreux pour elle, mais il la maudiroit encore!.... Oh! que je bénis sa pieuse erreur!.... Du moins mon souvenir ne l'épouvante plus............ En disant ces paroles, elle tenoit toujours le billet de Valmore, qu'elle pressoit contre son coeur....... Tout à coup elle entend un bruit terrible, celui du canon!.... Elle frissonne. Ciel! s'écria-t-elle, un combat!..... O Valmore! ô mon Dieu!..... Elle fait un mouvement pour se prosterner et pour implorer le Dieu des armées; mais une pensée accablante la glace et la pétrifie!....... Est-elle digne encore de prier avec confiance?... Elle se rappelle qu'elle a promis au père Arsène de combattre un sentiment trop tendre pour un objet dont tout la sépare...... Elle n'a pu éviter cette heureuse rencontre; mais, depuis vingt-quatre heures, ne s'est-elle pas volontairement occupée de lui sans réserve? Plus elle examine sa conscience, plus elle devient tremblante, plus sa crainte s'accroît..... Elle trouve au fond de son coeur tant de trouble, un penchant si vif et si tendre!.. Elle ne l'avoit jamais connu, ce penchant jusqu'alors contenu, réprimé par la religion; elle venoit de s'y livrer tout entière, et son effroi fut extrême en découvrant qu'elle aimoit avec passion!.... Quoi! dit-elle, depuis que je l'ai revu, je

n'ai pu m'occuper que de lui!.... J'ai veillé, j'ai repoussé le sommeil pour y penser toujours!...... Durant cette nuit où son image a toujours été présente à mes yeux, quelle affreuse tentation s'est offerte à mon esprit!..... Lorsque je l'entendis prier pour moi, je fus au moment de me faire connoître et de tout révéler!........ Ici le bruit du canon se fit entendre avec un éclat plus vif et plus redoublé.... Clara jeta sur une table le billet de Valmore. Pardonnez-moi, grand Dieu! s'écria-t-elle, une foiblesse irréfléchie; je vous promets de ne plus relire cet écrit, de le déposer pour jamais entre les mains du père Arsène, et d'éloigner de ma pensée un trop dangereux souvenir....... Cette promesse soulagea un peu son coeur oppressé; il lui fut possible alors de prier avec espérance!....... La prière la plus fervente, occupant toutes ses facultés intellectuelles, l'empêchoit d'arrêter son imagination sur les dangers auxquels Valmore étoit exposé dans ce moment: mais le bruit redoutable du canon agissoit physiquement sur elle; il la faisoit frissonner et pâlir. Une sueur froide inondoit son visage, et bientôt ses forces l'abandonnant, elle tomba anéantie sur le plancher. Hélène, en entrant dans son cabinet, la trouva dans cet état. On la secourut, et l'on trouva assez simple que la frayeur d'un combat donné à peu de distance du village pût causer un tel saisissement à une personne si jeune et si sensible. On la porta sur son lit; toutes les femmes de la ferme se rassemblèrent dans sa chambre, où l'on dîna. Tout ce qu'on lui dit acheva de lui déchirer l'âme. On lui apprit que les assiégés avoient fait une sortie, attaqué les royalistes, et que Valmore commandoit les troupes opposées aux rebelles. On ajoutoit que les rebelles combattoient en désespérés, et que le combat, également opiniâtre des deux côtés, seroit sûrement très-sanglant.... A trois heures, la canonnade durant toujours, on entendit le bruit des cloches, et l'on vint dire

que c'étoit un appel à l'église, où tout le village alloit se rendre afin d'y prier pour le succès des armes du roi. Clara retrouva des forces pour remplir ce devoir: elle se traîna à l'église avec tous les habitans de la ferme.

En sanctifiant tous les sentimens légitimes, la piété les entretient par l'occupation constante et réglée de la prière, et elle leur imprime le plus utile caractère de stabilité. Le sujet fidèle s'attache davantage à son souverain, lorsqu'il peut croire que ses voeux pour lui ne seront pas stériles, et quand les pompes les plus solennelles de la religion lui rappellent sans cesse que son affection pour lui est un devoir sacré. C'est ainsi que la religion unit à son culte éternel celui de la reconnoissance; c'est ainsi qu'elle ennoblit la dépendance par l'amour, et qu'elle console l'impuissance de s'acquitter soi-même sur la terre, par l'espoir d'obtenir du ciel la récompense due au bienfaiteur. Croyance admirable qui donne à la gratitude toute la générosité du plus parfait désintéressement, puisqu'elle n'agit et ne s'épanche que dans le secret le plus intime, et qu'elle n'a pour confident que la Divinité; croyance enfin qui rétablit une sublime égalité entre le riche et le pauvre; entre les infortunés et les maîtres du monde, par l'échange touchant des bienfaits et des bénédictions.

On resta près de trois heures à l'église. Du moins le chant des hymnes et des psaumes empêchoit Clara d'entendre le bruit du canon! mais dans l'état où elle étoit, combien cet appareil religieux lui parut lugubre et funèbre! la tristesse peinte sur tous les visages, ces prières publiques chantées avec un accent lamentable, ces cierges qui brûloient sans éclairer, l'obscurité de cette église gothique: tout portoit au fond de son âme l'impression la plus douloureuse! Elle fondoit en larmes, et néanmoins elle mêloit ses chants entrecoupés à ceux de la multitude; elle savoit que la voix la plus

gémissante est celle qui s'élève le mieux jusqu'au pied du trône de l'Éternel!.....

Une demi-heure après son retour à la ferme, la canonade cessa entièrement. On n'entendit plus rien. Le combat étoit fini, mais on en ignoroit les résultats; et la cessation de ce bruit affreux ne parut à Clara que le silence profond de la mort!..... Elle se représenta le champ de bataille, ce champ qu'elle connoissoit, et dans lequel elle avoit cueilli les dernières fleurs de l'automne, maintenant souillé de sang et jonché de morts et de mourans!.... Et Valmore! qu'est-il devenu? n'est-il pas blessé? a-t-il remporté la victoire? existe-t-il encore?.... Ah! comment se peut-il que de telles pensées, de telles angoisses n'anéantissent pas notre frêle existence que souvent si peu de chose détruit? mais nés pour souffrir, nous sommes puissamment armés par la nature contre les peines les plus déchirantes du coeur!....

Bientôt on apprend de toutes parts que les troupes royales sont victorieuses, et que leur chef, que Valmore, couvert de gloire, n'a point reçu de blessures!..... À ces premières nouvelles, Clara éperdue n'ose pourtant se livrer à la joie; elle doute encore, et ce doute, qui lui laisse envisager un bonheur suprême, ajoute encore, s'il est possible, à l'amertume de la mortelle inquiétude qui lui reste.

Cependant, quoiqu'il fût nuit depuis long-temps, tout est en mouvement dans la ferme et dans le village.... Tout à coup les cloches recommencent à sonner..... des cris de joie se font entendre; la troupe revient victorieuse, le vainqueur est à leur tête........ Hommes, femmes, vieillards, enfans, tous s'élancent hors des chaumières pour courir au-devant de lui; le plus grand nombre porte des torches de paille allumées à la hâte, d'autres des lanternes; plusieurs vieilles femmes tiennent la lampe unique qui éclairoit leur cabane!.......

Le vénérable curé, suivi de son clergé, sort de son église qu'il n'avoit point quittée depuis le commencement du combat: à la lueur des cierges on voit s'élever la croix de bois autour de laquelle les villageois se rallient; des chants religieux redoublent l'ardeur des acclamations publiques, car chacun de ces bons paysans, en criant *vive le roi!* pensoit honorer Dieu et croyoit le prier.

Durant ce tumulte, que devient l'heureuse Clara?..... Elle est restée seule dans la ferme, gardienne de deux enfans au berceau, qui dorment paisiblement au fond d'une alcove. Une vierge de plâtre posée dans une niche, s'élève au-dessus des petits lits que la tendresse maternelle a placés sous sa protection; et c'est dans cet oratoire que, baignée de larmes délicieuses et prosternée entre les deux berceaux, Clara remercie Dieu avec tous les transports de la plus profonde reconnoissance: elle n'interrompt sa prière que pour bercer doucement et pour caresser les enfans lorsqu'ils se réveillent....... Tableau charmant, où l'on voyoit l'innocence à genoux et souriant à des anges.

Mais bientôt Clara se relève précipitamment: Honorine et sa soeur accourent et viennent lui annoncer que la troupe et le jeune héros qui la commande entrent dans le village... Clara voudroit illuminer la façade de la maison; Honorine la seconde dans ce dessein. On cherche, on rassemble toutes les chandelles de la maison, on les place à la hâte sur les fenêtres; ensuite Clara s'enfuit, et court se renfermer dans sa chambre. Valmore arrive, il entre dans la grande salle, il se voit entouré de toute la famille: l'un lui présente le grand fauteuil de la mère Hélène, l'autre lui apporte un verre du vin le plus vieux de la cave, tandis que Jerson et sa femme commandent à grands cris le souper pour Valmore, pour quelques officiers et les soldats. La mère Hélène conduit ces derniers dans une

grange immense, qu'ils ont habitée déjà, et dans laquelle les servantes et les domestiques s'empressent de leur porter des vivres et du vin. Cinq ou six guerriers sont légèrement blessés; les jeunes filles frémissent en voyant du sang sur leurs habits; elles déchirent vingt fois plus de linge qu'il n'en faut pour panser leurs blessures..... Toute la maison est dans l'agitation; Jerson donne à la fois cent ordres différens et souvent contradictoires; les femmes volent à la cuisine ou redescendent à la cave; on va, on vient, on crie, on se heurte, plus d'une fois on se culbute: tout peint le zèle de la bienveillance, tout exprime la vénération pour ces braves guerriers.

Cependant Valmore jette un regard inquiet et curieux dans tous les recoins de la salle; mais il cherche en vain, *elle n'y est pas!*....... Il approuve cette réserve. Elle est étrangère dans cette famille; et si jeune et si belle, elle doit se cacher dans une maison qui ressemble à un camp. Valmore a fait des prodiges de valeur; tout le succès important de cette journée n'est dû qu'à lui; néanmoins sa tristesse est plus profonde que jamais; il ne peut même supporter la gaîté dans les autres; il blâme avec sévérité celle que montrent en sa présence deux jeunes officiers. Nous sommes heureux sans doute, dit-il, d'avoir fait triompher la bonne cause, mais ne devons-nous pas des regrets aux braves compagnons que nous avons perdus? Ah! le jour de la victoire est celui des larmes, même pour le vainqueur s'il est humain!...... Et quels sont les ennemis que nous venons de combattre et d'exterminer? des hommes égarés, mais des compatriotes!....... Qui de nous ne doit pas désirer que les rebelles rentrent dans le devoir, et que la clémence royale leur pardonne!......... En disant ces paroles Valmore se lève, il donne des ordres pour que tout le monde soit prêt le lendemain matin à sept heures, car on devoit com-

battre encore et tenter un assaut. Clara n'apprit cette nouvelle qu'avec un extrême saisissement; elle frémissoit en pensant qu'elle alloit éprouver encore le lendemain tous les tourmens qu'elle avoit soufferts dans cette journée si longue et si terrible. Elle entendit parler Valmore, et le son de cette voix chérie la fit fondre en larmes. Elle se retira dans son cabinet, décidée à y passer la nuit, elle prit le livre d'Heures qu'elle tenoit du père Arsène, et qu'elle avoit lu dans sa prison la veille du jour où elle fut conduite à l'échafaud........ Ce livre, dit-elle, fit ma consolation et me donna toute la force dont j'avois besoin dans un moment où les plus braves ont quelquefois manqué de courage ou de résignation; mais il ne s'agissoit que de ma vie....... Un être inutile et malheureux peut aisément faire ce sacrifice...... Aujourd'hui, quelle différence!....

Clara, ne voulant point s'arrêter à cette idée, ouvrit son livre et se mit à lire avec toute l'attention dont elle étoit capable; mais de temps en temps une larme brûlante tomboit sur le papier!.... Tout le monde dormoit; un calme profond régnoit dans la ferme; lorsqu'à minuit Clara entendit du bruit, elle écoute.... C'étoit un homme à cheval qui s'arrêtoit devant la ferme, et qui frappa doucement à la porte: on ouvre, et quelques minutes après une servante accourt pour dire à Clara que le père Arsène vient d'arriver. Aussitôt Clara se précipite hors du cabinet pour aller recevoir son seul ami et le protecteur le plus chéri. Le père Arsène en apprenant le siége de la Rochelle, avoit tout arrangé pour voler au secours de sa famille et de Clara. Il avoit eu de l'argent des Dames de Charité, et il venoit offrir à Jerson de lui procurer un asile à Paris, et à Clara de la conduire en Allemagne, où l'on a déjà dit qu'il avoit des parens du côté de sa mère. Jerson voulut rester dans sa ferme; mais Clara ne laissa point échapper une occasion de faire à Dieu un sacrifice

qu'elle regardoit comme une expiation. Je suis prête à vous suivre, dit-elle au père Arsène. — Eh bien! ma fille, dit-il, dans ce cas il faut partir sans délai; on combattra au point de jour: profitons du calme de cette nuit, partons.... A ces mots, Clara pâlit..... Elle pensoit que Valmore iroit à l'assaut, et qu'elle alloit être un temps énorme sans avoir de ses nouvelles...... Cependant elle n'hésita point; elle fit en pleurant ses adieux à Jerson et à sa femme, qui s'opposoient avec force à son départ. Mais on voyoit que le père Arsène désiroit vivement qu'elle prît ce courageux parti. Elle demanda seulement une demi-heure pour aller faire sa valise; elle vouloit surtout dire un mot à Honorine. Lorsqu'elle fut dans sa chambre ses pleurs redoublèrent; elle étoit si près de Valmore! Elle réveilla doucement Honorine, elle l'embrassa en versant un déluge de larmes: elle étoit heureuse d'avoir un prétexte de pleurer!....... Elle conjura Honorine de lui écrire souvent et avec *le plus grand détail*. Elle répéta plusieurs fois cette phrase; et, ne croyant pas encore que cela fût suffisant, elle osa enfin ajouter ces mots: Et n'oubliez pas de me donner des nouvelles de mon libérateur! Honorine, désespérée du départ de Clara, promit de lui écrire sans cesse. Il fut convenu qu'elle remettroit ses lettres à Jerson, auquel le père Arsène laissoit l'itinéraire de sa route.

Clara, prête à descendre, se retourna vers la cloison qui la séparoit de Valmore; et, levant au ciel des yeux noyés de larmes, elle implora tous les secours célestes pour celui qu'elle alloit quitter et qu'elle ne reverroit peut-être jamais!.......Son coeur se déchira en sortant de cette chambre; et quand elle reparut dans celle de Jerson, on fut effrayé de sa paleur. Jerson et sa femme lui donnèrent toutes les bénédictions de l'affection la plus tendre; car elle étoit adorée dans cette maison, dont elle avoit fait l'admiration et les délices

par ses vertus, sa douceur et le charme de son caractère et de ses manières. Le père Arsène mit sur les épaules de Clara un grand manteau de bure noire avec un capuchon; ensuite il l'arracha de la ferme, la fit monter à cheval en croupe derrière lui, et partit ainsi avec elle. Le bon religieux, avant même d'arriver à la ferme, avoit su que Valmore l'habitoit, et il éprouvoit une joie sensible d'enlever Clara à tous les dangers actuels de cet asile. À peine Clara fut-elle hors de la ferme, qu'elle sentit un calme délicieux renaître dans son âme: pouvoir suprême d'une conscience satisfaite!.... Le coeur se brise en formant le projet d'un sacrifice vertueux qui nous arrache à ce qui nous est cher; mais, quand le sacrifice est fait, une voix intérieure et divine, en nous approuvant, nous fortifie, nous console et nous élève au-dessus de nous-mêmes....

Clara n'éprouve plus que de l'attendrissement; elle regarde avec ravissement ce ciel étoilé: cette contemplation ramène en foule dans son imagination toutes les douces pensées de l'espérance. En s'éloignant volontairement de ce qu'elle aime, elle ose compter sur la protection divine, elle croit assurer la vie de Valmore! Elle gardoit un profond silence. Ma fille, lui dit le saint religieux, n'avez-vous pas peur, au milieu de la nuit, dans un pays plein de soldats?—Non, mon père, répondit Clara, je ne crains rien avec vous! je me rappelle notre voyage sur le Rhône!..... D'ailleurs, dans ce moment, je suis satisfaite de moi-même......—C'est sans doute un motif de confiance; mais vous ne pensez pas, ma fille, que l'innocence doive toujours trouver sa récompense sur la terre?—Oh! non, mon père; car, si cela étoit ainsi, on n'auroit aucun mérite à faire son devoir.—Oui, il falloit, pour donner du prix à la vertu, qu'elle n'eût quelquefois en ce monde que la religion pour refuge, que Dieu pour consolateur; il falloit que le vice y fût aussi quelquefois

impuni. Mais en même temps la sagesse éternelle a voulu que ces exceptions, nécessaires au mérite de nos actions, fussent néanmoins assez rares pour qu'il fût impossible de méconnoître que la route du devoir est toujours la plus sûre et la meilleure, et que les voies de l'iniquité conduisent presque infailliblement dans un profond abîme. Enfin, rappelez-vous cet oracle de l'Esprit-Saint : *Point de paix pour l'impie*. En effet, vous verrez toujours que si la Providence tolère quelquefois la prospérité du méchant, elle ne permet jamais son bonheur. Comme le vénérable religieux prononçoit ces paroles, on se trouva près d'un poste militaire. Clara montra quelque frayeur. Le père Arsène la rassura en lui disant qu'il avoit pris toutes les précautions nécessaires à la sûreté de leur voyage. Il n'étoit parti de Paris que muni des plus puissantes recommandations pour le duc d'Angoulême. Avant de se rendre à la ferme, il avoit fait parvenir à ce prince une lettre de la reine-mère ; et, d'après cette lettre, le prince avoit fait expédier les ordres les plus formels de laisser passer ce religieux, et de lui accorder toute protection.

Clara et son vertueux guide ne s'arrêtèrent qu'au point du jour pour prendre du repos dans une chaumière ; au bout de quelques heures ils se remirent en route ; le soir ils traversèrent une petite ville, où ils trouvèrent une diligence prête à partir qui les conduisit à la frontière qu'ils vouloient passer pour se rendre en Allemagne. Le reste du voyage fut aussi heureux. Ils arrivèrent au mois de décembre dans la belle capitale des États de l'électeur de ***, l'un des plus puissans princes de l'Allemagne. Clara avoit plus d'une fois entendu parler de cette ville, car c'étoit à cette cour que Montalban avoit passé une partie de sa jeunesse. Ce souvenir attrista Clara ; elle étoit rassurée cependant sur la crainte de rencontrer son père, car elle savoit que des dettes et de mauvaises affaires lui ôtoient

toute possibilité de reparoître dans ce pays. Ce scélérat, pour les mêmes raisons, s'étoit sauvé de France; il avoit passé en Angleterre peu de temps après l'évasion de Clara du château de Rosmal, emportant avec lui une inquiétude de moins, par la certitude qu'il croyoit avoir de la mort de sa malheureuse victime.

Le père Arsène remit Clara, toujours sous le nom d'Olympe, entre les mains d'une vieille veuve, cousine germaine de feu sa mère. La bonne veuve, bien dévote, bien charitable, un peu grondeuse, très-économe et d'une extrême rigidité, reçut Clara comme une orpheline chassée de la Rochelle par la guerre, et surtout par les persécutions exercées contre les catholiques. Marcelle (c'étoit le nom de cette veuve) étoit riche, mais elle vouloit à la fois faire de bonnes actions et amasser beaucoup d'argent, deux choses fort difficiles a concilier, et que Marcelle trouvoit le moyen d'accorder assez bien. Elle ne se refusoit à aucune charité, mais elle donnoit très-peu, en disant: Je dois me réserver des fonds pour des charités à venir. Elle poussoit si loin cette prévoyance, que le trésor grossissoit prodigieusement tous les ans: cet argent des pauvres futurs étoit si sacré, que Marcelle en détachoit bien difficilement une petite partie pour les pauvres présens. Elle n'en détacha rien pour Clara; car il fut décidé qu'elle se borneroit à la loger et à la nourrir, et que Clara emploieroit à son entretien le produit de son travail.

Le père Arsène, après un repos de deux jours, retourna en France, laissant Clara fort attristée de sa nouvelle situation, et regrettant vivement la ferme où elle avoit passé de si paisibles jours. La maison de Marcelle étoit composée d'une cuisinière, d'un domestique, d'une servante et d'une vieille ménagère, qui offroit en toutes choses la caricature la plus outrée de sa maîtresse, car elle étoit mille fois plus avare, plus chagrine et plus acariâtre que Marcelle, et sa bigoterie

étoit excessive. Marcelle, qui ne voyoit dans cette vieille fille que ses propres qualités, portées au dernier point de perfection, avoit pour elle une profonde vénération et l'affection la plus tendre. La ménagère entretenoit sa confiance aveugle en désespérant les domestiques, contre lesquels elle crioit sans relâche durant toutes les matinées, et surtout en les accusant de déprédations et de friponneries. Elle joignoit à ce zèle ardent une extrême flatterie pour sa maîtresse, une impertinente causticité avec toute autre personne, à l'exception du directeur de Marcelle, qui étoit aussi le sien, et pour lequel elle avoit les attentions les plus recherchées.

La société de Marcelle n'étoit pas plus aimable que son intérieur: elle se réduisoit à deux ou trois demoiselles de cinquante et soixante ans, à quelques hommes de cet âge, et au chanoine directeur. Quand ces personnes étoient rassemblées, on causoit en allemand, et l'on jouoit. Clara toujours dans le salon, restoit à son métier. On la regarda les premiers jours avec plus d'étonnement que de bienveillance, ensuite on parut à peine s'apercevoir qu'elle fût dans la chambre. Marcelle n'avoit jamais été jolie; elle éprouvoit naturellement une sorte d'aversion pour toutes les belles personnes. Elle n'aimoit pas Clara, qui d'ailleurs déplaisoit à la ménagère, qui ne voyoit en elle qu'un surcroît de dépense. Cependant Marcelle, ayant dans son quartier la réputation de parler parfaitement le françois, n'étoit pas fâchée de cultiver ce talent un peu rouillé, en causant avec Clara lorsqu'elle n'avoit pas de monde. Marcelle avoit un accent si dur, une prononciation si étrange, elle employoit des expressions si peu usitées ou si triviales, que son langage étoit également inintelligible et comique; et, pour achever d'en compléter le ridicule, elle ne parloit jamais à Clara que d'un ton emphatique et solennel pour débiter les lieux communs

les plus usés sur la fragilité de la beauté, et sur les devoirs d'une jeune personne. Au milieu de ces sermons, Clara, malgré sa mélancolie habituelle, eut le malheur de sourire plus d'une fois; ce qui produisit de fâcheuses scènes: un jour surtout, Marcelle éprouva une si vive indignation, que, ne trouvant point en françois de termes pour l'exprimer, elle gronda Clara en allemand, mais avec un ton et un accent si terribles, que la pauvre Clara fut plus effrayée que si elle eût compris ce qu'on lui disoit.

Sans le travail le plus assidu, Clara eût succombé à l'ennui qui régnoit dans cette maison. Elle ne sortoit que pour aller avec Marcelle à l'église; alors elle rabattoit une grande coiffe noire sur son visage: ainsi, malgré l'éclat de sa beauté, elle resta entièrement ignorée dans la ville et même dans son quartier. Cependant la perfection de ses broderies, déposées dans quelques boutiques pour les vendre, donna au bout de deux mois de la célébrité. Cet art n'étoit point cultivé dans cette partie de l'Allemagne. Ces broderies parurent des chefs-d'oeuvre qui excitèrent l'admiration de toutes les dames de la cour et de la ville: on prit des informations, et l'on sut que cette excellente brodeuse étoit une jeune Françoise nommée *Olympe*, qui demeuroit chez la veuve Marcelle.

Un matin, la brillante voiture de la jeune comtesse de Kleben s'arrêta à la porte de Marcelle: toute la maison fut en rumeur au nom de la comtesse. C'étoit une dame de la cour, belle-fille de la grande-maîtresse, ancienne gouvernante de la princesse Euphémie, fille chérie de l'électeur. La comtesse ne descendit point; elle étoit dans sa voiture avec un vieux seigneur de la cour, chambellan de l'électeur. Elle fait prier Clara de descendre et de venir lui parler dans sa voiture. La légèreté de ce message déplut à Clara, et elle refusa nettement de descendre; mais Marcelle, toujours prête

à la contrarier, lui commanda impérieusement de se rendre aux ordres de madame la comtesse de Kleben, quoiqu'au fond elle trouvât fort mauvais que la comtesse ne vînt pas dans son salon s'adresser à elle pour les lui donner. Clara soupira, mais elle obéit. Elle descend lentement, elle arrive auprès de la voiture; on ouvre la portière, elle monte sur le marche-pied, elle entre dans la voiture et s'assied sur le devant d'une immense berline. D'un air glacial elle attend qu'on lui parle, en prévenant seulement qu'elle n'entend pas l'allemand. Au lieu de lui parler, on la regarde, on l'examine avec l'expression de la plus vive surprise. Le vieux seigneur surtout paroissoit confondu. Après beaucoup d'exclamations, il adressa la parole en allemand à la comtesse; celle-ci répondit avec un air et un ton dédaigneux; enfin elle rompit cet entretien en questionnant Clara sur le prix de ses broderies et en lui commandant un habit de cour. Ensuite on rouvrit la portière, et Clara quitta la comtesse en se promettant en secret de trouver un prétexte de ne point travailler pour une personne dont les manières avoient si peu de douceur et de politesse. Marcelle, qui regrettoit de n'avoir pas reçu la visite de la comtesse, sut gré à Clara du mécontentement qu'elle lui montra, et elle passa le reste de la matinée à faire des réflexions critiques sur les gens de la cour. Le lendemain matin le vieux chambellan, qui la veille avoit accompagné la comtesse, fit demander à Marcelle un moment d'entretien particulier qui lui fut accordé sur-le-champ. Ce chambellan, qui s'appeloit le baron de***, et dont le nom et la faveur auprès de l'électeur étoient fort connus, fit beaucoup de questions sur la naissance, le caractère, les moeurs et la conduite de Clara. Marcelle, incapable de mentir et de nuire, rendit les meilleurs témoignages de Clara, non sans faire valoir de son mieux la bonté qu'elle avoit eue de recueillir une jeune orpheline bien née, remplie

d'innocence et de vertu, et chassée de son pays par les guerres civiles. Le baron alors pria Marcelle de lui confier Clara pour la mener au palais, parce que l'électeur vouloit la voir et devenir son protecteur. À ces mots Marcelle émerveillée va chercher Clara, et, avec un ton caressant qu'elle n'avoit jamais eu, elle lui annonce cette grande nouvelle. Clara ne sait si c'est un bonheur ou un nouveau piége de la fortune, elle n'éprouve que de l'étonnement et de l'inquiétude, mais elle se laisse entraîner; on la remet aux mains du chambellan qui la fait monter dans sa voiture, et l'on part pour se rendre au palais. On y arrive: le chambellan prend la main de la timide Clara; il la conduit avec rapidité par de petits corridors et des escaliers dérobés, et bientôt Clara se trouve dans les petits appartemens de l'électeur. Ce prince étoit seul, assis devant un bureau: son seul aspect rassura Clara, car la bonté se peignoit sur tous ses traits, et son âge avancé, ses cheveux blancs, et la noblesse de sa figure, en rendoient l'expression aussi touchante que respectable. Clara s'inclina profondément, et resta debout; sa timidité, son émotion, sa rougeur, ajoutoient à sa beauté un charme particulier et un éclat éblouissant. L'électeur la regarda fixement, et ses yeux se remplirent de larmes...... Clara, plus émue que jamais, ne savoit que penser, lorsqu'elle s'aperçut que le prince et le chambellan comparoient sa figure à celle d'une jeune et charmante personne représentée dans un tableau placé vis-à-vis de l'électeur. Elle comprit alors qu'on lui trouvoit une ressemblance frappante avec un objet qui intéressoit vivement l'électeur; un instant de réflexion lui fit deviner que cet objet étoit la princesse Euphémie, fille de l'électeur. Clara, sachant que la princesse étoit âgée de quarante ans, imagina facilement que ce portrait avoit été fait dans sa première jeunesse. Le chambellan, qui venoit de recevoir de l'électeur l'ordre d'aller

chercher la princesse, sortit, et Clara se trouva tête à tête avec l'électeur. Ce prince, du ton le plus affectueux, ordonna à Clara de s'asseoir. Vous devez être surprise, lui dit-il en souriant, de l'effet que produit sur moi votre vue, mais vous ressemblez si parfaitement à ce qu'étoit ma fille à votre âge, qu'il ne m'est pas possible de vous contempler sans attendrissement: je rajeunis en vous regardant; je revois ma fille dans la première fleur de sa jeunesse, et c'est retrouver mes beaux jours!....... Cette ressemblance, vos malheurs, le témoignage que rend de vous une personne de la vertu la plus austère, tout vous assure ma protection et mon amitié: je vais moi-même vous présenter à ma fille, et je désire que vous restiez auprès d'elle. Clara montra son étonnement et sa reconnoissance par la douce expression de sa physionomie et de son maintien. L'électeur, les yeux attachés sur elle, ne se lassoit point du plaisir de la regarder, lorsque la porte s'ouvrit, et l'on vit paroître la princesse s'appuyant sur le bras du chambellan. Clara se lève: la princesse prévenue par le chambellan, s'arrête un moment; elle regarde alternativement son portrait et Clara, puis elle dit: en effet c'est son portrait beaucoup moins beau qu'elle!... À ces mots elle s'avance, prend Clara par la main, et, avec toute la grâce de la bonté la plus aimable, elle l'embrasse. Clara éprouva pour cette princesse quelque chose de si tendre, qu'elle ne put retenir ses pleurs. Elle fut honteuse de ce mouvement, et voulut vainement le dissimuler ou le contenir. Euphémie partagea son attendrissement et la serra dans ses bras, toutes deux fondirent en larmes.... Cette scène inattendue toucha vivement l'électeur. Ma fille, dit-il, je voulois vous demander vos bontés pour cette jeune orpheline; mais il me semble qu'elle n'a nul besoin auprès de vous de ma protection. Chargez-vous de son sort; et, pour que la ressemblance entre vous soit plus intéressante

encore, puisse son âme ressembler à la vôtre! Euphémie soupira. Elle remercia son père par un regard plein de tendresse et de mélancolie. Après un court entretien, la princesse prit congé de son père, et tenant toujours Clara sous le bras, elle sortit et l'emmena.

Euphémie avoit encore de beaux traits, une physionomie pleine d'expression, et le charme inexprimable de son maintien et de ses manières auroit suffi seul pour fixer sur elle tous les regard et pour lui gagner tous les coeurs; mais une grande maigreur, une pâleur extrême, en rendant sa figure plus intéressante, en effaçoient entièrement l'éclat qu'une belle personne peut avoir encore à cet âge. Une tristesse habituelle et profonde déceloit en elle un chagrin secret, que les uns attribuoient à la délicatesse de sa santé, et les autres, au regret d'avoir refusé le trône, pour consacrer sa vie à son père et pour ne le jamais quitter.

Euphémie, malgré la droiture parfaite de son caractère, n'étoit pas à l'abri d'un malheur inévitable pour les princes, celui de prendre quelquefois des préventions injustes; car, à moins d'un intérêt de coeur, il est impossible de s'appliquer constamment à discerner la vérité de la calomnie, à tâcher d'approfondir si l'accusateur est exempt de haine ou d'envie. Il est même à remarquer que ce sont précisément les meilleurs princes qu'il est le plus facile de prévenir défavorablement. Avec eux on n'est pas obligé d'employer des calomnies atroces, et par conséquent suspectes. De légers traits suffisent; tout ce qui blesse, non seulement la probité, mais la délicatesse leur inspire un mépris que des âmes moins élevées ne sauroient éprouver. À leur cour, la calomnie, moins odieuse en apparence, y est plus commune, plus insinuante et plus dangereuse; elle y parvient mieux à son but, en cachant sa noirceur sous des formes si nonchalantes et si adoucies, qu'elle ressemble à peine à la médisance. Mais Euphémie savoit aimer,

et lorsqu'il s'agissoit de ses amis, tout l'art profond de nuire, si perfectionné dans les cours, étoit inutile avec elle. Alors elle voyoit toutes les ruses de la malignité, elle en devinoit tous les motifs. Son amitié sembloit s'accroître par les efforts que l'on faisoit pour la détruire, et elle se plaisoit à en multiplier publiquement les preuves. Elle emmena Clara dans son cabinet, et elle y resta seule avec elle près de trois heures. Clara, pour abréger les questions et pour éviter de faire des mensonges détaillés, se contenta de dire qu'ayant toujours été, dès son enfance dans un couvent, elle n'avoit point connu ses parens; que, dès les premiers troubles de la Rochelle, le vénérable père Arsène l'avoit conduite dans une ferme aux environs de la ville, et qu'ensuite il l'avoit menée en Allemagne. La manière dont elle parla du père Arsène et de la famille de Jerson, charma la princesse qui, dès ce premier entretien, prit une si vive affection pour Clara qu'elle résolut au fond de son coeur de lui tenir à jamais lieu de mère. Cette nouvelle intimité fit une grande sensation à la cour, elle n'eut l'approbation d'aucune des dames attachées à la princesse; elle déplût surtout à la grande-maîtresse, la baronne de Kleben, qui, en particulier, gronda très-sèchement sa belle-fille qui, sans le vouloir, avoit été (par sa visite faite avec le chambellan) la première cause de cette singulière faveur. La jeune comtesse n'avoit pourtant rien à se reprocher à cet égard; elle s'étoit bien gardée de vanter la grâce et la beauté de Clara, elle nioit même sa ressemblance avec la princesse; mais le témoignage du chambellan avoit suffi pour intéresser l'électeur et pour exciter sa curiosité.

La baronne Kleben, âgée de cinquante-cinq ans, étoit la femme de son âge qui pouvoit le plus justement se vanter d'avoir le moins changé depuis vingt-cinq ans. Elle avoit conservé toute l'ardeur, toute l'activité pour nuire à ceux qu'elle craignoit, toute l'ambition, toute

la frivolité, toutes les prétentions des jours les plus brillans de sa jeunesse. Sa maison étoit la plus fastueuse et la plus élégante de la cour. On lui répétoit régulièrement trois fois la semaine, à ses grands soupers, qu'elle avoit l'air d'être la soeur de sa belle-fille; comment douter d'une chose aussi généralement reconnue? Aussi la baronne se coiffoit-elle toujours avec des roses; quatre heures de toilette et douze heures consacrées à la représentation et à l'intrigue: tel étoit, depuis près de trente ans, l'emploi constant de ses journées. Naturellement caustique, médisante, envieuse, elle cachoit sa malignité sous un faux air de gaîté; elle calomnioit en riant, et son sourire amer étoit toujours un sarcasme. Toute célébrité dans les autres lui déplaisoit, celle de l'esprit surtout; mais elle étoit de bonne foi sur ce point seulement; car, indépendamment de tout sentiment d'envie, elle pensoit qu'une personne d'un esprit supérieur étoit la plus dangereuse de toutes les créatures, comme devant être la plus ambitieuse, la plus féconde en ruses, en artifices, et la plus profonde en duplicité. Le génie n'étoit à ses yeux qu'un moyen de parvenir, et que la puissance redoutable d'exterminer ses concurrens. Ennemie de toutes les réputations éclatantes, elle ne louoit jamais que la médiocrité, et même elle la protégeoit vivement lorsqu'elle se trouvoit en rivalité avec un grand talent. Quant à ses manières habituelles: elles étoient glaciales, impertinentes avec toutes les personnes qui ne jouissoient pas d'une grande faveur ou d'une grande fortune; sa politesse n'étoit jamais fondée que sur l'intérêt ou sur la vanité. Une personne de ce caractère ne pouvoit être aimée d'Euphémie; mais cette dernière avoit néanmoins pour la baronne tous les égards dus à son ancienne gouvernante, qui, depuis la mort de l'électrice et celle de l'épouse du prince héréditaire, occupoit la première place de la cour.

Clara s'attacha si tendrement à la princesse, qu'elle

cessa de regretter la ferme de Jerson. Honorine lui écrivoit quelquefois : avec quelle avidité Clara parcouroit ces lettres pour y trouver un nom chéri!......... On lui mandoit que Valmore ajoutoit chaque jour à sa gloire par de nouveaux exploits, et que la famille de Jerson, toujours aussi généreusement protégée par lui, jouissoit d'une paix profonde. Clara avoit déposé entre les mains du père Arsène le billet de Valmore, mais elle pouvoit garder et relire les lettres d'Honorine, et c'étoit une consolation!...

Euphémie ne donna à Clara aucun rang à la cour et même aucun titre, puisqu'elle n'auroit pu en avoir qu'un subalterne, dans une cour qui n'admettoit que des femmes de la plus haute naissance. Mais Clara fut logée dans l'appartement même de la princesse; elle ne parut ni aux fêtes, ni aux cercles; elle resta dans l'intérieur intime de la princesse, enfermée tête à tête avec elle une partie des journées, et admise dans les petits appartemens de l'électeur, où la princesse, allant toujours sans dames, ne menoit que Clara; et le reste du temps, quand la princesse étoit en représentation ou au spectacle, Clara restoit seule dans son cabinet, occupée à lire ou à broder pour Euphémie.

Cette vie sédentaire et retirée convenoit parfaitement à Clara. Plus d'une fois la princesse voulut lui procurer quelque dissipation et la mener au spectacle dans une loge grillée, mais Clara s'y refusa constamment; et son goût pour une solitude absolue, réuni à tant de jeunesse et de beauté, porta au comble l'estime de la princesse pour elle, d'autant mieux qu'Euphémie connut aisément que ce dénûment de vanité et cet amour de la retraite étoient fondés sur la base solide de la plus haute piété. Clara ne voyoit jamais d'hommes, à l'exception de l'électeur, du prince héréditaire, frère aîné d'Euphémie, et du vieux chambellan, son premier protecteur; c'étoit la seule personne attachée à la cour

qui se trouvât quelquefois chez le prince, quand Euphémie s'y rendoit en visite. Les jours où le prince soupoit dans ses petits appartemens, Clara se retiroit avant l'arrivée des personnes qu'il admettoit dans sa société intime. Ainsi les seigneurs de la cour n'avoient pu l'entrevoir qu'à la dérobée, mais c'en étoit assez pour être aussi charmés que surpris de sa grâce et de sa beauté. En vain les dames de la cour, et surtout la baronne de Kleben, qui avoient vu plus long-temps Clara chez la princesse, soutenoient qu'elle n'avoit que de l'éclat, qu'elle n'étoit belle qu'au premier coup d'oeil, et que sa figure avoit mille défauts, on n'en fut pas moins persuadé que cette jeune *Olympe* étoit la plus belle personne qui eût encore paru à la cour. L'envie et la malignité essayèrent alors de découvrir quelques taches dans la vie de cette nouvelle favorite: on prit des informations dans le quartier de Marcelle, et Marcelle elle-même fut interrogée; mais toutes ces recherches n'aboutirent qu'à prouver que Clara étoit en effet une orpheline remplie d'innocence et de piété, qui n'avoit quitté son couvent que pour venir chercher un asile en Allemagne chez la parente du religieux son protecteur. Il fallut se borner à saisir tous les moyens de rabaisser sa personne et de lui donner des ridicules. Rien n'étoit plus difficile. On ne pouvoit dire qu'enivrée de sa faveur, elle promettoit sa protection, et qu'elle se vantoit de mener la princesse, et même l'électeur, sur lequel Euphémie avoit un ascendant suprême. Clara ne voyoit personne, et lorsque la baronne se trouvoit avec elle dans le cabinet d'Euphémie, Clara travaillant, et les yeux baissés sur son métier, gardoit un profond silence. Si la baronne lui parloit, elle répondoit d'un ton doux et respectueux, mais avec la plus extrême brièveté. On prit le parti de dire qu'elle étoit la personne du monde la plus bornée, et qu'en même temps elle avoit un orgueil, une hauteur et une suffisance qui per-

çoient dans tous ses mouvemens. On nia sa faveur; car les courtisans croient que la rendre douteuse dans l'opinion des autres, c'est presque l'annuller, parce qu'ils envient bien moins l'estime des princes que les hommages qu'elle procure. On soutint qu'Euphémie ne regardoit Clara que comme une ouvrière assidue, dont le travail lui plaisoit: on affecta même, en parlant d'elle, de ne la désigner que sous le titre de *la brodeuse de la princesse*.

Tout se sait à la cour; les choses confiées dans les plus petits comités, sous le sceau de la confiance la plus intime, parviennent en peu de temps à l'oreille des princes: une rivalité passagère suffit souvent pour rompre des liaisons de convenance, et ces ruptures produisent toujours quelques délations secrètes. Euphémie apprit donc avec certitude, au bout de deux ou trois mois, de quelle manière on parloit de cette jeune personne qui lui devenoit tous les jours plus chère. Elle se promit de la venger avec éclat. Les fêtes qu'on lui donnoit chaque année pour célébrer le jour de sa naissance lui en procurèrent bientôt l'occasion. Ces fêtes duroient trois jours; l'électeur et le prince héréditaire faisoient avec solennité tous les frais des deux premiers, et c'étoit une personne de la cour qui donnoit la troisième fête, dont la princesse exigeoit que toute étiquette fût bannie. La baronne devoit, cette année même, avoir l'honneur de donner cette dernière fête, et, par conséquent, de recevoir chez elle l'électeur et ses enfans. Ce jour arrivé, Clara, malgré sa résistance, sa répugnance extrême et sa timidité, fut obligée de se laisser parer magnifiquement: on la revêtit d'une robe d'étoffe d'argent; on posa une superbe chaîne de pierreries sur son sein toujours modestement couvert d'une double gaze; on entrelaça des diamans dans ses beaux cheveux, ensuite la princesse la conduisit en triomphe chez la baronne de Kleben. Clara, dans cette éblouissante parure

éprouvoit un tel serrement de coeur, qu'il lui fallut le plus grand empire sur elle-même pour l'empêcher de fondre en larmes: cette robe brillante et blanche lui rappeloit celle qu'elle avoit essayée, et qu'elle auroit portée le jour de ses noces!..... D'ailleurs, en songeant que son vrai nom, fameux dans toute l'Europe par un forfait sans exemple, étoit partout en horreur, il lui sembloit, malgré son innocence, qu'elle usurpoit la tendresse de cette princesse sensible et bienfaisante! Elle rougissoit de ses bontés, sa faveur n'étoit pour elle qu'un poids accablant, et qu'un pénible sujet d'inquiétude; car privée par un destin cruel et bizarre de la douce sécurité de la vertu, elle craignoit mortellement l'éclat et le grand jour. Elle ne jouissoit pleinement de son innocence que seule avec Dieu; elle retrouvoit dans le monde toutes ces idées nécessaires à la société qui font de notre nom une partie de nous-mêmes si essentielle, que la calomnie ne peut l'attaquer sans nous blesser profondément. Alors, en aigrissant le ressentiment naturel causé par l'injustice, la conscience la plus pure ajoute peut-être quelquefois à nos maux; elle ne les calme et ne les dissipe entièrement que loin des yeux de tous les hommes.

Cependant Euphémie monte en voiture seule avec Clara; on se rend chez la baronne, on arrive; la baronne et toutes les dames viennent recevoir la princesse sur le haut de l'escalier.....et, en l'aperçevant appuyée sur le bras de Clara, on reste pétrifié!.... Les complimens, les remercîmens d'usage expirent sur les lèvres tremblantes de la baronne, elle rougit, pâlit, balbutie, perd la tête... Quel événement!..... *La brodeuse de la princesse* admise dans une fête, à la vérité sans étiquette, mais où l'on n'a rassemblé que des femmes qui, par leur naissance, peuvent entrer dans tous les chapitres d'Allemagne!........ *La brodeuse de la princesse*, mille fois plus belle, plus majestueuse, plus

éclatante que toutes ces grandes dames !... Tandis qu'on s'étonne, qu'on envie, qu'on murmure tout bas, Euphémie s'avance et dit à la baronne en souriant et en lui montrant Clara : N'êtes-vous pas surprise de la voir à une fête, elle qui jusqu'ici a refusé de paroître á toutes celles de la cour ?.... — Oui, madame, répondit la baronne, je suis très-*surprise !*... — Je m'y attendois, reprit Euphémie ; mais devant ne trouver ici que mes amis, j'ai voulu y amener ma fille adoptive. En disant ces paroles, Euphémie poursuit sa marche, et suivie d'un nombreux cortége et tenant toujours Clara sous le bras, elle entre dans une salle superbement décorée, dont toutes les fenêtres ouvertes donnoient sur un jardin illuminé. Clara (quoiqu'elle dansât parfaitement) avoit annoncé qu'elle ne dansoit point. La princesse s'assit dans un fauteuil, elle fit placer Clara sur une banquette à côté d'elle, et le bal commença.

La princesse jouissoit délicieusement de l'un des plus doux plaisirs du pouvoir souverain et de la grandeur, celui d'élever ce qu'on aime, de donner au mérite des marques publiques d'estime, de faveur, et d'humilier, de confondre les intrigans et les envieux. Combien d'ennemies cette brillante soirée fit à Clara !....... Les coquettes, les ambitieuses, toutes les mères qui avoient des filles de cet âge, et qui, en calculant leurs quartiers de noblesse, ne concevoient pas que la princesse, voulant adopter une jeune personne, eût fait un tel choix...... Le tourment de la haine et de l'envie fut porté au comble par l'admiration de tous les hommes. Tout le monde aussi fut frappé de l'étonnante ressemblance d'Euphémie et de Clara ; les vieux seigneurs surtout crurent revoir la princesse à l'âge de dix-huit ans, quoiqu'ils trouvassent en secret que Clara étoit infiniment plus belle que ne l'avoit jamais été la princesse.

L'électeur et le prince héréditaire arrivèrent à l'heure du souper : rien ne manqua au triomphe de Clara, ces

deux princes s'occupèrent d'elle avec l'air de la plus flatteuse intimité, et l'électeur la fit mettre à sa table. Au milieu de tous ces honneurs, Clara, mélancolique, mais simple, douce, obligeante, parla peu, répondit toujours avec grâce, souvent avec esprit, son maintien fut parfait, sa reconnoissance pour les princes eut l'expression convenable de respect et la dignité personnelle qui préserve de l'exagération et de l'enivrement. Sa politesse avec les courtisans ne ressembla point à *l'affabilité* qui ne convient qu'aux princes, et qui n'est dans les particuliers que de l'impertinence et de la fatuité; elle n'eut avec aucune femme une contenance froide et dédaigneuse; elle ne prit point avec quelques personnes les airs protecteurs d'une favorite qui veut plaire: elle fut constamment noble, naturelle, aimable. On remarqua qu'elle n'affecta pas une seule fois de parler à l'oreille de la princesse, ou de lui dire quelques mots à demi bas. Elle charma tous ceux qui n'étoient pas décidés d'avance à la haïr.

La princesse et Clara quittèrent la fête un peu avant minuit. Elles retournèrent à un quart de lieue du château de la baronne, dans une maison de plaisance de l'électeur, où la princesse devoit passer tout l'été. On étoit aux premiers jours du mois de juin. La nuit étoit si calme et si belle que, lorsque Clara fut déshabillée, elle descendit seule dans un petit bois de peupliers, enfermé dans l'enceinte du jardin particulier de la princesse. Elle s'assit, à l'extrémité du bois, sur le bord d'un bassin entouré de mousse, et ses yeux se fixèrent sur un canal assez éloigné, mais qui, réfléchissant les rayons de la lune, formoit au milieu d'une allée de jeunes saules un long sillon de lumière....... Le bois, les eaux, la nature entière, tout est muet et tranquille. Clara, après cette fête bruyante, jouissoit avec délice du calme et du silence!.......... Que je suis bien ici! se disoit-elle; je ne sens plus le poids du nom fatal que

je porte, et l'inquiétude du mystère qui doit toujours envelopper ma triste existence!..... Seule avec l'auteur de l'univers, je suis Clara sans rougir!... O combien je vous envie, solitude heureuse du désert! lieux paisibles où des âmes pures et religieuses ont trouvé la ravissante image du ciel! La majesté de Dieu remplit seule votre immense étendue, et les échos de vos grottes et de vos rochers n'ont répété que les louanges de l'Éternel! Terre fortunée, dédaignée par l'ambition humaine, les sueurs du pauvre ne vous ont point arrosée, vous n'êtes point souillée de sang! Ah! restez à jamais sans culture, afin qu'il y ait encore un asile sur la terre pour l'innocence opprimée! Hélas! la première charrue qui traça le premier sillon, ouvrit en même temps la route de l'industrie et celle de l'avarice et du crime!... Que ne puis-je aller m'ensevelir dans ces saintes retraites où mon imagination m'a transportée tant de fois! Là, les passions s'anéantissent et la sensibilité s'exalte; là, le coeur en se purifiant s'embrase d'un amour sublime, d'un amour ardent et sans agitation comme sans inquiétude, et que rien ne combat et ne traverse!... Mais ou laissé-je égarer ma pensée?... La sagesse sûprême n'approuve point ces voeux superflus. Ne peut-on trouver Dieu que dans ces profondes solitudes? et la place qu'il nous assigne dans cette courte vie n'est-elle pas celle qui doit nous plaire?... ou du moins ne devons-nous pas tâcher de la rendre supportable? Oui, je veux repousser loin de moi ces idées mélancoliques; ne sont-elles pas des espèces de murmures qui peuvent mener à la misanthropie?.....

C'étoit ainsi que Clara, toujours éclairée, guidée par la morale évangélique, combattoit cette tristesse vague et frondeuse, trop naturelle aux coeurs souffrans. C'est ainsi que la véritable piété réprime et rectifie tous les sentimens condamnables et même les plus spécieux; elle ne veut point que le dégoût des faux biens nous

fasse mépriser les institutions humaines que la Providence soutient et perpétue. Si la religion conduit quelques élus dans le désert, elle en a fixé davantage et dans le monde et sur le trône. Elle bénit l'humble obscurité du cénobite; mais elle a sanctifié mille fois les talens, le génie et la gloire. Elle nous demande surtout les qualités et les vertus qui conviennent le mieux à notre situation; elle exige que la résignation et la persévérance nous enchaînent dans l'état où nous pouvons faire le plus de bien (*k*); elle montre à tous les hommes le même but, elle leur promet la même récompense, elle leur offre l'espérance la plus sublime. Ainsi cette inquiétude, ce mécontentement secret, qui jettent sur les objets présens et sur l'avenir un voile si funèbre, ne peuvent produire un état habituel de mélancolie que dans l'imagination égarée des infortunés qui doutent de tout: tels sont pour les coeurs sensibles les tristes résultats du scepticisme; les âmes pieuses sont à l'abri de ces funestes égaremens.

Cependant, le lendemain matin de la fête, la grande-maîtresse, la baronne de Kleben, se rendit chez la princesse; sous prétexte de la remercier de l'honneur qu'elle avoit reçu la veille, mais surtout pour avoir avec elle une explication sur Clara. La baronne, ayant élevé Euphémie, avoit, tête à tête avec elle, le droit de lui parler avec une liberté que la reconnoissance d'une élève devoit autoriser. La baronne porta la parole au nom de toutes les dames de la cour, du moins elle assura qu'elle exprimoit leurs sentimens; et, après un long discours sur les convenances, les bienséances, l'étiquette, elle termina par cette phrase: J'ai cru, madame, devoir vous offrir toutes ces vérités, et, au risque de vous déplaire, j'ai eu le courage de vous les dire. La baronne prononça ces paroles avec une emphase qui fit sourire la princesse. Je vous assure, madame, répondit-elle, que je ne vois pas le moindre

courage dans tout ce que vous venez de me dire; car vous savez parfaitement que vous ne risquez rien du tout en me parlant ainsi. De quoi se plaint-on? que j'aie introduit dans une fête particulière, et sans cérémonial, une jeune orpheline bien née, et qui est également intéressante par ses malheurs, sa parfaite éducation, son innocence et ses vertus. Je puis m'étonner à mon tour que mes sentimens pour elle, ma tendresse de mère ne lui suffisent pas pour être accueillie avec empressement et reçue avec plaisir...... — Mais, madame, votre altesse la connoît depuis si peu de temps....... — Ce temps m'a suffi pour la juger, la chérir et l'adopter....... — L'adopter, madame!....... En vérité, personne ne croira à cette étrange adoption. — Eh bien, j'en prouverai la réalité; je vous déclare, madame, que l'électeur compte élever si haut la fortune de celui qui recevra sa main, que je suis décidée, de mon côté, à lui donner en outre une telle dot, que je n'aurai certainement que l'embarras du choix.

À ces mots, la baronne, vivement frappée, recueillit un moment ses esprits. Une réflexion rapide changea tout à coup ses dispositions. Elle connoissoit Euphémie; elle savoit que cette princesse étoit invariable dans ses résolutions et dans ses attachemens..... L'ambition aperçoit en masse d'un seul coup d'oeil tout ce qui la tente...... La baronne vit en un instant cette jeune orpheline héritière de tous les biens, de toutes les pierreries de la princesse, elle vit les honneurs accumulés sur la tête de son mari; elle vit enfin le plus grand parti de la cour et de l'Allemagne; et, après un long silence: Quoi, madame, dit-elle du ton le plus radouci, vous aimez à ce point cette jeune personne!....... — Oui, madame, et l'électeur et mon frère feront pour elle tout ce que mon affection pourra désirer. — Vous l'aimez véritablement, reprit la baronne, il suffit. Je puis donc enfin, poursuivit-elle d'un ton à la fois solennel et sen-

timental, je puis donc vous donner une grande preuve d'attachement!... J'ai un second fils, il a vingt-cinq ans; je demande pour lui à votre altesse la main d'Olympe.... La surprise d'Euphémie fut extrême. Il y avoit dans cette surprise de la joie, du mépris et cependant un peu d'attendrissement. Euphémie avoit beaucoup de pénétration; son esprit lui disoit bien que la seule cupidité produisoit, dans les idées de la baronne, cette soudaine révolution; mais son coeur et sa vanité étoient si touchés de cette offre, qu'elle en sut gré à la baronne, et qu'elle crut lui en devoir quelque reconnoissance. Il est si rare que l'on ne gagne rien à flatter le foible des princes, qu'on ne sauroit trop admirer à la cour l'inflexible droiture et la constante sincérité, quand par hasard elles s'y trouvent.

La princesse remercia la grande-maîtresse avec une grâce qui ressembloit à la sensibilité; elle lui dit les choses les plus flatteuses. La baronne s'attendrit. Euphémie lui serra affectueusement les mains et l'embrassa; et la baronne, croyant obtenir une faveur qu'elle n'avoit jamais eue, sortit de chez la princesse avec un air mille fois plus hautain et plus impertinent que de coutume. Elle fut le reste du jour inabordable pour tous les indifférens, et radieuse dans sa famille. Elle accabla de sa dédaigneuse distraction tous ceux qu'elle n'aimoit pas; sa démarche, son ton, son maintien eurent quelque chose de triomphal. Elle confia à ses amis intimes cette grande entrevue; sa vanité n'oublia pas d'orner ce récit d'une infinité de mots brillans et touchans de son invention; et tandis qu'elle s'applaudissoit d'une démarche qu'elle regardoit comme un trait admirable de présence d'esprit et de génie, tandis qu'elle formoit mille nouveaux projets de grandeur, Clara, enfermée avec la princesse, refusoit avec autant de fermeté que de froideur l'honneur de s'allier à l'illustre maison de Kleben. Clara annonça de plus qu'elle étoit décidée à

ne se marier jamais, en ajoutant qu'elle n'envisageoit d'autre bonheur dans l'avenir que celui de consacrer entièrement sa vie à sa généreuse bienfaitrice. Ce discours prononcé avec cet accent de vérité qui persuade, émut et toucha la princesse jusqu'au fond de l'âme. Elle admira une résolution qui lui donnoit la certitude de jouir sans partage de l'affection de Clara, et de ne jamais se séparer d'elle un seul instant. Cependant elle combattit son dessein; elle lui peignit tous les avantages brillans d'une grande alliance; et lui fit l'éloge du jeune comte de Kleben: tout fut inutile; et la princesse connut avec une satisfaction inexprimable, que Clara étoit absolument inaccessible aux séductions les plus naturelles de la vanité et à l'ambition la plus légitime. Eh bien, ma chère Olympe, s'écria Euphémie en la serrant dans ses bras avec transport, vous n'y perdrez rien, vous aurez dans cette cour le rang, le titre, les honneurs que la plus haute alliance auroit pu vous y procurer... — Ah! madame, interrompit Clara, ne me forcez point à paroître dans le monde... — Vous serez toujours libre de vivre dans cette profonde solitude; mais je veux qu'on sache à quel point je vous aime: en vous élevant ainsi, c'est moi seule que je prétends satisfaire. Clara s'opposa vainement à ce projet, la princesse y attachoit son bonheur et sa gloire.

Durant ce long entretien, le bruit du mariage du comte de Kleben et de la *jeune Olympe* circuloit déjà sourdement à la cour. Les ennemis de la baronne, en enviant en secret son bonheur, montroient la plus vive indignation de ce qu'ils appeloient une bassesse et une mésalliance. Les indifférens s'étonnoient; les amis trahissoient mystérieusement le secret ou le nioient foiblement, mais d'un ton sec et capable d'en imposer au vulgaire des courtisans. Plusieurs personnes, qui n'étant instruites d'aucun détail, savoient seulement qu'il étoit question d'assurer un sort à la jeune favorite,

tirèrent parti de cette lumière pour inventer et pour répandre les fables les plus absurdes, non à la cour, mais à la ville, où les courtisans sans crédit persuadent si souvent qu'ils sont initiés dans tous les secrets d'état. Ainsi la nouvelle la plus accréditée de la ville, parce qu'on la *tenoit de bonne part*, fut qu'Olympe alloit épouser de la *main gauche* le prince héréditaire.

La journée se passa de la sorte. La baronne ne vit Euphémie qu'en représentation, et la princesse affecta de la traiter avec plus de distinction que jamais. Avant de la quitter, elle lui dit à l'oreille qu'elle la prioit de se rendre chez elle le lendemain dans la matinée.

La baronne mit le plus grand empressement à se trouver au rendez-vous indiqué, et elle arriva de si bonne heure chez Euphémie, que, n'étant point encore attendue, elle trouva Euphémie et Clara déjeûnant tête à tête. A l'aspect de la grande-maîtresse, Clara se leva et voulut se retirer. La baronne attribua ce mouvement à la timidité; elle ne douta point qu'elle ne fût là pour lui être présentée comme sa future belle-fille; et, s'avançant précipitamment, elle la retint. Alors, se retournant vers la princesse: Madame me permet-elle, dit-elle, d'embrasser notre enfant? Clara reçut cet embrassement avec autant d'embarras que de respect, et, aussitôt après avoir fait une profonde révérence, elle s'échappa. Il fallut enfin avoir une explication, et ce ne fut pas sans une violente suffocation d'orgueil et de colère que la baronne apprit que la *brodeuse de la princesse* avoit l'insolente démence de refuser la main de son fils, du comte de Kleben, allié d'assez près à la maison de Brandebourg et à celle de l'électeur!... La princesse crut adoucir ce refus en assurant que Clara étoit pénétrée des bontés de la baronne, et qu'elle conserveroit toute sa vie le souvenir de l'honneur qu'elle avoit daigné lui faire. Son goût pour la retraite, ajouta-t-elle, et son attachement pour moi, lui

font désirer de conserver sa liberté, afin de me la consacrer à jamais tout entière. La baronne interrompit Euphémie; et, s'efforçant vainement de cacher son dépit, elle répondit avec tant d'aigreur et une ironie si insultante pour Clara, que la princesse rompit tout à coup la conversation et la congédia sèchement.

La baronne, outrée, alla dire dans sa famille qu'elle avoit eu une scène très-vive avec la princesse; que le mariage étoit rompu, *grâce au ciel;* car elle *avouoit* qu'elle n'avoit jamais sincèrement désiré une alliance aussi *étrangement disproportionnée.* Ainsi elle laissa croire que la rupture venoit d'une discussion sur les conditions, et non du refus de Clara; refus insupportable qu'elle dissimula avec le plus grand soin, mais dont tout le monde fut informé avant la fin du jour.

La baronne avoit toujours montré une extrême aversion pour Clara; on savoit qu'au fond elle n'aimoit pas la princesse; ainsi ses motifs, en demandant la main de Clara, ne pouvoient être douteux. À la cour, une bassesse qui réussit n'y paroît guère en général qu'une démarche adroite et bien combinée; et ce qu'on admire le plus là, c'est l'esprit de conduite (quel qu'il soit) qui fait parvenir à ses fins. Par la même raison, une bassesse inutile y couvre d'un ridicule ineffaçable, et surtout parce qu'elle décèle le manque de goût, de finesse et d'esprit. On se déchaîna tellement contre la baronne, que ses amis mêmes, qui avoient reçu sa confidence avec une parfaite approbation, convinrent en secret que cette conduite étoit inexcusable; et ils ajoutèrent qu'ils l'avoient jugée telle dès le premier moment. Au reste, ce n'est point là, dans le grand monde, manquer aux devoirs de l'amitié; pourvu que l'on parle ainsi d'un ton et d'un air consternés, que l'on répète bien que l'on gémit de ces torts et de ces travers dont on est forcé de convenir, on est toujours un ami fidèle et parfait.

Cependant, la princesse, malgré la sincère opposition de Clara, obtint pour elle tout ce que sa tendresse désiroit: elle lui fit don d'une belle terre. L'électeur voulut qu'elle en prît le nom. Clara eut un *diplôme* qui lui donna le titre de comtesse; il fut décidé qu'elle ne s'appelleroit plus désormais que la comtesse de Niémen. Euphémie exigea qu'elle parût une seule fois publiquement à la cour, pour être présentée avec son nouveau titre à l'électeur et au prince héréditaire. Elle eut sa livrée, des domestiques, une voiture et des chevaux. On lui assigna un revenu; on lui arrangea un bel appartement, tenant et communiquant à celui de la princesse. Toutes ces choses confirmèrent la nouvelle répandue dans la ville, et qui bientôt prit crédit à la cour même: on fut généralement persuadé que Clara avoit épousé secrètement le prince héréditaire.

Dans cette nouvelle situation, Clara ne changea rien à son genre de vie solitaire. Toujours enfermée, toujours occupée par la prière, le travail et la lecture, et toujours inaccessible à toute liaison nouvelle; ne se montrant jamais, n'ayant nulle dépense à faire, elle n'employa son revenu qu'à soulager secrètement les pauvres. Ne se mêlant de rien, elle ne fit usage de son crédit que pour acquitter une dette de reconnoissance: elle obtint une grâce qui doubloit la fortune de la veuve Marcelle; elle ne fit jamais d'autre demande. Son affection pour Euphémie égaloit celle qu'elle avoit pour le père Arsène; indépendamment de la plus vive reconnoissance, elle avoit pour cette princesse un penchant naturel qui lui faisoit trouver un charme toujours nouveau dans son intimité; mais cet attachement si profond et si tendre n'étoit pas parfaitement heureux. Clara, loin de pouvoir ouvrir son coeur à celle qu'elle chérissoit comme la meilleure des mères, étoit forcée, au contraire, de lui cacher tous ses funestes secrets. Elle ne jouissoit de sa confiance qu'avec une sorte de

remords, en songeant qu'elle lui refusoit la sienne!..... Mais comment la lui accorder? Montalban existoit toujours! et celle qui, pour ne point dénoncer son père, s'étoit laissé charger, aux yeux de celui qu'elle aimoit, d'un tel forfait; celle qui s'étoit résignée à l'ignominie et à la mort, pouvoit-elle être tentée de dévoiler à qui que ce fût au monde ce qu'elle cachoit à Valmore? D'ailleurs, au moment de l'instruction du procès, elle pouvoit d'un mot se justifier pleinement. Le temps et l'éloignement des lieux où fût commis le crime rendoient la justification moins facile et moins évidente. Et quels seroient les fruits de cette confidence coupable et dangereuse, en supposant même que la princesse gardât fidèlement le secret? de l'affliger inutilement, et de perdre par une telle imprudence une partie de l'estime de sa bienfaitrice, celle du père Arsène, et la sienne propre. On est inviolablement attaché à un secret pour la sûreté duquel on a consenti à donner sa vie, et que la religion commande de garder toujours. Clara n'eut donc jamais la tentation de se faire connoître à la princesse; mais cette réserve nécessaire déchiroit souvent son coeur. Elle éprouvoit encore une peine d'un autre genre, qui l'affectoit vivement. La princesse jouissoit de la réputation la plus parfaite. Tout le monde admiroit la piété filiale qui lui avoit fait refuser des alliances royales et dédaigner des couronnes, pour dévouer sa vie à son père; l'électeur l'adoroit et vantoit sans cesse sa vertu, la perfection de sa conduite, et les sacrifices généreux qu'elle avoit faits pour lui. Toute la cour étoit aux pieds d'Euphémie; son pouvoir surpassoit infiniment celui même du prince héréditaire. Comme elle n'en faisoit jamais qu'un usage bienfaisant et sage, elle étoit universellement aimée et révérée; et néanmoins Clara ne voyoit que trop que, loin d'être heureuse, elle étoit dominée par une tristesse secrète, également insurmontable et pro-

fonde. Euphémie, plus d'une fois dans ses entretiens particuliers avec Clara, avoit laissé échapper des mots mystérieux qui montroient assez que, non-seulement elle étoit mécontente de son sort, mais qu'elle gémissoit sous le poids accablant d'un grand chagrin ignoré de tout le monde. Clara n'avoit jamais osé questionner, elle s'étoit contentée de s'attrister avec elle.

Un matin, Clara éprouva la joie la plus vive, en recevant une lettre d'Honorine, qui lui donnoit les plus heureuses nouvelles de Valmore, et qui lui apprenoit en même temps que les Rochelois venoient de conclure une trève avec les Royalistes, et que tout le monde pensoit que cette trève seroit suivie de la paix. Il étoit permis à Clara de montrer l'intérêt qu'elle prenoit à la paix; elle avoit besoin d'épancher sa joie, et, pour en parler, elle sortit plus tôt que de coutume de son appartement pour se rendre dans celui de la princesse. Elle avoit une clef du cabinet d'Euphémie; elle entra doucement, et, en entr'ouvrant la porte du cabinet, elle aperçut Euphémie seule, assise sur un canapé et fondant en larmes. Le premier mouvement de Clara fut d'aller se jeter aux genoux de la princesse, de saisir une de ses mains qu'elle pressa contre son coeur, en disant d'une voix entrecoupée: Vous avez des peines que j'ignore, je puis les partager sans les connoître: oh! laissez votre Olympe pleurer avec vous!....... Euphémie, relevant Clara, la serra long-temps dans ses bras, ensuite la faisant asseoir à côté d'elle: mon enfant, dit-elle, je ne vous connois que depuis huit mois, mais cette sympathie indéfinissable, qui nous unit, vous a donné sur mon coeur, dès les premiers momens, tous les droits d'une ancienne amitié......... Un secret inviolablement gardé jusqu'ici, un secret terrible, me pèse depuis long-temps avec vous: il ne m'échappe point, ma tendresse pour vous le déposera avec réflexion dans votre sein........ Ici les pleurs

d'Euphémie redoublèrent. Clara, saisie et tremblante, y mêla les siens; et, après un long silence, Euphémie reprenant la parole: Tout le monde, dit-elle, s'attendrit sur les maux d'un être malheureux, flétri et persécuté par calomnie; du moins alors on peut opposer à l'injustice le témoignage secret d'une conscience pure; on peut se flatter que l'imposture sera tôt ou tard confondue, et que la Providence fera triompher la vérité. Toutes les douceurs, tous les charmes de l'espérance sont réservés aux coeurs innocens!......

Ce début causa à Clara la plus profonde émotion.... Mais, poursuivit la princesse, trouver au fond de son âme un témoin qui dépose contre la voix publique, et qui dément des louanges usurpées!.......... recevoir des hommages et des témoignages de reconnoissance qu'on ne mérite pas, tromper la tendresse qu'on partage, abhorrer la fausseté et jouer le rôle affreux d'une hypocrite!...... voilà des tourmens sans consolation, et ce sont les miens! — Non, il n'est pas possible, s'écria Clara, vous, madame, dont toutes les actions secrètes sont si pieuses, si bienfaisantes...... — Oui, reprit Euphémie, j'aime à donner, j'aime les infortunés; oui, sans doute, j'étois née pour la vertu;...... mais coupable d'une foiblesse inexcusable, j'abuse de la généreuse crédulité du meilleur des pères.......... J'ai paru lui sacrifier les trônes qui m'ont été offerts; hélas, je ne les ai sacrifiés qu'à la plus funeste passion!........ — O ciel!....... — Je suis mariée secrètement depuis vingt ans.... A ces mots, Clara, pétrifiée d'étonnement, resta un moment immobile; ensuite, penchant sa tête sur les genoux de la princesse, elle arrosa de pleurs ses deux mains qu'elle serroit fortement dans les siennes. Mon enfant, reprit Euphémie, vous êtes ma seule, mon unique consolation!......... Laissez-moi me remettre d'une si vive émotion, et me préparer à ce triste récit; il sera pour votre jeunesse une

leçon salutaire; vous y verrez que, si l'on échappe à la censure des autres, on en trouve une plus sévère au fond de sa conscience; vous y verrez enfin quelle punition le ciel équitable réserve à la témérité de l'inexpérience qui ose s'affranchir de l'obéissance filiale, et former des noeuds mal assortis............ Demain vous saurez tout.

Cette première confidence pénétra Clara de reconnoissance et de compassion pour cette princesse intéressante, qui lui donnoit ainsi la preuve la moins douteuse et la plus touchante d'une véritable affection. Le lendemain matin, de bonne heure, Euphémie l'envoya chercher. Clara s'assit sur des coussins aux pieds de la princesse, qui commença son récit en ces termes:

» J'étois encore au berceau lorsque je perdis ma mère. Mon frère, plus âgé que moi de dix ans, pouvoit » déjà essuyer les larmes de mon père; mais bientôt je » devins l'objet des plus tendres soins de ce père, si » indulgent et si sensible; il prit pour moi dès-lors cette vive affection qui a toujours été depuis le sentiment dominant de son coeur. Ma tendresse répondit » à la sienne, et ma plus grande consolation est de me » rappeler ce temps où je l'aimois de préférence à tout, » et où nul sacrifice n'auroit pu me coûter pour lui!..... » Il ne négligea rien pour me donner une excellente » éducation. On nomma la baronne de Kleben ma gouvernante, mais ce fut pour elle plutôt un titre qu'un » emploi; ma véritable institutrice fut madame de Merthal, ma sous-gouvernante. Cette femme respectable » réunissoit à un éminent degré les talens les plus distingués aux qualités les plus attachantes du coeur et » de l'esprit. Je la chérissois, je profitai de ses leçons, » et, lorsqu'on forma ma maison, je suppliai l'électeur » de laisser auprès de moi madame de Merthal, comme une amie dont je ne pouvois me séparer, et comme

» un guide qui m'étoit nécessaire encore. J'avois à peine » atteint ma dix-huitième année qu'il fut question de » me marier; mais mon attachement pour mon père et » pour mon pays me fit rejeter sans balancer cette pro» position, en annonçant que je ne consentirois jamais » qu'avec un mortel chagrin à quitter mon père et à » m'expatrier. L'électeur me sut gré de ces sentimens, » mais il pensa que le temps les changeroit.

» Je venois d'entrer dans ma vingtième année, lors» que le comte de Rosenberg, âgé de vingt-quatre ans, » parut à la cour....... Une figure noble et brillante, » une physionomie sur laquelle se peignoient une assu» rance et une fierté remarquables, surtout à cet âge, » des manières froides, mais polies et remplies de grâce » et d'élégance: tel étoit l'extérieur du comte de Rosen» berg. Né avec l'esprit le plus dominateur, il est du » petit nombre des hommes qui, dès leurs premiers » pas dans le monde, se sont formé, d'après leur incli» nation et leur caractère, un plan invariable de con» duite, et qui jamais ne s'en sont écartés. Le comte » de Rosenberg n'a cultivé en lui que les qualités qui » peuvent servir à l'ambition: son courage, son activité, » sa prudence et sa discrétion sont extrêmes; sa persé» vérance est infatigable. Trop fier pour avoir de la cu» pidité, il aime l'éclat et non l'argent; il est magnifi» que et libéral. La plus grande lâcheté à ses yeux, » c'est de renoncer à un dessein mûrement réfléchi. Pro» fondément dissimulé lorsqu'il s'agit d'atteindre son but, » il est incapable du moindre déguisement, lorsqu'il » n'a nul intérêt à feindre. Il ne montre aucune espèce » de prétention dans la société, il n'en a point: il dé» daigne tous les petits succès, il a trop d'orgueil pour » avoir de la vanité. L'ambition, en étouffant sa sensi» bilité, en exaltant son imagination, n'a point corrom» pu son âme. Il a le besoin de s'élever et de briller, » mais il eut toujours celui de s'estimer lui-même. Il est

» vrai qu'il n'accorde son estime qu'aux vertus et aux » actions éblouissantes, et qu'il ne regarde que comme » des foiblesses ou des puérilités tous les procédés déli- » cats qui, pour les coeurs sensibles, sont des devoirs. » Tout ce qui a de la grandeur l'émeut et le transporte; » sa générosité naturelle pourroit l'emporter dans son » coeur sur l'ambition même, et jamais il ne résistera » à la satisfaction de faire une action véritablement hé- » roïque, dût-elle être ignorée et lui coûter sa fortune.

» L'expérience seule a pu me faire connoître entière- » ment le comte de Rosenberg tel que je viens de le dé- » peindre: pour mon malheur, je l'ai vu long-temps » sous d'autres traits, du moins à beaucoup d'égards!.... » J'avois auprès de moi, à cette époque, une jeune per- » sonne d'une grande naissance, mais sans fortune, » dont le mariage étoit arrêté avec l'un des plus riches » seigneurs de cette cour, le prince de Lobeck. Ce der- » nier étoit absent pour quelques mois, et les noces de- » voient se faire sans retard à son retour. Ulrique (c'est » le nom de la jeune personne) se marioit sans amour, » mais sans aucune répugnance.

» Le comte de Rosenberg étoit à peine à la cour de- » puis cinq ou six jours, que tout le monde remarqua » ses empressemens et ses soins pour la jeune Ulrique; » j'en fus moi-même vivement frappée. On eut beau » avertir le comte qu'Ulrique étoit engagée, rien n'ar- » rêta l'ardeur de ses poursuites; ce qui parut d'autant » plus extravagant que, quoiqu'il fût d'une des plus an- » ciennes et des plus illustres maisons d'Allemagne, il » étoit le dernier rejeton d'une famille totalement rui- » née, et qu'il paroissoit impossible qu'il pût se flatter » que les parens d'Ulrique préférassent son alliance à » celle du prince de Lobeck, qui, d'ailleurs, avoit reçu » leur parole.

» Un soir, à mon cercle, un noeud de ruban se dé- » tacha des cheveux d'Ulrique et tomba à terre: le comte,

» toujours auprès d'elle, le ramassa; Ulrique tendit la
» main, croyant qu'il alloit le lui rendre. On ne l'aura
» qu'avec ma vie, dit-il tout haut, et il le garda. Le
» lendemain, à un bal de la cour, il parut dans un
» quadrille avec ce même ruban noué autour de son
» bras. Ulrique lui témoignant que cette espèce de ga-
» lanterie lui déplaisoit: Si c'étoit un don, répondit-il,
» je le cacherois; c'est une conquête, et je m'en pare.
» Les folies de ce genre intéressent naturellement; et
» surtout les femmes. La jeunesse du comte et ses agré-
» mens personnels donnoient du charme à son audace
» et à cette passion romanesque. Tous les yeux étoient
» fixés sur lui; j'entendois répéter sans cesse qu'il étoit
» charmant, qu'il méritoit d'être aimé!....... Il effaçoit
» tous les jeunes gens sans leur causer d'ombrage. Il
» plaisoit à toutes les femmes; mais il n'étoit occupé
» que de celle à laquelle personne n'osoit prétendre....
» Je l'observois avec un intérêt que je ne prenois que
» pour de la curiosité, et je ne fus point étonnée lors-
» que je m'aperçus qu'il faisoit la plus vive impression
» sur le coeur d'Ulrique. Sans me confier ouvertement
» ses sentimens, elle me les laissa voir, et je ne trou-
» vai rien à lui dire pour les combattre. Un jour, tête
» à tête avec moi, notre conversation tomba sur les pas-
» sions malheureuses: nous ne parlâmes qu'en général;
» néanmoins Ulrique s'attendrit; mes pleurs coulèrent;
» Ulrique me baisa les mains, comme pour me remer-
» cier de l'avoir entendue et de partager ses peines....
» Dans ce moment j'éprouvai quelque chose qui ressem-
» bloit au remords..... Je ne trompois pas Ulrique;
» mais elle s'abusoit sur la cause de mon attendrissement,
» elle n'en étoit pas l'objet.... Dans ces entrefaites, ma
» sous-gouvernante, madame de Merthal, fut obligée
» de faire un voyage, afin d'aller en Suisse recueillir
» une succession. Je perdis ainsi mon seul guide!.......
» Que cette séparation me coûta cher! Madame de Mer-

» thal eût bientôt lu dans mon coeur; elle eût ouvert
» mes yeux, elle eût dirigé ma conduite, et je n'aurois
» pas fait une faute irréparable!.....

» Le comte de Rosenberg plaisoit personnellement
» à l'électeur et à mon frère, qui, malgré sa jeunesse,
» l'admirent dans leur intimité. L'électeur lui parla sur
» la folie de sa passion pour Ulrique. Le comte répon-
» dit de manière à faire craindre de sa part quelque
» extravagance publique. Quatre ou cinq jours après,
» l'électeur donnant une petite fête dans les jardins d'u-
» ne de ses maisons de plaisance, le comte en fut exclus
» parce qu'Ulrique devoit m'y accompagner, et que ses
» parens lui avoient ordonné de fuir le comte avec le
» plus grand soin, jusqu'au moment qui devoit lui ravir
» toute espérance, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée du prin-
» ce de Lobeck.

» J'allai à cette fête, et j'y portai une distraction in-
» vincible....... Après le souper, on se promena dans
» les jardins qui étoient illuminés. Je donnois le bras à
» Ulrique. La baronne de Kleben et quelques autres
» personnes nous suivoient; mais comme nous marchions
» en avant beaucoup plus vîte, dans l'intention de nous
» entretenir ensemble sans être entendues, nous les
» laissâmes à une assez grande distance derrière nous.
» Ne voulant point parler de l'ennui que j'éprouvois,
» je désirois qu'Ulrique me parlât du sien; je lui de-
» mandai en souriant si cette fête lui plaisoit. J'avoue,
» répondit-elle, qu'elle me paroît bien insipide...... —
» Mais qu'y manque-t-il donc? — Ah! ce que je n'ai
» nul espoir d'y rencontrer!...... Comme elle disoit
» ces mots, nous étions au bout du parterre; nous en-
» trâmes dans une petite allée qui se trouvoit à notre
» droite; alors nous disparûmes aux yeux de ceux qui
» nous suivoient. Nous vîmes dans cette allée, à quel-
» ques pas de nous, un homme vêtu comme un jar-
» dinier, mais que nous reconnûmes dans l'instant.

» C'étoit le comte de Rosenberg. Il s'avança précipitamment vers nous. Ulrique aussitôt quitte mon bras, » s'enfuit, disparoît : je veux la suivre, le comte saisit » ma robe, m'arrête et me présente une lettre : au nom » du ciel ! madame, me dit-il, daignez recevoir cet écrit » que je ne confie qu'à vous seule. Qu'Ulrique, je vous » en conjure, ignore cette démarche. Ce papier con- » tient mon secret et mon sort : quand vous l'aurez lu, » vous disposerez à votre gré de l'un et de l'autre. A » ces mots, prononcés avec rapidité, il s'éloigne préci- » pitamment..... J'avois reçu le billet ; je le mis dans » mon sein, et je me hâtai de rejoindre Ulrique. J'étois » dans un trouble dont rien ne peut donner l'idée. Ulri- » que avoit de l'inclination pour le comte ; mais la va- » nité entroit pour beaucoup dans ce sentiment. Elle » étoit vivement flattée d'inspirer une telle passion à » l'homme le plus brillant de la cour. Pour se faire hon- » neur de sa fuite, et pour se vanter de cette témérité » du comte qui, pour la voir, s'étoit introduit furtive- » ment dans les jardins, elle conta cette rencontre à » plusieurs personnes ; et toute la cour en fut informée » le lendemain.

» Que la fête me parut longue !....... que ce billet » que je tenois soigneusement caché pesoit sur mon coeur ! » Enfin, à minuit, il me fut possible de me retirer. » Aussitôt que je me trouvai seule dans mon cabinet, » j'ouvris en tremblant cette lettre mystérieuse que j'ai » conservée ; la voici : «

A ces mots, la princesse, déployant la lettre du comte de Rosenberg, lut tout haut ce qui suit :

» Non, ce n'est point une témérité vulgaire que la » mienne !........ Je suis mille fois plus insensé, plus » coupable que je ne parois l'être !.......... Je n'avois » qu'un seul moyen de m'approcher de vous, de vous

» voir sans être repoussé, de vous suivre sans être ban-
» ni; j'ai dû l'employer......... Mais comment cette
» feinte a-t-elle pu vous tromper? Est-il un objet que
» l'on puisse remarquer près de vous?.. Est-il possible
» que vous n'ayez pas lu dans mon coeur?... Ce noeud
» de ruban dont je me suis paré ne venoit-il pas de
» vous? n'avois-je pas vu vos mains le former et le don-
» ner?... Oui, je le répète, on ne me l'arrachera qu'a-
» vec la vie, je le porterai dans les combats, ce ne se-
» ra point un gage d'amour, mais je l'ai dit: *C'est une
» conquête;* elle est pour moi le présage de toutes les
» autres.....

» Je sais à quoi m'expose la hardiesse de cette dé-
» marche. Comment m'abuserois-je sur mon audace?
» elle m'enorgueillit!........... Si vous n'êtes pas dans
» cette cour l'unique objet de tous les hommages, c'est
» que nul ici n'ose élever ses voeux et sa pensée jusqu'à
» vous; mais il n'est point de gloire qui soit au-dessus
» d'une grande âme: je méprise le coeur lâche et ram-
» pant qui n'ose aspirer à vous plaire. Pour moi, je
» braverai tout pour y parvenir; et le danger de vous
» dévouer sa vie n'est à mes yeux qu'un attrait de plus,
» qui seul suffiroit pour garantir ma persévérance et ma
» fidélité. Je puis supporter votre colère et vos rigueurs;
» mais je ne supporterois pas une froide indifférence
» qui ressembleroit au dédain. Que dis-je? votre mé-
» pris!....... non, je n'y croirois point. Une passion
» telle que la mienne ne peut être mise en oubli; votre
» silence ne seroit, pour moi qu'un aveu délicat, qu'un
» consentement tacite. Rejetez vous le noble sentiment
» qui m'enflamme? alors mon audace doit vous irriter;
» vous devez la punir. Songez-y bien, madame, si de-
» main je ne suis point exilé, je m'abandonnerai avec
» transport aux plus chères espérances: en ne cherchant
» pas à les anéantir par une vengeance éclatante, vous
» les autoriserez toutes. «

» La lecture de cet étrange billet me jeta dans un » trouble inexprimable. J'aurois dû connoître que ce » n'étoit pas là le langage de l'amour, mais celui d'une » âme hautaine et fière; et mon coeur abusé y vit en» core tous les traits séduisans d'une grande passion. » J'aimois avant de pouvoir soupçonner que j'étois aimé; » j'excusai tout, en découvrant ce surprenant secret.... » Je ne fis aucune réflexion sur ce caractère altier et » sur cette feinte coupable qui, en abusant Ulrique, » hasardoit le repos de sa vie..... Je ne pouvois que » me répéter : *C'est moi qu'il aime!* Cependant je reli» sois avec effroi cette phrase singulière : *Si demain je » ne suis point exilé, je m'abandonnerai avec transport » aux plus chères espérances.* Mon inexpérience me fai» soit trouver dans cette alternative le plus mortel em» barras. Assurément je n'étois pas tentée de dénoncer à » l'électeur cette téméraire folie, mais je ne voulois pas » autoriser par mon silence et par mon inaction les plus » audacieuses espérances. Après beaucoup d'agitations et » de réflexions, je m'arrêtai à une résolution qui me parut » si sage que je repris un peu de tranquillité. Le lende» main matin, j'allai trouver mon père; je l'instruisis » de la hardiesse avec laquelle Rosenberg s'étoit intro» duit déguisé dans le jardin pour voir un moment Ulri» que; j'ajoutai que le prince de Lobeck devant revenir » dans quinze jours, il étoit temps de mettre fin à ces » scènes, et que je pensois qu'il falloit éloigner le com» te, et ne le rappeler qu'après le mariage d'Ulrique. » L'électeur approuva cette idée; et, dans ce moment, » la porte du cabinet s'ouvrit, et Rosenberg parut. Mon » saisissement fut extrême; je voulus me lever pour » sortir. L'électeur me retint, désirant que j'entendisse » ce qu'il alloit dire au comte. Ce dernier s'avança avec » son calme et son assurance ordinaires, car rien au » monde ne l'intimide ou ne l'embarrasse; il fait ou il » dit les folies les plus extraordinaires avec un ton d'au-

» torité et un air de simplicité et de tranquillité qui » n'appartiennent qu'à lui. Cette manière, qui ne peut » se décrire, lui donne un certain ascendant dont il » est difficile de se défendre; il n'entraîne pas, il com» mande, et l'on cède. Ses témérités les plus extrava» gantes ne paroissent telles que par réflexion, quand » on se les rappelle; mais lorsqu'on en est témoin, on » y trouve une sorte d'originalité imposante: on est » presque tenté de les admirer. Rosenberg, lui dit l'é» lecteur, je vous charge d'une commission pour la cour » de Vienne; vous partirez demain. A ces mots, Rosen» berg réfléchit un moment; ensuite il dit: Monseigneur, » est-ce un exil? — Comment reprit l'électeur en sou» riant, vous craignez un exil? — Il est tel exil, reprit » le comte, qui m'honoreroit assez pour ne pas souffrir » que la cause en fût cachée ou déguisée, et alors je la » déclarerois hautement. Ces paroles me firent frémir, » et je m'empressai d'interrompre le comte, en disant » avec la plus vive émotion: Mais il n'est point ici ques» tion d'exil. — Madame, répondit le comte, ce mot, » dans votre bouche, dissipe toutes mes craintes et » comble tous mes voeux. Je restai confondue, désespé» rée de mon imprudence, et n'imaginant pas comment » il me seroit possible de la réparer; je ne pris nulle » part au reste de l'entretien. Rosenberg y fut aimable; » et, quand il vit l'électeur disposé à lui accorder une » grâce, il demanda pour partir un délai de six jours, » et il l'obtint, à condition qu'il se conduiroit sagement.

» Ainsi, je ne retirai de cette démarche que l'inquié» tante certitude que Rosenberg avoit acquise, celle » d'être aimé. Je l'aimois sans doute avec passion; mais » ce dernier entretien m'avoit effrayée sur son caractère » et sur ma situation, dont je sentois tout le danger; » car j'entrevoyois qu'il alloit me perdre, ou perdre » Rosenberg dans l'esprit de mon père. Je conservois » assez de raison pour désirer un conseil salutaire, et

» pour regretter avec amertume madame de Merthal,
» cette amie éclairée et fidèle, et qui seule eût pu me
» guider et me sauver. Je frémissois en songeant à l'in-
» trépide folie et à la tranquille audace de Rosenberg;
» j'aurois pu résister à l'amour: c'est surtout la crainte
» qui m'a perdue.

» Mon père venoit de me donner la terre de Niémen,
» qui vous appartient aujourd'hui, ma chère Olympe, et
» qui n'est qu'à trois milles d'ici. Afin d'éviter Rosenberg
» jusqu'à son départ, je demandai à mon père la per-
» mission d'y aller passer huit jours; et, comme j'y me-
» nois Ulrique, ce petit voyage parut être fait pour la
» mettre à l'abri des poursuites du comte; et mon père
» l'approuva. Je ne vis point Rosenberg dans le reste
» du jour; il ne parut point à la cour. Le soir, après
» souper, je partis pour Niémen, n'emmenant de dames
» que la baronne et Ulrique; d'ailleurs, n'ayant pour
» toute suite qu'un vieil écuyer, nommé Blomer, qui
» m'étoit attaché depuis mon enfance, un chapelain, mes
» femmes et un petit nombre de domestiques. Une fem-
» me de chambre, qui m'avoit élevée, couchoit dans
» mon appartement; car depuis un an, la baronne,
» n'ayant plus le titre de gouvernante, n'y couchoit plus.

» La première journée fut employée à visiter ma
» nouvelle possession. Le lendemain de grand matin,
» aussitôt que je fus levée, je passai sur un balcon qui
» donnoit sur le grand chemin. La fenêtre, quoiqu'au
» premier étage, étoit fort élevée. Je vis sur la grande
» route, vis-à-vis mon balcon, un mendiant avec une
» longue barbe blanche: aussitôt qu'il m'aperçut, il se
» rapprocha de la fenêtre en me montrant un papier qu'au
» même instant il mit sous une pierre; ensuite, levant
» la tête, il détacha à moitié sa barbe, et je reconnus
» le comte de Rosenberg!......

» Il y a pour les femmes en général, dans ces dé-
» guisemens romanesques, un attrait piquant qui flat-

» leur vanité; et, lorsqu'on aime, ces imprudences, qui » peuvent perdre celle qui en est l'objet, sont regardées » comme les preuves de la plus violente passion. Mon » premier mouvement, en reconnoissant Rosenberg, fut » celui de la joie!......... Un charme fatal me retint » attachée sur ce balcon, je restai immobile: une exclamation m'échappa; Rosenberg vit couler mes pleurs!... » Il mit un genou en terre, il posa une main sur son » coeur, en levant l'autre vers le ciel, qu'il sembloit » prendre à témoin d'un serment inviolable........ et » tout à coup se relevant brusquement, il s'éloigne à » pas précipités. Il n'étoit pas difficile de comprendre » qu'il n'avoit caché sous une pierre le papier qu'il m'avoit montré que pour m'inviter à l'aller chercher. Je » pensai que je ne pouvois le laisser sans un extrême » danger, et je ne me décidai que trop facilement à l'aller prendre! J'appelai mes femmes; je leur dis que » j'avois laissé tomber une bague par la fenêtre, et je » descendis avec elles. Tandis qu'elles cherchoient, je » leur tournai le dos. Je m'approchai de la pierre que » je soulevai; je saisis la lettre, en m'écriant que j'avois » retrouvé ma bague. Je remontai chez moi, je m'enfermai dans mon cabinet, et je lus cette lettre:

» Quel empire il m'a fallu prendre sur moi-même » pour ne pas tomber à vos pieds quand vous avez dit » ces paroles: *Il n'est point question d'exil!*.......... » Vous avez daigné recevoir ma lettre; ainsi, ces mots » enchanteurs, prononcés par vous, ne me laissoient » rien à désirer; ils ont irrévocablement fixé mon sort.... » Craignant de ne pouvoir contenir les transports de » ma joie, et que tout en moi ne la décèle, je ne paroîtrai plus à la cour, et je hâterai mon départ. Mon » absence sera beaucoup plus longue que vous ne pouvez l'imaginer; car je veux aller chercher la gloire, » qui peut seule justifier mon audace, vos bontés et mon

» bonheur. J'ose vous supplier, madame, de m'accor-
» der, avant cette séparation, un moment d'entretien.
» Je serai ce soir, à dix heures, à la petite porte de
» votre jardin particulier qui donne sur la grande rou-
» te. Vous pouvez vous promener seule dans cette petite
» enceinte, séparée du parc, et tenant à votre appar-
» tement; c'est ce que vous avez fait quelquefois dans
» ce même jardin avant que ce château vous fût donné.
» Je ne sollicite qu'une demi-heure d'audience. Votre
» âme est trop élevée pour ne pas vous donner la cer-
» titude que vous n'avez point à craindre dans cet en-
» tretien un langage passionné que le respect doit m'in-
» terdire, puisqu'une preuve de confiance si noble et si
» touchante m'ôtera le droit de vous parler de mon
» amour. Je ne veux que vous confier mes projets, mes
» espérances, et remettre ma destinée entre vos mains.
» Vous êtes bien certaine que j'attendrai à la porte
» du jardin long-temps avant que l'horloge du château
» ait sonné dix heures.

» Après la lecture de cette lettre, je restai pétrifiée
» d'étonnement et saisie d'effroi en voyant jusqu'où m'a-
» voient engagée sa témérité et mon imprudence!......
» Je ne revenois pas de ma surprise..... Un sujet de
» mon père me proposer un rendez-vous nocturne, et
» sans avoir l'air de douter de mon consentement!.....
» Cependant, si je refusois, que n'avois-je pas à craindre
» d'un tel caractère!............ Le ton austère et res-
» pectueux de sa lettre me plaisoit et m'en imposoit. J'é-
» tois certaine qu'il n'oseroit même pas me parler de sa
» passion: quels projets avoit-il donc à me confier? n'é-
» toit-il pas important de les connoître? Un refus m'ex-
» posoit à mille persécutions, et peut-être aux scènes
» les plus éclatantes. Il ne demandoit qu'une *demi-heure
» d'audience!* Il alloit partir, et pour long-temps!.....
» Telles étoient mes réflexions, dont le résultat fut que

» j'étois indispensablement forcée de le recevoir, me
» promettant bien de lui faire entendre enfin le langage
» de la raison et de lui ôter toute espérance. Je ne fus
» occupée, durant toute la journée, qu'à préparer ce
» que je lui dirois. Je composois des discours si sensés,
» si forts et si fiers, que je ne doutois pas de leur effet.
» Je cherchois, par ses résolutions, à m'abuser moi-
» même sur une démarche inexcusable. Mais, à mesure
» que l'instant approchoit, je sentois s'évanouir ces dan-
» gereuses illusions; ma conscience agitée me causoit
» un trouble toujours croissant... Je tremblois; je ne
» pouvois rester en place un moment; je ne voyois rien;
» je n'entendois rien de ce qui se passoit autour de moi.
» Je feignis d'être malade: tout le monde se retira avant
» neuf heures. Quand je me trouvai seule, il me sembla
» que j'étois abandonnée de la nature entière. J'aurois
» donné la moitié de ma vie pour un conseil qui m'eût
» tirée de ce mortel embarras....—Eh! mon Dieu, s'é-
» cria naïvement Clara en interrompant la princesse,
» que n'aviez-vous un directeur aussi sage que le père
» Arsène! il vous auroit défendu d'aller à ce rendez-
» vous; et même vous auriez su d'avance que, pour rien
» au monde, il ne falloit faire une telle démarche. En
» parlant ainsi, Clara avoit les larmes aux yeux; car
» cette foiblesse de la princesse la mettoit au déses-
» poir. Son âme, à la fois si forte et si pure, ne la
» concevoit pas. Hélas! ma chère Olympe, reprit Eu-
» phémie, j'avois des principes religieux; mais j'étois
» loin d'avoir cette piété profonde et consommée si
» rare à votre âge, et par conséquent à celui que j'a-
» vois alors!... Heureux qui, comme vous, a toujours
» pris pour guide la religion! Écoutez-moi; vous ver-
» rez ce qu'il en coûte pour s'écarter de la prudence
» sévère qu'elle prescrit, et surtout à notre sexe!...

» Cependant j'avois fait coucher mes femmes, en
» ordonnant à celle qui restoit dans ma chambre de

» se mettre sur son lit, parce que je voulois veiller » (ce qui m'arrivoit souvent), et que je l'appellerois » pour me coucher. Elle obéit, et bientôt elle s'endor- » mit profondément. Une demi-heure après, l'horloge » sonna dix heures! je frissonnai, et je pris une ferme » résolution de ne point faire une démarche si peu » digne de mon rang et de mon caractère. Après un » moment de réflexion, je m'armai de tout mon cou- » rage; j'étois dans un cabinet à côté de la pièce ou » dormoit ma femme de chambre: cette pièce où je » couchois, et celle où je me trouvois, étoient les seu- » les de mon appartement dont les fenêtres donnassent » sur le grand chemin. J'ouvris doucement ma fenêtre; » et, quoique la lune fût couverte de nuages, j'aperçus » le comte à la porte du jardin. Il vint aussitôt au bas » de ma fenêtre. N'osant parler, de peur d'être enten- » due de ma femme de chambre, je tâchai de lui faire » comprendre par signes que je ne voulois point des- » cendre, et que je lui ordonnois de s'éloigner........ » Cette pantomime fut assez longue; il me regardoit » attentivement; et tout à coup la lune se trouvant dé- » gagée de nuages, je le vis distinctement. Alors je re- » commençai à faire les mêmes gestes; et, quand j'eus » fini, il dit à voix basse: *Je vous entends, cela est » possible*; et, paroissant avoir compris que je lui pro- » posois de monter par le balcon, il se mit en devoir » d'escalader le mur. A cette vue, ma frayeur fut si » grande, que, perdant tout à fait la tête, je lui jetai » la clef du jardin. Il l'entendit tomber sur le pavé, il » courut la ramasser; et je rentrai dans mon cabinet » dans un état impossible à décrire. Il n'y avoit plus » à balancer; il falloit aller rejoindre dans le jardin ce- » lui auquel je venois de donner cette fatale clef!...... » Que ne risquois-je pas en différant?.......... Il ne man- » queroit pas de chercher à entrer dans le château, au » risque d'éveiller mes gens. Cette pensée me décida;

» descendre sans délai....... Mon émotion étoit inex-
» primable ; mais le ressentiment et la colère dominant
» sur tous les sentimens de mon coeur, j'étois bien dé-
» terminée à ne lui parler qu'un instant, et à le con-
» gédier de la manière la plus fière et la plus absolue....
» Cependant, à peine eus-je mis le pied dans le jardin,
» où je savois qu'il étoit déjà, qu'une partie de ma har-
» diesse m'abandonna. La crainte de l'irriter vint tout
» à coup accroître mon trouble affreux.......... Je m'a-
» vançai d'un pas chancelant ; je trouvai le comte au bout
» d'une allée de tilleuls. Aussitôt qu'il m'aperçut, il s'ap-
» procha et se jeta à mes pieds. Je tombai sur un banc ;
» je ne pouvois plus me soutenir. Il me fut impossible
» de retenir mes pleurs et de proférer une seule parole.
» Le comte resta à genoux un moment à deux pas de
» moi ; son attitude exprimoit un respect et une recon-
» noissance qui m'attendrirent................ Après un
» long silence, se relevant et restant debout vis-à-vis de
» moi, Madame, me dit-il d'un ton doux, mais ferme et
» tranquille, je vous ai promis de ne point vous parler
» de mes sentimens ;......... mais il m'importe de con-
» noître les vôtres.............. L'état où je vous vois
» m'afflige et m'alarme. Les momens nous sont chers ;
» daignez vous expliquer franchement. Je vous l'avoue,
» avant d'avoir osé vous écrire, j'ai cru que votre coeur
» sans deviner le mien, partageoit ses sentimens secrets ;
» votre conduite depuis a dû fortifier de si glorieuses
» espérances. Néanmoins il est possible que je me sois
» abusé, et que vous n'ayez été guidée que par la crainte
» que vous inspire mon caractère. Je vous l'ai dit ; je
» ne supporterois pas le dédain ; mais vos ménagemens
» et la démarche que vous daignez faire, m'honorent
» assez pour exciter toute ma reconnoissance, et pour
» satisfaire mon amour-propre, quelque exalté qu'il puisse
» être. Parlez donc sans détour : si je ne suis point ai-
» mé, cette entrevue n'est plus qu'un secret que votre

» estime confie à mon honneur; et ce secret sacré sera
» inviolablement gardé jusqu'à mon dernier soupir. Je
» vous quitterai pour jamais à l'instant même; je ne re-
» paroîtrai plus dans cette cour; et, loin que vous ayez
» à craindre de ma part des éclats dangereux et des scè-
» nes embarrassantes, soyez sûre de ne trouver en moi
» que respect, discrétion et profond silence. Je m'éloi-
» gnerai de vous avec une extrême douleur, mais sans
» différer, et en vous disant un éternel adieu.

» Il cessa de parler pour attendre ma réponse. L'es-
» pèce d'austérité de ce langage, et la grandeur d'âme,
» que j'y trouvai, me causèrent la plus vive admiration,
» et, dans ce moment d'enthousiasme, l'aveu le plus
» formel de mes sentimens m'échappa. Vous m'aimez?
» me dit le comte. — Il n'est que trop vrai, repris-je,
» et je ne veux point recevoir de vous un *éternel adieu*.
» Cependant il faut nous séparer, et la raison doit triom-
» pher d'une passion malheureuse. — Oui, dit Rosen-
» berg, je partirai après demain, j'irai chercher et la
» guerre et la gloire. Mais je suis aimé! vous venez de
» fixer votre sort et le mien. Vous m'aimez! ce mot m'a
» donné sur vous tous les droits............ Je ne par-
» tirai qu'après avoir reçu votre foi à la face des au-
» tels......... — Que dites-vous, grand Dieu!....... —
» Un lien secret, mais indissoluble, nous unira demain.
» — Quoi! Rosenberg, vous osez espérer!..... — Je
» vous estime assez pour n'en pas douter. — Moi! je
» tromperois le meilleur des pères!.... — Il y gagnera
» le bonheur de sa vie, vous ne pourrez plus le quit-
» ter. — Une union clandestine, nulle aux yeux de la
» loi!... — Consacrée par la religion, elle légitimera
» notre amour.... — Je tromperois mon père, votre
» souverain et le mien!... — Nous serons coupables
» tous deux, je l'avoue..... Mais songez-y, il ne vous
» reste plus qu'à choisir entre une grande faute qui ne
» flétrira point votre caractère, ou la perte de votre ré-

» putation et de votre honneur; car tel est le résultat
» d'un amour mutuel qu'on s'est avoué, et qui n'est pas
» sanctifié par la religion. Certain d'être aimé, je ne re-
» noncerai point à mes espérances; il faut que je sois
» votre époux ou votre amant... Je ne me soumettrai
» point à vos volontés rigoureuses; et, si vous y per-
» sistiez, je me perdrois par mon désespoir et par les
» imprudences les plus éclatantes; mais, honoré devant
» Dieu du titre de votre époux, ma reconnoissance et
» mon bonheur vous répondront de ma prudence, de
» ma discrétion et de ma soumission. A ces mots, je
» versai un déluge de larmes. Rosenberg parut prendre
» mon silence pour un consentement; il me remercia
» avec toutes les expressions, et même (pour la pre-
» mière fois) avec tout l'accent de la passion. Il ne me
» séduisit point; je ne m'abusai point sur une telle fau-
» te, mais il me subjugua. Je promis. Alors, se dispo-
» sant à me quitter: Je reviendrai demain ici, me dit-
» il, à minuit; j'amènerai un chapelain et un témoin
» dont je réponds, c'est un valet de chambre qui m'est
» attaché depuis l'enfance. Il faut un second témoin, ce
» sera votre écuyer Blomer: son attachement pour vous
» nous assurera du secret; ne le prévenez de rien, seu-
» lement amenez-le ici à minuit, j'y serai, je le décide-
» rai en deux minutes, ayez les clefs de la chapelle, et
» qu'une lampe y soit allumée. Adieu, madame, ne ter-
» nissez point par de vaines craintes l'éclat si brillant
» du jour le plus glorieux, le plus beau de ma vie.
» Adieu, à demain. A ces mots, il s'éloigna rapidement,
» en emportant la clef du jardin.....

» Je ne vous dépeindrai point l'état affreux où je fus
» quand je me trouvai seule avec ma conscience!......
» Vous ne pouvez comprendre ma foiblesse, mais vous
» imaginerez facilement quels furent mes remords!....

» Le lendemain je me retirai sur le soir, et tout le
» monde se coucha d'aussi bonne heure que la veille;

» mais j'ordonnai en secret à Blomer de se rendre à
» onze heures trois quarts chez moi, en ajoutant que
» j'avois quelque chose de particulier à lui dire. Blomer
» me regarda fixement; il fut frappé de ma pâleur et de
» l'expression de ma physionomie, mais il n'osa me
» questionner.

» A dix heures, munie d'une lanterne sourde, je me
» rendis par le jardin dans la chapelle, qui est tout à
» fait isolée, et située dans le parc. Je fus saisie d'un
» tremblement universel en entrant dans ce lieu sancti-
» fié, il me sembla que je le profanois; je me proster-
» nai devant l'autel en m'écriant: O mon Dieu! je ne
» viens point vous prier de bénir cette union coupable!
» La religion qui la consacrera annonce en même temps
» aux enfans rebelles des punitions terribles!......... Je
» sais trop qu'on ne doit pas attendre le bonheur d'un
» hymen formé sans le consentement d'un père.... mais
» puissent tous les châtimens ne retomber que sur ma
» tête!..... En disant ces paroles je me relevai bai-
» gnée de larmes, j'allumai la lampe, et je retournai
» dans mon appartement. Une heure après, un peu
» avant que l'horologe eût sonné minuit, Blomer entra
» dans mon cabinet; j'étois plongée dans une doulou-
» reuse et profonde rêverie; la vue de Blomer me fit
» tressaillir; je me levai d'un air égaré, et m'appuyant
» sur son bras: Allons, dis-je, c'en est fait!........
» Suivez-moi........ — Grand Dieu! madame, s'écria
» Blomer, de quoi s'agit-il? qu'est-il donc arrivé? —
» Vous saurez tout dans un moment, ne m'en demandez
» pas davantage. Blomer n'insista point, et me suivit
» en silence. Arrivés dans le jardin, nous trouvâmes
» le comte avec le chapelain et son valet de chambre.
» Aussitôt le comte s'avance, prend Blomer par le bras,
» l'emmène à quelques pas, lui parle tout bas avec ra-
» pidité, et, comme il me l'a dit depuis, il sut égale-

» ment l'intimider et le gagner par ses menaces et ses
» promesses. Sans quitter son bras, il revint à moi,
» me prit par la main, et nous entraîna, Blomer et
» moi ; le chapelain et l'autre témoin nous suivirent....
» Ainsi se fit cet hymen malheureux qui devoit me coû-
» ter tant de larmes !....

» Le comte partit le surlendemain... et le jour mê-
» me je fus rappelée à la cour par mon père, que je
» n'avois pas vu depuis mon mariage !...... O que de-
» vins-je quand je me sentis presser dans ses bras,
» quand je retrouvai sur son visage auguste et chéri
» la même sérénité et la même expression de tendres-
» se?....... Son regard, où se peignoient la con-
» fiance et la douce sécurité, ce regard paternel me
» terrassoit ! j'aurois voulu pouvoir me cacher dans les
» entrailles de la terre......... Mais hélas ! où peut-on
» échapper aux reproches de sa conscience ! il n'est point
» d'asile et de refuge pour le coupable poursuivi par
» les remords !.........L'absence de Rosenberg fut pour
» moi sans consolation. La cruelle prudence dont il ne
» s'est jamais départi m'avoit imposé la loi de ne point
» lui écrire, et je ne reçus pas une seule lettre de lui ;
» cependant j'avois assez régulièrement de ses nouvelles
» par mon frère, auquel il écrivoit souvent ; non que
» j'osasse questionner à cet égard, mais on parloit de
» lui dans la conversation : et Blomer, qui s'informoit
» avec soin de tout ce qui le regardoit, m'en rendoit
» compte. Ulrique ne me parloit plus de lui, elle étoit
» devenue l'épouse du prince de Lobeck. J'appris au
» bout de six semaines, qu'intimement lié avec le duc de
» Neubourg, il alloit combattre pour la cause de ce
» prince, et servir en Allemagne sous les ordres du
» prince Guillaume de Nassau et du maréchal de la
» Châtre. Cette campagne, dans laquelle Rosenberg se
» couvrit de gloire, finit d'une manière heureuse pour
» le duc de Neubourg et le marquis de Brandebourg,

» mais ne termina point cette longue guerre de la suc-
» cession de Clèves (1).

» À la douleur déchirante que me causoient les dangers où s'exposoit Rosenberg, se joignit une nouvelle » inquiétude qui acheva d'épuiser mon courage : je portois dans mon sein le fruit infortuné de cet hymen secret... Je sentis que l'amie la plus fidèle, que madame de Merthal pouvoit seule me guider dans cette affreuse situation : elle n'auroit jamais consenti à devenir complice de mon égarement, ou, pour mieux dire, elle m'en eût préservée par ses sages conseils ; » mais j'étois certaine qu'elle feroit tout pour me sauver. Je lui écrivis pour presser son retour ; ses affaires la retinrent encore long-temps en Suisse. Cependant la paix étant faite en Allemagne, Blomer me demanda publiquement un congé de quelques mois pour » aller dans son pays, et je l'envoyai secrètement au » comte de Rosenberg, qu'il instruisit de ma situation. » Madame de Merthal revint enfin six mois après mon » mariage !... Il me fut affreux de rougir à ses yeux ! » mais je lui contai, sans déguisement, ma déplorable » histoire ; elle pleura avec moi, et me traça le plan » que je devois suivre. Peu de temps après, Rosenberg » reparut à la cour ; je ne le vis point en public, car, » sous prétexte de ma mauvaise santé, je vivois sans » représentation et très-solitairement à Niémen. Rosenberg, chargé, malgré sa jeunesse, de négocier je ne » sais quels intérêts politiques, eut de longs entretiens » avec mon père. Le résultat de ces conférences fut » que mon père feroit un voyage de quelques mois à » Vienne et dans le Brandebourg. Le comte eut beaucoup d'influence dans cette décision, non en employant » des moyens adroits et délicats, ce n'est pas là son » genre, il n'est point insinuant, il obtient tout de vi-

(1) Cette guerre dura 30 ans.

» ve force par une éloquence froide en apparence, mais
» forte et entraînante. Son énergie n'est point dans son
» expression; elle est toute dans sa prodigieuse activité,
» dans sa volonté, ferme et inébranlable, dans ses rai-
» sonnemens. Il charma tellement l'électeur par son es-
» prit, que ce fut là le commencement de cette faveur
» sans bornes dont il a joui depuis.

» Mon père partit; ce qui me retira du mortel em-
» barras où j'étois. Son absence et ma mauvaise santé
» motivèrent aux yeux de tout le monde la retraite pro-
» fonde où je vécus. Grâce aux précautions prises par
» Rosenberg, et aux soins de madame de Merthal, mon
» secret fut impénétrable. Je mis au jour un enfant que
» reçut Rosenberg, qu'il emporta sur-le-champ et qui
» ne vécut que quelques heures: c'étoit un garçon!...
» O ma chère Olympe! cet enfant s'il eût vécu, auroit
» aujourd'hui votre âge, et s'il avoit mes traits il vous
» ressembleroit; j'aurois pu vous unir l'un à l'autre. Ro-
» senberg auroit bien trouvé le moyen, sans trahir no-
» tre secret, de le faire paroître à la cour sous un nom
» supposé et d'une manière digne de sa naissance! Mais
» j'étois destinée à ne connoître que les peines de l'hy-
» men et que les douleurs de la maternité!... En pro-
» nonçant ces paroles, la princesse versa quelques lar-
» mes; et, après un moment de silence, elle reprit ain-
» si son récit: J'aimois passionnément Rosenberg, et je
» ne connus que trop tôt que les seules passions de son
» coeur étoient l'ambition et l'amour de la gloire. Il avoit
» pour moi cette sorte d'attachement qu'inspire aux gran-
» des âmes une profonde reconnoissance, mais il n'avoit
» point d'amour! Dénué de la sensibilité qui auroit pu me
» rendre heureuse, il croyoit tout faire pour mon bonheur
» en illustrant son nom, et en cachant soigneusement mon
» secret. Il ne m'entretenoit que de ses projets de fortune
» et de grandeur. Il me traçoit le plan que je devois suivre
» pour le servir auprès de mon père sans avoir l'air de m'in-

» téresser à lui, ou de le protéger. Et quand je lui par-» lois de mes sentimens, il me répondoit avec une sorte » de douceur qui ne ressembloit qu'aux égards et à la » déférence. Je hasardai quelques plaintes qui l'éton-» nèrent tellement qu'il les reçut avec une sévérité qui » ferma pour jamais mon coeur à ce genre de confian-» ce. Au retour de mon père j'éprouvai de nouveaux » chagrins. Mon père attacha Rosenberg à sa person-» ne, et, peu de temps après, il lui donna une place » importante qui n'avoit jamais été remplie que par des » hommes d'un âge mûr, et consommés dans les affaires.

» Ulrique, devenue princesse de Lobeck, revint à » la cour après une absence d'un an. Rosenberg, en la » revoyant, affecta publiquement une émotion qui per-» suada à tout le monde qu'il avoit conservé pour elle » une grande passion. Quelques imprudences d'Ulrique » firent croire qu'elle partageoit cette passion; et bien-» tôt il fut généralement reçu que le comte étoit l'amant » de la princesse de Lobeck. On ne pouvoit accuser Ro-» senberg de fatuité; mais ses froides manières extrê-» mement radoucies avec Ulrique, et le sentiment trop » vrai de cette dernière, ne laissoit aucun doute à cet » égard. Ce fut à peu près dans ce temps qu'ayant de-» mandé un emploi pour un homme que je protégeois, » je ne l'obtins point, parce que Rosenberg le fit don-» ner à un autre. Je ne démêlai point l'artifice de ce » procédé, et j'en fus tellement blessée, que j'en par-» lai vivement à l'électeur. C'étoit ce que désiroit le » comte, afin d'établir l'opinion de notre mésintelli-» gence. Il fit à ce sujet répandre le bruit qu'il étoit » tout à fait dans ma disgrâce, et, depuis cette épo-» que, il ne me parla plus en public qu'avec le ton af-» fecté du respect le plus glacial. Cette conduite me » causoit une humeur que je ne pouvois dissimuler, et » qui acheva si bien de persuader que j'étois son enne-» mie, que ceux qui m'approchoient croyoient me faire

» leur cour en me disant du mal de lui. On parloit li-
» brement devant moi de son amour pour la princesse
» de Lobeck; on en contoit souvent des traits inventés
» qui me perçoient le coeur. Je pris Ulrique en aver-
» sion; je la traitai avec une froideur extrême: ce qui
» ne fut à tous les yeux qu'une preuve de plus de ma
» haine pour le comte qui, disoit-on, me faisoit éloi-
» gner de moi tous ceux qui lui étoient attachés. J'eus
» une explication avec le comte; j'osai montrer de la
» jalousie. Il me répondit avec une austérité de princi-
» pes qui me ferma la bouche sans me rassurer, du
» moins entièrement. Je hais et je méprise, me dit-il,
» ce genre de liaison: ceux qui me connoissent ne ver-
» ront dans les bruits dont vous me parlez que des ca-
» lomnies. On peut me supposer une passion malheu-
» reuse, voilà tout. — N'est-ce rien? — Oui, car c'est
» une idée que vous ne pouvez avoir. — Hélas! pour-
» quoi!..... — Parce que, si je l'eusse aimée, j'aurois
» préféré sa main à celle d'une reine. — Mais vous ne
» pouviez l'obtenir. — On peut tout ce qu'on veut; je
» l'aurois enlevée. — Vous auriez fait son malheur et le
» vôtre. — On n'est point à plaindre quand on est aimé.
» — Ah! sans doute!... Vous êtes donc heureux? Mais
» moi, Rosenberg?.... — Fidélité, discrétion, la noble
» ambition de justifier votre choix; qu'exigez-vous de
» plus? — Un peu moins de prudence; la vôtre est si
» cruelle! — Elle est nécessaire avec vous. Sans cette
» conduite qui vous déplaît, il y a long-temps que vous
» nous auriez perdus l'un et l'autre.

» Ce reproche pouvoit être un peu fondé; mais com-
» bien les miens l'étoient davantage!.....

» Un matin, Rosenberg me prévint que deux rois
» qui désiroient l'alliance de mon père, demandoient ma
» main; que mon père me laisseroit le choix, mais qu'il
» m'ordonneroit d'accepter l'un ou l'autre. Le comte
» ajouta que je devois répéter ce que j'avois dit avan

» de le connoître, que je ne voulois point me séparer
» de mon père... Cette nouvelle me fit frémir... Il fal-
» loit perdre Rosenberg, ou employer avec le meilleur
» des pères une fausseté dont la seule idée me faisoit
» horreur. J'exprimai ce sentiment au comte, qui me
» répondit froidement : Cela se passera très-bien. Vous
» parlerez avec beaucoup d'émotion et de désordre,
» vous pleurerez tout naturellement ; l'électeur vous ado-
» re, il s'attendrira, et il préférera le bonheur de vous
» conserver à la vanité de vous voir sur un trône.

» Le soir, en effet, l'électeur me fit appeler dans
» son cabinet : comme il étoit décidé à donner ma main,
» il me parla d'un ton d'autorité qu'il n'avoit jamais eu
» avec moi. Chacune de ses paroles me faisoit frisson-
» ner. Je pensois qu'il me seroit impossible de changer
» une volonté si ferme et si absolue. Lorsqu'il eut cessé
» de parler, il me pressa de répondre ; mais je n'avois
» pas la force de rompre le silence. Cependant au bout
» de quelques minutes, je lui dis d'une voix entrecoupée
» que je ne pouvois que lui répéter ce que je lui avois
» dit jadis, que je ne le quitterois qu'avec désespoir,
» et que j'avois pour l'hymen un éloignement invincible.
» Vous étiez alors à peine sortie de l'enfance, reprit
» mon père, et je ne vous proposois pas un roi pour
» époux. — Mon sort est entre vos mains, répondis-je ;
» mais si vous m'éloignez de vous, je mourrai de dou-
» leur......... A ces mots, je vis mon père s'émouvoir
» et se troubler. Je repris l'espérance et du courage. Je
» me jetai à ses pieds, en le conjurant de ne me point
» bannir, et de souffrir que ma vie entière lui fût con-
» sacrée. Mon père me releva, et, me serrant dans ses
» bras : O modèle de la piété filiale ! s'écria-t-il avec
» transport, ma chère Euphémie, je ne puis résister à
» vos larmes, à votre tendresse !..... Ah ! je croyois,
» en me séparant de vous, ne sacrifier que moi !...
» Soyez tranquille désormais, vous resterez près de moi

» jusqu'à mon dernier soupir; c'est vous, ma fille, qui » fermerez les yeux de l'heureux père dont vous méri- » tez toutes les bénédictions.

» Ce discours me perça le coeur; il me délivroit de » la plus mortelle inquiétude; mais il m'accabloit de re- » mords! Je baissai la tête, pour cacher dans le sein » paternel et ma rougeur et ma confusion.

» Depuis ce jour, les caresses et les bontés de mon » père ne furent plus pour moi que des sujets de pei- » nes. Ma conscience me reproche dans tous les instans » ses bienfaits, sa reconnoissance fondée sur une er- » reur, et ses louanges usurpées données sans cesse à » ma piété filiale et aux sacrifices dont on le croit l'ob- » jet. O que je supporterois bien plus facilement l'injus- » tice et la calomnie que ce poids accablant d'éloges » non mérités!... et cette obligation de feindre et de » tromper toujours avec une âme élevée qui déteste la » fausseté et le mensonge!.... Je passai plusieurs an- » nées dans cette situation, toujours mécontente de moi- » même et de Rosenberg. Je tâchois vainement de mo- » dérer ma tendresse pour lui. Je ne pouvois plus m'a- » veugler sur ses défauts; mais il avoit de si grandes » qualités, qu'il me rattachoit sans cesse par l'admira- » tion. Il employoit continuellement mon crédit sur mon » père, pour tout ce qu'il n'osoit demander directement » pour ses amis. De cette manière, toutes les places fu- » rent données à ses créatures sans qu'il parût les avoir » demandées. Au reste, il fit toujours un digne usage » de son pouvoir et de sa faveur. Il rétablit l'union dans » la famille électorale; il profita de l'amitié du prince » héréditaire pour le rapprocher de son épouse, et de » son ascendant sur mon père pour l'engager à pardon- » ner à mon frère quelques étourderies de jeunesse. Enfin » il montra dans les divers emplois qui lui furent con- » fiés autant de droiture, de probité que de talent; et » il s'est acquis, à juste titre, l'estime publique.

» Un événement inattendu acheva de me faire con-
» noître combien Rosenberg avoit de ressources dans
» l'esprit pour se tirer des situations les plus embarras-
» santes. Le prince de Lobeck mourut; tout le monde
» croyoit qu'il épouseroit sa veuve, et peut-être qu'Ul-
» rique elle-même le croyoit. L'électeur qui n'en doutoit
» pas, en parla à Rosenberg, qui lui répondit qu'il n'a-
» voit jamais été son amant, mais qu'il suffisoit qu'on
» l'eût dit pour éloigner de lui la pensée de l'épouser,
» parce qu'il ne donneroit jamais sa foi et son nom à
» une femme qui ne jouiroit pas de la réputation la plus
» intacte, alors même qu'il seroit sûr de sa parfaite in-
» nocence. C'étoit sacrifier la justice et la sensibilité à
» l'opinion; mais comme cet excès de fierté n'étoit que
» trop dans son caractère, l'électeur ne vit dans cette
» défaite qu'une délicatesse qui ne l'étonna point.

» Ce fut alors que les protestans de la Bohême pri-
» rent les armes contre l'empereur Mathias, qui avoit
» restreint leurs priviléges (1). Mon père fut obligé de
» s'engager dans cette longue guerre, et résolut d'y com-
» battre en personne. Rosenberg le suivit, et me dit en
» partant: Je jure par l'honneur qui m'est mille fois plus
» cher que l'existence, que dans les combats je ne m'é-
» loignerai pas un seul instant de l'électeur, et que,
» pour l'atteindre, il faudra d'abord me renverser et
» m'ôter la vie.

» Jugez de l'état où je fus durant cette campa-
» gne!....... Craignant à la fois pour mon père et pour
» mon époux!............ Mais combien je fus dédom-
» magée de ces cruelles allarmes!.......... Mon père,
» dans le dernier combat de cette longue campagne, eut
» un cheval tué sous lui: Rosenberg aussitôt lui donna
» le sien, et fut ensuite grièvement blessé en arrachant
» l'électeur des mains des ennemis, et en parant les

(1) C'est ce qu'on appelle la guerre de trente ans.

» coups qu'on vouloit lui porter....... L'électeur lui
» dut la vie et le gain de la bataille...... J'appris ces
» détails par un courrier que m'envoya mon père!.........
» Ce jour mémorable fut l'un des plus beaux jours de
» ma vie. Il me sembla que Rosenberg venoit d'expier
» et de réparer notre faute!........ Mon père revint,
» et, me présentant Rosenberg qui avoit un bras en
» écharpe, il me dit: Ma fille, embrassez mon libéra-
» teur!........ À ces mots, le comte s'inclina profon-
» dément pour me baiser la main. Je penchai ma tête
» sur son épaule, et je baignai de larmes ce bras blessé
» qui avoit sauvé les jours de mon père!.....

» Les fatigues de cette campagne influèrent de la ma-
» nière la plus fâcheuse sur la santé de mon père. Après
» avoir langui quelques mois, il tomba dangereusement
» malade. Le comte aussitôt proposa d'envoyer chercher
» à Vienne un médecin très-célèbre alors. Mon père ne
» le vouloit pas; mais Rosenberg, alarmé par les sym-
» ptômes de la maladie, partit sans délai pour aller lui-
» même chercher ce médecin.

» Cependant l'état de mon père empirant toujours,
» il fut en quelques jours réduit à la dernière extrémi-
» té; il avoit néanmoins toute sa tête, et il demanda à
» recevoir les derniers sacremens. J'étois nuit et jour
» dans sa chambre, accablée d'une douleur que nulle
» expression ne peut rendre; je voyois mon père tou-
» jours abusé prêt à descendre dans la tombe: je me
» répétois avec horreur que, lorsque je l'aurois perdu,
» je resterois à jamais chargée d'une faute irréparable,
» puisque je n'aurois plus l'espoir d'en obtenir un jour
» le pardon........ Cependant je ne pouvois disposer
» de mon secret sans l'aveu de mon époux, et d'ail-
» leurs, en le révélant, j'aurois empoisonné et peut-être
» avancé les derniers momens de mon père!....... Il
» falloit donc me taire; mais que devins-je quand mon
» père, après avoir reçu ses sacremens, nous fit appro-

» cher mon frère et moi, pour nous donner sa béné» diction? Nous tombâmes à genoux près de son lit; » il nous bénit, et ensuite se retournant vers moi: Et » toi, mon Euphémie, me dit-il, pour te consoler, rap» pelle-toi le bonheur que tu as répandu sur mes jours, » rappelle-toi les nobles sacrifices que tu m'as faits, et » cette confiance touchante dont tu m'as donné tant de » preuves!........... O mon Dieu! poursuivit-il en » joignant les mains, bénissez cette enfant chérie, que » la piété filiale a préservée de toutes les passions dan» gereuses! cette enfant dont le coeur si pur me fut » toujours ouvert, et qui n'a vécu jusqu'ici que pour » moi!......

» A cette terrible bénédiction, je crus que la foudre » alloit tomber sur ma coupable tête........ A mesure » que mon père parloit, il me sembloit que j'entendois » Dieu me maudire et me réprouver!.......... Glacée » d'horreur, anéantie, je tombai dans les bras de mon » frère.

» Sur le soir de ce même jour, mon père demanda » plusieurs fois si Rosenberg étoit de retour........ Je » ne pouvois sans tressaillir entendre ce nom dans sa » bouche, et il le répéta souvent. Dans la nuit, sa tête » s'embarrassa; tout à coup il m'appela et me demanda » si je consentirois à épouser Rosenberg, et il ajouta: » *Cela me rendroit heureux*......... Je frissonnai et je » fondis en larmes. Il étoit en délire; mais je fus per» suadée que, depuis quelques mois, cette idée s'étoit » offerte à son imagination; je ne me trompois pas.

» Le lendemain, il tomba dans une espèce de léthar» gie; et, à dix heures du soir, son médecin, lui tâtant » le pouls, déclara qu'il n'existoit plus; je poussai un » cri lamentable: on m'arracha de sa chambre.

» Je ne sais ce que je devins; au bout de quelques » heures, je me trouvai dans mon appartement sur » mon lit, dans les bras de mon frère et de madame de

» Merthal............... Quand mon frère me quitta, je
» me livrai sans contrainte avec mon amie à tout mon
» désespoir; la nature et les remords l'emportant sur
» l'amour, il ne me fut possible d'apaiser le cri de ma
» conscience, qu'en me promettant de m'enfermer pour
» jamais dans un cloître et de renoncer sans retour à
» Rosenberg............ Madame de Merthal me dit en
» vain que je ne pouvois prendre ce parti violent sans
» le consentement de mon époux... Ah! repris-je, il y
» consentira, je ne suis nullement nécessaire à son bon-
» heur. — Vous êtes injuste, répondit madame de Mer-
» thal: le comte n'a pas dans les détails de la vie votre
» sensibilité, mais son noble coeur n'en est pas moins
» susceptible d'un grand attachement; soyez contente
» de ses sentimens, car il vous aime avec toute la force
» de son caractère et toute la grandeur de son âme. —
» Hélas! repris-je en fondant en larmes, je ne dois plus
» désormais que pleurer ma faute, et le meilleur des
» pères!........ En effet, j'aurois persisté dans cette
» résolution, si le ciel, touché de ma douleur et de
» mon repentir, n'eût daigné faire un miracle qui
» achova de serrer pour jamais le noeud sacré qui m'u-
» nit à Rosenberg.

» Je ne vis point mon frère le jour suivant; mais,
» tout entière à ma douleur, je ne fis aucune question
» là-dessus. Je ne quittai point mon lit. Vers le soir,
» l'excès de mon accablement me procura quelques heu-
» res de sommeil. Je me réveillai à trois heures du ma-
» tin: j'entendis dans le palais un mouvement extraor-
» dinaire; je distinguai des cris, et je ne doutai point
» que ce ne fût la pompe funèbre de mon père. Je m'é-
» lançai hors de mon lit pour me prosterner sur le plan-
» cher, que j'inondai de larmes; mes femmes accouru-
» rent et me remirent dans mon lit.... Dans ce moment,
» madame de Merthal éperdue entra dans ma chambre.
» Je suis chargée, me dit-elle, vous préparer à l'évé-

» nement le plus miraculeux... — Dieu! Dieu! m'écriai-» je, qu'est-il arrivé?... — Rassemblez toutes vos for-» ces, reprit-elle, et remerciez le ciel......... — Ache-» vez........... Achevez, ou je meurs........... — » Non, un autre doit vous annoncer que l'électeur..... » Comme elle prononçoit ce mot, la porte se rouvrit, » et je vis paroître Rosenberg!......... Ah! sa vue » seule m'apprit mon bonheur!... Je lui tendis les bras, » il accourt se jeter à genoux devant mon lit, en disant: » L'électeur n'étoit qu'en léthargie, le médecin que j'ai » amené l'en a tiré et répond de ses jours... Mainte-» nant, Euphémie, poursuivit-il d'une voix basse et » tremblante, pardonnez-moi les remords qui vous ont » coûté tant de pleurs; le ciel est apaisé, il bénira no-» tre avenir!..... Ses larmes lui coupèrent la parole... » O moment d'un bonheur surnaturel!...... Joie suprê-» me, dont jamais mon imagination n'auroit pu me re-» présenter le ravissement!... Mon père, que je croyois » depuis deux jours dans le cercueil, mon père m'étoit » rendu, et c'étoit Rosenberg qui venoit de l'arracher » de la tombe.... Ces paroles d'un immortel souvenir, » je les entendois de la bouche de Rosenberg: je trou-» vois enfin dans cet époux adoré une sensibilité égale » à la mienne, et, pour la première fois, je voyois cou-» ler ses pleurs!......

» Mon frère, qui avoit voulu que Rosenberg m'an-» nonçât ce grand événement, vint nous rejoindre. Je » me hâtai de me lever; Rosenberg me conduisit dans » les bras de mon père!.....

» Que cette journée et les huit jours qui la suivirent » s'écoulèrent délicieusement!... Mon père devoit deux » fois la vie à Rosenberg!... Presque affranchie de mes » remords, je me livrois aux plus douces espérances; » et je croyois surtout que désormais Rosenberg seroit » toujours pour moi ce qu'il étoit depuis huit jours.

» Aussitôt que mon père fut en parfaite convales-

» cence, je contai à Rosenberg ce qu'il m'avoit dit dans
» son délire, et j'ajoutai que j'étois certaine qu'il avoit
» eu, même avant sa maladie, l'idée d'unir ensemble les
» deux personnes qu'il aimoit le mieux. Oui, me dit le
» comte, j'en suis sûr aussi. — Eh bien, repris-je, con-
» certons ensemble les moyens de le décider..... — Cela
» est inutile. Hier il a daigné m'offrir votre main. — O
» ciel! — Et, avec toutes les formes du respect et de
» la reconnoissance, je l'ai refusée. À ces mots je restai
» pétrifiée. Songez, reprit le comte, que je ne pourrois
» vous conduire une seconde fois à l'autel que si notre
» hymen étoit déclaré nul. Ainsi, pour ne pas faire une
» profanation impie, il faudroit déclarer à l'électeur que
» depuis plus de dix ans je suis votre époux. Il nous
» pardonneroit sans doute, mais il nous aimeroit moins;
» il seroit moins heureux, nous attristerions sa vieilles-
» se. Nous avons pu feindre long-temps pour notre pro-
» pre intérêt, ennoblissons cet artifice en le prolongeant
» pour son bonheur. D'ailleurs, je n'hésiterai jamais à
» sacrifier l'ambition à la gloire. Mon souverain en me
» donnant sa fille, effaceroit par l'éclat de la récompen-
» se le mérite de tout ce que j'ai fait pour lui; j'aime
» mieux qu'il reste chargé envers moi d'une dette qu'il
» ne soit pas en son pouvoir d'acquitter. À ce langage
» si fier et si froidement raisonnable, je ne reconnus
» que trop Rosenberg tel que je l'avois toujours vu. Je
» ne pus retenir mes pleurs, mais je gardai le silence.
» Cette âme altière pouvoit quelquefois s'attendrir et
» s'émouvoir fortement, mais elle n'étoit pas sensible,
» du moins dans le cours ordinaire de la vie.

» Rosenberg me donna bientôt un chagrin inattendu.
» Il demanda et obtint l'ambassade de France, et partit.
» Tout ce qu'il avoit fait pour mon père avoit encore
» augmenté mon attachement pour lui, et cette absence,
» qui dura trois ans, me rendit d'autant plus malheu-
» reuse, que, suivant sa coutume, il me prévint qu'il

» ne m'écriroit point. Cependant, au bout de dix-huit » mois, par un caprice dont je n'ai jamais pu deviner » la cause, il m'écrivit une seule fois, dans un petit » voyage qu'il fit, je ne sais pourquoi, dans une pro- » vince de France. Cette lettre, adressée à Blomer, » étoit, aussi tendre que mon cœur pouvoit le désirer. » Il ne m'y parloit que de ses sentimens, et avec l'ex- » pression la plus touchante; c'étoit depuis notre maria- » ge, c'est-à-dire depuis douze ans, la première lettre » que je recevois de lui. Cette lettre me consola, me » fortifia; je la relisois tous les jours de poste, car je » n'en reçus pas d'autres: il ne m'écrivit plus.

» Il revint; et quelques mois après j'éprouvai le plus » violent chagrin: je perdis l'amie respectable qui, de- » puis mon enfance, me tenoit lieu de mère: madame » de Merthal mourut. Ma douleur fut extrême, et Ro- » senberg ne négligea rien pour l'adoucir. En tout, de- » puis son retour en France, je remarquois constam- » ment dans sa conduite avec moi plus de douceur, d'é- » gards et de tendresse. Cinq ou six ans s'écoulèrent de » la sorte. J'étois plus satisfaite de lui, et par consé- » quent plus heureuse, quand le changement subit de » son humeur, m'a replongée dans de nouveaux chagrins » plus amers encore que tous ceux qu'il m'a fait éprou- » ver jadis. Sans aucun motif connu, il est devenu tout » à coup sombre, distrait, farouche et rêveur. Malgré » son empire sur lui-même, j'ai vu, à n'en pouvoir dou- » ter, qu'il étoit dominé par une peine secrète. Quand » j'ai voulu le questionner, il m'a répondu avec séche- » resse et dureté, en niant cependant qu'il eût un cha- » grin secret; mais, depuis ce moment, il a presqu'en- » tièrement cessé de me voir en particulier. Il semble » que je lui sois devenue insupportable, odieuse!..... » Enfin, pour me fuir sans doute, pour mettre les mers » entre nous, il s'est chargé d'une mission pour l'Angle-

» terre. Il est à Londres depuis près d'un an. On dit
» qu'il revient, et qu'il sera ici sous peu de jours!...

» Je ne suis plus aimée! Que dis-je, hélas! je suis
» haïe! Tous les remords, apaisés par l'amour, sont
» revenus déchirer mon coeur avec plus de violence que
» jamais, depuis que Rosenberg me traite avec autant
» d'ingratitude!...... Voilà, ma chère Olympe, mon
» secret et mon sort; vous êtes à la fois mon unique
» confidente et ma seule consolation.« A ces mots, Clara se jeta dans les bras de la princesse, qui la serra contre son sein, en disant: O mon Olympe! ne me quitte jamais, et je ne gémirai plus sur ma destinée.

L'histoire d'Euphémie affligea sensiblement Clara: néanmoins un retour sur elle-même lui fit faire à ce sujet des réflexions consolantes sur sa propre situation. Elle connut combien il est plus douloureux d'avoir à se reprocher une grande faute que d'en être accusé faussement: par un arrêt éternel de la justice divine, les remords seront toujours mille fois plus perçans que les traits les plus envenimés de la calomnie. Il est possible de se soustraire aux faux jugemens des hommes, en se cachant pour jamais dans une profonde retraite, mais on porte partout sa conscience: pour le coupable, cette voix intérieure et terrible ne sauroit être étouffée par le vain bruit du monde, mais dans la solitude, semblable à l'éclat de la foudre que l'écho des rochers répète et prolonge avec un horrible fracas, elle tonne, elle épouvante; l'infortuné qu'elle poursuit n'entend qu'elle, et l'entend toujours! Il ne trouvera dans le désert ni calme, ni silence. Euphémie, ne voulant pas revoir le comte en représentation et en public, prit le prétexte, pour se retirer quelque temps à la campagne, de mener Clara à Niémen, cette terre près de la ville, qu'elle venoit de lui donner. Clara ne se trouva pas sans émotion dans ce lieu où sa bienfaitrice s'étoit unie à Rosenberg par un lien secret. Elle pria Dieu, dans

la chapelle, de bénir cet hymen malheureux, et de sécher les pleurs d'Euphémie, en rendant son époux sensible à ses vertus et à ses longues douleurs. Euphémie attendoit Rosenberg avec un trouble inexprimable. Clara, pour la première fois depuis ses malheurs, éprouvoit une curiosité dont elle étoit elle-même étonnée. Elle avoit un vif désir de voir cet homme extraordinaire, que sa tendresse pour Euphémie lui faisoit trouver si coupable, dont elle haïssoit le caractère, mais qui l'intéressoit malgré elle par la hauteur de ses sentimens. En même temps, un pressentiment secret lui faisoit craindre son arrivée et sa présence. La princesse désiroit qu'elle le vît; et Clara, malgré sa timidité, n'eut pas de peine à y consentir.

Le surlendemain de son arrivée à Niémen, la princesse apprit le retour de Rosenberg, et que l'électeur se rendroit avec lui le soir même à Niémen. Dans l'attente de cette visite, Euphémie et Clara furent presque également agitées......... Enfin, à cinq heures, on entendit dans la cour le bruit des voitures. Clara, à travers une jalousie vit parfaitement Rosenberg; elle fut très-frappée de la beauté imposante de sa noble figure; mais, quand il entra dans le salon à la suite de l'électeur, elle se tint cachée derrière la princesse, de manière que le comte ne l'aperçut pas d'abord. Rosenberg s'approcha de la princesse avec une physionomie où se peignoit la mélancolie, et qui exprimoit en même temps un profond attendrissement. Qui ne sait pas lire dans les yeux de celui qu'on aime! Euphémie, satisfaite et touchée jusqu'au fond du coeur, tendit la main au comte qui, en la baisant, la serra avec une vive émotion.......

L'électeur qui avoit conté à Rosenberg l'histoire de cette jeune *Olympe* qui ressembloit tant à la princesse, dit à Clara de s'avancer........ Euphémie se retourne, prend Clara par la main, et la présente à Rosenberg.

O ciel! s'écrie-t-il, et il reste immobile les yeux fixés sur elle. On prit ce mouvement pour la surprise que lui causoit une ressemblance si singulière, mais son regard perçant et farouche fit frémir Clara. Elle venoit d'admirer la douceur de sa physionomie, et maintenant elle ne trouvoit plus sur son visage que l'expression d'une effrayante sévérité.

Cependant Rosenberg dissimulant son trouble, reprit la parole, et la conversation devint générale. Quelques personnes survinrent; mais, dans tous le reste de la soirée, la tristesse et la préoccupation du comte furent invincibles. Clara, ne pouvant supporter son regard fixe et scrutateur, se retira un peu avant le souper.

Euphémie avoit remarqué aussi l'impression peu favorable que la vue de Clara avoit produite sur le comte; elle en cherchoit vainement la raison. S'il m'aimoit davantage, disoit-elle à Clara, je croirois qu'il est jaloux de ma vive affection pour vous; mais, hélas! que lui importe!......... En tout, je ne sais ce qui passe dans sa tête: les caprices ne sont pas dans son caractère, et depuis deux ans je lui en vois d'inconcevables.

Le retour du comte causoit à la princesse la plus vive agitation; sa santé s'en ressentit, elle eut de la fièvre pendant quinze jours. On lui prescrivit le repos; et elle passa tout ce temps dans sa chambre sur une chaise longue. Un matin, Clara étant avec la princesse, Rosenberg, chargé d'une commission de l'électeur, entra, et aussitôt Clara se leva, sortit et descendit dans le jardin. Au bout d'une demi-heure, se trouvant à l'extrémité du parc, elle revint sur ses pas pour retourner au château; dans ce moment elle entendit marcher précipitamment dans une petite allée à sa droite; elle crut qu'on venoit la chercher de la part de la princesse; et, se dirigeant de ce côté, elle vit tout à coup, à deux pas d'elle, le comte de Rosenberg. Il étoit seul. Clara tressaille et veut fuir. Arrêtez, s'écria le comte, je ne

vous retiendrai pas long-temps: je n'ai qu'un mot à vous dire..... Il prononça ces paroles avec un trouble, une émotion, une altération dans la voix qui achevoit d'épouvanter Clara. Elle s'arrêta, resta debout, et s'appuya contre un arbre. Alors le comte s'approchant se plaça vis-à-vis d'elle, et la regardant fixement: Qui êtes-vous, lui dit-il d'un ton menaçant? A cette question inattendue et terrible, Clara pâlit, et sa langue glacée ne put rien articuler. Qui êtes-vous? répéta le comte avec un accent plus effrayant encore....... Quel est le nom de votre père?... Connoissez-vous Montalban?... Clara ne répond point..... mais, ne pouvant plus se soutenir sur ses jambes tremblantes, elle s'affaisse et tombe au pied de l'arbre..... Malheureuse, s'écrie Rosenberg, quel démon ennemi du repos de cette infortunée princesse vous a conduite ici!....... Ah! que n'avez-vous, comme on le croit, péri dans les ondes du Rhône!........ Écoutez. Il faut quitter ce palais; il le faut, ou je vous dénonce..... Si vous partez, je vous promets un secret inviolable. Inventez un prétexte pour vous rendre demain matin chez la veuve Marcelle; vous y trouverez une voiture qui vous conduira hors de ce pays, dans le couvent que vous choisirez; mon valet de chambre sera votre guide...... Où voulez-vous aller?.... Le comte parloit avec une rapidité, une précipitation, un ton absolu qui marquoient assez qu'il vouloit une réponse prompte et précise. Clara rassembla toutes ses forces: Je veux aller, dit-elle, aux Ursulines de la Rochelle..... Puis-je en partant, ajouta-t-elle, écrire à la princesse? En disant ces mots, ses larmes inondèrent son visage......... Oui, répondit le comte; mais qu'elle ignore à jamais que c'est moi qui vous force à la quitter. S'il vous échappe avec elle l'indiscrétion la plus légère, je la découvrirai, et je lui dirai votre horrible nom. Je n'ai point commis de crime, dit Clara en gémissant, j'en atteste le ciel... A ces

mots, le comte jeta sur elle un regard foudroyant, et, lui tournant brusquement le dos, il s'éloigna à pas précipités, et Clara bientôt le perdit de vue.

La surprise, l'effroi, le saisissement et la douleur avoient tellement épuisé les forces de Clara, qu'elle resta plus de deux heures sur la place et dans l'attitude où le comte l'avoit laissée. Plusieurs personnes envoyées par la princesse pour la chercher la trouvèrent encore au pied de l'arbre. Clara dit qu'elle s'étoit donné une espèce d'entorse. On en douta d'autant moins, qu'en effet elle ne pouvoit marcher sans le secours d'un bras. Euphémie fut très-effrayée de la voir revenir dans cet état et avec une pâleur qui marquoit combien elle avoit souffert. Clara, faisant un effort sur elle-même, parvint à la rassurer. La princesse lui conta qu'elle étoit charmée de Rosenberg; qu'elle ne l'avoit jamais vu si tendre pour elle, et qu'il lui avoit demandé de le recevoir en particulier le lendemain. Clara connut que le comte s'étoit promis de consoler la princesse d'une douloureuse séparation, et cette idée adoucit ses peines. Cette journée fut affreuse pour elle; jamais Euphémie ne lui avoit paru si touchante et si digne d'être aimée: tous les témoignages de son affection lui perçoient le coeur, et plusieurs fois elle fut obligée de sortir de sa chambre pour aller en secret donner un libre cours à ses pleurs. Elle fut au moment de s'évanouir sur son sein, en lui disant adieu le soir pour aller se coucher. C'étoit un dernier adieu!....... La malheureuse Clara s'arracha enfin de ses bras, courut se renfermer dans sa chambre, et renvoya ses femmes pour se livrer sans contrainte à toute sa douleur. Lorsqu'elle supposa que tout le monde étoit endormi dans le château, à minuit et demi, elle se hâta d'exécuter un dessein qu'elle avoit formé durant le jour; elle vouloit, avant de partir, aller prier encore et pour la dernière fois dans la chapelle où la princesse s'étoit mariée.

Clara descendit seule dans le jardin qu'elle traversa; elle se rendit à la chapelle, alluma la lampe, et se jetant à genoux devant l'autel: O souverain bienfaiteur dit-elle, vous maudissez les ingrats, et vous exaucez les prières et les voeux de la reconnoissance! Ah! daignez écouter ma voix! daignez rendre la paix et le bonheur à celle qui n'a trouvé dans sa faute qu'amertume et que regrets! à celle dont vingt ans de remords ont expié la foiblesse!........ Puisse-t-elle en déposer l'aveu dans le sein paternel, et puisse un généreux pardon et l'amour de son époux lui faire oublier tant de peines!

Après avoir fait cette prière Clara sentit son coeur soulagé; elle se leva, et en s'en allant elle n'éteignit point la lampe. Hélas, dit-elle, c'est la seule trace de reconnoissance que je puisse laisser ici! Cette lampe durera jusqu'à la nuit prochaine: Euphémie peut-être devinera qu'elle fut allumée par moi!...

La triste Clara ne se coucha point. Elle avoit ordonné que les chevaux fussent mis à la pointe du jour; mais, à deux heures après minuit, ne pouvant résister au désir de revoir encore une fois Euphémie, elle résolut d'aller dans son appartement, se flattant de la trouver profondément endormie, et ne voulant que la contempler un moment; pensant d'ailleurs que, si elle étoit éveillée, elle lui diroit que l'inquiétude sur sa santé la ramenoit auprès d'elle. En effet, Clara se rendit dans l'appartement de la princesse; elle y entra doucement, et elle éprouva un grand saisissement en voyant Euphémie levée, assise dans un fauteuil et entourée de ses femmes qui tâchoient vainement de soulager les vives douleurs qu'elle éprouvoit. Clara courut se jeter en pleurant dans ses bras. La princesse lui dit qu'un violent mal de tête l'avoit forcée de se lever, et elle renvoya ses femmes pour rester avec Clara qui se trouva ainsi dans l'impossibilité de partir, au moins dans cette journée. Les douleurs de la princesse se calmèrent

enfin vers les six heures du matin; alors appuyée sur le sein de Clara, elle s'endormit dans ses bras. Clara la regardoit avec un sentiment inexprimable de tendresse et de douleur, en pensant qu'elle alloit bientôt se séparer d'elle pour jamais!..... Au bout d'une heure d'un sommeil agité, la princesse, réveillée par de nouvelles souffrances, rouvrit les yeux: ses gémissemens effrayèrent tellement Clara, qu'elle alloit appeler ses femmes, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit. L'on vit entrer le comte de Rosenberg. Clara étoit si inquiète d'Euphémie, que l'apparition du comte, loin de l'effrayer, lui fit plaisir. Sa vue lui parut un secours; elle lui demanda s'il ne falloit pas appeler un médecin. Le comte, vivement troublé, se disposoit à donner l'ordre d'en aller chercher un; mais la princesse s'y opposa: cependant son mal paroissoit croître à chaque minute. Elle étoit toujours dans les bras de Clara à laquelle elle prodiguoit les plus tendres caresses. Le comte, debout vis-à-vis d'elle, la conjuroit vainement de permettre qu'on appelât un médecin, lorsque tout à coup il pâlit. La princesse tressaille, reste un moment immobile, les yeux fixés sur Clara, ensuite la repousse avec force, en s'écriant d'un ton menaçant et terrible: *Sortez!*........ Clara épouvantée, croit d'abord que la princesse est en délire...... elle fond en larmes. Sortez, dis-je, reprit Euphémie, et ne paroissez jamais devant moi......... Clara consternée, confondue, ne peut ni se mouvoir, ni parler, ni répandre une larme.... Le comte, toujours pâle et tremblant, la prend par le bras, en disant: Obéissez, mademoiselle, retirez-vous..... En parlant ainsi, il l'entraîne hors de la chambre, ferme la porte sur elle, et rentre chez la princesse. La malheureuse Clara croit qu'un songe affreux l'abuse; elle tombe sur une chaise et reste là anéantie, près de trois quarts d'heure. Enfin un valet de chambre survient et lui remet, de la part de la prin-

cesse un billet qu'elle ouvre en frémissant; elle y trouve ce qui suit :

» Je n'ai rien aimé autant que vous, et vous faites » le malheur de ma vie!... vous que j'adorois il y a » quelques minutes! ô quelle horrible révolution!... » Vous en devinerez facilement la cause en interrogeant » votre coeur et votre conscience........ Adieu pour » jamais; partez sans différer, ne cherchez point à me » revoir, votre vue me tueroit...... Emportez tous mes » dons, retournez en France, mes bienfaits vous sui» vront par-tout. «

Ce billet inexplicable et foudroyant jeta Clara dans un état qui épuisa tout son courage; elle avoit sans doute supporté de plus terribles révolutions, mais du moins elle en avoit connu la cause. Ici tout est inconcevable...... Ce n'étoit point la calomnie qui la erdoit auprès de la princesse; ce n'étoit pas même la connoissance de sa funeste histoire et de son véritable nom; ce changement incompréhensible s'étoit opéré en une minute, sans que personne eût dit un mot, eût fait un signe, sans que Clara même eût parlé! Euphémie avoit passé, sans nulle cause apparente, de la tendresse à la colère, à la haine....... et le comte en même temps s'étoit visiblement troublé; cet homme si froid, si calme et si fier étoit devenu pâle et tremblant!...., Quelle affreuse énigme! quel impénétrable mystère!... La surprise, le saisissement, la douleur, égarèrent la raison de la malheureuse Clara. Rien ne put la décider à quitter l'antichambre où le comte l'avoit reléguée; vainement on vint lui dire plusieurs fois que ses chevaux étoient mis : Non, non, s'écrioit-elle, on ne m'arrachera point d'ici, j'y veux mourir!.... Mes cris peut-être parviendront à l'oreille de la princesse; elle m'entendra répéter en expirant que je suis innocente......

Elle me dévoilera ce mystère inouï; je pourrai me justifier avant d'exhaler mon dernier soupir..... Cependant je sens mes forces s'affoiblir!...... O Dieu! soutenez ma vie défaillante! ô faites-moi mourir aux pieds de ma bienfaitrice désabusée! hélas! dois-je emporter dans la tombe la haine de tout ce qui m'est cher!......
En parlant ainsi avec toute la véhémence d'une douleur impétueuse, Clara frappoit à coups redoublés à la porte de l'appartement fermé de la princesse, et n'interrompoit cette plainte lamentable que pour l'appeler avec des cris déchirans......Enfin elle entend marcher, et bientôt la porte s'ouvre. Clara se précipite pour entrer; elle se trouve arrêtée par le comte de Rosenberg. Pour m'empêcher d'entrer, s'écria-t-elle, il faudra me tuer, homme terrible et barbare; je ne vous crains plus, le désespoir sait tout braver; je veux revoir la princesse...—Elle n'est plus dans ce palais, répondit le comte.—Juste ciel! dit Clara.—Elle est partie il y a plus d'une heure, reprit Rosenberg.—Je vais la suivre.—Impossible.—Comment?—Elle est allée à des eaux qui sont à cent lieues d'ici..... A ces mots, Clara, perdant toute espérance, chancelle; elle étoit prête à s'évanouir; le comte la soutient, en disant: Allez dans votre appartement donner vos derniers ordres pour votre départ; rendez-vous sans délai chez la veuve Marcelle, vous y trouverez la voiture et les chevaux qui vous conduiront à la Rochelle...—Dieu le veut ainsi, dit Clara d'une voix éteinte, il faut se soumettre. A ces mots, elle s'appuie sur le bras du comte, qui l'entraîne, mais sans rudesse; il paroît même attendri. Clara entend avec surprise qu'il soupire......
A la porte de sa chambre, le comte prend sa main, la serre dans les siennes: Jeune infortunée, dit-il d'une voix altérée, rappelez ce courage dont vous avez donné tant de preuves!.... Oh! puisse la justice divine qui vous poursuit s'apaiser enfin!......... En pronon-

çant ces paroles, le comte s'éloigne précipitamment et disparoît. Clara, émue jusqu'au fond de l'âme par sa pitié, le rappelle en vain; désespérée, elle entre dans sa chambre; elle écrit à la princesse quelques lignes dictées par sa douleur; ensuite elle fait emporter ses vêtemens, mais elle laisse tous les bienfaits de la tendresse, ses bijoux, ses diamans, et baignée de larmes, elle s'arrache enfin de ce lieu si cher. Elle partit, et se fit conduire à la ville chez la veuve Marcelle. Là, elle trouve une voiture, attelée de six chevaux de poste. Elle y monte en se recommandant à la Providence!... Un homme à cheval l'attendoit hors des portes de la ville; il se mit à la portière, ne la quitta plus, la servit avec zèle et respect, et paya partout les frais de poste et sa dépense. Clara jusqu'alors n'avoit pensé qu'à la colère subite et incompréhensible de la princesse; mais après avoir épuisé vainement toutes les conjectures, toutes les suppositions pour en découvrir le motif, ses pensées se tournèrent sur le comte de Rosenberg; elle ne concevoit pas comment il avoit pu reconnoître en elle la malheureuse Clara; elle concevoit encore moins le sentiment qui avoit pu le faire pâlir avant même que la princesse eût exprimé sa violente indignation. Et comment expliquer ce trouble et ce profond attendrissement qu'il avoit laissé voir en s'éloignant!.... Clara s'étonnoit encore de ne point trouver dans son coeur le ressentiment qu'elle auroit dû naturellement avoir pour cet homme si hautain, qui l'avoit traitée avec tant de dureté et avec une autorité qui n'étoit fondée sur aucun droit. Cependant elle aimoit à se rappeler qu'elle avoit surpris en lui quelques signes d'émotion et de sensibilité; ce souvenir la touchoit, car elle avoit pour lui un sentiment indéfinissable, dont elle ne pouvoit se rendre raison, qu'en se disant qu'il étoit impossible qu'elle n'eût que de l'indifférence pour l'époux d'Euphémie: et elle répandoit

des larmes amères, en songeant qu'il ne penseroit jamais à elle qu'avec horreur. Mais si elle étoit si sensible à l'opinion du comte de Rosenberg, que n'éprouvoit-elle pas en se retraçant l'étrange injustice de la princesse, de cette bienfaitrice chérie!....... Sort affreux! s'écrioit-elle, en versant un déluge de larmes, je suis donc destinée à paroître criminelle à tout ce que j'aime! Quand je pourrois me justifier, le devoir m'ordonne de me taire; et quand il m'est permis de parler, on me fuit et l'on m'exile!... Ces réflexions désolantes ramenoient toujours Clara à sa pensée dominante, celle du ressentiment inexplicable d'Euphémie au moment, où couchée sur son sein, elle lui prodiguoit toutes les caresses de la plus tendre mère: Quoi! se disoit Clara, elle avoit les yeux attachés sur moi; j'y voyois la plus douce expression; je la contemplois en silence, quand tout à coup je l'ai sentie frémir; j'ai vu ses traits s'altérer, elle a jèté sur le comte un regard foudroyant; il a baissé les yeux en pâlissant; il a paru l'entendre; tout en lui exprimoit non la surprise, mais la consternation!... et cependant la princesse me repoussoit avec force en s'écriant avec fureur: *Sortez*. Mot terrible qui retentira toujours à mon oreille!.... Que s'est-il donc passé entre eux? qu'ai-je de commun avec leurs secrets? comment ai-je pu paroître coupable à leurs yeux, dans un instant, et sans avoir proféré une seule parole? comment suis-je seule la victime de ce funeste mystère? et la princesse m'écrit qu'il m'est facile de pénétrer la cause de cette affreuse révolution!.... Et avec un si noble caractère, avec tant de vertus, après m'avoir comblée de bienfaits, elle me condamne, sans vouloir m'apprendre mon crime, elle me chasse, sans vouloir m'entendre!.... Clara, durant toute la route, ne put se distraire un instant de ces tristes souvenirs qui déchiroient son coeur et qui confondoient sa raison. Comme le comte avoit prescrit

à Clara de se retirer dans un cloître, elle avoit préféré les Ursulines de la Rochelle, pour se rapprocher de la ferme de Jerson, et parce que la jeune Honorine lui avoit souvent parlé de ce couvent, où elle avoit fait sa première communion. On conduisit en effet Clara à la Rochelle, et dans le couvent des Ursulines. Son guide parla un moment en particulier à la supérieure; il lui paya d'avance une année de pension. Clara, toujours sous le nom d'Olympe, fut admise sur-le-champ. Son guide, au moment où elle alloit entrer dans ce monastère, s'approcha d'elle, remit dans ses mains un petit coffre, ensuite il s'éloigna et disparut. On conduisit Clara dans un joli appartement, et on lui apprit que sa pension, comprenant le logement et la nourriture, étoit payée d'avance pour un an.

Lorsque Clara fut seule, elle ouvrit la cassette: elle y trouva mille ducats, et un billet cacheté qui contenoit ce qui suit:

» Restez à jamais enfermée et cachée dans un cloître, et vous recevrez tous les ans cette même somme. Votre pension d'ailleurs sera payée. Ces offres sont permises à un homme de mon âge, et à celui qui vous a privée du sort le plus brillant. Oubliez le monde, rappelez-vous le passé, afin de ne penser à l'avenir qu'à Dieu seul.

» Brulez ce billet.«

L'élévation de l'âme s'allie parfaitement avec l'humilité chrétienne. Quoi de plus noble que ce mépris des grandeurs et des richesses que la religion inspire!

Clara n'hésita point à refuser ce don; elle prit son écritoire, et fit une réponse conçue en ces termes:

» Celle qui a laissé à Niémen les diamans qu'elle tenoit de la main la plus chérie, ne recevra de nulle

» autre des bienfaits dont elle peut se passer. Je sais » vivre de mon travail. Vous avez daigné payer ma pen» sion pour un an; je ne puis refuser ce don, je l'ac» cepte avec respect et reconnoissance, mais je n'accep» terai rien de plus.

» Je resterai *renfermée* et *cachée*, non pour obéir » à des ordres dont il ne m'est pas possible de recon» noître l'autorité, mais pour satisfaire mon goût, » et pour me soustraire désormais à l'injustice des » hommes. «

Clara ploya cette lettre, la cacheta, mit l'adresse, et se rendit chez la supérieure. Elle la pria de lui trouver un banquier pour faire passer de l'argent et une lettre en Allemagne. Trois jours après, un banquier se chargea de la lettre et de l'argent, et les envoya au comte de Rosenberg.

Clara, le jour même de son arrivée, éprouva un mouvement de joie en retrouvant aux Ursulines sa jeune amie Honorine qui, voulant se faire religieuse, venoit de prendre le voile blanc. Clara envia sa destinée; car, si elle eût pu disposer d'elle-même, elle n'auroit pas balancé à se consacrer irrévocablement à Dieu. Mais, outre que sa situation ne le lui permettoit pas, puisqu'alors il auroit fallu déclarer son véritable nom, elle se rappeloit qu'elle avoit promis au père Arsène de ne pas même s'engager par un voeu intérieur.

Honorine, questionée avec un vif intérêt sur sa famille, n'en donna que d'heureuses nouvelles. Et conta qu'elle avoit toujours été protégée par Valmore, et que ce dernier, depuis la trève, étoit parti pour Paris.

Cependant tout annonçoit dans la Rochelle que la guerre alloit se renouveler avec plus de vigueur que jamais. Clara étoit depuis deux mois dans cette ville, lorsque les calvinistes, ne gardant plus de mesures, déclarèrent tout à coup qu'ils abolissoient le culte ca-

tholique, qu'il n'étoit plus permis de faire des voeux religieux, et que toutes les personnes cloîtrées pouvoient sortir de leurs monastères et reprendre leur liberté (1). Les hommes peuvent affranchir leurs esclaves; mais, à l'exception du chef suprême de la religion, nul mortel n'aura le pouvoir d'affranchir les consciences. On ouvrit les cloîtres, et les religieuses gardèrent la clôture avec la même exactitude (2). On les avoit laissées maîtresses de choisir entre *l'hymen* et *le célibat*, et le monde et la solitude. On ne doutoit pas que de telles offres ne dépeuplassent en un jour tous les monastères; car souvent des hommes, très-habiles d'ailleurs, connoissent assez peu le coeur humain (si divers dans ses sentimens) pour croire qu'il est impossible de révérer sincèrement ce qu'ils dédaignent, et de ne pas aimer ce qui les séduit. Cette erreur est, en quelque sorte, l'excuse des fautes politiques qu'elle a fait faire.

Les religieuses répondirent qu'elles préféroient leur solitude au monde. On les avoit invitées, au nom de la *nature* et de *l'humanité*, à rentrer dans la société, et, sur leur refus, on cria *au fanatisme*, et il fut décidé qu'on les arracheroit de leurs cloîtres (3). Cependant on n'exerça pas sur-le-champ cette violence. Dans ces entrefaites, Clara, très-effrayée de tous ces mouvemens, et craignant de perdre son asile, eut la consolation de revoir le père Arsène. Il accouroit se renfermer dans la Rochelle, pour y servir la religion et les catholiques persécutés. Ah! mon père, lui dit Clara, quel temps avez-vous choisi pour venir ici! ....
—Celui du danger, répondit le saint religieux: c'est

(1) Historique.

(2) Historique. On avoit déjà vu la même chose à Genève du temps de Calvin.

(3) Historique.

alors que nous devons agir. Quand tout sera paisible, je retournerai dans ma cellule — Hélas! les églises sont fermées et profanées!...... — Dieu, ma fille, ne manquera ni d'autels ni de temples, il en aura même davantage et de plus dignes de lui! La persécution va sanctifier la demeure de tous les fidèles; les caves, les souterrains deviendront d'augustes sanctuaires; on n'y trouvera point de pompe et de magnificence, mais on y verra toute la grandeur de la foi, tout le courage héroïque de la piété!............ Quel feu divin doit enflammer le coeur du prêtre qui, en célébrant le plus sublime des sacrifices, se dévoue lui-même comme victime! — Mon père, j'avoue que j'ai peine à supporter l'idée des persécutions où vous allez être exposé! Vous souffrirez long-temps peut-être; cette pensée me trouble malgré moi!.......... Mais je ne crains la mort ni pour moi, ni même pour vous; je n'envisage pas de plus glorieux destin que celui de mourir avec vous pour la foi! Afin de récompenser le respect filial qui me conduisit sur l'échafaud, Dieu peut-être m'y fera remonter pour me donner la palme immortelle du martyre.... Oh! qu'il me seroit doux de la recevoir sur votre sein, et d'être portée dans vos bras aux pieds de l'Éternel!........... — Ma fille, je conçois ces nobles désirs, puisque mon coeur les partage; mais le zèle selon la science n'est jamais indiscret et téméraire. Dieu nous ordonne également de prendre soin de nos jours, et de les sacrifier généreusement quand le devoir l'exige. Ainsi préparons-nous à la mort, et gardons-nous de nous offrir imprudemment au martyre. Ne provoquons point nos frères égarés à commettre des cruautés qui les rendroient plus criminels encore. Songez bien que Dieu nous reprocheroit le mal que notre imprudence leur feroit faire. Prions pour eux; et, tant qu'on ne nous demandera rien de contraire à la foi, restons cachés, vivons en paix dans l'ombre et le silence.

Clara, toujours humble et soumise, promit de suivre ses sages conseils. Elle s'y conforma sans peine; car l'exaltation de la véritable piété n'est jamais que l'enthousiasme de la raison suprême: tout est utile et grand dans ses motifs, tout est pur et généreux dans son ardeur, tout est justice et modération dans ses principes.

Le père Arsène remit à Clara l'écrin rempli de bijoux et de diamans qu'elle avoit laissé à Niémen. La princesse, avant son départ, avoit ordonné que l'on renvoyât à Clara tout ce qu'elle auroit pu oublier ou laisser à dessein. L'écrin fut remis à la veuve Marcelle, avec ordre de le faire parvenir à Clara; Marcelle, ignorant où étoit Clara, l'avoit envoyé au père Arsène. Clara refusa d'abord de recevoir ces pierreries. Le père Arsène lui fit comprendre que ce seroit manquer de respect à la princesse. L'écrin fut gardé. Clara, baignée de pleurs, fit mille questions sur Euphémie. Le père Arsène lui répondit que Marcelle lui mandoit seulement que la princesse étoit toujours aux eaux. Cet entretien renouvela toutes les douleurs de Clara. Elle trouva quelque soulagement à ses peines en les confiant au père Arsène. Cet ami fidèle gémit avec elle de cette fatalité qui toujours la faisoit paroître coupable, et qui ne lui laissoit que sa conscience pour unique refuge.

On apprit bientôt que Louis XIII se mettoit en marche avec son armée, pour venir lui-même réduire les rebelles. Le cardinal de Richelieu, nommé chef et surintendant de la navigation et du commerce en France, avoit devancé le roi (1). Si l'on s'étonnoit de voir un prince de l'Église au milieu des camps commander à des généraux françois, on s'étonnoit davantage encore de son courage froidement intrépide, de ses talens et de sa persévérance dans une entreprise si traversée par ses ennemis, si peu goûtée par le roi même (2). Le succès

(1) Historique.
(2) Historique.

qui couronna par la suite cette infatigable constance fut l'événement le plus utile et le plus glorieux de son ministère (*l*).

Tous ces grands préparatifs n'alarmoient nullement les Rochelois. Ils attendoient une flotte angloise beaucoup plus considérable que les deux premières battues par Toiras, Schomberg et le commandeur de Valençay. Ce dernier étoit destiné à repousser encore cette troisième flotte si formidable, envoyée par le duc de Buckingham (1); les rebelles n'avoient pas plus d'impatience que lui de la voir arriver. À la guerre, les talens et le courage qui préparent les triomphes en font jouir d'avance; ils en donnent toujours l'heureux pressentiment. Le duc de Rohan, chef des calvinistes, mettoit tous ses soins à modérer la violence de leurs résolutions. Il y parvenoit quelquefois, mais le plus souvent il échouoit dans ce dessein. Un chef de factieux n'a jamais qu'une autorité apparente. L'esprit d'indépendance qui cause les révoltes n'admet point de véritable subordination; des complices entre eux prétendent tous à l'égalité. On décréta, malgré le duc de Rohan, que tous les individus des deux sexes, engagés par des voeux religieux, quitteroient sans délai leurs monastères, et prendroient l'habit séculier; que nul prêtre catholique ne célébreroit le service divin, ou n'administreroit les sacremens sous peine d'amende ou de prison (2). Les soeurs de la Charité, doublement utiles dans une ville assiégée, eurent la permission de garder leur habit. Il fut décidé qu'on formeroit à la hâte deux hôpitaux, l'un pour les militaires de la ville, l'autre pour les prisonniers blessés. On garda presque toutes les soeurs de la Charité pour le premier, et l'on prit la vaste maison des Ursulines pour le second. Toutes les religieuses de ce couvent demandèrent à y rester pour soigner les bles-

(1) Historique.
(2) Historique.

sés sous la direction de quatre soeurs de la Charité. Comme ces religieuses, consacrées jusqu'alors à l'éducation de la jeunesse, étoient généralement révérées, on y consentit, à condition qu'elles prendroient un habit à peu près semblable à celui des soeurs de la Charité. Les pensionnaires furent toutes renvoyées; mais comme Clara n'étoit point dans les classes, et qu'elle promit de seconder les soeurs dans leurs travaux, on lui permit de rester.

On avoit un tel besoin des soeurs de la Charité, qu'on fit une grande exception en leur faveur. On leur accorda un aumônier, mais en leur interdisant tout chant d'église, et en leur ordonnant de n'entendre la messe qu'à la pointe du jour, et de n'y admettre aucune personne étrangère. Ainsi ces deux hôpitaux furent les seules maisons de la ville où le culte catholique fut toléré. Clara remercia Dieu du fond de l'âme, de l'avoir placée dans l'une de ces deux maisons privilégiées. Elle trouvoit une grande consolation à se consacrer au service des prisonniers royalistes.............. Elle savoit que Valmore étoit dans l'armée......... Cette pensée faisoit souvent couler ses larmes....... Afin de n'être ni reconnue, ni vue par aucun homme, elle portoit toujours une épaisse et longue coiffe noire rabattue sur le visage: les Ursulines avoient pris cette coiffure. Ainsi Clara, ayant d'ailleurs comme elles une robe de bure noire, pouvoit, sans être remarquée, rester ainsi toujours voilée. Honorine ne la quittoit point: n'ayant pas fini son noviciat, elle n'avoit pu faire ses voeux; mais, se regardant comme consacrée à Dieu, elle n'avoit pas voulu quitter ses compagnes.

Les combats recommencèrent, et bientôt on eut à soigner des blessés. Clara, chaque jour, demandoit en tremblant les noms des prisonniers qu'on apportoit à l'hôpital.......... Elle ne les pansoit point, mais elle aidoit les soeurs, en préparant les appareils et en leur

présentant toutes les choses nécessaires aux pansemens. Elle ne pouvoit sans frémir jeter les yeux sur les blessures de ces guerriers! Un sentiment secret joint à l'humanité rendoit sa pitié déchirante. Une idée plus terrible encore lui faisoit souvent répandre des ruisseaux de larmes. Hélas, se disoit-elle, heureux encore ceux qui, dans ce dernier combat, ne sont que blessés!.......... On a laissé des morts sur le champ de bataille!......

Elle ne trouvoit d'adoucissement à ces pensées désolantes qu'en allant se renfermer dans sa cellule, et en implorant toutes les bénédictions du ciel pour les guerriers de l'armée royale.

Un matin, le père Arsène vint la trouver pour lui donner un avis important. Ma fille, lui dit-il, redoublez de prudence, et cachez-vous avec plus de soin que jamais. Montalban est dans ces murs........ — O ciel! s'écria Clara. — Oui, ma fille, reprit le père Arsène; ce malheureux, chargé de dettes, après avoir frustré ses créanciers par sa fuite, a été se jeter dans les bras des ennemis de la France, pour se joindre ensuite aux rebelles. Il est ici, et il a, dit-on, beaucoup d'ascendant sur l'esprit du duc de Rohan. Je l'ai rencontré; il m'a vu, m'a reconnu; et ses farouches regards m'ont assez fait connoître à quelles persécutions je dois m'attendre. Il croit que vous n'existez plus; mais il sait que depuis vos plus jeunes ans j'ai dirigé votre conscience; il sait que je vous suivis à l'échafaud, et que le secret de votre innocence est renfermé dans mon sein!........ Ah! mon père, dit Clara, il vous perdra! — Renfermé dans les fonctions de mon ministère, je ne pourrai du moins être dénoncé comme factieux et comme intrigant; il faudra me persécuter pour l'unique cause pour laquelle je donnerois ma vie avec ravissement. Vous seule, ma fille, m'inquiétez. Tenez-vous sur vos gardes. Que votre visage soit toujours couvert, même dans votre cellule où l'on peut entrer inopinément.

Cet entretien remplit Clara de terreur et d'inquiétude pour le vénérable religieux.

Clara avoit imaginé de parfumer les infirmeries deux fois par jour, et s'étoit chargé de ce soin. Un matin qu'elle faisoit le tour des salles en brûlant des parfums dans un petit vase d'albâtre, les deux battans de la porte s'ouvrirent, et le duc de Rohan parut. Clara frémit en l'entendant nommer: elle pensa peut-être que Montalban seroit à sa suite; mais il n'y étoit pas. Le duc venoit visiter l'hôpital. Il regarda Clara avec étonnement: cette figure voilée, d'une taille si majestueuse, d'une proportion si parfaite, le frappa vivement: il admira la beauté de ses mains, dont l'éclatante blancheur effaçoit celle du vase qu'elle portoit. Il demanda aux soeurs qui le suivoient si c'étoit une religieuse: on lui répondit que c'étoit une jeune orpheline qui, sans être engagée par des voeux, se consacroit à servir les malades. Clara ne songea qu'à se retirer; mais il falloit, pour gagner la porte, passer devant le duc. Ce prince l'arrêta pour lui parler de la manière la plus obligeante. Le son enchanteur de sa voix, et ses réponses nobles et modestes, achevèrent d'intéresser le duc en sa faveur. Lorsqu'elle s'éloigna, il la suivit des yeux. Il demanda si elle étoit jolie: on lui répondit qu'elle avoit la beauté d'un ange, et ce souvenir se grava dans son imagination.

Les craintes de Clara sur le père Arsène n'étoient que trop fondées. Cinq ou six jours après leur entretien, ce vertueux vieillard fut arrêté sur la dénonciation de Montalban, et conduit comme *fanatique* dans une prison où on le mit au cachot. Il n'osoit aller à l'hôpital qu'une fois par semaine, et Clara n'apprit ce triste événement qu'au bout de huit jours. Alors, n'écoutant que son coeur, elle envoya au duc de Rohan un billet dicté par elle et écrit de la main d'Honorine, dans lequel elle supplioit ce prince de lui accorder un moment

d'audience. Le même jour elle reçut une réponse de la main du duc qui l'invitoit à se rendre le soir, à sept heures, dans son palais. Clara, accompagnée de la plus âgée des soeurs de la Charité, étoit au palais avant l'heure indiquée. Toujours voilée, et sans vouloir se séparer de son mentor, elle entra avec elle dans le cabinet du duc qu'elle trouva seul. Aussitôt elle alla se jeter aux pieds de ce prince pour lui demander, avec la véhémence la plus éloquente, la liberté du père Arsène. Le prince ému, attendri, la releva, la fit asseoir et la questionna, plutôt pour l'entendre que pour s'instruire d'une affaire à laquelle il attachoit si peu d'importance. Clara fit l'éloge le plus touchant des vertus du père Arsène. Le prince l'écoutoit avec une profonde admiration, et quand elle eut cessé de parler, il lui dit après un moment de silence, que ce religieux étoit accusé du fanatisme séditieux le plus emporté et le plus extravagant; il a été dénoncé comme tel, poursuivit le duc, par l'homme du monde le plus zélé pour notre cause, Montalban............. À ce nom, Clara frémit......... Mais, poursuivit le duc, je ne veux croire que vous; je vous accorde sa liberté. Que désormais il soit plus circonspect, et il vivra tranquille sous votre protection. Clara témoigna sa reconnoissance avec toute l'effusion de la joie la plus vive. Le duc lui prescrivit le secret sur cette entrevue particulière, ce qui acheva de combler tous les voeux de Clara. Je veux même, dit-il, que Montalban l'ignore, il seroit trop difficile de persuader qu'en vous écoutant on n'a cédé qu'à la raison et à l'humanité, et il faut qu'un chef de parti paroisse inaccessible à toute espèce de séduction. Eh! qui pourroit croire encore qu'ayant une grâce à me demander, vous soyez sortie de mon cabinet sans avoir ôté votre voile!......... À ces mots, Clara répondit qu'elle avoit fait le voeu de rester voilée tant que dureroit la guerre. Il étoit si commun, dans ce siècle, de faire des

voeux particuliers, que cette réponse ne surprit point le duc. Maintenant, ajouta Clara, cette ville est un camp, les femmes doivent s'y cacher. Le deuil profond, la retraite absolue; voilà ce qui nous convient pendant le cours de ces calamités. Madame, reprit le duc, quelque voeu que vous puissiez faire, vous ne serez jamais obscure, et quiconque a pu vous entrevoir ne sauroit vous oublier. À ces mots, il se leva, s'approcha de son bureau, et il écrivit et signa l'ordre de mettre en liberté le père Arsène.

Munie de cet ordre, Clara sans perdre un moment, vole à la prison, et y arrive avec sa compagne à huit heures et demie du soir. On étoit au mois de mars; la nuit et l'obscurité ajoutoient à la profonde émotion de Clara. Elle veut elle-même aller à son tour délivrer son généreux libérateur. Toutes les portes lui sont ouvertes, mais elle ignoroit qu'il fût au cachot, et son coeur se déchire en descendant l'escalier long et humide qui conduit au caveau où il est renfermé. O Dieu! dit-elle, dans quel affreux souterrain nous mène-t-on? Dans le plus profond de tous, répond le geolier; la plus grande rigueur étoit prescrite pour ce vieillard; le cachot des malfaiteurs, point de lumière, le pain et l'eau, les fers aux pieds et aux mains. On disoit qu'il étoit traître et conspirateur; il paroît qu'on s'est trompé, cela arrive quelquefois; j'en suis bien aise pour ce vieillard, il est doux et patient. Pendant ce discours, Clara, pâle, tremblante, s'appuyoit en frissonnant sur le bras de sa compagne, et quoiqu'elle sentît ses forces défaillir, elle pressoit sa marche... Enfin on arrive à la porte du caveau; on ouvre, et Clara, dans la crainte de causer au père Arsène un saisissement funeste, resta un moment cachée derrière la porte entr'ouverte: le geolier entra seul. Clara, à la lueur de sa lanterne, aperçoit, sans être vue, le pieux vieillard assis sur un siége de pierre. Une grosse chaîne tenoit son corps as-

sujetti et fixé contre la muraille, ses deux mains étoient enchaînées et croisées sur sa poitrine. Il avoit demandé et obtenu qu'on les attachât ainsi. D'énormes anneaux de fer joignoient ensemble ses deux pieds. Dans cet état, la douceur et la sérénité de sa physionomie donnoient à toute sa personne un caractère sublime de sainteté. Le geolier qui avoit promis à Clara de le prévenir doucement, lui demanda comment il se trouvoit. — Bien, mon ami, répondit-il en souriant. — Vous êtes pourtant bien pâle......... — Mon corps souffre, il est vrai, mais mon âme est si tranquille et si satisfaite!..... — Cela ne sera pas long. — Je l'espère, — Je veux dire que vous sortirez bientôt. — Je n'en crois rien. — Et comme je vois que vous n'êtes pas furieux, comme on le disoit, je vais toujours vous ôter vos chaînes...... — Non, non, s'écria Clara en se précipitant dans le cachot, non, c'est à moi à les détacher....... — O ma fille! dit le vieillard, ne risquez-vous rien en venant ici?...... — Ah! répondit Clara, ma vie vous appartient, elle est un de vos bienfaits, et même, avant de vous la devoir, je l'aurois donnée pour vous.... Mais rassurez-vous, c'est le duc de Rohan lui-même qui vous protège et qui vous délivre. En parlant ainsi, elle faisoit tous ses efforts pour délier les chaînes; mais ses mains délicates pouvoient à peine les soulever; elles les arrosoit de ses larmes, tandis que le geolier les détachoit. Le père Arsène, délivré de ses fers, voulut s'appuyer sur le bras que Clara lui tendoit; mais il lui fut impossible de se lever. L'humidité de ce caveau, huit jours d'une horrible souffrance, un jeûne rigoureux, le manque absolu de sommeil, avoient tellement épuisé ses forces, qu'il paroissoit n'avoir plus qu'un souffle de vie; et d'ailleurs ses jambes enflées et meurtries ne pouvoient plus le soutenir, ni même se mouvoir. Il crut lui-même toucher à ses derniers momens. Ma fille, dit-il d'une voix languissan-

te, je voudrois vivre pour vous récompenser de vos soins; mais..... il ne put achever; sa tête appesantie tomba sur son épaule, ses yeux se fermèrent. Dieu, Dieu! dit Clara éperdue, il se meurt!........ O mon seul appui, mon ange tutélaire, allez-vous m'abandonner!.... Oh! répondez encore une fois à votre malheureuse enfant; bénissez-la!... A ces mots, le père Arsène entr'ouvre sa paupière, et soulevant avec effort sa main défaillante et glacée: ma fille, dit-il, je vous bénis dans tous les instans... Mais pourquoi ce désespoir, où donc est votre foi?...........— O mon père! vous voir mourir sur cette pierre, et dans cet horrible cachot!.....— Songez pour quelle cause j'y suis!..... Songez que dans ce moment surtout je contemple avec ravissement ce cachot, ces chaînes de fer, et que le plus doux souvenir que je puisse me retracer est celui des maux que j'ai supportés sur cette pierre...... Bénissez, remerciez avec moi le Seigneur......En disant ces paroles, sa tête retombe, ses yeux se refermèrent, il pousse un profond soupir...... Il expire! s'écrie Clara avec un cri lamentable...... La soeur de la Charité s'approche, elle prend le bras du père Arsène, lui tâte le pouls, et rend la vie à Clara en assurant que ce n'est qu'un évanouissement. En effet, on lui fit reprendre l'usage de ses sens; mais sa foiblesse étoit si grande, qu'il étoit hors d'état de proférer un seul mot. Une pièce d'or engagea le geolier à le porter dans la voiture qui attendoit Clara à la porte de la prison. Clara le conduisit à l'hôpital où les soeurs, qui le connoissoient, le reçurent avec empressement. On l'établit dans une chambre particulière tenant à la grande salle de l'infirmerie; on lui donna une garde; et en outre, Clara le veilla durant la nuit entière. Le médecin lui trouva de la fièvre, et il déclara qu'il voyoit peu de ressources dans l'état d'un vieillard exténué par une abstinence forcée, et qui, chargé de chaines, avoi

souffert le supplice d'être attaché sur une pierre, sans pouvoir, pendant huit jours, ni se coucher, ni dormir, ni changer d'attitude. Vers le milieu de la nuit, il recouvra la parole pour demander les sacremens que lui administra l'aumônier de la maison. Une heure après les avoir reçus il entr'ouvrit son rideau, et, regardant l'inconsolable Clara: Ma fille bien-aimée, lui dit-il, je meurs en paix, certain que le véritable, le suprême protecteur ne vous abandonnera jamais. Clara ne répondit que par ses pleurs. Il lui demanda de lui lire des prières; elle obéit; elle continua cette lecture jusqu'au jour. Le malade parut s'assoupir; et Honorine, entraînant Clara, la força d'aller se jeter sur son lit. Durant les deux jours suivans, le père Arsène fut toujours dans le même état, et Clara, toujours au chevet de son lit, admirant son angélique ferveur et la touchante sérénité qui brilloit sur son visage.

Le troisième jour, le père Arsène parut être plus mal encore, et sur le soir il tomba dans un assoupissement qui fit craindre sa destruction prochaine; son corps étoit plongé dans un profond engourdissement, mais son âme pure et généreuse veilloit toujours: n'ayant plus rien de matériel, ne voyant plus les objets extérieurs, il ne voyoit que Dieu. Privé de l'intelligence qui fait comparer, espérer et craindre, il n'en jouissoit que mieux de la faculté d'aimer. La perfection souveraine ne pouvoit plus lui causer de l'étonnement et de l'admiration, mais il adoroit avec extase. De temps en temps le nom de Dieu sortoit de sa bouche, et ses mains débiles reprenoient de la force pour presser le crucifix qu'il tenoit embrassé. Clara, pénétrée de douleur, et les yeux attachés sur lui, ne pleuroit que sur elle-même; elle trouvoit la plus puissante de toutes les consolations dans la douce pensée que bientôt son respectable ami alloit jouir d'un bonheur immortel!.....

Tout, dans cette journée, sembloit se réunir pour

l'accabler; elle savoit que les assiégeans avoient fait une sortie et qu'on se battoit!........... Souvent, distraite de sa vive affliction par une mortelle inquiétude, sa pensée se portoit sur le champ de bataille! Elle se reprochoit ces douloureux écarts de son imagination: O mon Dieu! disoit-elle, ne permettez pas que rien puisse me distraire du spectacle le plus auguste que l'oeil humain puisse contempler, la mort du juste: la reconnoissanee et la piété ne doivent-elles pas arrêter ici toutes mes pensées? Sur les sept heures du soir Clara entendit un grand mouvement dans les salles de l'infirmerie; à ce bruit un pressentiment funeste lui cause le plus violent battement de coeur............ Elle écoute, craint d'entendre.,.........et reste ainsi près d'une demi-heure. Au bout de ce temps la porte de la chambre s'entr'ouvre; Honorine, les yeux pleins de larmes, entre doucement, et, sans aucune préparation, elle dit qu'on vient d'apporter Valmore prisonnier, Valmore qu'on n'a pu prendre que parce qu'il étoit percé de coups, et que la perte de son sang l'a fait tomber sans connoissance sur son cheval abattu et tué d'un coup de mousquet. Ce malheureux jeune homme, ajoute Honorine, est mourant! on ne croit pas qu'il puisse vivre jusqu'au jour!.......... A ce récit affreux l'infortunée Clara ne profère pas une parole: tout est fini pour elle dans cette vie trompeuse et fugitive; elle n'a plus rien à dire aux habitans de la terre!......

Pour supporter avec fermeté un malheur complet et sans ressources, le seul courage d'un grand coeur peut sans doute suffire, mais alors on ne se soumet point au sort, on le brave; on ne se soustrait point au désespoir, on le maîtrise, ou, pour mieux dire, la fierté le dissimule; et cet effort de l'orgueil ne surmonte la douleur qu'en desséchant l'âme. Le courage que donne la religion est d'une autre nature; héroïque et sublime

dans ses effets, il ne détruit point la sensibilité; l'âme pieuse n'a pas besoin de s'endurcir pour s'élever, ni de s'armer d'un superbe dédain contre une puissance aveugle; elle se soumet avec conviction à la volonté qu'elle adore. Enfin, il n'est point pour elle d'infortune sans consolation; que dis-je? il n'en est point de réelle; elle ne sauroit s'indigner contre la destinée, mais elle seule a le noble droit de mépriser le malheur.

Clara, les yeux fixement attachés sur Honorine, la bouche entr'ouverte, et la pâleur de la mort sur le front, paroissoit écouter encore, quoiqu'on ne parlât plus! Mais ces terribles paroles retentissoient toujours à son oreille: *On ne croit pas qu'il puisse vivre jusqu'au jour!*...... Enfin, au bout de quelques minutes, elle fit signe à Honorine de se retirer. Honorine sortit aussitôt, et Clara se trouva seule avec elle-même, car le père Arsène étoit toujours dans le même assoupissement, et sa garde dormoit du plus profond sommeil. Clara, sans mouvement et toujours dans la même attitude, dit d'une voix étouffée: Ils se meurent tous deux!...... L'articulation de ces paroles fit succéder à son saisissement une si violente angoisse, qu'elle fut effrayée de sa propre douleur; elle sentit qu'elle avoit besoin d'un secours surnaturel pour la supporter; elle l'implora, et ses larmes commencèrent à couler...... O Dieu! dit-elle, pour me fortifier, pour me consoler, faites que je me rappelle leurs vertus, et que je n'envisage que le prix que vous leur destinez. L'un meurt martyr de la foi, l'autre meurt en héros, en sujet fidèle, et sa piété égala toujours sa valeur! O Dieu des armées! vous aimez, vous bénissez les guerriers vertueux, et périr glorieusement pour sa patrie et pour son souverain est, à vos yeux, une sainte mort!...... Allez, âmes fortes et courageuses, allez vous élancer dans le sein du Créateur; allez devancer dans le séjour immortel l'infortunée qui vous pleure

et qui vous envie; peut-être obtiendrez-vous la fin de mon exil et notre prompte réunion!......... Hélas! toutes les espérances humaines, semblables aux songes trompeurs de la nuit, s'évanouiront pour moi avec le jour; mais la divine espérance, fille du ciel, l'espérance, fondée sur la parole de Dieu même, me restera. La bonté suprême en fit une vertu, afin de nous rendre plus chère encore cette consolation si nécessaire!..... Et qui pourroit sans elle supporter de tels maux?........

Des larmes interrompoient souvent ces prières, mais l'humble et pieuse résignation en adoucissoit l'amertume. À trois heures du matin, le père Arsène reprit un peu de mouvement; il rouvrit les yeux, et ses regards cherchèrent Clara: elle courut au lit en appelant la garde, qui lui tâta le pouls, et qui assura que ses forces se relevoient. Un quart d'heure après il parla; et Clara lui dit: Mon père, priez pour les royalistes blessés!......... En prononçant ces paroles elle fondit en larmes, car elle pensa que peut-être Valmore n'existoit plus!........

À mesure que la nuit s'écouloit, la douleur concentrée au fond de l'âme de Clara sembloit se développer, et chaque minute la rendoit plus aiguë...... Elle étoit sûre qu'Honorine viendroit au point du jour savoir des nouvelles du père Arsène, et qu'elle auroit avant visité les salles de l'infirmerie............. Elle désiroit et elle craignoit mortellement de la voir paroître......... À cinq heures du matin, elle crut entendre un léger bruit à la porte. Elle n'eut pas la force d'aller ouvrir, elle resta glacée à sa place; mais la garde alla ouvrir la porte, et Honorine entra. Clara leva les yeux sur elle en frémissant...... Honorine s'avança en disant qu'elle venoit de panser Valmore, et que les médecins répondoient de sa vie.....À ces mots, Clara, baignée de pleurs, se jeta dans les bras d'Honorine: Ah! chère

amie!...... s'écria-t-elle, le père Arsène va beaucoup mieux! En effet, rien ne manqua pour Clara à la joie de cette heureuse matinée. Le médecin confirma le jugement de la garde sur le père Arsène, en déclarant que son état n'avoit plus rien d'alarmant; et Valmore, couvert de blessures, n'en avoit pas une seule dangereuse!... Avec quels transports Clara remercia Dieu! en se rappelant l'excès de sa douleur, sa vive reconnoissance lui faisoit craindre de n'avoir pas été assez résignée, assez soumise; et, se reprochant jusqu'à ses larmes, il lui sembloit qu'elle avoit murmuré!......

Il en couta beaucoup à Clara de ne pouvoir, cachée sous un voile, faire pour Valmore ce qu'elle avoit fait pour tant d'inconnus et d'indifférens, en aidant les soeurs de la Charité dans les soins qu'elles prodiguoient aux malades. Mais la reconnoissance la retenoit auprès du père Arsène, et tout cédoit dans son coeur à ce sentiment vertueux. Depuis cet instant jusqu'à sa convalescence, elle ne le quitta que pour aller se coucher. On lui donnoit tous les jours des nouvelles satisfaisantes de Valmore: après tant de souffrances, elle se trouvoit heureuse. Valmore, de son côté, ayant reconnu Honorine qu'il avoit vue à la ferme de Jerson, lui avoit demandé des nouvelles de la jeune *Olympe*, et il savoit qu'elle étoit dans la maison.

Aussitôt que le père Arsène fut en état de se lever, il quitta l'hôpital, en promettant à Clara de ne plus sortir dans le jour, et de se cacher avec plus de soin que jamais, afin d'éviter la rencontre de son féroce ennemi, et pour se soustraire aux persécutions (plus violentes que jamais) contre les catholiques, et surtout contre les prêtres.

Clara, rendue à elle-même, retourna dans l'infirmerie à la suite des soeurs. Elle revit Valmore, sa main lui présenta des alimens; elle parfuma la salle où il étoit!............ À travers son voile elle avoit vu la

première fois Valmore tressaillir à son approche........ Valmore faisoit tous ses efforts pour bannir de son souvenir la malheureuse Clara; mais il reconnoissoit Olympe avec émotion..... Une des soeurs lui avoit dit qu'Olympe s'étoit imposé la loi de se cacher à tous les hommes, et de soigner les malades sans leur parler. Valmore respectoit ces voeux de la pudeur; il aimoit à suivre des yeux cette belle figure si noble, si modeste, se dérobant à tous les regards profanes, et laissant après elle une trace parfumée..... Dans ces longs habits de deuil elle étoit pour lui l'emblême touchant et mystérieux de la mélancolie et de la chasteté... Il savoit que son voile cachoit une tête céleste; et, quand il cherchoit à se faire une idée de ses traits et d'une physionomie angélique, il frémissoit; car il ne pouvoit se représenter que le visage de Clara!.....

Au bout d'un mois, la santé de Valmore se trouva tellement rétablie, qu'il fut en état de se lever, et, à l'aide d'un bras, de faire un tour dans la salle. Le lendemain, Clara ne parut point dans les salles, parce qu'elle sut que le duc de Rohan devoit y venir. Aussitôt après cette visite, Honorine entra dans la cellule de Clara, en disant: Valmore va nous quitter. Comment? dit Clara. Oui, reprit Honorine; voici ce que j'ai entendu, étant à la suite de notre supérieure. Le duc étoit accompagné d'un général qui n'est pas entré dans la salle où couche Valmore, en disant au duc: Je vous attendrai ici. Je l'ai tant aimé, que, dans l'état où il est, sa vue me perceroit l'âme: mais il ne faut pas qu'un officier de cette distinction reste ici; il faut le loger dans une de ces belles maisons vacantes de la rue du Port. Eh bien! a dit le duc, chargez-vous de l'y faire conduire si son état le permet. Demain au soir, a répondu le général, je l'enverrai chercher dans une litière. Fort bien, a dit le duc...... Mon Dieu, interrompit Clara en pâlissant,

savez-vous le nom de ce général? — Oui, il s'appelle Montalban.... À ce nom terrible, qui donnoit toujours l'idée d'une trahison ou d'un crime, Clara mit ses deux mains sur son visage... et, après quelques minutes de réflexion: Ma chère Honorine, dit-elle, je connois la sûreté de votre caractère: jurez-moi un secret inviolable.......... — Je vous le jure. — Eh bien! je sais, à n'en pouvoir douter que ce Montalban est un homme implacable et cruel, et qu'il est l'ennemi mortel de Valmore. — Grand Dieu!.... — Il faut sauver Valmore, il faut le faire évader cette nuit...... — Mais cela est impossible, — Rien n'est impossible avec la protection divine. Dieu nous inspirera, nous guidera, nous fera réussir. — Que faut-il faire? Je veux aussi sauver ce vertueux jeune homme qui a été si bon pour mes parens, et qui vous a délivrée de ces méchans soldats. — J'y vais réfléchir; allez prier Dieu, et revènez dans deux heures.

Clara ayant, par le conseil et par le moyen du père Arsène, vendu à un juif tous les diamans qu'elle tenoit d'Euphémie, se trouvoit entre les mains une grande somme d'argent!......... Elle se rappela qu'ayant eu la clef de la chambre qu'avoit occupée le père Arsène, on ne la lui avoit point redemandée, et qu'elle la possédoit encore. Dans cette chambre étoient une fenêtre donnant au premier étage sur une cour, et deux portes, l'une d'entrée, l'autre fermant en dedans, communiquant à la salle où couchoit Valmore, et à deux pas de son lit. Un soldat factionnaire passoit la nuit en sentinelle dans la cour. Un infirmier gardoit la porte de la salle; il ne se couchoit point, et celui qui devoit passer la nuit suivante étoit vigilant et ne dormoit point. Mais Clara savoit qu'au fond de l'âme il étoit royaliste, et qu'il haïssoit les rebelles. Il falloit gagner ces deux hommes: l'or en vint à bout. Clara leur promit de partager également entre eux la somme

qu'elle possédoit; elle leur donna d'avance l'argent qu'ils demandèrent pour les préparatifs nécessaires. Cette séduction se fit en une heure, sans raisonnement, en montrant l'or qu'on devoit délivrer en remettant le prisonnier entre leurs mains, et en promettant que Valmore, rendu à l'armée royale, leur en donneroit autant et les placeroit. Lorsqu'Honorine vint retrouver Clara, le plan étoit fait et les deux hommes gagnés. Le soldat s'étoit engagé à enivrer le portier de la cour et à lui dérober ses clefs; et, comme un parlementaire devoit, à une heure après minuit, sortir de la ville et se rendre à l'armée royale, le soldat assura que l'infirmier, le prisonnier et lui, passeroient facilement avec l'escorte, moyennant les artifices qu'il emploieroit pour cela dans le cours de la journée. Étant connu de l'homme envoyé pour cette commission, et cet homme ayant confiance en lui, il comptoit lui demander la permission de l'escorter avec deux de ses camarades. Il ne s'agissoit plus que d'instruire Valmore. Il faut, dit Clara, que je lui écrive; mais comme il croit, ma chère Honorine, que votre écriture est la mienne, vous allez écrire sous ma dictée.

Honorine écrivit ce billet:

» Un danger pressant vous menace..... Vous n'êtes » point prisonnier sur votre parole, il vous est permis » de fuir..... Tout sera prêt à minuit......... Croyez » l'infirmier et faites ce qu'il vous prescrira.

» Olympe. «

Clara prit ce billet, et, le cachant sous ses voiles, elle se rendit à l'infirmerie, à la suite des soeurs. Il étoit midi. Clara vit avec un plaisir extrême Valmore debout et paraissant avoir infiniment plus de forces qu

la veille. Il s'approcha d'une petite table sur laquelle les soeurs déposèrent son dîner. Clara laissa tomber un pain, Valmore se baissa ainsi qu'elle pour le ramasser: dans ce mouvement, elle rencontra la main de Valmore, et lui donna son billet. Aussitôt elle se releva, et se hâta de se retirer. La surprise et l'émotion de Valmore furent inexprimables. Cependant un moment de réflexion lui fit deviner qu'on lui donnoit un avis important. Il avoit caché le billet..... Après le dîner, il feignit de se trouver mal et se remit au lit. Alors, s'enfermant dans ses rideaux, il lut le billet........... Touché jusqu'au fond de l'âme du tendre intérêt de cette jeune personne, il n'imaginoit pas quel étoit ce *danger pressant*, ni comment elle avoit pu le découvrir; il concevoit encore moins la possibilité de se sauver d'une ville assiégée, et il craignoit mortellement qu'*Olympe* ne s'exposât elle-même en voulant le sauver. Tandis qu'il étoit agité de ces pensées, l'infirmier achevoit de tout préparer pour faciliter sa fuite. Il n'y avoit plus dans la salle de Valmore que quatre prisonniers blessés que l'infirmier fit passer dans la salle des convalescens. A l'égard de Valmore, l'infirmier dit qu'il ne falloit pas lui donner la peine de changer de salle, puisqu'il devoit quitter l'hôpital le lendemain. Enfin l'infirmier se chargea seul de veiller et de passer la nuit auprès de Valmore.

A sept heures du soir toutes ces choses étant terminées, Clara s'abandonnant à la foi de ses deux associés, leur délivra la somme promise, et tous les deux l'assurèrent qu'ils répondoient du succès.

Les soeurs étant sorties de la salle de Valmore, et pour n'y plus rentrer, l'infirmier enfin se trouva seul avec Valmore, et lui détailla tout le plan formé par *Olympe* pour sa fuite; il ne lui cacha même pas qu'il avoit reçu d'elle, ainsi que le soldat, la somme de deux cent cinquante louis. Il ajouta qu'elle en avoit promis autant

au nom de Valmore, quand il seroit en liberté. Valmore, pénétré de reconnoissance, d'admiration, et saisi du plus profond étonnement, ratifia cette promesse et en fit plusieurs autres. Il porta ainsi au comble le zèle ardent de l'infirmier. Ce dernier le revêtit d'un habit de soldat. À onze heures trois quarts il lui fit prendre une potion fortifiante. À minuit précis, la porte de la chambre qu'avoit occupée le père Arsène s'entr'ouvrit doucement... L'infirmier quitta Valmore pour l'aller rejoindre par une autre sortie plus longue et par laquelle on étoit obligé de passer dans une salle de malades. L'infirmier espéroit la passer sans être aperçu, mais il ne risquoit rien à l'être: on le voyoit ainsi souvent passer pour aller chercher diverses choses nécessaires au service; et on ne s'inquiéteroit pas de ne le point voir revenir, car on imagineroit qu'il auroit repassé, ou sans être vu, ou dans un moment où le sommeil général auroit empêché de l'apercevoir. Il devoit, en s'en allant, laisser les portes ouvertes, afin que le lendemain on pût croire qu'il avoit fait évader le prisonnier de ce côté, ce qui mettoit Clara à l'abri des soupçons.

Aussitôt que l'infirmier fut sorti de la salle, Valmore, après avoir bien fermé les rideaux de son lit, s'avança avec autant d'attendrissement que de trouble vers la porte entr'ouverte. Cette nuit solennelle étoit la veille du premier jour du mois de mai. Valmore tressaillit en entrant dans la chambre. Il n'y avoit point de lumière, mais la fenêtre étoit ouverte; et, à la lueur du clair de lune, Valmore aperçut Clara voilée qui lui tendoit la main. Il reçut avec saisissement cette main libératrice et tremblante........ La nuit, cette figure silencieuse, couverte de crêpes noirs, et qui, ne s'exprimant que par des soupirs, paroissoit être une ombre gémissante, la surprise, le mystère, tout dans ce moment frappoit vivement l'imagination de Valmore...... Clara

le tenant toujours par la main, le conduisit vis-à-vis une image de la Vierge, le fit mettre à genoux, s'y mit elle-même à côté de lui; et, après une courte prière, elle se releva rayonnante de foi et d'espérance, le mena vers la fenêtre, lui fit voir l'échelle appuyée contre le mur, et, par un geste, l'invita à descendre sans délai....... Valmore, hors d'état de rompre le silence, saisit le bas du voile de Clara, le baisa, et sur-le-champ descendit. Il trouva dans la cour le soldat et l'infirmier qui tirèrent l'échelle et la portèrent à l'autre extrémité de la cour, à la fenêtre d'un vestibule des salles; l'infirmier avoit eu soin d'ouvrir la fenêtre. Ensuite Valmore, élevant les bras vers Clara, lui dit un dernier adieu, et suivit ses conducteurs. Alors Clara ferma doucement la fenêtre et la porte donnant dans l'infirmerie; elle sortit de la chambre et regagna sa cellule. Elle ne put se défendre d'une violente agitation pendant deux ou trois heures; mais, au bout de ce temps, rassurée par le calme parfait qui régnoit dans toute la maison, elle s'endormit avec la douce pensée que le Ciel avoit béni cette dangereuse et difficile entreprise. Clara s'étoit promis de se dénoncer elle-même, si quelqu'un de la maison se trouvoit compromis par la fuite de Valmore, mais personne ne fut accusé d'y avoir eu part. On ne s'aperçut de l'évasion de Valmore qu'à six heures du matin. On pensa généralement que l'infirmier, gagné par lui, avoit tout fait; et Clara eut la joie d'apprendre avec certitude, dans le cours de cette heureuse journée, que tout avoit réussi, et que Valmore étoit à l'armée royale.

Trois semaines après cet événement, les Rochelois éprouvèrent une grande joie en voyant arriver enfin la flotte si nombreuse et si formidable envoyée d'Angleterre par le duc de Buckingham. Les rebelles ne doutoient pas que de telles forces n'obtinssent une éclatante victoire. Humiliante espérance, et triste effet de

l'esprit de parti, qui portoient des Français à compter davantage sur le courage des étrangers que sur celui de leurs compatriotes! Ce fut dans ces entrefaites que Clara apprit une nouvelle qui fit un grand effet dans la ville, et qui la troubla beaucoup. Le comte de Rosenberg, à la tête d'un corps d'Allemands, venoit d'entrer à la Rochelle. Le lendemain matin de son arrivée, les assiégés firent une sortie. Le comte partit avec eux, à la tête de sa troupe, et, durant le combat, se laissant trop emporter par son ardeur, et n'étant pas suivi des siens, il fut fait prisonnier. Clara, en apprenant cet événement, pensa dans l'instant à Euphémie. Que n'auroit-elle pas fait pour rendre la liberté à l'époux de sa bienfaitrice! Elle se concerta avec le vieux père Arsène, qui découvrit que le vieux valet de chambre du comte, resté à la Rochelle, avoit obtenu la permission d'aller rejoindre son maître à l'armée royale. Alors Clara fit écrire par Honorine ce billet adressé à Valmore:

» Si vous pouvez faire rendre la liberté au comte de
» Rosenberg, vous obligerez sensiblement

» Olympe. «

Le père Arsène porta ce billet au valet de chambre, en le chargeant de le remettre à Valmore. Ce qui fut ponctuellement exécuté.

Ce billet d'*Olympe* suffisoit pour faire tout entreprendre à Valmore. Le comte n'avoit pas été fait prisonnier par Valmore; mais ce dernier, sachant que l'on devoit envoyer le lendemain porter à la Rochelle les dernières propositions de paix, obtint d'être chargé de cette commission. Alors il écrivit au duc de Rohan pour lui proposer, d'après l'autorisation du roi, la liberté de Rosenberg en échange de celle qu'il s'étoit procurée, et il demandoit un sauf-conduit pour aller en même

temps porter les nouvelles conditions de paix que sa majesté daignoit offrir encore. Tout fut accepté et le sauf-conduit envoyé. Montalban, qui se trouva chez le duc à la réception du message de Valmore, dit au duc qu'il savoit, à n'en pouvoir douter, que Valmore avoit passé près de deux mois dans la ville, s'y étoit fait un parti puissant, et qu'il ne vouloit y rentrer que pour achever d'y tramer quelque complot funeste; car, ajouta-t-il, outre mille indices qui me le font croire, est-il naturel que s'étant sauvé légitimement, puisqu'il n'étoit pas prisonnier sur sa parole, il offre en échange, et propose, pour ne pas être refusé, un homme aussi considérable que le comte de Rosenberg!............. Ces réflexions frappèrent le duc de Rohan. Je dois, dit-il le recevoir, l'écouter et surtout avoir l'air de ne rien soupçonner; mais nous suivrons ses pas. Restez dans ce palais, je vous ferai avertir après la conférence.

Valmore ne vit Rosenberg que pour le conduire à la Rochelle, et il examina avec une extrême curiosité, et non sans trouble, cet homme d'une si noble, d'une si belle figure qui intéressoit si vivement Olympe. Après un long silence, Valmore lui demanda s'il n'étoit pas étonné d'avoir si promptement recouvré sa liberté; car, ajouta-t-il, on ne se dessaisit pas facilement d'un prisonnier tel que vous. Une puissante recommandation, venue de la Rochelle, a seule pu produire un échange si honorable pour moi, si avantageux à nos ennemis... — Comment? interrompit le comte étonné. — Oui, reprit Valmore, c'est à une personne de la ville que vous devez votre liberté. Si, après la conférence, vous voulez m'accompagner jusqu'aux portes, je vous présenterai moi-même à cette personne, car nous passerons devant la maison qu'elle habite. D'ici là, permettez-moi de ne vous rien dire de plus. Le comte ne fit point de question; il chercha vainement à deviner quelle étoit cette personne connue de Valmore, qui prenoit à son sort

un si vif intérêt; ses conjectures à cet égard ne pouvoient servir qu'à l'éloigner davantage de la vérité. N'ayant passé que peu d'heures à la Rochelle, il n'avoit pas eu le temps de prendre des informations qui auroient pu lui donner quelques lumières; et comment auroit-il imaginé que Valmore lui parloit ainsi de l'objet qu'il devoit abhorrer? On entra à la Rochelle; on se rendit chez le duc, qu'on trouva environné des principaux chefs; Rosenberg fut admis à la conférence; Valmore s'acquitta de sa mission. Les propositions ne furent ni rejetées ni acceptées: on demanda vingt-quatre heures pour y réfléchir.

Après la conférence, au moment de prendre congé, Valmore montra le désir d'aller à l'hôpital où l'on avoit pris soin de lui, porter lui-même un témoignage de reconnoissance, non aux soeurs, qui ne recevoient rien, mais aux chirurgiens et aux infirmiers, et il demanda d'être accompagné par le comte de Rosenberg. Il sollicita cette permission d'un ton insouciant et léger, comme s'il n'y eût attaché aucune importance. Le duc, déjà prévenu, trouva cette demande très-suspecte, et par cette raison même, il n'hésita point à y satisfaire. Valmore aussitôt partit avec le comte: ce dernier savoit que Clara devoit être aux Ursulines de la Rochelle, mais il ignoroit que ce couvent eût été transformé en hôpital; ainsi, en y entrant avec Valmore, rien ne lui rappela le souvenir de Clara.

Valmore fit en effet distribuer une somme d'argent; et en même temps il demanda tout bas a une servante de le conduire où étoit Clara: on le mena à sa cellule; il marchoit rapidement, ne voulant s'arrêter qu'un moment: le comte le suivoit. La servante ouvrit la porte de Clara, en annonçant Valmore; Clara, éperdue, n'eut que le temps de baisser son voile. Valmore et le comte paroissent, et Valmore s'avançant, en lui montrant Rosenberg: Madame, lui dit-il, je n'ai pu résister au dé-

sir de vous revoir encore une fois, et de vous présenter celui dont vous désiriez si vivement le retour. A ces mots, Clara debout, reste immobile, elle ne répond rien; tous les trois gardent le silence; au bout de quelques minutes le comte, ému autant que surpris, prend la parole: Que signifie ce mystère? dit-il, daignez, madame, me faire connoître la personne qui m'a rendu un si grand service...... Comme il disoit ces mots, on entend du bruit, la porte se rouvre tout à coup, et l'on voit entrer le duc de Rohan et Montalban..... Clara, prête à s'évanouir, tombe sur un siége. Montalban ne vit dans cette figure voilée qu'une femme intrigante qui vouloit se dérober aux regards du duc, car jamais ce prince ne lui avoit parlé d'elle. Eh bien, dit-il au duc, que fait cette femme ici, et pourquoi se cache-t-elle?...... Le duc s'adressant à Valmore: Oserai-je, dit-il, vous demander quel intérêt a pu vous amener dans ce lieu? — L'intérêt le plus légitime, répondit Valmore. Madame, consacrée aux devoirs les plus pieux, m'a rendu les soins qu'elle prodigue à tous les malades, et je ne voulois pas quitter cette ville sans la remercier. — Madame, reprit le duc en s'approchant de Clara, personne n'est plus disposé que moi à vous supposer innocente, ou du moins à désirer que vous le soyez; mais il est temps de mettre fin au mystère étonnant de votre conduite. Sachez qu'on vous accuse d'être une femme de la cour de Louis XIII, une amie du cardinal de Richelieu, cachant sous la modeste humilité de cet habit de profonds desseins..... Montrez-vous; je suis persuadé que votre seule vue doit suffire pour désarmer la calomnie et pour vous justifier.......... Mais si vous refusez d'ôter votre voile, je serai forcé de faire arrêter Valmore dans l'instant, et vous nous rendez suspect l'un de nos plus braves amis, le comte de Rosenberg. — Cessez, interrompit Valmore, cessez cette odieuse contrainte: quand on est capable de violer le droit des

gens, a-t-on besoin de prétexte?.... — Madame, reprit le duc, c'est à vous seule que je dois répondre: je vous le répète, ôtez votre voile, si vous n'êtes pas la personne qu'on désigne; et qui que vous soyez d'ailleurs, j'en donne ma parole, Valmore est libre. A ces mots, la généreuse Clara dit en se levant, puisqu'il s'agit de se sacrifier pour lui, je ne manquerai pas de courage... et elle détacha son voile........ Valmore hors de lui, recule, chancelle, et s'appuie contre le mur; Rosenberg pâlit.... Le duc reste immobile d'admiration à l'aspect de cette beauté ravissante; Montalban s'épouvante d'abord en voyant sa victime ressuscitée pour le dénoncer peut-être; mais sur-le-champ reprenant son audace... Malheureuse, s'écria-t-il, suivez-moi..... — Pourquoi? dit le duc. — C'est ma fille. — O ciel! c'est là Clara!.............. — Suivez-moi. En disant ces paroles, il la saisit par le bras et veut l'entraîner malgré sa résistance et ses gémissemens. Valmore s'élance entre elle et Montalban, en disant, sans la regarder: Non, non, qu'elle soit libre. Clara, pâle et tremblante, s'appuie sur le bras de Valmore. Valmore frissonne et la repousse avec horreur; Montalban se précipite vers elle avec furie, la prend dans ses bras, l'enlève. Clara, mourante, dit d'une voix éteinte: tout m'abandonne!..... Adieu, Valmore! Ce dernier veut de nouveau la délivrer, Montalban l'emportoit; mais Rosenberg écarte Valmore, atteint Montalban, lui arrache sa victime, en disant: Je prends cette infortunée sous ma protection........... — Y pensez-vous? dit Montalban. — Oui je ne l'abandonnerai point, j'y suis décidé, répondit le comte, en tenant toujours Clara serrée contre sa poitrine. — Mais de quel droit? dit le duc de Rohan; je commande ici, et je n'oserois ravir une fille à son père, et je ne souffrirai pas........ — Il faudra me la rendre, dit audacieusement Montalban, ou déclarer publiquement par quelle raison vous voulez la

retenir. — Apprenez, Montalban, dit Rosenberg, qu'on ne m'a jamais défié en vain; je déclare donc que j'ai des droits sacrés sur cette infortunée: je suis son père...... — O mon Dieu! dit Clara avec un transport inexprimable. Au même instant, Montalban, qui n'avoit jamais cru que le comte osât faire cet aveu, s'écrie: Je suis perdu!............. et disparoît. O mon Dieu, répète Clara avec l'expression la plus énergique du ravissement et de la joie, ô puissance sans mesure! comme mon bonheur, le premier hommage de ce coeur reconnoissant vous appartient, je dois, avant tout, vous remercier!........ en disant ces paroles, elle serre ses mains jointes, en levant au ciel ses yeux baignés de larmes, elle reste un instant dans cette attitude!...... On la contemple avec un saisissement qui suspend toutes les pensées!..... Et tout à coup Clara jetant ses deux bras autour du cou de Rosenberg: Je puis donc enfin parler, dit-elle: mon père, ne rougissez plus de votre fille; Valmore!............... écoutez-moi........ Pour ne pas dénoncer le monstre que j'ai cru mon père.... — Ciel! s'écrièrent à la fois Valmore et Rosenberg, c'est lui qui fut le meurtrier! — Oui, c'est lui... A ces mots, Valmore s'élance vers elle, et tombe évanoui à ses pieds. Gloire de ma vie! s'écria Rosenberg... — Ah! secourons Valmore, dit Clara... Le duc de Rohan, spectateur de cette scène, en fut si profondément touché, qu'il ne s'y crut point étranger; il embrassoit Rosenberg, il félicitoit Clara avec enthousiasme, il prodiguoit ses soins à Valmore; ce dernier reprit enfin l'usage de ses sens, sa bouche aussitôt appela Clara; il vouloit encore se prosterner à ses pieds. Je dois y mourir, lui disoit-il, en versant un torrent de larmes... Retrouver Clara, non-seulement innocente, mais encore embellie par tout ce que le malheur et la vertu peuvent offrir de plus touchant et de plus héroïque, c'étoit, pour lui, sortir d'un abîme ténébreux, revoir la lu-

mière et reprendre la vie. Néanmoins ce bonheur, qui paroissoit surpasser ses forces, étoit cruellement troublé par les remords cuisans de son affreuse erreur et par le souvenir de Jules. Un grand bonheur, loin de consoler tout à coup d'une véritable peine de l'âme, semble au contraire en ranimer l'amertume; le coeur est si ambitieux, que ce qu'il acquiert lui fait mieux sentir encore ce qui lui manque. Pour Clara, elle éprouva surtout dans ces premiers momens le pressant besoin de se justifier sur quelques points qui paroissoient inexplicables: en vain on lui répéta qu'un seul mot avoit tout expliqué, que d'ailleurs le scélérat, dans son premier mouvement de surprise, s'étoit trahi lui-même en criant qu'il *étoit perdu*, et en prenant la fuite; Clara insista avec force: Valmore alloit la quitter, elle ne vouloit point lui laisser d'énigmes à débrouiller; elle le conjura de souffrir qu'elle rouvrît un instant toutes les blessures de son coeur; et elle expliqua rapidement en peu de mots comment les instrumens du crime s'étoient trouvés entre ses mains, et comment, cachée sous la table, elle n'avoit connu le meurtre qu'en recevant sur sa robe le poignard teint de sang!.......... Pendant cet affreux récit, Valmore, qu'elle n'osoit regarder, Valmore, pâle et tremblant de douleurs et de rage contre l'assassin, étoit retenu par le duc et par Rosenberg; car plus d'une fois sa tête défaillante tomba sur l'épaule de l'un ou de l'autre: il se retraçoit en même temps et la mort tragique de son fils, et les outrages, l'ignominie dont il avoit accablé l'innocente et malheureuse Clara. Une sueur froide inondoit son visage, et le bonheur de pouvoir admirer Clara avec enthousiasme cédoit dans son âme à l'horreur des remords de l'avoir haïe et persécutée!..... O la plus noble, la plus généreuse des créatures humaines! s'écria-t-il, ô Clara! que je suis indigne des sentimens que vous me conservez! Votre vertu sublime fait tout mon orgueil, et ce-

pendant elle me flétrit, elle imprime sur ma vie une tache ineffaçable; j'aurois dû tout deviner.....— Non, non, dit le comte, vous trouverez toujours votre excuse dans des apparences tellement inouïes qu'elles ont pu même abuser un père!... Valmore, poursuivit-il, nous allons nous séparer; des affaires politiques nous divisent momentanément, et l'honneur va nous forcer de prendre encore les armes l'un contre l'autre. Mais la main de Clara vous appartient; ma fille est à vous, elle sera l'épouse de Valmore, recevez-en ma parole. À ces mots, Valmore, inondé de pleurs, se jette aux genoux de Clara pour recevoir sa main, que Rosenberg lui présente. En présence de cet illustre témoin, poursuivit le comte en montrant le duc de Rohan, je vous unis tous deux. Et ne croyez pas, Valmore, que cette vierge si pure, que cette héroïne soit le fruit d'un commerce criminel; je suis secrètement marié depuis vingt ans...... Ce mot qui ne laissoit plus de doutes à Clara sur sa mère, acheva de mettre le comble à son bonheur. Dans ce moment parut celui dont elle désiroit vivement la présence: le père Arsène entra dans la cellule. Dès le premier instant d'une si merveilleuse révolution dans son sort, Clara avoit demandé avec instance le père Arsène; et le duc, qui connoissoit depuis long-temps ses sentimens pour ce respectable religieux, l'avoit envoyé chercher. Aussitôt qu'elle l'aperçut elle courut à lui en s'écriant: Montalban n'est point mon père, et j'ai pu me justifier!......... Et, prenant par la main le père Arsène pour le présenter à Rosenberg et à Valmore: Voilà, leur dit-elle, celui qui fut à la fois le seul confident de mon innocence, mon généreux protecteur, mon unique appui, mon guide et mon libérateur. Le père Arsène fut accueilli avec toute la reconnoissance et toute la sensibilité que devoient inspirer ces paroles. La joie de ce bon religieux fut aussi touchante que sincère. Il remercioit, en pleurant, la Providence; il

contemploit Clara avec délices; mais il montra peu d'étonnement. J'ai toujours pensé, dit-il, que Dieu récompenseroit d'une manière éclatante une telle conduite. Ma fille, poursuivit-il, vous avez dignement soutenu l'injustice et le malheur, puissiez-vous supporter de même l'épreuve des louanges et de la prospérité!

Valmore, avant de s'arracher de cette cellule où son sort venoit de changer et de se fixer, se retourna vers le duc de Rohan. J'ose avec confiance, lui dit-il, vous demander justice contre le scélérat meurtrier de mon fils et persécuteur atroce de la vertu................ Ce monstre infernal, assassin d'un enfant, voulut sacrifier encore la victime qui s'immoloit pour lui. Il m'associa à ses fureurs, il m'a souillé de son crime, j'ai fait traîner Clara à l'échafaud!.... — Mais vous l'en avez fait arracher, interrompit Clara. Ah! Valmore, poursuivit-elle, oublieres-vous que, pendant quinze ans, j'ai donné le nom de père à ce misérable?.... — Dans ce jour de joie et de bonheur, dit le père Arsène, remettez au ciel le soin de votre vengeance, ou plutôt priez-le d'en adoucir la juste rigueur... Le triomphe de Clara ne vous répond-il pas de la punition de Montalban? — et celui qui vous parle en sa faveur, interrompit Clara, fut plongé par lui dans un cachot, et chargé de fers comme le plus vil scélérat... — O digne protecteur de Clara! s'écria Valmore; et vous, ma céleste amie, vous, mon épouse, n'avez-vous pas à jamais le droit de régler tous les mouvemens de mon coeur?... — Non, non, dit le duc de Rohan, de tels forfaits ne peuvent rester impunis: la société entière en demande vengeance; elle doit l'obtenir. Mais il faut nous séparer; partez, Valmore; Rosenberg et moi nous vous répondrons de la sûreté de votre épouse. Montrer pour elle l'intérêt et l'admiration qu'elle inspire, c'est s'honorer soi-même. Ici Rosenberg prit la parole pour demander le secret sur la naissance de Clara. Je décla-

rerai, dit-il, qu'elle est ma fille, à mon retour en Allemagne. D'ici-là, nous dirons seulement qu'on a découvert que Montalban n'est point son père; que ce monstre a fait lui-même l'aveu de son crime, et nous remplirons toutes les gazettes des détails qui justifient Clara; ensuite je la conduirai à la cour de l'électeur de ***, et là je déclarerai la vérité tout entière.

Le duc de Rohan, le père Arsène et Valmore promirent à Rosenberg le secret le plus inviolable. Clara, qui désiroit voir son père tous les jours, demanda que la prieure des Ursulines fût mise dans cette confidence, et Rosenberg y consentit.

Valmore, entraîné par le duc de Rohan et par le père Arsène, se sépara enfin de Clara, et retourna à l'armée royale. Rosenberg resta seul avec sa fille une demi-heure, pour essuyer les pleurs que le départ de Valmore lui faisoit répandre. Dans cet entretien, Clara supplia son père de lui expliquer l'énigme inconcevable de sa disgrâce et de l'indignation subite de la princesse contre elle. Tout vous sera dévoilé, répondit le comte; maintenant qu'il vous suffise de savoir que sa colère étoit fondée sur une erreur, et qu'elle est déjà désabusée. Clara n'insista point, et le comte la quitta en promettant de revenir le soir dans l'appartement de la prieure, que Clara devoit prévenir.

Lorsque Clara se trouva seule, avec quels transports elle remercia Dieu d'un changement si soudain et si merveilleux dans sa destinée!............... Ce nom de Clara si souillé, si flétri, non-seulement reprenoit toute sa pureté, mais il alloit devenir aussi illustré qu'il avoit été déshonoré!........ Elle ne soupiroit qu'après la retraite: elle étoit bien sûre que Valmore lui permettroit de ne jamais paroître à la cour et dans le monde; mais elle estimoit de la gloire ce qu'elle a de plus doux, le bonheur d'honorer par sa réputation les auteurs de ses jours et le choix d'un époux! Enfin le ciel lui avoit

donné les parens que son coeur avoit choisis de préférence à tous les autres: un père qu'elle admiroit, une mère qu'elle adoroit! et Valmore alloit devenir son époux! Valmore connoissoit toute son innocence! Tant de maux, une erreur si funeste n'avoient servi qu'à la rendre plus intéressante aux yeux de Valmore, et qu'à mériter mieux son estime et sa tendresse!........ Avec quel ravissement et quelle gratitude elle se rappeloit ce pressentiment heureux qui, dans la chapelle de l'ermitage, lui annonça de si nobles destinées!.......... Et le résultat de ses pensées fut de former pour l'avenir les projets les plus touchans et les résolutions les plus vertueuses.

Le comte revint à six heures du soir: la prieure le laissa tête à tête avec sa fille dans un cabinet reculé de son logement; et là Rosenberg serrant les mains de Clara dans les siennes: Ma fille, lui dit-il, en vous rappelant la ressemblance qui causa tant d'étonnement à la cour de l'électeur, vous pourriez deviner quelle est votre mère......... A ces mots Clara rougit, et ses yeux se remplirent de larmes........ Il lui en coûtoit de cacher quelque chose à son père, et elle ne vouloit pas avouer qu'Euphémie lui eût confié son secret. Oui, ma fille, poursuivit le comte, la princesse Euphémie, mon épouse, est votre mère. — Ah! Dieu! dit Clara, rien ne manque donc à mon bonheur!......
— Ma chère Clara, reprit Rosenberg avec attendrissement, quelle sera sa joie quand je vous remettrai dans ses bras!...... Vous avez ses traits, sa douceur, sa sensibilité; mais vous avez aussi l'élévation d'âme de votre père.... En parlant ainsi, le comte la contemploit avec orgueil et ravissement, en songeant que cette jeune personne si vertueuse, si courageuse, que cette héroïne étoit sa fille!...... Maintenant, poursuivit-il, je dois vous rendre compte de tout ce qui vous

touche, et de ma conduite relativement à vous. Écoutez-moi, ce récit ne sera pas long.

» Ayant épousé secrètement la princesse, les plus » puissans intérêts m'obligeoient à cacher cet hymen. » La princesse, douée de toutes les qualités qui peu» vent rendre une femme et respectable et chère, est » capable d'une très-grande discrétion; mais elle ne » l'est pas de modérer une sensibilité qui nous auroit » perdus l'un et l'autre, si je n'avois pas eu constam» ment une prudence qui m'a souvent, à ses yeux, don» né l'air de la dureté. J'étois certain qu'elle seroit de » toutes les mères la plus tendre et la plus passionnée, » et que ce sentiment, en lui faisant faire les impru» dences les plus dangereuses, deviendroit entre nous » un sujet éternel de division, et, par conséquent une » source inépuisable de contrariétés et de douleurs pour » elle. Aussitôt que je la vis prête à devenir mère, je » formai donc le dessein de lui dérober notre enfant, » de lui ravir pour un temps toutes les douceurs de la » maternité, afin de pouvoir un jour les lui rendre sans » danger pour elle et pour moi. Il me falloit un confi» dent. Il y avoit alors à la cour un étranger françois, » plus âgé que moi de six ou sept ans, avec lequel je » n'avois aucune liaison apparente, mais qui m'avoit » utilement servi en secret dans plusieurs affaires épi» neuses et difficiles. Je lui connoissois une extrême » discrétion, une grande activité, l'esprit le plus in» ventif et le plus fertile en stratagèmes. Il ne m'inspi» roit pas une confiance d'estime; mais je croyois lui » devoir de la reconnoissance. Je lui trouvois un esprit su» périeur; car j'étois dans cet âge où tout intrigant qui » n'est pas un sot paroît un homme de génie, parce » qu'on n'est pas dans le secret des moyens honteux et » coupables qu'il emploie pour réussir. Cet homme étoit » Montalban. Quoique je lui supposasse un grand atta» chement pour moi, je ne lui fis qu'une demi-confiden-

» ce. J'ai toujours eu pour maxime qu'il ne faut dévoiler » de son secret que ce qu'il est utile et nécessaire d'en dire. » D'ailleurs la moitié du mien ne m'appartenoit pas; je de» vois le cacher. Je ne parlai point de mon mariage; je ne » nommai point la mère; et comme on me croyoit amou» reux d'une autre, Montalban, à cet égard, n'eut pas le » moindre soupçon de la vérité. Je lui demandai de me don» ner les moyens de soustraire cet enfant prêt à naître; » il me proposa de le faire passer pour le sien tout le temps » que je voudrois, et il inventa pour cela un plan ingé» nieux et compliqué qui donnoit à cette supercherie toute » la vraisemblance désirable, et qui mettoit mon secret » en parfaite sûreté. Je reconnus ce service que me ren» doit Montalban, en lui faisant avoir une place lucra» tive qui auroit fait la fortune de tout autre.

» Aussitôt après votre naissance, je m'emparai de » vous; je vous enveloppai dans mon manteau, et, vous » arrachant aux caresses maternelles, je vous emportai. » La sage femme, par mon ordre, avoit dit à la prin» cesse qu'elle avoit mis au jour un garçon; car, sachant » qu'Euphémie désiroit une fille de préférence, je la trom» pai encore à cet égard, afin de diminuer un peu l'amer» tume des regrets que je lui préparois. Au bout de dix » ou douze jours, on lui annonça que cet enfant n'exis» toit plus. — Ah! mon père, interrompit Clara, que » nous lui devons de dédommagemens pour cette cruelle » tromperie, qui lui aura coûté tant de pleurs!.....— » Elle les trouvera tous en sachant qu'*Olympe* est sa » fille, répondit le comte; et croyez que, sans cet arti» fice, qui m'a beaucoup coûté, elle auroit été bien » plus à plaindre. Ce fut surtout l'intérêt de son re» pos qui m'inspira cette conduite; et voilà, poursui» vit-il en souriant, ce que les femmes ne sauroient » comprendre. Elles appellent *cruauté* des précautions » et des mesures sévères que leur imprudence et leur » foiblesse rendent indispensables. Mais désormais je

» n'aurai plus rien de caché pour votre mère et pour » vous....... Clara, pour toute réponse, baisa la main » de son père qui, reprenant son récit: Vous fûtes mi- » se en nourrice, dit-il, à quelques milles de Niémen. » J'allai plusieurs fois avec Montalban vous y voir sans » être connu. Je sentis dès-lors que je vous aimerois » avec passion; que, si près de vous, je ne pourrois » me priver du plaisir de vous voir, et je pris le cou- » rageux parti de vous envoyer en France, où je pen- » sois que vous seriez mieux élevée qu'en Allemagne. » Vous aviez deux ans quand on vous conduisit en » France, dans un couvent de Picardie, sous la garde » d'une excellente gouvernante qui ne m'avoit jamais » vu, et qui vous croyoit, ainsi que tout le monde, » fille de Montalban. Je voulus vous revoir avant votre » départ: cette entrevue se fit dans le cabinet de Mon- » talban et en sa présence. Je vous trouvai embellie et si » charmante, que je fus tenté de vous porter dans les » bras de votre mère; mais je renonçai promptement à » cette idée, en songeant que je vous éloignois, sur- » tout parce que je n'osois compter sur ma propre pru- » dence. Je vous donnai beaucoup de joujoux, et je » vous demandai si vous m'aimiez autant que Montal- » ban. A cette question, vous me regardâtes fixement » en silence; ensuite vous vous jetâtes dans mes bras » en pleurant, non comme un enfant, mais avec cette » expression de douceur et de douleur profonde qui » est particulière à votre mère: vous lui ressembliez » d'une manière frappante dans ce moment. Je vous » confie, ma fille, que cette petite scène me fit une im- » pression dont le temps n'a jamais effacé le souvenir. » En vous quittant, je passai à votre cou une chaîne » à laquelle étoit attaché un coeur d'or émaillé, con- » tenant des cheveux de votre mère, mon nom de » baptême et le sien gravés............ Ici Clara inter- » rompit encore son père, en tirant de son sein cette

» chaîne qu'elle lui montra............ Le comte fut vi-
» vement attendri en revoyant ce premier don d'Euphé-
» mie, ce gage d'amour et de tendresse paternelle. Ma
» fille, dit-il, je ne vous recommande pas de le conser-
» ver toujours; le seul instinct de la nature vous l'a
» fait garder, la piété filiale y trouvera plus de prix
» encore.........

» Lorsque vous fûtes partie, je reçus régulièrement
» de vos nouvelles par Montalban; et, par la suite, les
» affaires, la guerre et l'ambition n'ont jamais pu vous
» écarter de mon souvenir. Vous aviez onze ans lors-
» que l'électeur m'envoya en France; je briguai cette
» commission, surtout pour satisfaire le désir passionné
» que j'avois de vous revoir. Mais je ne voulois point être
» remarqué de vous, et j'avois imaginé, à cet égard,
» plusieurs moyens qui, par l'événement, devinrent inu-
» tiles. Après avoir passé dix-huit mois à Paris, il me
» fut enfin possible de m'échapper. Je partis pour me
» rendre à l'abbaye d'Origny, où vous étiez alors. J'ar-
» rivai la veille d'une grande fête, et j'appris que le
» lendemain une partie des pensionnaires de l'abbaye
» devoient faire leur première communion. Le lende-
» main matin j'étois dans l'église extérieure avant que
» la grand'messe fût commencée. Je me plaçai très-près,
» et vis-à-vis la grille qui séparoit l'église où j'étois de
» celle des religieuses. Un rideau noir étoit tiré der-
» rière la grille; mais lorsqu'il fut ouvert, un peu avant
» la communion, je vis les religieuses avec leurs voiles
» baissés, et les jeunes communiantes vêtues de blanc,
» rangées au milieu du choeur. Je vous cherchai des
» yeux dans cette troupe innocente; mais vous étiez ca-
» chée par vos compagnes. Elles chantèrent le *Veni*
» *Creator*. J'étois certain que, parmi ces jeunes et tou-
» chantes voix j'entendois la vôtre; il me sembloit que
» j'en distinguois les doux accens..... Après avoir
» chanté l'hymne, les jeunes personnes se mirent en

» file et s'approchèrent de la sainte table. On ouvrit
» une porte de la grille pour les communier l'une après
» l'autre. À la suite de la cinquième communiante s'avan-
» ça doucement une figure angélique, plus jeune et plus
» petite que toutes les autres. Machinalement je m'appro-
» chai plus près encore, j'étois à côté du prêtre. Je n'hé-
» sitai point à vous reconnoître; votre ressemblance avec
» Euphémie, et le trouble de mon coeur, ne pouvoient me
» laisser le moindre doute!........ Je vous voyois, ma
» fille, je vous contemplois avec ravissement; et votre
» profond recueillement me donnoit la certitude que je
» sortirois de l'église sans avoir été aperçu de vous.

» J'emportai de l'abbaye d'Origny un souvenir inef-
» façable qui ne me quitta plus. Avant de partir de ce
» lieu, j'éprouvai le désir irrésistible d'écrire à votre
» mère, et cette lettre est la seule qu'elle ait reçue de
» moi depuis notre mariage. Depuis ce jour, sans cesse
» occupé de vous, je formai successivement pour votre
» établissement mille projets divers. Quelques années
» après j'aurois pu déclarer mon mariage à l'électeur et
» obtenir son consentement; votre intérêt demandoit de
» moi cette démarche, et ce fut précisément ce qui
» m'empêcha de la faire. C'étoit déjà beaucoup de révé-
» ler à mon maître et à mon bienfaiteur que je le trom-
» pois depuis seize ans; et il me parut si indigne de
» mon caractère de ne faire cet aveu tardif que par un
» motif d'intérêt, c'est-à-dire pour établir ma fille, que
» je pris l'irrévocable résolution de ne lui dévoiler ce
» mystère qu'après avoir fixé votre sort. Je fis céder mon
» ambition pour vous à ce sentiment d'honneur. D'ail-
» leurs il m'eût été également pénible de ne vous ren-
» dre à votre mère qu'en lui demandant une dot pour
» vous, et je trouvois de la douceur à disposer entière
» ment de vous. Je voulois tout sacrifier personnelle-
» ment pour vous marier d'une manière qui ne fût pas
» indigne de votre naissance. J'en cherchois les moyens,

» quand Montalban, que de mauvaises affaires venoient
» d'obliger de quitter l'Allemagne, me manda qu'un des
» plus grands seigneurs de France étoit amoureux de
» vous et vouloit vous épouser. Depuis que vous étiez
» entre les mains de ce scélérat, j'avois pris pour lui
» une véritable amitié. Cette liaison, qui fut toujours
» secrète, ne me donna jamais la possibilité d'étudier
» son caractère et de connoître sa conduite particulière,
» sur laquelle il jetoit un voile impénétrable par un
» genre de vie très-obscur. Je savois seulement qu'il
» avoit de mauvaises affaires et des dettes; et, lorsqu'il
» me détailla tous les avantages de l'alliance de Valmo-
» re, la plus haute naissance, un titre brillant, une im-
» mense fortune, le personnel le plus parfait, je dési-
» rai ce mariage, et d'autant plus, qu'on me mandoit
» que vous le désiriez vous-même. J'avois écrit en Fran-
» ce pour prendre là-dessus quelques informations, qui
» se trouvèrent conformes à celles que me donnoit Mon-
» talban. Enfin je ne répugnois point à vous établir en
» France; au contraire, le grand âge de l'électeur et sa
» santé délicate ne me permettoient pas l'espoir de le
» conserver long-temps. Le prince héréditaire m'esti-
» me; mais il a deux favoris qui occuperont certaine-
» ment, sous son règne, les premières places. Ainsi,
» sans borner mon ambition, je sentis qu'il falloit en
» changer la carrière. Je m'arrêtai à ce projet: vous ma-
» rier en France, ensuite faire approuver mon mariage
» par l'électeur, et, après sa mort, entrer au service
» de France, et venir avec votre mère m'y établir, cer-
» tain qu'Euphémie seroit heureuse en tout pays entre
» sa fille et son époux. Je répondis donc à Montalban
» que l'alliance proposée me convenoit sous tous les
» rapports, et je terminois ainsi ma lettre: Si cette af-
» faire réussit, ou tel autre mariage réunissant les mê-
» mes avantages, *mérite personnel*, *illustre naissance*,
» *grande fortune*; *dispositions favorables de ma fille*, je

» m'engage, mon cher Montalban, à payer toutes vos » dettes et à vous assurer une pension viagère de cinq » cents ducats; mais vous sentez qu'il me seroit impos» sible de faire de telles choses, si vous ne pouviez » procurer à ma fille qu'un établissement médiocre. Je » joignois à cette lettre l'acte en bonne forme, et signé » de moi, qui contenoit cet engagement conditionnel. » Voilà, ma fille, ce qui décida ce monstre à commet» tre le crime exécrable qui a causé tous nos maux.... » Il m'avoit mandé que Valmore vous épouseroit sans » dot; et je n'en étois pas moins décidé à vous en don» ner une convenable.

» Dans une seconde lettre, Montalban me mandoit » que la plus grande partie de la fortune de Valmore » étoit substituée à son fils. Je répondis que, puisque » vous aviez de l'inclination pour Valmore, je donnois » mon consentement, quoique ce mariage ne fût plus, » du côté de l'intérêt, un établissement avantageux pour » vous, et je ne cachai point à Montalban que je ne fe» rois pas pour lui ce que j'avois promis dans la sup» position que le superbe duché de *** appartenoit en » propre à Valmore. Je fixai au premier octobre le jour » de votre mariage. Je comptois tout confier à Euphé» mie, et, muni de son consentiment, arriver au châ» teau de Valmore le jour de la signature du contrat, » déclarer à Valmore le secret de votre naissance, et » lui porter mes dons. Montalban fixa votre mariage à » un jour beaucoup plus prochain, sachant bien que le » crime qu'il méditoit en retarderoit la conclusion. Mais » que devins-je, grand Dieu! en apprenant par un cour» rier de Montalban, l'horrible événement!...... Tou» tes les preuves contre vous étoient si convaincantes, » que le plus léger doute étoit impossible....... J'en» voyai un homme à Paris, dont tous les rapports furent » conformes à ceux de Montalban. Je sus de plus que » le poignard, instrument du crime, étoit de la même

» fabrique que l'une des armes blanches trouvées sur
» l'un des brigands de la forêt qui environne le château
» de Valmore; cette fabrique est en Suisse, quoique la
» boîte qui tomba dans vos mains vînt de l'Allemagne.
» Telles furent les précautions et les combinaisons du
» meurtrier, que, si le hasard ne vous eût pas rendue
» sa victime, jamais on n'auroit pu former contre lui un
» soupçon raisonnable. J'envoyai à ce monstre un don
» de quatre mille ducats; ce n'étoit pas la moitié de la
» somme nécessaire pour payer ses dettes: il la garda
» pour se sauver, et ne paya rien. J'exigeai qu'il vous fît
» enfermer dans un couvent. Il me manda qu'on refusoit
» de vous recevoir, et qu'il vous envoyoit à Rosmal.
» Au milieu de mon désespoir et de l'horreur que vous
» m'inspiriez je n'étois pas insensible au courage étonnant
» que vous montrâtes en allant à l'échafaud...... Je vous
» abhorrois, je vous regrettois, votre image me pour-
» suivoit partout; je la retrouvois dans les traits de vo-
» tre mère, et l'objet même qui auroit dû me consoler
» aggravoit encore des peines si déchirantes. Quand j'ap-
» pris votre prétendue mort, ma raison me dit que c'é-
» toit un bonheur pour moi, et cependant je me trou-
» vois plus malheureux encore............. A présent
» vous pouvez concevoir ce que j'éprouvois en vous re-
» voyant à Niémen; je vous reconnus dans l'instant....
» Il y eut, dans ma surprise, de l'indignation, de la co-
» lère, de la terreur; mais il y eut aussi quelque chose
» qui ressembloit à la joie. Vous viviez! Cette pensée
» a toujours trouvé dans le fond de mon coeur un sen-
» timent paternel......... Dans le rapide entretien que
» nous eûmes dans le jardin, mon trouble, soyez-en sû-
» re, surpassa de beaucoup le vôtre!........ Mais com-
» ment dépeindrai-je celui que j'éprouvai dans la nuit
» qui précéda votre départ, et que j'ai souffert durant
» la scène inexplicable pour vous, qui vous causa tant
» de douleur?....... Ici le comte, attendri, les yeux

» fixés sur Clara, sourit en voyant avec quel redoublement d'attention elle l'écoutoit..... Je vais enfin, ma » fille, poursuivit-il, satisfaire votre vive curiosité..... » Après vous avoir prescrit de partir avant le jour, je » ne fus pas, malgré votre promesse, sans inquiétude » sur votre obéissance. Je restai à Niémen. Je ne me » couchai point; j'errai toute la nuit dans le parc. Je » vous aperçus avec surprise à minuit; vous teniez une » lanterne: je vous suivis, je vous vis entrer dans la » chapelle dont vous laissâtes la porte ouverte; j'entendis votre prière prononcée d'une voix entrecoupée; » mes larmes coulèrent avec les vôtres: du moins cette » prière filiale si touchante fut recueillie en silence par » votre père. Cette action m'assuroit que vous étiez décidée à partir, et je restai tranquillement dans les » jardins jusqu'à sept heures du matin: alors, vous supposant partie depuis long-temps, je me rendis chez la » princesse. Quel fut mon étonnement quand je la trouvai dans vos bras!......... Je pensai cependant que, » dans l'état où étoit la princesse, vous n'aviez pu la » quitter... Placé debout vis-à-vis de vous, j'aimois, malgré mon affreuse erreur, à vous contempler soutenant » dans vos bras votre mère.... Je vous regardois l'une » et l'autre avec un douloureux attendrissement....... » Tout à coup, en vous penchant pour baiser la main » d'Euphémie, le coeur d'or émaillé sur lequel sont » tracés l'un des noms de la princesse et le mien, ce » premier gage de sa tendresse que j'attachai dans votre » enfance à votre cou, s'échappa de votre sein, où vous » l'aviez toujours tenu caché sans doute à cause du » mystère des devises......... Aussitôt Euphémie l'aperçut, ne put le méconnoître, lut les deux noms, jeta les yeux sur moi, me vit pâlir, et s'arracha de vos » bras..... — O ciel! s'écria Clara. Elle a pu me soupçonner d'une intrigue criminelle avec son époux! — » Que peut-on opposer à un fait positif? répondit le

» comte, elle reconnoissoit ce premier don de son amour,
» elle avoit lu nos noms; elle me voyoit pâle, décon-
» certé, tremblant! Pouvoit-elle avoir le moindre doute
» de notre intelligence? O quelle destinée que la mienne!
» dit Clara; quelles affreuses apparences devoient dé-
» poser contre moi pour me rendre un objet d'horreur
» aux yeux de tout ce que j'aime!....... Mais le ciel a
» daigné me justifier; ces terribles souvenirs ne doivent
» plus m'inspirer qu'une profonde admiration pour les
» décrets éternels de la justice divine!... — Vous con-
» cevez facilement, reprit le comte, quel fut l'excès de
» mon embarras lorsque je me trouvai tête à tête avec
» la princesse: l'inquiétude que vous me donniez mit le
» comble à mon trouble, car je sentois que, si la prin-
» cesse vous revoyoit, si vous restiez ensemble seule-
» ment un quart d'heure, une explication entre vous se-
» roit inévitable. La princesse alors guidée par son coeur,
» éclairée par votre ressemblance, auroit pu deviner
» que je l'avois trompée sur le sexe de son enfant, afin
» de lui mieux cacher son existence; et, en lui laissant
» reconnoître Olympe pour sa fille, n'eût-il pas fallu
» lui découvrir que cette infortunée étoit la criminelle
» Clara? Cet aveu terrible eût été pour Euphémie le
» coup mortel. Il falloit donc tout supporter et tout
» faire pour empêcher une si funeste reconnoissance...
» Aux reproches violens d'Euphémie je n'opposai qu'un
» morne silence: ce fut à ses yeux l'aveu positif d'un
» accusé convaincu. Dans son désespoir, elle formoit
» mille projets bizarres, entre autres celui d'aller pas-
» ser plusieurs mois à des eaux minérales à cent lieues
» de***. Alors je pris la parole: Le temps, lui dis-je,
» éclaircira toutes choses; et, en attendant, je vous ex-
» horte à suivre ce dessein; croyez-moi, allez, sans
» différer, en demander la permission à l'électeur, et
» moi j'obtiendrai celle de vous escorter et de vous sui-
» vre..... Ces derniers mots lui causèrent la plus gran-

» de surprise..... Vous Rosenberg! s'écria-t-elle..... —
» Oui, repris-je, et je vais en votre nom donner tous
» les ordres nécessaires. A ces mots, je sonnai: une de
» ses femmes vint; je demandai ses voitures. Quand
» nous fûmes seuls: Rosenberg, me dit-elle, vous me
» trompez, vous ne viendrez point avec moi. — Rien
» dans l'univers, lui répondis-je, ne m'empêchera de
» vous suivre. Euphémie ne répliqua rien, et fondit en
» larmes. Au bout de quelques minutes, elle demanda
» ce que vous deviendriez. Je répondis qu'il falloit le
» jour même vous renvoyer en France, et que je me
» chargeois de tout. La princesse inondée de pleurs vous
» écrivit, ensuite elle monta en voiture et partit pour
» la cour. Elle dit à l'électeur qu'Olympe avoit reçu
» des lettres de France qui la rappeloient dans sa pa-
» trie, et qu'elle avoit voulu partir. La princesse ajou-
» ta que ce départ lui causoit un violent chagrin; elle
» demanda d'aller aux eaux de Pyrmont pour se distrai-
» re. L'électeur y consentit. Il me fut facile de la suivre,
» car l'électeur parut le désirer, et je partis en même
» temps. J'étois dans ma voiture, je suivois la sienne,
» et durant tout le voyage j'évitai de me trouver tête à
» tête avec elle. L'état de sa santé nous forçoit de
» voyager à petites journées. La princesse paroissoit
» extrêmement abattue et souffrante: néanmoins je re-
» marquois qu'elle me savoit un gré infini de l'accom-
» pagner. Arrivés à Pyrmont, je lui rendis les soins les
» plus assidus, mais en évitant toujours de me trouver
» seul avec elle. Au bout de deux ou trois jours, elle m'é-
» crivit pour me demander un entretien particulier. Je
» lui répondis que je le désirois aussi, mais que je vou-
» lois attendre que sa santé fût un peu fortifiée. Huit
» jours après, je me rendis un matin chez la princesse:
» elle étoit seule, et elle rougit en m'apercevant: elle
» éprouvoit d'avance le plus mortel embarras d'une ex-
» plication qu'elle supposoit devoir être accablante pour

» moi. Elle rougissoit de mes torts et de ma honte!....
» Je me plaçai sur un sofa à côté d'elle. Mon maintien
» tranquille et sévère la surprit. Vous avez à me par-
» ler, lui dis-je; que voulez-vous me dire? À cette
» question, Euphémie, étonnée, interdite, fut un mo-
» ment sans répondre. Enfin reprenant la parole: Ah!
» Rosenberg, dit-elle.. je voulois vous dire que je vous
» pardonne........... et ses pleurs coulèrent.........
» Euphémie, repris-je, vous avez eu le temps de réflé-
» chir à cette étrange aventure, et vous persistez à me
» croire capable de la plus infame séduction. — Je n'ac-
» cuse, répondit-elle, ni vos moeurs, ni celles de cette
» jeune personne; je n'ai jamais pensé un seul instant
» que vous ayez voulu déshonorer celle que j'aimois, que
» je regardois comme ma fille; je veux même croire que
» le mot d'amour ne fut jamais prononcé entre vous;
» mais vous vous aimiez; vous m'avez trompée, vous
» m'avez trahie; vous lui avez donné, elle a reçu ce
» premier gage de ma tendresse; ce don de votre main
» ne peut être offert que comme un sacrifice; et elle
» l'accepta!....... — S'il en étoit ainsi, interrompis-je,
» elle seroit la plus ingrate et la plus vile de toutes les
» créatures, et je serois un monstre.......... — Com-
» ment, pouvez-vous nier.....? — Euphémie! vous me
» connoissez depuis vingt ans, avez-vous jamais vu
» dans mon caractère de la bassesse et de la duplicité?
» — Vous êtes généreux, vous avez des principes, je
» le sais; mais une grande passion............. — Dans
» les jours de notre jeunesse, ma passion pour vous ne
» m'auroit jamais fait faire une action infame, vous
» n'en doutez pas; et vous croyez qu'une enfant m'a
» rendu tout à coup à quarante-six ans un suborneur,
» un fourbe, un scélérat? — Ah! je me perds dans
» mes pensées!....... O croyez que ma tendresse pour
» vous et pour elle a déjà épuisé toutes les conjectures
» qui pouvoient, sinon vous justifier, du moins vous

» rendre excusable......... — Vous devez davantage, » Euphémie, à l'homme honoré de votre choix, à votre » époux, après vingt années d'une union qui a dû vous » faire connoître sa probité. Malgré les apparences qui » le condamnent, vous devez le croire un honnête hom- » me. — Hélas! ce ne sont point des apparences, c'est » un fait........... — Écoutez-moi : je jure par tout ce » qu'il y a de plus sacré qu'il n'y eut jamais entre cette » infortunée et moi la moindre intelligence; au contrai- » re, elle me craint, et l'espèce de sentiment qu'elle » m'inspire est tout à fait opposé à l'amour. Je pour- » rois d'un mot me justifier pleinement. Je le ferai, si » vous l'exigez; à l'instant même tout vous sera dévoilé: » mais ce secret n'est pas entièrement le mien; et vous » m'affligerez mortellement en me forçant de vous le ré- » véler. Parlez, le voulez-vous? — Non, j'aime mieux » le croire sans preuve : ta parole les vaut toutes. À ces » mots, je tombai à ses pieds; Généreuse Euphémie, » lui dis-je; vous venez d'ajouter un nouveau lien aux » noeuds sacrés qui m'unissent à vous... — Ah! que je » suis heureuse! s'écria-t-elle. Mais Olympe est inno- » cente; qu'elle revienne... — Non, son destin l'appel- » le ailleurs...... Tout ce que je puis vous découvrir, » c'est que le hasard m'a mis dans la confidence de sa » situation extraordinaire, et malgré elle; et il me sera » facile de vous prouver qu'avant la scène qui vous a » si cruellement abusée, je l'avois décidée dans un en- » tretien de dix minutes (le seul que j'aie eu avec elle), » de retourner sans délai dans sa patrie. — Il suffit. » J'aime à croire sur ta parole un mystère incompréhen- » sible. Cette conversation, qui fut très-prolongée, dis- » sipa sans retour les soupçons outrageans d'Euphémie, » mais lui laissa une ardente curiosité : elle tâchoit vai- » nement de deviner ce qui avoit pu produire une cho- » se inexpliquable pour elle; plus d'une fois elle essaya » de me questionner à cet égard; je l'arrêtois toujours

» en lui disant : vous repentez-vous de votre confiance ?
» voulez-vous tout savoir ?............ Elle cessa enfin
» de m'en parler. Je la récompensai de cette générosité
» par une conduite qui, de cet instant, ne s'est jamais
» démentie : non-seulement je lui rendois les plus ten-
» dres soins, et je lui montrois (à l'exception d'un seul
» point) une confiance parfaite, mais je lui écrivois sou-
» vent de petits billets, et c'est ce qu'elle n'avoit jamais
» obtenu de moi, même dans les premières années de
» notre union. Cette conduite la rendoit heureuse ; ce-
» pendant elle ne se consoloit pas de vous avoir perdue.
» Je lui savois gré des pleurs que vous lui faisiez
» répandre, et de son instinct maternel. Quand je la
» voyois s'affliger en pensant à vous, je me trouvois
» dans une si parfaite harmonie avec elle !........ Elle
» voulut absolument vous écrire pour vous mander que
» vous étiez justifiée, et pour vous conjurer de revenir,
» ne fût-ce que pour quelques mois. Sa lettre qu'elle
» me montra, contenoit des explications qui auroient
» pu vous éclairer sur nos rapports mutuels. Je per-
» suadai à la princesse que j'ignorois entièrement dans
» quel lieu de la France vous étiez. La veuve Marcelle,
» qu'elle envoya chercher, lui dit qu'elle n'en savoit pas
» davantage ; mais elle se chargea de faire parvenir la
» lettre au père Arsène. Je fis arrêter à la poste cette
» lettre, qui me fut remise, et que je brûlai. J'attendis
» avec impatience, et je vis revenir avec émotion l'hom-
» me qui vous avoit conduite à la Rochelle. Je fus très-
» frappé de la noblesse avec laquelle vous me renvoyâ-
» tes l'argent qu'on vous avoit remis de ma part. ......
» Vous étiez pour moi un être inexplicable. O ma fille,
» ajouta le comte en terminant ce récit, puisqu'alors
» même je sentois malgré moi que j'étois votre père,
» jugez de la tendresse inexprimable que j'ai mainte-
» nant pour vous..... — Ah ! mon père, reprit Clara,
puis-je ne la pas connoître, quand vous avez si géné-

reusement reconnu pour votre fille une infortunée flétrie par le plus horrible déshonneur, parce que vous avez vu qu'elle retomboit avec désespoir sous l'autorité de celui qui vouloit s'emparer d'elle? Rappelez-vous toujours que je n'ai point balancé à m'immoler pour l'homme vil et barbare auquel je croyois devoir la vie; et jugez ainsi du sentiment que je dois avoir pour le noble auteur de mes jours!.........

Le comte ne se lassoit point d'écouter et de regarder cette fille si chérie. Il fut convenu entre eux que, ne pouvant être plus décemment que dans ce couvent, elle y resteroit jusqu'à la fin du siége, et qu'ensuite il la conduiroit en Allemagne, où Valmore viendroit les rejoindre pour l'épouser. Après avoir fait mille projets pour l'avenir, le comte la quitta, aussi charmé de son esprit qu'il étoit touché et enorgueilli de sa sensibilité, de son généreux caractère et de toutes ses vertus.

Clara se coucha, mais ne trouva point le repos dont elle avoit tant besoin, après avoir éprouvé des secousses et des émotions si violentes. La guerre duroit toujours; et ses inquiétudes pour son père et pour Valmore ne lui permettoient pas de sentir tout son bonheur. On n'envisage qu'en tremblant et avec un sentiment douloureux une perspective heureuse, quand on ne la voit qu'à travers des dangers présens et inévitables.

Clara ne dormit point, et le matin en se levant elle se trouva mal. Elle avoit de la fièvre: néanmoins, pour ne pas inquiéter son père, elle ne se plaignit point, et supporta deux jours, sans en parler, cet état de malaise. Mais le troisième jour la fièvre devint si forte, qu'elle fut obligée de se mettre au lit et d'appeler un médecin. Le comte éprouva une inquiétude d'autant plus cruelle, que, ne voulant point encore se déclarer son père, il ne pouvoit la soigner et lui servir de garde; d'ailleurs les soins de la guerre l'occupoient une partie

du jour; mais le père Arsène alloit soir et matin lui donner de ses nouvelles. Tout le monde dans la ville prenoit le plus vif intérêt à la santé de Clara; car on savoit universellement son histoire répandue par le duc de Rohan, confirmée par la disparition de Montalban, et détaillée dans toutes les gazettes. Clara innocente étoit devenue l'objet de l'admiration publique. Le duc, décidé à livrer Montalban à la rigueur des lois, avoit donné l'ordre de l'arrêter; mais on l'avoit cherché vainement.

Vis-à-vis le couvent des Ursulines vivoit une vieille et vertueuse dame catholique, nommée la marquise de***. Sa conduite avoit toujours été si exemplaire, son immense charité si connue, que l'amour des pauvres pour elle et l'estime publique l'avoient préservée jusqu'alors des fureurs de parti. D'ailleurs, ne se mêlant de rien, vivant dans la plus grande retraite, elle étoit parvenue, depuis les troubles, à se faire oublier de tous les intrigans. Cependant, après la scène où Clara fut reconnue de son père, Montalban se ressouvint d'avoir entendu parler de la pieuse marquise de * * *, et ne sachant où s'aller cacher, il entra précipitamment dans cette maison hospitalière. Il sollicite un moment d'audience particulière; il est admis. Il demande un secret inviolable; on le lui promet. Il portoit un habit d'officier d'un grade supérieur. Il s'annonce sous un nom supposé, et demande un asile pour quelques jours, en disant qu'il est persécuté pour la religion catholique. La manière dont il s'énonçoit annonçoit un homme distingué par sa naissance, ou du moins par son éducation, et il avoit l'air si effrayé, si troublé, qu'il toucha vivement la marquise. J'ai, lui dit-elle, un petit cabinet où personne n'entre jamais que moi, je vais vous y cacher tout à l'heure, car votre danger me paroît trop pressant pour prendre des informations sur votre personne. A ces mots, Montalban, déposant sur une table son

sabre et deux pistolets qu'il avoit dans ses poches: Madame, dit-il, sur la foi de l'hospitalité je me constitue votre prisonnier pour quatre ou cinq jours. — Eh bien, monsieur, reprit la marquise, vous ne verrez que moi, et seule je vous porterai votre nourriture. En effet, elle le conduisit dans un cabinet qui n'avoit d'issue qu'à travers ses appartemens. Montalban, endurci dans l'impiété (car une telle scélératesse ne peut exister sans l'athéisme), Montalban n'avoit point de remords, mais se voyant perdu sans ressource, il avoit la rage dans le cœur et l'horrible besoin de commettre de nouveaux crimes. Son sang, enflammé par une fureur impuissante et concentrée, alluma dans ses veines une fièvre brûlante. Le lendemain la marquise le trouva dans son lit. Trois jours après, Montalban étant toujours malade, la marquise elle-même eut une si violente attaque de rhumatisme, qu'il lui fut impossible d'aller soigner son hôte. Ne voulant pas confier son secret à un domestique, elle se trouva dans un grand embarras. Le père Arsène venoit secrètement tous les dimanches chez elle pour y dire la messe. Elle l'envoya chercher; il accourut. Elle lui confia qu'elle cachoit chez elle un catholique persécuté, et le chargea d'aller lui porter sa nourriture. Le père Arsène, toujours prêt à faire une bonne action, se rendit sur-le-champ dans le cabinet qu'il connoissoit, car il y avoit vu déjà un autre fugitif. Au bruit qu'il fit en entrant, Montalban malade encore, et toujours au lit, entr'ouvrit son rideau, et en reconnoissant le père Arsène, il s'écria: Je suis trahi!.... Le père Arsène frémit à la vue de ce monstre; mais surmontant aussitôt son trouble, il l'instruisit de la vérité.......... Eh bien, reprit Montalban, je suis mourant, allez me dénoncer, vengez-vous, vous n'êtes pas le seul prêtre que j'aie persécuté, je les ai tous poursuivis... — Ah! dit le père Arsène, bénissez donc le ciel qui daigne vous en envoyer un pour vous absou-

dre! S'il est vrai que vous soyez dangereusement malade, ouvrez les yeux enfin, et jetez-vous dans les bras de la religion..... — Laissez-moi, vous dis-je, allez me dénoncer. — Me croyez-vous un hypocrite? et si vous ne le pensez pas, pouvez-vous douter de ma foi? Vous vivez. Je ne vois en vous qu'un frère; j'exposerois ma vie pour vous être utile; et je la donnerois avec joie pour sauver votre âme. Ce n'est point le pauvre Arsène, ce n'est point un être foible, et né peut-être vindicatif, qui vous tient ce langage, c'est la religion qui vous parle ainsi; c'est elle qui m'ordonne de vous aimer, de vous servir; car elle peut commander l'amour, puisqu'elle inspire aux coeurs dociles tous les sentimens qu'elle leur prescrit. — Il faut, avant tout, que je puisse compter sur votre sincérité. — Comment? — Je voudrois parler à l'un de mes domestiques, nommé Philippe; faites-lui dire de se trouver ce soir à la nuit fermée, au bout de cette rue, du côté de la porte de l'Ouest. — Pourquoi ne pas le recevoir ici? — Je veux qu'il ignore mon asile; je ne me fie à personne. — Serez-vous en état de vous lever? — Je l'essaierai. — Votre commission sera faite. A ces mots, le père Arsène se retira, après avoir promis d'avertir la marquise, afin que Montalban pût passer sans être aperçu. Il revint, au bout d'un quart d'heure, pour lui indiquer la manière dont il devoit sortir; ensuite il le quitta. Montalban passa le reste du jour dans une terreur continuelle, croyant toujours, au moindre bruit, que l'on alloit venir pour l'arrêter; car il ne pouvoit croire à la bonne foi du père Arsène. Aussitôt qu'il fit nuit, il s'habilla et descendit dans la rue. Il y éprouva les mêmes terreurs. Enfin son domestique vint. Montalban le questionna beaucoup; il apprit de lui que Clara, toujours chez les Ursulines, étoit malade, mais sans danger. Ce domestique lui dit encore que les assiégés devoient le lendemain à la pointe du jour, faire une sortie par le

porte de l'Ouest; et Montalban ordonna à ce domestique de lui amener un cheval, et de lui apporter des armes dans cette même rue, un quart d'heure avant le jour. Après cet entretien, il rentra chez la marquise. Le lendemain, le père Arsène revint lui apporter sa nourriture, et Montalban le chargea de dire à la marquise qu'il quitteroit sa maison à deux heures après minuit, et pour n'y plus revenir.

Depuis le meurtre de Jules, ce scélérat, poursuivi, non par les remords, mais par un pressentiment funeste, portoit toujours sur lui le poison le plus subtil; c'étoit une dernière ressource qu'il se réservoit en secret contre une mort ignominieuse: car Montalban, comme presque tous les grands scélérats, dépouillé de toute idée de l'immortalité de l'âme, affranchi de la crainte d'une autre vie, ne pouvoit calmer la terreur que lui inspiroient les lois humaines, que par l'horrible projet du suicide.

A deux heures après minuit, il quitta l'asile que lui avoit procuré la charité chrétienne. En se promenant dans la rue pour attendre son valet, il remarqua, à cette heure indue, une boutique de pharmacien au rez-de-chaussée, et qui étoit éclairée encore. Cette boutique faisoit partie de la maison des Ursulines où logeoit Clara, et, pour le service des malades, elle restoit ouverte toute la nuit.......... Montalban savoit que Clara étoit malade....... Poussé par son génie infernal, il regarde à travers les vitres, et ne voit dans la boutique qu'un vieillard endormi. Il espère entrer furtivement, mais la porte en s'ouvrant, fait mouvoir une sonnette, et le vieillard se réveille. Montalban lui demande plusieurs drogues, en disant que c'est pour la marquise de ***. Le vieillard se lève, et, avec une extrême lenteur, cherche dans des boîtes, pèse avec des balances, et arrange en paquets ce qu'on lui demande. Pendant ce temps Montalban jette un coup d'oeil rapide autour

de lui; il aperçoit une potion préparée dans une fiole; il lit sur l'étiquette le nom de Clara; aussitôt il verse du poison dans la fiole; ensuite il attend tranquillement les drogues qu'il a demandées, les reçoit, et sort de la boutique.

Un peu avant le jour, son valet survient: Montalban monte à cheval, et prend les armes. Bientôt on entend arriver les troupes; elles défilent, et remplissent la rue. Montalban, caché dans une allée, aperçoit, à la faible lueur du jour naissant, la troupe dont il portoit l'uniforme: il s'y glisse, et sort de la ville avec elle. La tête basse et son chapeau enfoncé sur les yeux, il n'est point remarqué dans ce grand nombre, d'autant mieux que le ciel étoit sombre et couvert de nuages.

La troupe avance; on aperçoit les royalistes; on se précipite vers eux, on en vient aux mains. Montalban combattit en désespéré. La haine et la fureur l'animoient également. Son caractère atroce et licencieux lui faisoit haïr toute dépendance et toute autorité. La seule idée de majesté divine, comme puissance souveraine, lui faisoit horreur, et par une conséquence nécessaire, il abhorroit la majesté royale. Au fort de la mêlée, le temps s'éclaircit subitement; alors Valmore, qui étoit à la tête de son régiment, aperçut Montalban, et le reconnut à l'instant même. Aussitôt il s'élance vers lui. Monstre! s'écria-t-il, tu vas recevoir le châtiment de tes crimes, et ne te flatte pas de périr glorieusement, car pour les rebelles le champ de bataille n'est plus le champ d'honneur....... En disant ces paroles il cherche à se faire jour jusqu'à lui; enfin il en approche. Tremble! lui dit-il d'une voix tonnante, tremble! ton innocente victime devenue pour toi dans ce moment l'ange exterminateur, va du haut des cieux guider mon bras..... A ces mots, il fond sur lui avec impétuosité, le blesse mortellement, le renverse baigné dans son sang, le saisit et le fait prisonnier.

Après le combat on conduisit Montalban mourant dans la tente de Valmore. On pansa ses blessures; et, comme il avoit toute sa connoissance, l'aumônier du régiment de Valmore demanda à le voir. Montalban y consentit. L'aumônier s'approchant de son lit: Je viens, lui dit-il, vous parler de la part de Valmore. Il ne pouvoit être pour vous sur le champ de bataille qu'un guerrier irrité, maintenant que vous êtes dangereusement blessé et son prisonnier dans sa tente, vous ne trouverez plus en lui qu'un chrétien. Il me charge de vous assurer que les secours de l'art vous seront prodigués, et qu'il ne livrera jamais son prisonnier à la rigueur des lois. Si vous guérissez, il vous rendra la liberté, et vous donnera une escorte pour vous conduire hors du camp.

Montalban après avoir écouté ce discours, dit qu'il désiroit voir sur-le-champ Valmore, et l'aumônier alla le chercher.

Valmore ne douta point que Montalban, frappé de terreur à la vue de l'éternité, ne voulût faire un aveu public de son crime; il se rendit près de lui, suivi des principaux officiers de son régiment. Aussitôt que Montalban l'aperçut: Valmore, lui dit-il, je veux faire un aveu inutile, mais qui me satisfait..... Je déclare donc solennellement que c'est moi qui fus le meurtrier de ton fils, et que Clara, parfaitement innocente, se dévoua à la mort et à l'ignominie pour ne pas me dénoncer.... Après avoir dit ces paroles il fit une pause; ensuite, jetant sur Valmore le plus affreux regard: Comment, dit-il, cet aveu ne te fait pas trembler? Peux-tu croire que, mourant et vaincu par toi, la vérité puisse sortir de ma bouche sans un projet de vengeance? Connois enfin Montalban.... Ce bras qui se plongea dans le sein de ton fils, a versé ce matin un poison mortel dans le breuvage de Clara; elle n'existe plus....... À ces mots, Valmore éperdu fait un mouvement machinal pour s'é-

lancer sur ce monstre; on le retient. Montalban arrache l'appareil mis sur ses blessures; il expire.... On emporte Valmore.

L'infortuné Valmore auroit succombé à sa douleur, si on ne lui eût pas fait faire la réflexion qu'il étoit possible que le scélérat eût échoué dans sa tentative, et que des contre-poisons eussent conservé la vie de Clara. Cette idée ne pouvoit que jeter dans son esprit une légère incertitude; mais il sembloit que ce rayon d'espoir soutînt sa vie prête à s'éteindre. On fit sur-le-champ proposer un échange de prisonniers. En attendant le retour des parlementaires, Valmore, entouré de ses amis, tenant sa montre, et les yeux fixés sur l'aiguille, comptoit en frémissant les minutes. On voyoit sur son front la pâleur de la mort; et l'altération de ses traits, l'affaissement de toute sa personne montroient l'anéantissement de sa force et de son courage. Après un long silence, levant les yeux au ciel: Oh! quelle affreuse agonie qu'une telle attente, dit-il, d'une voix étouffée!........ et cependant il me reste un doute, une ombre d'espérance!...... Non, non, le ciel est juste, le persécuteur de cet être angélique devoit subir cet horrible supplice!... par quelle présomption ai-je pu croire au bonheur qui me fut promis............... O puissé-je expirer avant d'entendre la parole foudroyante qui confirmera mon malheur!...... A ces mots, Valmore laissa tomber sa tête sur sa poitrine; il ferma les yeux, et cessa de parler, mais, au plus léger bruit qu'il croyoit entendre, il tressailloit, rouvrit les yeux et regardoit autour de lui d'un air qui peignoit l'égarement et l'effroi; ensuite il retomboit dans son accablement. Au bout de quelques heures, on entendit distinctement un bruit de chevaux; c'étoit l'escorte qui revenoit. Valmore se lève, en s'écriant avec véhémence: Malheur au barbare qui osera m'annoncer l'affreux événement!....... Dans ce moment on entre en disant:

Elle existe, elle n'a point été empoisonnée, et voilà un billet du comte de Rosenberg....... Valmore joint les mains avec transport, il rougit, il pâlit, fond en larmes, et tombe éperdu de joie dans les bras de ses amis.

Le comte mandoit que le médecin de Clara, en faisant préparer la potion, avoit ordonné en même temps de ne la donner à la malade que dans le cas où elle auroit un redoublement; mais que, la fièvre l'ayant quittée, elle n'avoit point pris ce funeste breuvage. Le comte ajoutoit qu'un chien, sur lequel on avoit fait l'essai du poison, venoit d'expirer au bout de trois minutes.

Combien Valmore bénit le ciel qui lui conservoit, d'une manière si miraculeuse, l'objet d'une si vive admiration et d'une tendresse devenue si passionnée!......

Valmore, qui avoit déjà expédié deux courriers pour Paris, afin d'instruire sa soeur de l'innocence de Clara, lui en envoya un nouveau, porteur de la déclaration dernière de Montalban, certifiée par le témoignage signé de tous les officiers du régiment de Valmore. Amélie fit annuller toute la procédure faite contre Clara; on ne pouvoit reconnoître son innocence sans admirer son héroïsme, et l'enthousiasme pour elle fut universel dans toute la France.

Cependant tout se préparoit entre les royalistes et les rebelles pour une affaire enfin décisive. La flotte angloise disposa tout pour un grand combat, qui eut lieu sur la fin d'octobre. Louis XIII, dans cette journée, se montra le digne fils de Henri-le-Grand; il fut toujours à la batterie de *Chef-de-Baye*, où plus de trois cents boulets passèrent par-dessus sa tête. Le brave commandeur de Valençay acheva d'immortaliser dans ce combat son nom et sa valeur. Les Anglois furent complètement battus; ils travaillèrent en vain à forcer la digue achevée par Pompée-Targon: les François, qui savent, quand il le faut, joindre la persévérance à l'intrépidité, triomphèrent de tous leurs efforts. La flotte

mit à la voile et retourna en Angleterre, et la Rochelle se soumit au roi le 28 octobre (1). Ce prince n'y fit son entrée que deux jours après (2). Valmore, brûlant du désir de revoir Clara, vola à la Rochelle le jour même de la reddition: il retrouva Clara en parfaite santé. Nul attachement ne pouvoit se comparer à celui de Valmore pour Clara; et l'objet de cet attachement étoit un être si angélique et si pur, que Valmore n'osoit pas, même dans sa pensée, donner au sentiment exalté, qu'il avoit pour elle le nom d'amour. En effet, quel langage d'amour n'eût pas été déplacé avec elle?........... Ne pouvant peindre ce qu'il éprouvoit, mais sachant qu'il étoit inutile de l'exprimer, et que le coeur de Clara répondoit au sien, il s'enivroit du bonheur de la voir; et, dans un délicieux silence, il croyoit se faire mieux entendre que par de vains discours; mais, avec le comte de Rosenberg et le père Arsène, il s'exprimoit avec toute l'éloquence touchante de la reconnoissance et d'une profonde sensibilité. Dans ces entretiens, tous les projets pour l'avenir furent fixés. On convint que l'on partiroit tous ensemble pour l'Allemagne; que le mariage s'y feroit; et Valmore prit l'engagement d'amener tous les ans son épouse à Niémen, pour y passer quelques mois avec sa mère; ce qui devoit durer tout le temps de la vie de l'électeur. Rosenberg promit, à son tour, qu'à la mort de ce prince il viendroit avec Euphémie s'établir pour jamais en France.

Louis XIII fit son entrée à la Rochelle le premier novembre. On venoit d'y établir avec pompe le culte catholique. Le roi, par sa clémence et son humanité, se montra le père des sujets rebelles qu'il venoit de vaincre. Tous reconnurent avec enthousiasme les droits sacrés d'un souverain qui savoit pardonner. Il n'y eut

(1) Historique.
(2) Historique.

point de sang versé sur les échafauds, et pas un seul acte de rigueur, tous les châtimens se bornèrent à quelques destitutions, universellement approuvées par tous les partis, et à la démolition des fortifications (1). Tous les coeurs volèrent au devant de ce jeune prince dont le courage et la bonté rappeloient le souvenir récent et si cher de son auguste père. Les habitans de la campagne surtout voulurent voir le fils de Henri-le-Grand, ils accoururent en foule à la Rochelle. Le roi ne dédaigna point leurs hommages; il admit à son audience une grande députation des laboureurs de ces environs, parmi lesquels se trouvoient douze jeunes villageoises vêtues de blanc. L'une d'elles présentant au roi une gerbe de fleurs des champs, lui chanta la romance suivante, impromptu d'un poète de la Rochelle:

Dans ce beau jour que de bienfaits!.....
Ce jour, marqué par la clémence,
Nous réunit, nous rend la paix,
Et va ramener l'abondance.
De nos prés dévastés long-temps
Voici la dépouille dernière;
Recevez les fleurs de ces champs,
Dont vous êtes le dieu tutélaire.

Lorsque, fatigué de la cour,
De sa pompe et de son langage,
De la vérité, de l'amour,
Votre coeur cherchera l'hommage;
Seul, sans éclat, venez chez nous,
Oublier le pouvoir suprême,
Et jouir du bonheur si doux
De n'être aimé que pour vous-même.

(1) Historique.

Ah! pour vous louer dignement
Et pour illustrer votre vie,
Et l'éloquence et le talent
S'uniront sans doute au génie.
Ils célébreront vos exploits;
Mais, dans le temple de mémoire,
Nos timides et foibles voix
Mettront le comble à votre gloire.

Les arts, leurs chefs-d'oeuvre si beaux,
Montrent votre magnificence;
Ce n'est qu'en voyant nos hameaux
Qu'on chérira votre puissance.
Le nom des rois sur leurs tombeaux
Du temps peut ressentir l'outrage;
Mais, sur l'écorce des ormeaux,
Il sera béni d'âge en âge.

Le roi resta quelques jours à la Rochelle, ensuite il retourna dans sa capitale.

Valmore, ayant obtenu la permission de voyager pendant six mois, prépara tout pour son départ. Clara, depuis l'heureuse révolution qui venoit de changer son sort, ne s'étoit point montrée en public. Lorsqu'on apprit, à dix heures du matin, qu'elle alloit partir, et qu'on vit à la porte des Ursulines une voiture à six chevaux, une foule de personnes de toutes conditions accourut dans la rue pour voir cette héroïne de toutes les âmes pieuses et de tous les coeurs généreux et sensibles. Clara fit de touchans adieux aux bonnes Ursulines; elle ne quitta point sans répandre de larmes la jeune Honorine, qui, fidèle à sa vocation, voulut rester à la Rochelle pour s'y consacrer à Dieu. Mais le père Arsène devoit faire le voyage d'Allemagne; car, quel autre que lui pouvoit bénir l'union de Valmore et de

Clara? Par les courriers envoyés à Paris, on avoit obtenu de ses supérieurs les permissions nécessaires.

Clara, appuyée sur le bras de ce saint religieux, et suivie de Valmore et de Rosenberg (tout le monde ignoroit encore que ce dernier fût son père), l'humble et timide Clara sort du couvent; et, sans voile, pour obéir à son père, elle paroît dans la rue: à son aspect, mille acclamations et les plus tumultueux applaudissemens exprimèrent l'enthousiasme qu'elle inspiroit, et que portoient au comble sa présence et les grâces de sa figure, qui parut incomparable à tous les yeux. La beauté, dans une jeune personne, ajoute sans doute à l'éclat de la vertu; mais la vertu, à son tour, donne à la beauté un charme ravissant et céleste. Clara monte en voiture avec le père Arsène, Rosenberg et Valmore. On fut obligé de traverser la ville entière au petit pas; toute cette multitude servit d'escorte à Clara, et s'accrut successivement jusqu'aux portes; sa voiture fut remplie de bouquets et de couronnes de lauriers et de fleurs; on en jetoit des fenêtres, avec une profusion de vers à sa louange, écrits sur des banderoles de papier. Les succès les plus brillans de l'esprit et du génie trouvent des contradicteurs, les actions généreuses n'en ont point; et elles sont admirées par toutes les classes d'hommes également en état de les juger et de les apprécier. Le nom chéri de Clara, proclamé au milieu des applaudissemens universels, retentissoit dans toute l'étendue de la ville; il étoit répété avec ivresse jusque sur les toits des maisons. La douce et modeste Clara auroit voulu pouvoir se dérober à tous ces hommages, et, néanmoins, en regardant son père et Valmore, en voyant la joie éclatante de l'un, et le profond attendrissement de l'autre, elle jouissoit de sa gloire. Mais elle étoit tellement accoutumée à ne trouver de bonheur que dans le témoignage de sa conscience, qu'elle se reprocha ce sentiment si naturel, qui sembloit lui révéler

en elle une foiblesse ignorée jusqu'alors ; au milieu de ce triomphe elle se rappeloit que, deux ans et trois mois auparavant, elle avoit traversé, à cette même heure les rues de Paris dans une voiture funèbre, et suivie par une populace indignée et curieuse, qui ne vouloit la voir que pour l'insulter.......... Elle pensoit qu'alors elle avoit paru aux yeux de Dieu environnée d'une véritable gloire, et que peut-être en ce moment il blâmoit en elle un mouvement secret de vanité. Elle se répétoit que les louanges des hommes sont frivoles et dangereuses, et qu'on ne doit désirer avec ardeur que l'approbation du Juge suprême et du souverain Dispensateur des récompenses immortelles.

En sortant de la ville, on se rendit à la ferme de Jerson, où l'on fit un dîner délicieux. Avec quels transports on fut reçu! A combien de questions il fallut répondre! et combien ces bonnes gens admirèrent la Providence et bénirent le ciel, qui, après tant d'épreuves, faisoit triompher l'innocence et la vertu d'une manière si éclatante! Oui, disoit le père Arsène, le ciel est aussi ingénieux dans ses récompenses que terrible dans sa colère; il a voulu que celle qui eut le courage d'immoler tout à la vertu, retrouvât le bonheur en croyant s'immoler encore. Clara, en obéissant au duc de Rohan, en ôtant son voile pour sauver la liberté de Valmore, crut se sacrifier, et cette action généreuse a produit sa justification. On convint de la justesse de cette réflexion. Le comte avoua que, sans la violence de Montalban et son insolent défi, il n'auroit jamais reconnu pour sa fille une personne aussi déshonorée.

Clara et Valmore comblèrent la vertueuse famille de Jerson par les témoignages de leur tendre amitié, et Clara leur laissa l'argent nécessaire pour faire bâtir une jolie petite chapelle sur le sommet de la *Colline de*

l'Espérance. Il fallut enfin s'arracher de la ferme et prendre la route d'Allemagne. On fit ce voyage avec une extrême rapidité. Rien n'égaloit l'impatience de Clara, quoiqu'elle ne fût pas sans inquiétude sur la manière dont l'électeur recevroit l'aveu qu'on alloit enfin lui faire. On savoit à la cour que la jeune *Olympe* étoit cette Clara, cette intéressante héroïne de l'histoire la plus tragique; son innocence reconnue avoit excité en Allemagne autant d'enthousiasme qu'en France. Mais partout on ignoroit le nom de son père. Rosenberg, par un dernier courrier, avoit mandé à l'électeur qu'ayant trouvé Clara à la Rochelle, il s'étoit chargé de la mener lui-même à la princesse auprès de laquelle son cœur la rappeloit. Ainsi Euphémie, que rien n'avoit pu consoler de son absence, s'énorgueillissoit de ses triomphes. Clara, cachée sous le nom d'Olympe, expliquoit à Euphémie le mystère de sa conduite. Mais comment Rosenberg avoit-il découvert ce secret? Il avoit donc connu Clara avant son voyage en Allemagne? Cette circonstance rendoit plus suspect encore le don du cœur d'or émaillé. Euphémie repoussoit en vain des soupçons renaissans qui lui déchiroient l'âme. Néanmoins elle attendoit Clara avec impatience, mais avec un trouble inexprimable. Enfin on arrive sans éclat la nuit, à sept heures du soir, dans la capitale des états de l'électeur. Rosenberg dépose le père Arsène et Valmore chez la veuve Marcelle, et sur-le-champ il se rend au palais avec Clara. Il est admis dans le cabinet du prince qu'il trouva seul, et qui fit une exclamation de joie en le revoyant. Rosenberg tenant sa fille par la main, s'avance: Monseigneur, lui dit-il, la voilà cette créature angélique, immortalisée par son courage et par sa vertu sublime! la voilà, je vous la ramène; et je viens en même temps vous apporter ma tête!...... O ciel! s'écria l'électeur; que voulez-vous dire?......

Oui, Monseigneur, reprit Rosenberg, il étoit dans la destinée de cet ange d'avoir un père coupable!....... Elle est ma fille; je suis marié secrètement depuis vingt ans...... Marié! dit l'électeur avec une extrême émotion...... Et avec qui?......... A cette question, le fier Rosenberg, pour toute réponse, tombe aux pieds de son maître, et Clara, s'y jette avec lui..... Ingrat! s'écrie l'électeur, en mettant ses deux mains sur ses yeux remplis de larmes, et je vous ai offert sa main!.... Nous étions unis déjà depuis long-temps, répondit Rosenberg; il falloit, en acceptant vos bontés, vous faire un aveu qui vous eût affligé; j'ai sacrifié l'ambition et la gloire à votre repos: mais je ne puis sacrifier cette enfant; elle est digne de vous appartenir. Punissez-moi, mais adoptez Clara. Quoi! reprit l'électeur, ma fille pendant vingt ans m'a trompé... Jamais, interrompit Rosenberg. Après l'avoir séduite, entraînée, je l'ai forcée au silence; il m'a fallu tout l'empire de l'amour, toute l'autorité d'un époux pour l'y contraindre..... Enfin, par mes artifices, elle ignore totalement que Clara soit sa fille; elle croit que l'enfant qu'elle mit au jour n'a vécu que quelques heures. Elle n'a cessé de pleurer sa faute: elle vous adore; vous pouvez la rendre la plus heureuse des mères!... Relevez-vous, Rosenberg, dit l'électeur, vous m'avez bien servi; je vous dois la vie; j'ai soixante et dix-huit ans; je ne vous imposerai point, comme je le devrois, un exil de quelques années; à mon âge on n'a plus le temps de punir, on n'a que celui de pardonner. Allez chercher la princesse. Et vous, ma fille, poursuivit-il, en s'adressant à Clara, embrassez votre aïeul. Ce mot, qui fixoit le sort de Clara, transporta Rosenberg au comble de ses voeux; il vola chez Euphémie: Venez, venez, s'écria-t-il en entrant dans sa chambre, nous voilà parvenus au plus beau jour de notre vie.........Le son éclatant de sa voix,

le feu qui brilloit dans ses yeux, l'expression de tendresse et de joie qui animoit toute sa physionomie, dissipèrent toutes les craintes d'Euphémie : sans pouvoir deviner son sort, elle le pressentoit. O Rosenberg, dit-elle, achevez, parlez.... Tout vous sera dévoilé, répondit-il, vous allez recevoir le prix de votre généreuse confiance : attendez-vous à une surprise inexprimable, à un bonheur inouï!....... A ces mots, Euphémie questionna en vain, le comte l'entraîne sans vouloir lui répondre : il la ramène en triomphe. Euphémie entre chez son père avec la plus vive émotion. Elle aperçoit Clara qui se dégage des bras de l'électeur pour se jeter dans les siens......... Leurs pleurs, qui se confondent ensemble, les empêchent l'une et l'autre de pouvoir proférer une seule parole......... Après un moment de silence : Ma fille, lui dit l'électeur, je ne vous présente plus aujourd'hui Clara comme une pauvre orpheline ; ses parens maintenant doivent s'enorgueillir de lui avoir donné le jour...... Je viens de reconnoître Clara pour ma petite-fille, et Rosenberg pour mon gendre. Dieu!...... dit la princesse. Oui, ma mère, s'écria Clara, oui, mère adorée, l'heureuse Clara vous doit la vie....... A ces paroles, Euphémie veut serrer sa fille contre son coeur ; mais elle pâlit, elle chancelle, elle tombe sur le sein de Rosenberg qui se précipite vers elle pour la soutenir.

Qui pourroit donner une idée du ravissement et des transports d'Euphémie, lorsqu'en reprenant l'usage de ses sens, elle se trouva dans les bras de son père, et qu'elle vit à ses pieds sa fille et son époux, tous deux baignés de larmes!......... Hélas! il est possible, il est aisé de faire parler la douleur ; l'imagination alors n'est que trop soutenue par les souvenirs! mais les joies parfaites du coeur!............ je n'ai point de couleurs pour les peindre!...........

Le reste de la soirée fut enchantement pour ces quatre personnes. Clara resta au palais avec sa mère. En quittant l'électeur, à minuit, la princesse rentra dans son appartement avec son époux et sa fille, et veilla avec eux jusqu'à trois heures du matin. Débarrassée du poids d'un remords accablant, Euphémie se trouvoit aussi heureuse que sa faute ne fût plus ignorée, que Clara pouvoit l'être de voir son innocence reconnue: elle jouissoit sans trouble du bonheur inexprimable de penser qu'elle étoit mère de Clara, et de connoître que cette enfant adorée seroit à jamais le lien sacré de la plus vive tendresse entre elle et Rosenberg, et cette idée mettoit le comble à la félicité si pure dont jouissoit Clara.

Le lendemain, le mariage de la princesse fut solennellement déclaré par l'électeur qui reconnut publiquement Clara pour sa petite-fille. Valmore, présenté par Rosenberg, fut accueilli avec la distinction due à l'époux futur de la jeune comtesse de Niémen. Les courtisans confondus eurent beaucoup d'humeur de n'avoir ni prévu ni deviné toutes ces merveilles; plusieurs d'entre eux se consolèrent en laissant croire qu'on leur en avoit confié une partie. Les noces de Clara se firent sans pompe à Niémen. Le père Arsène donna la bénédiction nuptiale à cette enfant chérie de son cœur. Sa tendresse pour elle ne put le retenir à la cour, malgré toutes les offres de l'électeur et d'Euphémie; il quitta l'Allemagne deux jours après le mariage de Clara, et il retourna dans son couvent. Clara fut constamment heureuse; car, dès les premières années de sa jeunesse, elle s'étoit élancée trop avant dans la carrière de la vertu, pour qu'il lui fût possible de retourner en arrière, elle n'exposa point son bonheur sur le théâtre dangereux du grand monde. Après avoir joui sans enni-

vrement de la renommée acquise par des actions éclatantes, elle sut goûter tout le charme de la véritable gloire des femmes, elle honora les auteurs de ses jours par sa conduite et par ses principes invariables; elle les rendit heureux par ses soins; elle posséda toute la tendresse et toute la confiance de son époux, et elle ne fit pas une seule faute, parce que toujours guidée par la piété, et toujours humble, elle n'eut jamais de présomption.

FIN.

NOTES.

(*a*), page 74. — On n'avoit point encore parlé de cette espèce de couvens, et ils sont dépeints ici avec la plus parfaite exactitude. En général, on a fait dans ces derniers temps les descriptions les plus fausses et les plus calomnieuses des couvens, parce que ces descriptions ont toujours été faites par des hommes, ou par des protestans qui n'avoient à cet égard aucune connoissance, et qui ont donné pour des faits des conjectures très-fausses, et souvent même ridicules. Les hommes n'ont pu entrevoir que les monastères régis par des abbesses ; il y avoit dans ceux-là de grandes richesses, des espèces de cours ; et quoique les moeurs y fussent d'une irréprochable pureté, il s'y trouvoit quelquefois des prétentions ambitieuses, par conséquent des espèces de rivalités, et des tracasseries ; mais beaucoup moins fréquentes et moins vives qu'on ne le croit communément. On ne voyoit rien de semblable dans les couvens gouvernés par des prieures triennales. Le gouvernement, là, étoit sans faste, il ne donnoit point de représentation imposante, il n'étoit qu'une charge très-fatigante : aussi n'intriguoit-on point pour l'obtenir; l'intérêt de toutes étoit qu'il fût déféré à la PLUS DIGNE, surtout dans les couvens consacrés à l'éducation de la jeunesse, et les élections prouvoient toujours que la raison et non la brigue avoit décidé les suffrages.

(*b*), page 96. — On sait qu'entre autres, Bourdaloue ne voulut point être évêque, et qu'il refusa la direction de madame de Maintenon, toute-puissante alors. Madame de Maintenon, retirée à Saint-Cyr, rapporte avec détail ce trait dans ses lettres; elle ajoute : » Je l'en estimai davanta-» ge, car à cette époque ma direction n'étoit pas à dédaigner. «

(*c*), page 100. — Ce fut avec le secours de ces pieuses dames, et ceux de ses amis, que Saint-Vincent de Paul fit un nombre prodigieux de fondations de charité : entre autres celles de l'Hôtel-Dieu, de l'Hôpital des Enfans-Trouvés, et de l'Hôpital-Général pour les vieillards et les infirmes. L'association des dames de Charité donna pour ces établissemens des sommes immenses. L'une d'elles, pour l'Hôpital-Général, donna cinquante mille

francs à la fois, une autre assura seule une rente foncière de mille écus. En outre, elles firent des quêtes à la cour et à la ville, elles intéressèrent à cette entreprise la France entière. Toutes les femmes de la ville travailloient alors à faire des chemises pour les pauvres : elles en firent DIX MILLE. Les dames de charité alloient deux fois par jour à l'Hôtel-Dieu soigner les malades, leur porter des rafraîchissemens, et instruire, par leurs exemples, les soeurs Grises instituées par St.-Vincent. Ce dernier étoit intimement lié avec le commandeur Brulard de Sillery, qui avoit été ambassadeur en Espagne et en Italie, et qui possédoit une grande fortune. Le commandeur renonça à toutes ses places, congédia ses domestiques, auxquels il fit des pensions, quitta son hôtel de Sillery, vendit ses meubles et ses bijoux, distribua cet argent aux pauvres, sous la direction de Saint-Vincent, et céda ses revenus aux hôpitaux fondés par Saint-Vincent, ne se réservant qu'une petite pension alimentaire. Outre ces pieux établissemens, Saint-Vincent, avec les libéralités inépuisables de ces mêmes personnes, envoya de prodigieux secours dans la Lorraine, dévastée et ruinée par les guerres. Des missionnaires fondés par lui, partirent et allèrent distribuer cet argent sur les lieux. Cette ferveur de Charité dura autant que les malheurs de cette province, c'est-à-dire, environ dix ans, et, dans cet espace de temps, Saint-Vincent envoya par ses missionnaires, à diverses époques, environ seize cent mille francs d'aumônes. On a remarqué qu'un seul frère de la mission, pendant dix années, fit cinquante-trois voyages en Lorraine; et ce qui parut merveilleux, c'est que presque tous ces voyages se firent au travers des armées et des lieux remplis de soldats et de pillards, et que jamais un seul missionnaire ne fut volé, ni fouillé: ils arrivèrent tous heureusement dans les lieux où ils alloient distribuer les aumônes. Une grande quantité des malheureux habitans de la Lorraine vinrent se refugier à Paris. Saint-Vincent leur procura des asiles et la subsistance; il exerça la même charité à l'égard des Anglais et des Écossais catholiques, que des persécutions amenèrent à Paris; il procura les plus généreux secours à la ville d'Etampes, affligée de la disette et d'une affreuse maladie épidémique, durant le campement des armées aux environs de Paris.

Comme il n'est pas inutile, pour la vraisemblance de ce petit roman, de faire connoître les moeurs de ce siècle, on terminera cette note par deux

citations intéressantes : la première est un article des réglemens des soeurs de la Charité faits par Saint-Vincent, et conçu en ces termes :

» Les soeurs de Charité ne recevront aucun présent, tant petit soit-» il, des pauvres et malades qu'elles assistent, se gardant bien de pen-» ser qu'ils leur soient obligés pour le service qu'elles leur rendent, vu » qu'au contraire elles leur en doivent de reste, puisque, pour une pe-» tite aumône qu'elles leur font, non de leurs biens propres, mais de » leurs soins, elles se font des amis dans le ciel, qui les recevront un » jour dans les tabernacles éternels. «

La religion peut seule donner un tel désintéressement, en propo-sant un tel but, et en promettant une semblable récompense. Ce régle-ment du saint fondateur a toujours été fidèlement observé par ces res-pectables religieuses. Beaucoup de personnes de la société (avant la révolution) se faisoient soigner par elles, et n'ont jamais pu, sous au-cune forme, leur faire accepter le plus léger présent. On peut citer entr'autres M. le duc de Laval, qui, pour un mal à la jambe, fut pansé deux fois par jour pendant plusieurs mois par deux soeurs de la Cha-rité, qui refusèrent constamment tous les dons que leur offrit, dans cette occasion, la reconnoissance la plus noble et la plus ingénieuse.

Voici la seconde citation qui peint si bien la charité de ce temps. Saint-Vincent recommandant un jour aux prières de sa communauté ces pieuses filles, dit les paroles suivantes :

» Je recommande à vos prières les filles de la Charité que nous avons » envoyées à Calais pour assister les pauvres soldats blessés : de quatre » qu'elles étoient, il y en a deux de décédées, et qui étoient les plus » fortes et les plus robustes de leur compagnie, et voilà qu'elles ont » succombé sous le faix ! Imaginez-vous, Messieurs, ce que c'est que » quatre pauvres filles à l'entour de cinq ou six cents soldats blessés ou » malades, et toujours des maladies contagieuses ? En vérité, Messieurs, » cela est touchant ! N'est-ce pas une action de grand mérite devant » Dieu, que des filles s'en aillent avec tant de courage et de résolution » parmi des soldats malades, qu'elles aillent s'exposer à de si grands » travaux ; à de fâcheuses maladies, et enfin à la mort, pour ces gens » qui se sont exposés aux périls de la guerre pour le bien de l'état ?

» Nous voyons donc combien ces pauvres filles sont pleines de zèle pour
» la gloire de Dieu, et par conséquent pour l'assistance du prochain.
» La reine nous a fait l'honneur de nous écrire, pour nous mander d'en
» envoyer d'autres à Calais, afin d'assister ces pauvres soldats, et voilà
» que quatre s'en vont partir aujourd'hui. Une d'entr'elles âgée de cin-
» quante ans, me vint trouver vendredi dernier, à l'Hôtel-Dieu où j'é-
» tois, pour me dire qu'elle avoit appris que deux de ses soeurs étoient
» mortes à Calais, et qu'elle venoit s'offrir à moi pour y être envoyée
» à leur place, si je le trouvois bon. Voyez, Messieurs, le courage de
» ces pauvres filles à s'offrir de la sorte comme des victimes pour l'a-
» mour de J. C.! Cela n'est-il pas admirable? » (*)

Telles furent les moeurs de ce siècle religieux, et tels sont les fruits de la religion.

(d), page 116. — Dans tous les temps, la religion a produit des actions de cette charité si touchante; et même de nos jours, un pieux ecclésiastique a sauvé ainsi la vie au jeune homme le plus intéressant par ses sentimens, sa conduite et son courage (un des fils de M. Bourgoing).

Pour peindre toute la sublimité de la charité chrétienne, on ne peut rien inventer, la réalité surpasse tout ce que l'imagination peut créer. Cette charité généreuse est un feu céleste qui paroît moins éclatant à de certaines époques, mais qui ne s'éteindra jamais.

(e), page 120. — Ce renoncement au monde et à toute ambition fut assez commun dans ce siècle. On ne fuyoit point les hommes par misanthropie, on s'en séparoit par défiance de soi-même; le père Ange de Joyeuse, frère du duc de Joyeuse, qui se noya dans le Tarn, ne se fit capucin qu'après avoir été répandu dans le plus grand monde.

Le comte de Moret, fils naturel de Henri IV et de mademoiselle de Beuil, comtesse de Moret, fut, selon les uns, tué au combat de Castelnaudary (en 1632), et, selon les autres, il ne fut pas tué, mais laissé pour mort sur le champ de bataille, et secouru par des paysans. Il se fit ermite.

On a en général une très-fausse idée des solitaires religieux et des pères du désert. On croit que ces saints personnages se dévouoient entièrement à

(*) *Toute cette note est tirée de la Vie de Saint-Vincent de Paul, par Louis Abelli, évêque de Rodez. Un vol. 8°.*

la méditation, et que rien ne pouvoit les arracher de leur retraite. On voit au contraire dans la Vie des Saints, et dans celle des pères du désert, que ces pieux cénobites n'hésitoient jamais à quitter leur solitude, lorsqu'ils avoient le moindre espoir d'être utiles dans le monde. Ce fut ainsi qu'une infinité de solitaires s'arrachèrent des grottes du désert pour aller, dans des temps de contagion, soigner des pestiférés abandonnés de leurs amis et de leurs proches. Ils conservoient avec le monde cette seule relation qui permettoit de les appeler quand leur charité sans bornes pouvoit être utile. D'ailleurs, la plus grande partie d'entr'eux travailloit dans le désert pour les pauvres; les uns faisoient des corbeilles, les autres cultivoient des légumes; ils alloient tous les mois dans les villes vendre, au profit des pauvres, ces diverses choses; et là ils étoient informés des calamités publiques. Ce fut ainsi que Saint-ALMAQUE, ou Saint-TÉLÉMAQUE, apprenant que les combats de gladiateurs avoient toujours lieu, vint du fond de l'Orient à Rome, pour travailler à l'abolition de ces jeux barbares. Il eut le courage d'aller seule dans l'arène des gladiateurs et de les haranguer en leur reprochant leur cruauté au nom de la religion. On l'écouta avec étonnement dans un profond silence; mais ensuite le peuple, irrité qu'on voulût le priver d'un spectacle qu'il aimoit, se jeta sur Télémaque et le massacra. Aussitôt après la mort de ce martyr de la religion et de l'humanité, Honorius abolit ces combats.

(*f*), page 121. — On doit à la religion la seule morale qui ait une base solide et un but, et la seule dont tous les principes soient toujours purs et conséquens. On doit à cette morale, et aux saints qui l'ont prêchée, la civilisation de l'Europe. Un grand nombre de saints ont été législateurs, et toujours avec le plus heureux succès: Saint-Patrice en Irlande, Saint-Kilda dans l'Ile de ce nom, Saint-Martin en Italie, Saint-Louis en France, et tant d'autres en Ecosse, en Allemagne, en Espagne, en Portugal, etc.

Dans les premiers siècles du christianisme, des pêcheurs se réfugièrent sur un rocher nommé Maclowen: des fugitifs du royaume de Kent se joignirent à eux, et cette peuplade forma bientôt une nombreuse société de pirates. De pauvres religieux s'établirent sur ce même rocher; et, parmi les bandits féroces qui ne vivoient que de guerre et de rapines, ils osèrent

prêcher la justice et la paix : s'ils n'eussent fait que débiter les maximes vagues d'une morale sans base et sans autorité, on les eût exterminés ; mais ils parlèrent avec simplicité au nom de Dieu même. La curiosité, l'étonnement, le respect et l'admiration devinrent leur sauve-garde : on les écouta. Ce peuple naissant embrassa le christianisme ; les religieux, l'Évangile à la main, lui donnèrent des lois. Un évêque fut appelé ; il consacra avec pompe le rocher Maclowen : les habitans et les maisons se multiplièrent ; il se forma une ville ; et elle prit le nom révéré du saint évêque, qui acheva de perfectionner sa police et ses lois : c'est aujourd'hui la ville de Saint-Malo.

(*g*), page 122. — Les lettres qui nous restent de Saint-François-de-Sales sont le monument le plus touchant de la piété filiale et de la tendresse fraternelle ; rien n'a jamais surpassé son affection pour sa mère, ses frères et ses nièces. La piété, loin d'affoiblir les sentimens légitimes, les fortifie en les épurant ; elle les dépouille de toute personnalité ; elle leur donne un désintéressement sublime, qui peut seul rendre capable de dévouement et des sacrifices les plus héroïques.

(*h*), page 127. — On voit, aux environs de Hambourg, une petite montagne, au bord de la mer, qu'on appelle LE CAP DES VEUVES, parce que les femmes des matelots, privées de leurs maris durant leurs courses sur mer, vont sans cesse sur ce cap, dans l'espoir de découvrir, au loin, les navigateurs. Ce fait motive l'invention de ma COLLINE DE L'ESPÉRANCE. Les moeurs champêtres (faute d'observation) sont si peu variées dans les livres, que, lorsqu'on peint des usages nouveaux, on a besoin de citer des exemples, pour éviter d'être accusé de manquer de vraisemblance en fondant des fictions sur des coutumes imaginaires. On peut tout inventer, à l'exception des usages et des moeurs.

(*i*), page 145. — Le duc de Rohan, en effet, étoit à la tête des calvinistes, c'est-à-dire des rebelles, de ces calvinistes séditieux et persécuteurs qui ont excité tant de troubles en France, et particulièrement à la Rochelle, pendant l'espace de près de deux cents ans.

Un écrivain qui, dans ses ouvrages, montre toujours une grande prédilection pour tous les factieux, M. de Voltaire, a prodigué à ce duc de Rohan les éloges les plus exagérés. Voici des vers qu'il a faits sur ce prince :

Avec tous les talens le ciel l'avoit fait naître :
Il agit en héros, en sage il écrivit ;
Il fut même grand homme en combattant son maître
Et plus grand lorsqu'il le servit.

Ce prince n'eut point *tous les talens ;* il ne fut point *grand homme en combattant son maître*, et en prolongeant l'horreur des guerres civiles. Il montra peu de talent au siége de la Rochelle ; il abandonna légèrement son parti pour se réconcilier avec la cour. Il ne fut pas *grand homme en servant son maître*, car ses services se terminèrent par une défection qui l'obligea à s'expatrier. Il n'écrivit point en *sage*, ses ouvrages n'ont aucune réputation. Il est vrai qu'ils sont remplis d'idées *républicaines*, et qu'on y trouve quelques traits hardis pour le temps.

Le duc de Rohan montra toujours un grand courage, et en quelques occasions des talens militaires. Il étoit ambitieux, léger et remuant. Il fit un pernicieux usage de son esprit et de ses talens. Tout cela ne forme point un *grand homme*.

Voici ce que dit le président Hénault sur la reddition de la Rochelle en 1628 :

» Ainsi fut soumise cette ville rebelle, qui, depuis près de deux cents
» ans, s'armoit contre ses maîtres, et choisissoit toujours pour se révolter,
» suivant la politique des séditieux, le temps où nos rois avoient le plus
» d'embarras. Telle fut sa révolte sous Louis XI, pendant les menées du duc
» de Guyenne, son frère, contre Charles VIII, lorsque toute l'Italie l'atten-
» doit à Fornoue ; contre Louis XII, durant les guerres qu'il soutenoit pour
» les Milanais ; contre François I, lorsqu'il étoit aux prises avec Charles-
» Quint ; contre François II et Charles IX en leur minorité ; contre Henri
» III, en armant son frère contre lui ; contre Henri IV près d'en venir aux
» mains avec le duc de Savoie ; et contre Louis XIII enfin, à qui elle avoit
» fait trois fois la guerre, et à qui ce dernier siége coûta quarante millions. «

(*k*), page 180. — Cette morale est véritablement celle de l'Évangile, et ses maximes sont celles des saints. Écoutons là-dessus ce saint, auquel Henri-le-Grand donna tant de preuves d'estime et de vénération, Saint-François-de-Sales. Voici ce qu'il dit sur les gens du monde :

» On pense bien louer une maison des gens du monde, en disant
» c'est un vrai cloître, que l'on y vit comme dans un couvent, etc. : ces e
» cices sont bons et saints; mais il faut considérer les circonstances,
» lieux, les temps, les personnes, les conditions. La charité hors de l'o
» n'est plus charité; c'est un poisson hors de l'eau, et un arbre transpl
» en une terre qui ne lui est pas propre. — Je n'approuve point ceux qu
» veulent s'exercer qu'aux vertus qui sont de leur goût, sans se soucier
» celles qui regardent particulièrement leur charge et leur devoir,
» vant Dieu à leur mode, et non selon sa volonté. «

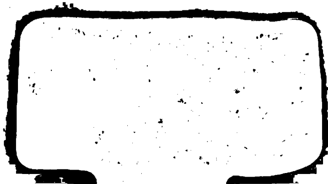
Massillon à développé ces pensées d'une manière admirable : » La pi
» véritable (dit-il) est l'ordre de la société. Elle laisse chacun à sa pla
» fait de l'état où Dieu nous a placés l'unique voie de notre salut; ne
» pas une perfection chimérique dans des oeuvres que Dieu ne demande
» de nous. Tout ce qui trouble l'harmonie publique est un excès de l'ho
» me, et non un zèle et une perfection de la vertu : la religion désavoue
» oeuvres les plus saintes que l'on substitue aux devoirs; et l'on n'
» rien devant Dieu quand on n'est pas ce que l'on doit être. Ainsi les fo
» tions essentielles aux grands ne sont pas la prière et la retraite; elles d
» vent les préparer aux soins publics, et non les en détourner. Ils doivent
» sanctifier en contribuant au salut et à la félicité de leurs peuples. Les gr
» ces de leur état sont des grâces de travail, de soin, de vigilance. Quico
» que leur promet, dit l'Évangile, qu'ils trouveront Jésus-Christ dans
» désert ou dans le secret de leurs palais, est un faux prophète; ils sero
» seuls et livrés à eux-mêmes. Dieu n'est point avec nous dans les situatio
» qu'il ne demande pas de nous. Une piété oisive et retirée ne sanctifie p
» le souverain; elle l'avilit et le dégrade. « — Petit-Carême.

(*l*), page 238. — Le cardinal de Richelieu disoit qu'il avoit pris l
Rochelle en dépit de trois rois : le roi d'Espagne, le roi d'Angleterre
et surtout le roi de France. Ce qui rendoit cela vrai de Louis XIII
dit le président Hénault, étoient les inquiétudes que lui jetoient dan
l'esprit les ennemis de ce ministre, jaloux de la gloire qu'il alloit ac
quérir en portant un coup si funeste au calvinisme.

disant q
: ces en
ances,
de l'or
ansplar
eux quit
oncier
oir, se

La piét
a place
; ne me
inde p
le l'hor
avoue le
on s'es
s fonc
les doi
rent se
es grâ
ricon
ans le
seront
ations
ie pas

ris la
terre,
XIII,
dans
oit a



415

